


STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY



3me Mardi 16 Mai: 1854.

4me Samedi 28 Mai: 1854.

---

25 - 4 - 85

HISTOIRE
DES PETITS THÉATRES
DE PARIS.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, 7.

HISTOIRE
DES PETITS THÉATRES
DE PARIS

DEPUIS LEUR ORIGINE,

PAR BRAZIER.

Nouvelle édition, corrigée et augmentée de plusieurs chroniques.

TOME PREMIER.

PARIS,
ALLARDIN, LIBRAIRE,
QUAI DE L'HORLOGE, 57.

1838.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

—

Si quelque chose est vraiment populaire en France, et surtout à Paris, c'est à coup sûr le spectacle, moins, peut-être, les grands que les petits : ceux, par exemple, où l'on chante le vaudeville. C'est un genre qui nous appartient en propre, sans partage, que l'étranger nous envie d'autant plus qu'il ne possède rien qui y soit analogue. On a donc eu raison de dire, en rapprochant deux extrémités, que deux choses seraient toujours nationales en France : la gloire et le vaudeville. La gloire compte ses historiens par centaines, les petits théâtres ont leur historiographe unique, ou plutôt leur chroniqueur. Cet historiographe est, on le sait, un ami, un collaborateur et aussi un émule de feu Désaugiers, en un mot, c'est Brazier.

Un an à peine s'est écoulé depuis que Brazier publia son *Histoire des petits théâtres*, en 2 vol. in-8. Cette édi-

Lorsque nous convînmes, avec notre excellent ami Brazier, de réimprimer ses *Souvenirs sur les Petits Théâtres*, et, selon son désir, de leur donner un format populaire, nous étions loin de prévoir que sa nécrologie remplirait la première page de cette nouvelle édition. Quinze jours se sont à peine écoulés depuis le moment où il y mettait la dernière main, où il cherchait dans sa prodigieuse mémoire les anecdotes qu'il y a ajoutées; il corrigeait et revoyait ce livre avec amour. Nous, qui avons connu Brazier, qui l'avons aimé, comme tous ceux qui ont eu avec lui des relations intimes, nous savons mieux que personne combien sa mort laisse de regrets. Il est rare qu'un homme réunisse, à un égal degré, la bonté, l'esprit, l'élévation de l'ame, et cette malicieuse bonhomie qui faisait de Brazier un La Fontaine chansonnier.

Nicolas Brazier naquit à Paris en 1783. Son père tenait une maison d'éducation dans le faubourg du Temple. La révolution nuisit à ses premières études;

ce fut après avoir commencé, selon le vœu de sa famille, la profession de bijoutier, que se sentant une vocation insurmontable, il abandonna le sertis, la facette, pour s'essayer au couplet et aux tableaux de mœurs. Le vaudeville venait de commencer son règne; Brazier se lia avec tous les joyeux chansonniers qui édifiaient alors le caveau moderne. Dès ce moment il se livra à l'étude, et commença cette série de charmants vaudevilles dont nous donnons la liste à la fin de cet ouvrage.

Ce n'est point un article nécrologique que nous avons la prétention de consacrer à la mémoire de cet excellent homme; ses spirituels amis et collaborateurs, MM. Merle et Dumersan, se sont chargés de cette honorable tâche, que seuls ils étaient aptes à bien remplir; nous avons voulu seulement constater nos sincères regrets, et déposer sur sa tombe un dernier hommage d'amitié.

On fit à Brazier, et il accrédita lui-même, une réputation d'ignorance qu'il

Ayant, tout jeune, aimé le théâtre comme on aime la lumière, comme on aime l'air, comme on aime une maîtresse, les coulisses ont absorbé les deux tiers de ma vie.

Je raconterai donc les chroniques de beaucoup de théâtres, je redirai aux jeunes gens qui nous y ont succédé ce qui s'y passait bien avant qu'ils ne fussent au monde, je les initierai à une foule de choses qu'ils ignorent, je leur ferai connaître des personnages dont à peine ils soupçonnent l'existence ou dont ils ne savent les noms que pour les avoir lus sur une brochure du libraire Martinet ou dans un catalogue de pièces de Barba. Je garderai mes sympathies, et une citation pour ou contre tel ou tel ordre de choses ne changera rien à mes idées. Comme je ne pourrai pas faire que ce qui a existé n'ait pas existé, que ce qui a été fait n'ait pas été fait, que ce qui a été dit n'ait pas été dit, je dirai tout ce qui aura été fait, tout ce qui aura été dit.

Toutefois, que l'on n'aille pas croire par ces mots *je dirai tout*, que mon intention soit de faire du scandale : Dieu m'en garde ! je ne veux affliger personne.

Bien que la gaîté soit la partie dominante de cet ouvrage, si l'on trouve dans mon livre quelques réflexions un peu graves, le lecteur sentira qu'elles sont à leur place. La littérature et le théâtre ont, comme la société, leurs bons et leurs mauvais jours, encore faut-il le dire : on ne peint pas une tempête avec les couleurs de l'arc-en-ciel, on ne rit pas en face d'une époque lorsqu'elle pleure ou qu'elle grince des dents, et puis il est certaines choses auxquelles on ne saurait toucher sans que les doigts vous brûlent!... surtout quand on écrit de conviction.

Sans trop présumer de mes forces et de mon travail, s'il n'est pas remarquable et brillant, j'espère qu'il sera de quelque utilité à toutes les personnes qui aiment à s'occuper de l'art dramatique ; elles y trouveront des dates, des noms, des por-

goût contre les ténèbres qui cachaient l'art à nos yeux?... Est-ce qu'ils n'ont point porté la gloire de notre théâtre au bout du monde, comme les autres y ont porté leurs drapeaux?...... Est-ce qu'ils n'ont point agrandi les frontières du drame et du rire?... Est-ce qu'ils n'ont point, comme ces vieux généraux de la République et de l'Empire, fait aussi des conquêtes sur l'étranger?....

Encore une fois, je demande un ouvrage sur le théâtre; mais je le veux large, complet, je le veux grand comme mon pays. J'espère qu'un jour mes vœux seront compris, et que la France aura l'histoire de son théâtre comme elle a celle de ses rois, de ses révolutions, de ses découvertes, de son industrie, de son commerce et de ses arts.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

Le théâtre de la Gaîté est le plus ancien de tous ceux qui ont existé et qui existent encore sur le boulevart du Temple.

Il fut fondé par J.-B. Nicolet en 1770; mais son origine remonte à 1760.

Un sieur Restier qui tenait des baraques aux foires Saint-Germain, Saint-Laurent et Saint-Ovide, en fut le premier directeur. Comme ces foires ne tenaient qu'à de certaines époques de l'année, Restier avait construit sur le boulevart

du Temple une salle de spectacle en bois, sur la façade de laquelle on lisait : *Salle des grands danseurs.*

Nicolet père était l'arlequin de ce spectacle, et faisait même la parade en dehors, comme Bobèche et Galimafré.

Un incendie ayant détruit la salle de Restier, auquel Gaudon avait succédé, Nicolet le fils, qui était fort aimé du public, la fit rebâtir, et se mit à la tête de la troupe. Il jouait, comme son père, le personnage d'arlequin.

En 1772, la troupe de Nicolet étant allée jouer à Choisy, chez madame Dubarry, amusa beaucoup Louis XV et toute la cour. Nicolet sollicita et obtint la faveur de prendre pour son théâtre le titre de *grands danseurs du roi.*

Loin de s'enorgueillir de cette faveur, Nicolet ne chercha pas pour cela à s'élever plus haut, et mit sur sa toile cette modeste devise :

« Sur les tréteaux de Thespis,
» Ne cherchez que la Folie. »

Parmi ses acteurs, Nicolet avait un singe fort intelligent qui fit courir tout Paris au boulevart.

Le célèbre comédien Molé, qui venait de débuter à la Comédie-Française, étant tombé malade, on parvint à faire représenter par ce singe le personnage du comédien. On l'avait affublé d'une robe de chambre, de pantoufles ; on lui

avait mis un bonnet de nuit avec un ruban rose. Cet animal, ainsi habillé, se donnait des airs, faisait des mines. Comme de tous temps on a chansonné les événements du jour, le chevalier de Boufflers composa des couplets qui occupèrent beaucoup les grands amateurs de petits scandales. Voici les plus saillants :

Quel est ce gentil animal,
Qui dans les jours de carnaval,
Tourne à Paris toutes les têtes,
Et pour qui l'on donne des fêtes ?
Ce ne peut être que *Molet* (1)
Ou le singe de Nicolet.

Vous eûtes, éternels badauds,
Vos pantins et vos Ramponneaux.
Français, vous serez toujours dupes.
Quel autre joujou vous *occupe?*...
Ce ne peut être que Molet
Ou le singe de Nicolet.

De sa nature, cependant,
Cet animal est impudent;
Mais dans ce siècle de licence,
La fortune suit l'insolence,
Et court du logis de Molet
Chez le singe de Nicolet.

Il faut le voir sur les genoux
De quelques belles aux yeux doux,
Les charmer par sa gentillesse,
Leur faire cent tours de souplesse.
Ce ne peut être que Molet
Ou le singe de Nicolet.

(1) Le chansonnier a changé l'orthographe du nom, à cause de la rime.

L'animal, un peu libertin,
Tombe malade un beau matin :
Voilà tout Paris dans la peine,
On crut voir la mort de Turenne :
Ce n'était pourtant que Molet
Ou le singe de Nicolet.

Si la mort étendait son deuil,
Ou sur Voltaire ou sur Choiseul,
Paris serait moins en alarmes,
Et répandrait bien moins de larmes
Que n'en ferait verser Molet
Ou le singe de Nicolet.

Peuple, ami des colifichets,
Qui portes toujours des hochets,
Rends grâces à la Providence
Qui, pour amuser ton enfance,
Te conserve aujourd'hui Molet
Et le singe de Nicolet.

Lorsque le chevalier de Boufflers fit cette chanson contre Molé, il était loin de se douter que celui qu'il appelait alors le *singe de Nicolet* serait un jour son confrère à l'Institut. Molé en fut nommé membre, lors de l'organisation de ce corps (1). Molé est mort en 1802, et M. de Boufflers en 1815.

Les couplets que l'on vient de lire ne sont pas forts comme on le voit, et Molé dans sa jeunesse n'a pas dû s'en émouvoir beaucoup ; ils sont très connus, et je ne les ai copiés ici que pour montrer l'esprit du temps. Cette boutade

(1) 3 brumaire an IV.

n'a pas empêché Molé de devenir une des gloires de la Comédie-Française, et de laisser un nom artistique.

Je n'ai jamais aimé beaucoup les chansons de M. le chevalier de Boufflers, je préfère les couplets spirituels de Désaugiers, qui n'a pas été de l'Académie, et les odes chantantes de Béranger qui sans doute n'en sera jamais.

Du reste, le chevalier de Boufflers a bien pu entrer à l'Académie française pour des chansons, puisqu'avant lui le marquis de Saint-Aulaire y avait été reçu pour un quatrain.

Une aventure assez plaisante arriva chez *Nicolet* (1), quand on y montrait encore des marionnettes. Un jeune président au parlement, se trouvant aussi à ce spectacle, fut apostrophé par le compère de Polichinel, qui le prit apparemment pour un clerc de notaire ou de procureur. En vain le président invite la marionnette à se montrer plus respectueuse envers le public, maître Polichinel n'en tient compte et continue toujours. Les éclats de rire partaient de tous les coins de la salle; on montrait au doigt le pauvre président, qui criait et gesticulait comme un possédé. Nicolet envoya chercher la garde, qui arrêta le *quidam*, conseiller au par-

(1) On dit que cette scène s'est passée dans une loge tenue par le frère de Nicolet; comme elle se rattache à l'histoire de ce théâtre, j'ai cru devoir la publier.

lement, sous prétexte qu'il troublait le spectacle; on emmena donc le magistrat, et les spectateurs battirent des mains. Conduit au corps de garde, le commissaire arriva; en vain le président décline ses noms et qualités, le commissaire fait mettre au cabanon le compère de Polichinel.

L'affaire s'étant ébruitée, le magistrat demanda réparation à M. de Sartines, le lieutenant général de police, qui promit que le soldat qui avait arrêté M. le président serait mis au cachot.

Cette affaire devint funeste à Nicolet; la chambre à laquelle appartenait ce membre du parlement s'assembla en grandes robes et déclara que le *jeu* de cet *histrion* serait fermé. Elle ordonna, en outre, que le soldat qui n'avait point été mis au cachot, comme l'avait promis M. de Sartines, serait puni. Le maréchal de Biron donna satisfaction au président; non seulement le garde-française fut mis au cachot, mais M. de Biron écrivit à la chambre qu'il y resterait tant que cela ferait plaisir à M. le président. Voilà de la justice, ou je ne m'y connais pas!....

Les officiers aux gardes-françaises se montrèrent furieux de cette punition. Ces messieurs, imbus de l'esprit militaire qui inspire à cet état une tyrannie aussi absolue sur tout le reste, que son obéissance est aveugle et passive pour leur hiérarchie et leur souverain, prétendaient que le soldat ne pouvait avoir offensé un Robin, et que, dès qu'il était en faction, il ne devait recon-

naître personne que ses commandants suprêmes, c'est à dire les gens à croix de Saint-Louis, ou portant uniforme. Moi, je pense qu'il y avait despotisme et folie des deux côtés, et que l'on n'a pas mal fait de régler les droits et les devoirs de chacun....

Quel triste temps que celui où l'on pouvait écrire contre un citoyen estimable, un directeur de spectacle, des choses comme celles-ci :

« Les spectacles ont vaqué aujourd'hui, *con-*
» *formément aux ordres du roi*, c'est la formule ;
» mais on a trouvé mauvais que le sieur Nicolet,
» chef des marionnettes, qui aurait dû afficher,
» *conformément aux ordres de M. le lieutenant de*
» *police*, se soit assimilé aux grands spectacles,
» aux spectacles pensionnés par S. M. Le cas
» est d'autant plus grave, que cet histrion a
» déjà été réprimandé pour pareille audace ;
» on ne doute pas que les puissances comiques
» lésées ne demandent cette fois qu'il soit ren-
» voyé à Bicêtre pour récidive de son inso-
» lence (1). » *Insolence ! histrion !... Bicêtre !..*
Quels mots à propos d'une affiche de spectacle où le cérémonial n'avait pas été rempli selon les us et coutumes voulus par messieurs les comédiens du roi...

Les ouvrages à spectacle, les arlequinades étaient montés avec un luxe et un soin particu-

(1) *Mémoires de Bachaumont*, année 1769.

liers. Non seulement on admirait les machines, les décorations, mais on s'amusait beaucoup des pièces et des acteurs. *Arlequin dogue d'Angleterre* faisait fureur, surtout lorsque Nicolet métamorphosé en chien, après avoir flairé la robe de Pantalon, levait dessus la jambe de derrière. Pantalon secouait sa robe d'une manière si comique que toute la salle riait et battait des mains.

L'Enlèvement d'Europe et le *fameux siége de la Pucelle d'Orléans* attirèrent tout Paris.

Madame Nicolet, qui était d'une beauté remarquable et avait joué la comédie en province, représentait Jeanne d'Arc; une demoiselle Miller, qui fut depuis madame Gardel, et qui a laissé de si grands souvenirs à l'Opéra, brillait déjà dans le rôle de Junon, de l'*Enlèvement d'Europe*.

Parmi les sauteurs, on distinguait le *Petit Diable*; un sieur *Placide* se faisait remarquer par sa danse gracieuse, et un homme, que l'on appelait le *beau Dupuis*, déployait sa vigueur dans les *forces d'Hercule* : un nommé Desvoyes y a dansé longtemps l'anglaise. Les entr'actes, chez Nicolet, étaient toujours remplis par des équilibristes, des joueurs de tambours de basque, des tourneuses qui faisaient des choses étonnantes de courage et d'adresse. De là l'origine de ce mot : *C'est de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet.*

Un acteur à laissé un nom célèbre à ce théâtre : je veux parler de Taconet, qui jouait si bien les savetiers, que Préville disait qu'il serait déplacé dans les cordonniers (Voyez le chapitre de *Ramponneau*).

Vers l'année 1789, Nicolet étant mort, sa femme continua de tenir son spectacle, qui demeura dans une situation assez prospère jusqu'à l'époque de la révolution. Alors on fit disparaître le titre de *grands danseurs du roi*, et l'on mit à sa place, *Théâtre de la Gaîté*.

Usant de la liberté qui venait d'être proclamée, on joua, chez Nicolet, des pièces révolutionnaires, *Brutus*, *Fénelon*, *les Victimes cloîtrées*, etc.

On y donnait aussi des comédies de Molière, qui produisaient beaucoup d'effet sur les spectateurs du boulevart du Temple.

George Dandin et *le Médecin malgré lui* y attiraient la foule ; chaque fois que l'affiche annonçait une pièce de Molière, qui n'avait pas encore été représentée chez Nicolet, le public, c'est à dire le peuple, ne manquait jamais de demander l'auteur à grands cris, ce qui prouve à quel point Molière est populaire... J'ai vu dans ma jeunesse jouer *Tartufe* aux Délassements; l'effet que produisait la pièce serait difficile à décrire. Le peuple s'identifiait tellement avec le sujet, que l'on entendait souvent de ces exclamations : Ah ! le scélérat !... Ah! le coquin !... Arrêtez-le donc !...

Ribié, qui avait commencé par être commissionnaire à la porte du théâtre, y vendait des contre-marques et s'en servait souvent pour aller admirer Nicolet. Il était parvenu, par son intelligence, à jouer quelques petits rôles ; Nicolet l'engagea dans sa troupe. Comme acteur, Ribié était assez remarquable ; comme auteur, il a attaché son nom à des ouvrages qui ont obtenu du succès.

Après avoir couru la province au commencement de la révolution, Ribié était passé aux colonies, d'où il revint vers 1795 avec Talon, Mayeur, et une jeune et jolie actrice, appelée mademoiselle Saint-Quentin.

Ribié prit la direction de la salle de Nicolet, à laquelle il donna le titre de *Théâtre d'émulation*.

Il y fit jouer le *Moine*, qu'il composa avec un comédien nommé Camaille Saint-Aubin, mélodrame fameux, tiré du roman de ce nom ; dans cette pièce, madame Corse remplissait le rôle de Marguerite avec un talent très distingué ; le second acte surtout, celui des *voleurs*, produisait un grand effet. Après le *Moine* vinrent les *Pénitents noirs*, et la pantomime des *Amazones*. Ribié joua aussi beaucoup de rôles de son ancien répertoire ; mais n'ayant point réussi dans cette entreprise, il quitta bientôt la direction.

Ce spectacle, après bonne et mauvaise fortune, tomba dans les mains d'un homme de lettres appelé Cofin-Rosny. La salle ayant été

restaurée, l'ouverture eut lieu le 18 avril 1799, par un vaudeville de circonstance, le *Retour de la Gaîté*.

Une pantomime à grand spectacle, *les Quatre parties du Monde*, qui rappelait l'ancien genre de Nicolet, produisit d'assez bonnes recettes; un mélodrame de Cuvelier, *Kalik-Sergus*, n'eut qu'un succès négatif; mais *la Forêt enchantée ou la Belle au Bois dormant*, l'un des premiers ouvrages de M. Caignez, obtint une vogue longue et méritée.

Malgré ces succès, les petits théâtres allaient fort mal.

Nous allons donner une idée de ce qu'étaient alors les coulisses et les cafés du boulevart du Temple.

Que si les auteurs actuels se trouvaient reportés comme par enchantement dans les coulisses et les cafés du boulevart du Temple de ce temps-là, ils ouvriraient de grands yeux et resteraient béants!... Le café de la Gaîté resssemblait plutôt à un estaminet de la rue Guérin-Boisseau qu'au café d'un théâtre. Une salle immense, un billard dans une chambre au fond, des tables vermoulues, des tabourets cassés, quatre mauvais quinquets qui fumaient au lieu d'éclairer; voilà ce qu'étaient certains cafés du boulevart du Temple.

De 1795 à 1805, il a paru beaucoup de petits pamphlets anonymes qui occupaient

les oisifs et les habitués des coulisses.

Hâtons-nous de le dire à la gloire de notre époque, s'il surgissait aujourd'hui de ces méchants écrits, l'indifférence et le dégoût en feraient aussitôt justice. Ce qu'il y avait de plus triste à cela, c'est que des personnes innocentes passaient souvent pour être les auteurs de ces malheureux ouvrages. A l'heure qu'il est, la petite littérature est tranchante, acerbe, passionnée si vous le voulez, mais du moins elle a cela de consolant, que si l'on se permet une critique dure, acrimonieuse, injuste même quelquefois, on a le courage de mettre son nom au bas. C'est du progrès...

Lorsqu'un pamphlet anonyme surgit, la fille tremble pour sa mère, le frère pour sa sœur, le mari pour sa femme, l'ami pour son ami.

Je ne ferai pas entendre ici des paroles de colère ; elles ne seraient pas dans l'esprit de mon livre, mais je dirai aux jeunes gens qui me liront, peut-etre : Prenez garde à ce que vous écrivez, ne vous laissez pas entraîner trop facilement au besoin de médire... J'ai entendu, dans ma jeunesse, raconter une anecdote qui est restée dans ma mémoire, parce qu'elle a produit sur moi une vive impression ; elle est touchante et peut servir d'enseignement pour tout le monde.

Il y a de cela quelque trente ans ; un homme de lettres honorable et distingué se trouve insulté

dans un petit livre anonyme ; à force de soins, de démarches, il découvre enfin le nom et la demeure de celui qui l'avait outragé ; il va pour lui demander satisfaction. Il arrive dans une vieille maison située dans l'un des plus vilains faubourgs de Paris, monte au cinquième étage... Là, quel spectacle s'offre à ses yeux!.... une chambre misérable..., sans meubles, ouverte à tous les vents..., un tout jeune homme pâle..., souffrant..., abattu par le mal.... et couché sur un grabat..., sans secours... L'homme de lettres reste immobile devant ce triste tableau!.... il veut parler..., la parole expire sur ses lèvres..., il s'excuse.., balbutie.., dit qu'il s'est trompé.., et sort en laissant sur la cheminée une pièce d'or, la seule qu'il eût dans sa poche... : à peine dehors, l'homme outragé ne put retenir ses larmes, et répétait tout seul : Pauvre jeune homme.... si jeune!.... il avait pourtant bien assez de sa misère!....

Plus tard, l'offensé fut assez heureux pour faire obtenir un emploi au jeune étourdi qui l'avait affligé..., sans que celui-ci ait jamais su à qui il en était redevable.

Par bonheur pour nous, la liberté d'écrire est venue au secours de la morale, et depuis longues années on n'a vu que de loin à loin surgir de ces malheureux ouvrages qui font le chagrin de ceux qui les écrivent, et qui dispa-

» être n'avez-vous plus que quelques heures à » vivre !.... »

Martainville et ses amis se prosternèrent aux pieds du prêtre, qui leur fit une allocution touchante, et leur donna sa bénédiction. Un moment après, les uns montaient au tribunal, les autres dans la charrette.... Ce prêtre, condamné la veille, se nommait Anne-Michel-Guillaume Saint-Souplet; il était attaché à une paroisse de Paris (1).

Martainville disait souvent : « Vous ne sauriez croire le bien que nous fit ce prêtre; il nous avait tellement électrisés que nous serions volontiers montés tous dans la charrette avec lui. » Une autre anecdote, qui ne fait pas moins d'honneur à son courage, m'a été souvent racontée. Quelques jours avant la chute de Robespierre, Martainville assistait à une séance de la Convention, très orageuse; soit qu'il pensât que l'heure de Robespierre allait sonner, soit qu'un sentiment d'indignation se fût réveillé en lui, il sort de la Convention avec deux de ses amis, se rend au faubourg Antoine, comme on disait alors, par où tous les jours passaient les malheureux que l'on conduisait à la mort : là, il interpelle l'officier qui conduisait l'escorte, lui dit que Robespierre vient d'être mis hors la loi, que le règne du sang est fini, engage l'officier à

(1) *Moniteur* du 19 ventose an II.

surseoir à l'exécution... En ce moment, sa voix trouve des échos, quelques jeunes gens s'unissent à lui ; déjà l'officier, hésitant, allait faire retourner les charrettes, lorsqu'un aide de camp accourut démentir la nouvelle ; alors le cortége se remit en marche pour la barrière du Trône, que l'on avait appelée la barrière Renversée. Martainville, voyant qu'il y avait péril pour ses jours, sans espoir de salut pour les malheureux qu'il voulait sauver, se perdit dans la foule.... Désigné à la police, il fut obligé de se cacher jusqu'à la chute de Robespierre, qui ne se fit pas attendre. Certes de pareils traits prouvent que Martainville avait du courage dans le cœur et une grande élévation dans les idées. Du reste, l'exaltation de ses opinions politiques lui valut souvent des attaques injustes et passionnées.

Voici une anecdote plus gaie. Martainville rédigeait, en 1794, un journal très royaliste. Un soir qu'il était au café des Aveugles, où l'on chantait la *Marseillaise* et des couplets patriotiques, il est reconnu.... On l'entoure, on l'injurie, on le force à faire comme les autres, à monter sur une table pour chanter un vaudeville républicain. Martainville dit qu'il n'en sait pas. . On lui répond qu'il improvisera... Alors il monte sur un tabouret, et chante à haute voix le couplet suivant :

Embrassons-nous, chers jacobins,
Longtemps je vous crus des mutins
Et de faux patriotes ;
Oublions tout, et désormais
Donnons-nous le baiser de paix,
J'ôterai mes culottes.

A ces mots, des cris, des vociférations se font entendre..... A l'eau ! à l'eau ! au bassin !.... Il paie d'audace, descend du tabouret, traverse la foule en riant, et chacun le regarde sans rien dire.

Martainville a beaucoup travaillé pour le théâtre, et notamment pour les boulevarts. Ses pièces, pour la plupart, ne brillent pas par la conception ni l'entente de la scène, mais elles sont toutes pleines d'esprit, de malice et de gaîté.

Après le *Pied de Mouton*, qui fit un argent considérable, Ribié donna la *Tête et la Queue du Diable*, qui produisit de bonnes recettes; mais après deux années d'exploitation, malgré ses capacités bien connues, malgré son activité dévorante, il fut encore obligé de se retirer devant les héritiers Nicolet, qui voulurent rentrer dans leur privilége, et l'exploiter eux-mêmes.

A la suite d'un procès assez long, madame veuve Nicolet rentra dans tous ses droits, et le privilége donné par le gouvernement au théâtre de la Gaîté fut rendu à son ancien propriétaire.

En conséquence de cette décision, Ribié, dont le bail expirait, fut obligé de rendre le local le 20 mars 1808. Alors madame Nicolet confia à son gendre, M. Bourguignon, l'exploitation du théâtre de la Gaîté. Voyant que l'établissement redevenait prospère, M. Bourguignon voulut construire une salle neuve à la place de l'ancienne, qui était triste et incommode; on démolit, en 1808, le théâtre bâti en 1760. La salle de Nicolet avait donc duré 48 ans.

Pendant le temps de cette nouvelle construction qui dura huit mois, la troupe de la Gaîté obtint la permission de jouer sur le théâtre des Jeunes Artistes recemment supprimé.

Les travaux de la nouvelle salle furent confiés à M. Peyre, habile architecte, homme de talent et de goût. Une salle élégante et bien coupée, avec trois rangs de loges, et des peintures agréables, remplaça le vieux bâtiment noir et enfumé, ancien berceau de la Gaîté. L'inauguration en eut lieu le 3 novembre 1808, par une pièce à spectacle, de M. Hapdé, appelé *le Siége de la Gaîté*.... Cette pièce offrait une pompe extraordinaire..... Le mélodrame continua d'attirer la foule; M. Bourguignon, qui s'était adjoint, comme directeur de la scène, un homme de lettres distingué, M. Dubois, vit son entreprise grandir tous les jours. M. Bourguignon a été un des directeurs les plus hono-

rables des spectacles de Paris, il apportait dans ses relations avec les gens de lettres cette probité consciencieuse, cet honneur sévère qu'il avait montrés comme négociant. Que de fois il a aidé de sa bourse des artistes malheureux ; je pourrais citer de vieux comédiens qu'il a conservés à son théâtre, en leur payant des appointements qu'ils ne gagnaient plus depuis longtemps ; mais il disait avec bonté ; « Que voulez-vous !..... ce » sont de vieux ouvriers qui ont bâti l'édifice, » encore faut-il qu'ils aient jusqu'à leur mort » une petite chambre dedans. »

Les drames de cette époque, qui ont obtenu de grands succès, sont : *l'Ange tutélaire*, ou *le Démon femelle; Peau d'Ane*, *la Tête de bronze*, *la Citerne*, *l'Homme de la Forêt-Noire*, *le Précipice*, *Marguerite d'Anjou*, *les Ruines de Babylone*. Les vaudevilles : *Tapin*, *Taconnet à la Courtille*, *Monsieur et Madame Denis*, *la Famille des Jobards*, *la Fête de Perrault*, ou *l'Horoscope des Cendrillons* ; *le Marquis de Carabas*, *Saphirine*, ou *le Réveil magique* ; *le Sabre de bois*. Plus tard : *Fanfan la Tulipe*, *le Grenadier de Louis XV*, *les Maîtresses Filles*, *la Fille Grenadier*, *la Partie fine* ; *l'Heritage de Jeannette*, *les Valets en goguette*, etc.

Un fait assez curieux, et qui mérite d'être consigné, arriva à propos de *l'Enfant du Régiment* (1). Ce petit vaudeville avait obtenu beau-

(1) De MM. Dubois et Brazier, joué le 17 janvier

coup de succès, et une partie des spectateurs avait cru y trouver une idée politique; enfin c'était, au dire de certaines personnes, le *Roi de Rome*, que les auteurs avaient voulu personnifier. La pièce avait été représentée quarante-cinq fois de suite, au bruit seul des applaudissements, lorsque défense arriva au théâtre d'en continuer les représentations. Mais, ce jour-là, le duc d'Orléans avait fait demander l'ouvrage, et devait y assister avec sa famille. L'autorité décida que, puisque le prince désirait la voir, on pouvait encore la jouer pour cette seule fois Peut-être que la pièce n'aurait jamais été défendue; mais dans un dessin qui parut, représentant la principale scène, on voyait sur les genoux d'un vieux sapeur *l'Enfant du Régiment*, dont la tête ressemblait à un portrait du roi de Rome, peint par Isabey. Ce fut ce qui éveilla la susceptibilité de la censure; il avait même été question d'incriminer les auteurs, qui certes n'avaient pas eu l'intention de renverser le gouvernement des Bourbons, dont ils étaient les amis. La pièce disparut de l'affiche, et la gravure fut saisie. On a fait comme on fait souvent, beaucoup de bruit pour bien peu de chose!...

M. Bourguignon étant mort, le 19 décembre 1816, sa veuve continua à diriger son entreprise,

1818, imprimé chez Barba, libraire, Palais-Royal; la gravure chez Partout, graveur, rue Saint-Julien-le-Pauvre. (*L'Éditeur*.)

d'abord avec M. Dubois, ensuite avec Frédéric du Petit-Méré, jusqu'à l'époque où elle mourut elle-même, le 11 mai 1825.

Alors M. Guilbert-Pixérécourt obtint le privilége, MM. Dubois et Marty furent nommés administrateurs, et Martainville *directeur imposé par l'autorité.* C'était tout bonnement une pension que le ministère octroyait à Martainville, mais à condition que les administrateurs de la Gaîté seraient chargés de la payer.

Qu'il est doux de faire le bien,
Surtout quand il n'en coûte rien.

Cependant de nouveaux priviléges ayant été accordés, on ouvrit de nouveaux spectacles qui firent tort à ceux des boulevarts. Les jours mauvais arrivèrent; le public blasé, ne sachant plus ce qu'il voulait, devint exigeant, difficile; le vieux mélodrame, après avoir tant amusé nos pères, ne l'impressionnait plus; la nouvelle école débordait partout, l'horrible avait remplacé cet intérêt doux et tranquille du bon vieux temps; les phrases redondantes n'électrisaient plus les amphithéâtres des quatrièmes; le mélodrame du Directoire et de l'Empire s'en allait, comme l'Empire et le Directoire s'en étaient allés.

Le gamin, qui naguère frémissait en voyant Defresne dans *la Femme à deux maris,* ne

croyait plus aux vieux brigands de Cuvelier et de Loaisel de Tréogate ; en vain Marty, ce bon Marty, essayait encore de parler vertu sur le boulevart du crime, on lui riait presqu'au nez.

Les événements de 1830, loin de ramener le peuple aux vieilles idées, ne firent qu'exalter son imagination...; le drame moderne lui plut un moment; il abandonna *la Tour du Nord* pour *la Tour de Nesle*, Frénoy pour Bocage; Ferdinand pour Frédérick-Lemaître, mademoiselle Bourgeois pour mademoiselle Georges, Adèle Dupuis pour madame Dorval. Le gamin se fit progrès... Deux niais classiques..., Dumesnil et Raffile; tout à l'heure encore ses dieux, ses idoles..., le croirait-on?... le gamin passait devant eux avec indifférence?... il leur tirait la langue, un sourire amer semblait leur dire : Vous êtes vieux!... O niais des anciens jours!... Beaulieu, Mayeur, Basnage (1), Béville, Perroud; Mercier...; vous avez bien fait de mourir les premiers, vous êtes tombés comme le chêne de toute votre hauteur! vous ne vous êtes pas survécu, vous!... Allez réjouir les morts, puisque les vivants ne veulent plus rire.

(1) Basnage s'est brûlé la cervelle à Versailles le 3 mars 1821. On prétend qu'un reproche indiscret qui touchait à la politique fut cause de sa mort. L'évêque de Versailles autorisa ses camarades à lui faire dire un service dans la chapelle de l'hospice où son corps avait été déposé.

L'année 1835 fut marquée par un évènement déplorable... Bernard-Léon allait succéder à MM. Pixérécourt, Dubois et Marty; ces messieurs, voulant laisser à leur successeur un théâtre en pleine prospérité, avaient redoublé de zèle, de soins et de travail; déjà *Monsieur de Latude*, ou *Trente-Cinq ans de captivité*, avait obtenu un succès étourdissant, quatre-vingts représentations n'avaient pas lassé la curiosité des amateurs du genre, lorsqu'un horrible incendie compromit la fortune des anciens directeurs, et vint, pour un moment, renverser les espérances de Bernard-Léon, acquéreur de la salle et des bâtiments pour la somme de 500,000 francs.

Une féerie, intitulée *Bijou*, ou *l'Enfant de Paris*, avait été montée à grands frais... Cette pièce devait être représentée le lundi 23 février. Le samedi 21, à l'une des dernières répétitions générales ..., on venait d'essayer une petite machine; il fallait que le tonnerre et les éclairs accompagnassent la scène; il paraît que l'homme chargé de tenir le flambeau destiné à figurer les éclairs, l'ayant tenu trop près d'une toile de frise, un morceau d'étoupe se détacha du flambeau, mit le feu à cette frise, qui bientôt le communiqua à toutes les autres (1).

(1) On a dit qu'une ouvrière, deux pompiers et un garçon de théâtre avaient péri dans les flammes.

Il faut avoir été témoin d'un pareil sinistre pour s'en faire une idée. Voir en moins d'un quart d'heure un théâtre en feu.., des dépenses considérables dévorées par la flamme, cent personnes ne sachant pas comment elles vivront le lendemain!... Ce coup fut terrible pour les anciens administrateurs, et surtout pour Bernard-Léon. C'était vraiment pitié de voir cet honnête homme et ce bon comédien, qui nous avait tant fait rire au Gymnase et au Vaudeville, pleurant à son tour sur les ruines de la Gaîté!... Mais chacun lui vint en aide; Bernard-Léon reçut des marques d'estime et d'amitié de toutes les administrations théâtrales, MM. Poirson, Dormeuil, Arago, Harel, de Cès-Caupenne et d'autres, donnèrent des représentations au bénéfice des malheureux artistes. Bernard-Léon, revenu du coup qui l'avait frappé, se releva plus fort qu'auparavant, et comme la *gaîté* ne meurt jamais en France, Bernard-Léon s'écria : *la gaîté est morte, vive la Gaîté!*

Voilà que, sur les débris fumants de la vieille salle des *grands danseurs du roi*, une salle s'est élevée comme par magie, on aurait dit que les pierres venaient se placer d'elles-mêmes comme au temps d'Amphion. Neuf mois après sa ruine, le 19 novembre 1835, la salle fut ouverte à la foule des curieux qui assiégeaient les portes; l'affiche était assez bizarre, trois pièces y figu-

raient : *Vive la Gaîté!*... prologue ; *la Tache de sang!*... drame, et *le Tissu d'horreurs*..., folie... ; il y en avait pour tous les goûts. La soirée fut brillante ; à l'ancienne troupe, déjà remarquable par quelques talents et beaucoup d'ensemble, étaient venus se joindre L'hérie, déserteur des Variétés, acteur original ; puis Lebel, *rustic* très amusant. Une femme charmante, mademoiselle Nongaret, a surtout mérité d'être remarquée, d'abord pour sa jolie figure, ensuite pour son talent ; c'est incontestablement une des plus agréables comédiennes qui soient montées sur une scène secondaire.

Mais lorsque, dans la petite pièce, *le Tissu d'horreurs*, Bernard-Léon se montra, la salle trembla sous les applaudissements ; il semblait que le public voulait lui témoigner toute la part qu'il avait prise à son malheur. Aussi, le rieur par excellence, le boute-en-train quand-même, le cuisinier *Vatel*, le commis *Bellemain*, le perruquier *Poudret*, le fournisseur *Deladurandière* (1), ne put, ou ne purent cacher une émotion visible... Les larmes vinrent d'abord, ensuite... le rire.

A l'heure où je clos ma chronique, le théâtre de la Gaîté vient d'enregistrer un brillant suc-

(1) Personnages de *Vatel*, de *l'Intérieur d'un Bureau*, du *Coiffeur et du Perruquier*, de *Partie et Revanche*, pièces que Bernard-Léon a créées au théâtre du Gymnase.

cès, avec un drame de M. Gabriel, composé sur la fameuse complainte :

« Jamais je n'pourrons oublier
» L'histoire de la belle écaillère,
» Qui donna sa confiance entière
» A ce follichon de pompier...

Mademoiselle Nongaret y est si jolie et si fraîche qu'elle vous donne envie de manger des huîtres... Ah ! si la rue Montorgueil possédait deux écaillères semblables..., quelle fortune !... Cancale et Marennes ne suffiraient pas à la consommation...

On lit aujourd'hui sur la façade de la salle rebâtie à neuf...

Théâtre de la Gaîté.

FONDÉ EN 1630, Par J.-B. NICOLET. — *Reconstruit en 1808.*	INCENDIÉ LE 21 FÉVR. 1835. — *Réédifié en fer la même année.* Bourlat, architecte.

DRAME. — VAUDEVILLE.	MÉLODRAME. — FOLIE.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Nicolas-Médard Audinot, acteur et auteur de la Comédie-Italienne, a été le fondateur du théâtre de l'Ambigu-Comique. Son entreprise naquit du ressentiment et de l'indignation dont un homme est toujours animé quand il éprouve une grande injustice. Ayant essuyé un passe-droit à la Comédie-Italienne, il loua une baraque à la foire Saint Germain, dans laquelle il établit des marionnettes, à qui il faisait jouer des comédies et des opéras Chaque figure imitait un acteur ou une actrice des Italiens. Polichinel était censé *le gentilhomme de la chambre en exercice*, distribuant des faveurs et des grâces avec un grotesque à faire pouffer de rire. Cette caricature fit courir tout Paris.

Quand ses marionnettes commencèrent à s'épuiser homme actif et intelligent, Audinot imagina de bâtir une salle de spectacle ailleurs, afin d'abandonner la foire Saint-Germain : il loua un terrain sur le boulevart du Temple, et fit élever le théâtre de *l'Ambigu-Comique*, dont l'inauguration eut lieu le 9 juillet 1769; mais la gêne que la police lui imposait relativement à

ses critiques des autres spectacles nuisant beaucoup à l'intérêt du sien, il fit succéder bientôt des enfants à ses marionnettes. Deux auteurs, comme lui disgraciés de la Comédie-Italienne, Moline et Plainchesne, devinrent ses fournisseurs habituels. La liberté, qu'ils croyaient propre à ce genre de spectacle, leur donnait lieu d'y glisser souvent des choses plus que grivoises. D'abord les oisifs et la basoche s'y portèrent, ensuite les femmes de la cour ne dédaignèrent pas de s'y montrer; en peu de temps, ce petit spectacle devint le rendez-vous de la cour et de la ville, et fut plus fréquenté que son voisin Nicolet, même quand celui-ci montrait son fameux singe.

En 1771, des officiers aux gardes-françaises et d'autres régiments donnèrent une représentation publique sur le théâtre d'Audinot. M. le duc de Choiseul, encore ministre de la guerre, ayant trouvé cette représentation fort indécente et indigne de l'état militaire, ordonna que tous les officiers qui y avaient pris part fussent mis au For-l'Evêque; mais cette punition n'eut pas lieu, par égard pour M. le duc de Chartres, qui avait assisté au spectacle et avait beaucoup applaudi...

On lit dans les Mémoires de Bachaumont de la même année 1771 : « Les amateurs du théâtre sont enchantés de voir la foule se porter à l'Ambigu-Comique, pour y applaudir une troupe d'enfants qui y font fureur; ils espè-

» veut que cette troupe deviendra une espèce de
» séminaire, où se formeront des sujets d'au-
» tant meilleurs qu'ils annoncent déjà des dis-
» positions décidées, et donnent les plus grandes
» espérances; mais les partisans des mœurs gé-
» missent sincèrement sur cette invention, qui
» va les corrompre jusque dans leur source, et
» qui, par la licence introduite sur cette scène,
» en forme autant une école de libertinage que
» de talents dramatiques (1)... »

Le Triomphe de l'Amour et de l'Amitié, qui n'était autre chose que l'opéra d'*Alceste*, réduit et proportionné à ce théâtre, y attirait beaucoup de monde. M. l'archevêque de Paris se plaignit au lieutenant-général de police de ce que, dans cet ouvrage, il y avait un grand-prêtre et et un chœur de prêtres, dont les robes ressemblaient à des aubes. Audinot représenta à M. de Sartines qu'à l'Opéra cela se pratiquait tous les jours; que dans *Athalie*, à la Comédie-Française, toute la pompe des anciennes cérémonies judaïques était développée. M. de Sartines n'ayant pris aucune mesure à ce sujet, Audinot continua de jouer sa pièce, et le public y courut.

Avant la révolution, toutes les pièces des théâtres du boulevart étaient soumises à la censure des comédiens français et des comé-

(1) Nous pensons que, dans ces temps, il y avait beaucoup d'exagération et de jalousie.

diens italiens, qui pouvaient en permettre ou en empêcher la représentation. En 1778, Préville remplissait les fonctions de censeur pour la Comédie-Française, et Hesse pour le Théâtre-Italien.

Une chose que l'on aura peine à croire, c'est que les spectacles forains, toujours persécutés par les grands théâtres, jouissaient de beaucoup de liberté, et poussaient même la licence aussi loin que possible, mais pourvu qu'ils n'empiétassent jamais sur les priviléges des théâtres royaux ; ce que l'on voulait avant tout, c'était que leurs ouvrages ne ressemblassent en rien à une œuvre dramatique, qu'ils n'eussent ni plan, ni conduite, ni style; quant à la morale, on s'en riait...... Périssent les mœurs plutôt qu'un principe dramatique. On a affiché sur le boulevart du Temple une pièce intitulée *Madelon Friquet*, ou *Amant dessous, Amant dessus, Amant dedans*. C'était tout simplement trois amants qui se cachaient, l'un sous une armoire, l'autre dessus, et le troisième dedans. Le titre était beaucoup plus obscène que la pièce. Pourquoi le tolérait-on? parce que, comme je viens de le dire, l'ouvrage n'avait pas forme de comédie, et que la dignité de MM. les comédiens du roi n'était pas compromise.

Audinot était comédien passable et auteur médiocre ; il n'a laissé qu'un petit opéra, *le Tonnelier*, sur la réputation duquel il a vécu

soixante ans, encore cette pièce n'avait-elle pas réussi dans l'origine; car Quêtant, auteur du *Maréchal*, et de beaucoup d'ouvrages joués aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent, la retoucha et la fit rejouer à la Comédie-Italienne en 1765. Elle resta longtemps au répertoire. *La Dame Blanche* porta malheur au *Tonnelier*; à la deuxième représentation de cet opéra, *le Tonnelier* fut sifflé si horriblement, qu'il n'a oncques depuis reparu sur l'affiche.

Audinot tenait au théâtre les rôles dits *à tablier*, emploi que Chenard a illustré depuis à l'Opéra-Comique. Il paraît qu'Audinot avait des manières très robustes en scène, car on a dit de lui : « Audinot a rendu au naturel la grossièreté » des mœurs du peuple. »

Son théâtre fut, comme tous les petits spectacles, en butte à la haine et à la jalousie des grands; mais une circonstance, heureuse pour lui, consolida son succès. « En 1772 (1), madame Dubarry, qui cherchait tous les moyens » de distraire le roi, que l'ennui gagnait aisé» ment, avait imaginé de faire venir Audinot » jouer à Choisy, avec ses petits enfants (2). » C'était la première fois que ce directeur forain » paraissait devant S. M. On a donné d'abord :

(1) *Mémoires de Bachaumont*, année 1772.

(2) On vient de voir que Nicolet avait reçu le même honneur.

» *Il n'y a plus d'Enfants*, petite comédie en » prose d'un sieur de Nougaret, où il y a de la » naïveté, mais des scènes d'une morale peu » épurée. *La Guinguette*, ambigu-comique de » M Plainchesne, c'est une image riante et spi- » rituelle de ce qui se passe dans les tavernes, » un joli *Téniers*. On a fini par *le Chat botté*, » ballet pantomime du sieur Arnould, on n'a » pas même oublié *la Fricassée*, contre-danse » très polissonne. Madame Dubarry s'amusait » infiniment, et riait à gorge déployée, le » roi souriait quelquefois. En général, ce » divertissement n'a pas paru l'*affecter* beau- » coup (1). »

Peu à peu, Audinot devint plus scrupuleux sur le choix des ouvrages qu'il faisait représenter par ses petits comédiens. L'abbé Delille a peint l'empressement du public pour ce spectacle dans ce joli vers :

« Chez Audinot, l'enfance attire la vieillesse. »

Parmi les enfants qui brillaient dans cette troupe, on distinguait la fille d'Audinot, Eulalie, qui, dès l'âge de huit ans, se faisait remarquer par sa belle voix et son intelligence précoce. A l'exemple de J. Monnet, qui avait mis son nom dans l'épigraphe latine placée en tete de son *An-*

(1) *Mémoires de Bachaumont*.

thologie française : *Mulset, Movet, Monnet*. Audinot avait fait aussi entrer le sien dans la devise inscrite sur la toile de son théâtre ; *Sicut infantes audinos*, qu'un mauvais plaisant avait traduit ainsi : *Ci-gît les enfants d'Audinot.*

La foule se portait à ce théâtre, et l'Opéra était désert ; les administrateurs parvinrent à obtenir, vers la fin de l'année 1771, un arrêt du Conseil, qui rangeait l'Ambigu-Comique parmi les théâtres de la dernière classe. On ne lui laissa que quatre musiciens ; les chants et les danses lui furent défendus, ce qui occasionna une grande rumeur au boulevart. Peu de jours après, l'autorité décida que ce spectacle recouvrerait la musique, la parole et la danse, mais qu'il paierait une contribution de 12,000 livres au Grand-Opéra. C'était de l'argent que l'on voulait et voilà tout ; dès qu'on eut jeté le gâteau dans la gueule de Cerbère, il cessa d'aboyer et de mordre. A mesure que nous approchions de la révolution, les théâtres empiétaient sur leurs priviléges ; à des enfants de dix ans succédèrent des jeunes gens de quinze à dix-huit. Dumas, Varenne et d'autres comédiens du Théâtre-Français y ont joué dans leur jeunesse. Un acteur de quatre pieds trois pouces, nommé le petit Moreau, y jouait les arlequins ; dans une pièce intitulée : *Robinson dans son Ile*, le petit Moreau représentait *Vendredi* (1). Les ouvrages enfantins fi-

(1) Voir le chapitre *Boulevart du Temple*.

rent place à des pièces plus *corsées*; et petit à petit le théâtre de l'Ambigu-Comique devint un théâtre comme un autre. Un genre qu'il avait adopté, et qui y fit fureur, était celui de la grande pantomime historique ou romanesque. *Le Masque de Fer, le Capitaine Cook, la Forêt-Noire, Hercule et Omphale, les Quatre fils Aymon*, ont singulièrement intéressé nos pères; mais une pantomime qui y obtint un de ces succès comme on en voit peu était *le Maréchal des Logis*. Une aventure arrivée dans la forêt de Villers-Cotterêts, en avait fourni le sujet. Une jeune et jolie fille la traversait seule; quand elle fut arrêtée par deux voleurs, qui, après lui avoir pris tout ce qu'elle possédait, la garrottèrent à un arbre, pour lui faire sans doute souffrir de plus affreux traitements...; mais, par bonheur; un brave maréchal des logis des dragons de la reine, qui se rendait en semestre, ayant entendu les cris de la victime, courut à elle, mit les voleurs en fuite, détacha la jeune fille, et la reconduisit respectueusement à ses parents. Cette belle action, insérée dans toutes les gazettes, retentit jusqu'à la cour. La reine voulut voir son dragon; on le lui présenta, il reçut de Marie-Antoinette un accueil très touchant, et une somme d'argent avec laquelle il acheta son congé; et se maria avec la charmante fille qu'il avait sauvée par son courage.

Tout Paris alla verser des larmes au *Maréchal*

des Logis, je crois même que le héros assista en uniforme à plusieurs représentations. Ces pantomimes étaient montées avec le plus grand soin. Vers 1792, on en donna une appelée *Dorothée*, dans laquelle il y avait une procession magnifique, les prêtres en aubes, les chantres portant chapes, les enfants de chœur, les châsses, les reliques, les évèques, les cardinaux, les pénitents blancs et noirs, les croix, les bannières, enfin tous les signes de la religion défilant sur le théâtre, au milieu des cris et des applaudissements d'une multitude qui commençait déjà à ressentir les atteintes d'un mal qui devait plus tard enfanter tant d'excès. Les saturnales au théâtre ne faisaient que précéder celles que nous devions voir dans les rues. Hélas! un an après, 93 avait sonné!... Et nous avons vu des processions d'un autre genre!.. Les églises pillées, dévastées, les vases sacrés livrés à d'horribles profanations, des *comédiens bourgeois* habillés en prêtres, se livrant aux plus infames sacriléges....; j'ai vu, moi, étant enfant, un malheureux revêtu de l'habit sacerdotal, et dans un état complet d'ivresse, courir dans le faubourg Saint-Martin, avec de fausses hosties dans un saint-ciboire, donnant la communion aux passants, se jouant ainsi de ce que l'homme a de plus saint et de plus sacré sur la terre : de Dieu et des croyances! Eh! qu'on ne vienne pas dire que l'influence des théâtres n'a pas de pouvoir

sur les masses?... Comment vouliez-vous que ce peuple qui avait vu tourner en dérision les objets qu'il était accoutumé à respecter ne se livrât pas à des excès représentés devant lui sur le théâtre ? Du moment qu'il en avait ri, il n'était pas loin de s'y abandonner lui-même..... C'est ce qu'il a fait en 1793, c'est ce qu'il a fait en 1831, c'est ce qu'il ferait encore, c'est ce qu'il fera toujours, lorsqu'au lieu de le retenir dans les limites de la raison, de ne lui donner que des émotions douces, des idées généreuses, religieuses même, dont nous avons tous besoin et dont il ne faut pas nous déshériter, vous lui direz qu'il peut rire de tout, se moquer de tout, insulter à tout. Ah! ce n'est pas toujours le peuple qui est le plus coupable! ce sont ceux qui le poussent en avant, qui l'excitent, l'exaltent, le démoralisent et qui, après son triomphe, le laissent, ce pauvre peuple avec une misère de plus, misère la plus affreuse de toutes.., celle de ne croire à rien!...

En 1790, Audinot avait pris pour associé Arnould, qui devint aussi son auteur privilégié, son faiseur de pantomimes; la troupe était assez remarquable; MM. Picardeaux, Saint-Aubin, Thomassin, Lebel, Cardinal, Dufresnoy, Lafitte, et les demoiselles Langlade, Rigoleau, Simonet, Rochetin; quant au pauvre Bordier, qui jouait admirablement les petits-maîtres et les abbés, et qu'on avait surnommé le Molé des boulevarts,

il avait été pendu à Rouen en 1789, pour avoir pris part, disait-on, à une émeute de grains, suscitée à cette époque pour préluder à la révolution. On assure que ce comédien mourut gaîment. Dans une pièce de Poinpigny, intitulée *le Ramoneur Prince*, au moment de monter dans la cheminée, il disait : « Y monterai-je? ou n'y » monterai-je pas ?.... » Quand il fut au bas de la fatale échelle, on prétend que Bordier dit en riant au bourreau : « Dis donc..., y monterai- » je ou n'y monterai-je pas ?.... » Et il monta d'un pas ferme en saluant la populace qui le huait.

C'était ce Bordier qui chantait avec tant de charmes cette romance que toute la France a sue et répétée :

« Je ne vous dirai pas j'aime,
» Votre rang me le défend ;
» Mais le Dieu qui veut qu'on aime,
» Ne consulte pas le rang.
» Quand Adonis a dit j'aime,
» Vénus oublia sa cour :
» On est égaux quand on aime,
» Tous les cœurs sont à l'amour. »

Une demoiselle Masson (1) a fait courir la capitale à *la Belle au bois dormant*. Audinot s'étant retiré, son théâtre passa entre les mains d'une foule de directeurs, mais qui n'eurent

(1) Voir le chapitre *Boulevart du Temple*.

aucun la chance de leur devancier. Les principaux ont été : Picardeaux, Coffin-Rosny, Hector-Chaussier, Camaille Saint-Aubin, Béraud, etc. Cuvelier, pendant longtemps, y fixa la foule par ses pantomimes pleines d'imagination et de spectacle; c'est *le Diable, ou la Bohémienne*, *l'Enfant du Malheur*, *l'Héroïne américaine*, joués par Vicherat, Bitmer, Julie Diancourt et Flore, qui ont fait les beaux jours de l'Ambigu. Vers 1798, ce théâtre allait de mal en pis; aucune administration ne pouvait tenir. Corse se présenta. Corse venait de quitter le théâtre Montansier, où il ne gagnait que de modiques appointements; ce comédien, voyant l'état d'atonie où était tombé le pauvre Ambigu depuis longues années, ne désespéra pas de le relever. Un nommé de Puisaye, riche capitaliste, comptant sur son intelligence, lui offrit des fonds. La salle fut rebadigeonnée et réouverte par la *nouvelle administration*, comme on faisait alors. Le succès ne sembla pas d'abord répondre à l'intelligence du nouveau directeur, et M. de Puisaye allait abandonner la spéculation, quand le fameux Aude, le père *des Cadet Roussel*, donna *Madame Angot au sérail de Constantinople*. Jamais, je crois, les annales d'un théâtre n'ont enregistré une vogue semblable; deux cents représentations consécutives n'avaient point lassé la curiosité des Parisiens. Il est vrai que Corse y était d'une bouffonnerie achevée. C'est à

partir de cette pièce que va commencer la fortune de Corse; à dater de *Madame Angot*, la foule reprend le chemin de l'Ambigu; une série de mélodrames pleins d'intérêt vont y ramener les anciens beaux jours. Caignez, que l'on a surnommé le *Racine* du mélodrame, Guilbert-Pixérécourt, qui en est devenu le *Corneille*, y feront jouer *le Jugement de Salomon*, *la Forêt d'Hermanstadt*, *Tékéli*, *la Femme à deux Maris*, et tant d'autres ouvrages qui ont battu monnaie au boulevart du Temple. Ces mélodrames rapportèrent à Corse plus de onze cent mille francs de bénéfices en moins de quinze ans; c'est presque incroyable, et pourtant cela est vrai.

Eh bien! que pensez-vous que les hommes qui firent faire tant de bonnes recettes touchèrent de droits d'auteurs? je vais vous le dire: on achetait alors une comédie en un acte *deux cents francs* une fois payés; on donnait *neuf francs* pour une pièce en trois actes par représentation. Ainsi *le Jugement de Salomon*, *Tékéli*, qui ont mis dans la caisse de l'administration cinquante mille écus chacun, dans l'espace de quatre mois, ont rapporté à leurs auteurs *neuf cents francs!*... heureusement que l'on a un peu changé tout cela depuis quinze ans. Après la mort de Corse (1), arrivée en

(1) Corse était né en janvier 1760; il se livra d'abord à la peinture, et fut élève de Vien; il la quitta pour le

1816, madame de Puisaye resta seule quelque temps à la tête de l'administration ; mais ne pouvant fournir à toutes les nécessités que ce genre d'exploitation réclamait, M. Audinot, fils de l'ancien fondateur, rentra dans le privilége de son père seulement en 1823; il prit pour associés MM. Franconi et Sennepart. A partir de cette époque jusqu'à celle de sa mort, arrivée en 1826, M. Audinot administra son théâtre avec bonheur et intelligence; ses manières polies lui méritèrent toujours l'affection de ses pensionnaires et l'estime des auteurs. Sans conserver la vogue dont il avait joui sous la direction de Corse, l'Ambigu-Comique n'en était pas moins très suivi; des succès honorables, une troupe toute dévouée, une économie sage sans être parcimonieuse, tout promettait à M Audinot une ère de prospérité, lorsque la mort vint le frapper presque inopinément. M. Audinot avait placé de confiance trois cent mille francs chez un agent de change; cet homme fit faillite en lui emportant plus de la moitié de sa fortune. Il apprit cette triste nouvelle la veille de la fête de

théâtre, et débuta chez Audinot : il joua successivement à Bordeaux, aux Variétés, à la Gaîté, puis enfin à l'Ambigu-Comique, dont il prit la direction le 24 avril 1800. Corse a composé seul *Philomèle et Terrée*, mélodrame; *Hariadan Barberousse* avec Victor Ducange il avait aussi recorrigé l'*Héroïne américaine*, pantomime de feu Arnould.

sa femme; ce coup lui fut plus sensible pour elle que pour lui, et, peu de jours après, il mourut d'une inflammation à la gorge. Madame Audinot supporta cette perte avec résignation, elle tint tête à l'orage et continua de diriger l'entreprise avec MM. Sennepart et Schmoll (1).

Parmi les comédiens qui ont brillé sur la scène de l'Ambigu, pendant l'espace de trente ans, c'est à dire de 1800 à 1830, citons : Tautin, Frenoy, Raffile, Dumont, Stokley père et fils, Christmann, Joigny, et ce Révalard, le tyran-modèle, le type des brigands passés, présents et futurs. Ce fut ce Révalard qui exploita plus tard une troupe de comédiens de province. On raconte sur lui des anecdotes assez plaisantes. Un soir qu'il avait donné un mélodrame dans lequel on faisait le bombardement d'une ville, la bourre d'un soleil alla frapper une personne placée à l'orchestre, mais qui, heureusement, ne fut pas blessée. Le lendemain, comme Révalard craignait que l'accident de la veille ne nuisît à la recette du jour, il fit mettre sur l'affiche en gros caractères : « Les personnes qui, ce soir, » nous honoreront de leur présence sont pré» venues que le *bombardement de la ville* n'aura » plus lieu qu'à *l'arme blanche*. » On a fait un petit conte de cette naïveté, le voici :

(1) *Almanach des Spectacles*, année 1827, chez Barba, Palais-Royal.

Dans un mélodrame nouveau,
Comme on bombardait une ville,
Une bourre très incivile
Alla donner dans le chapeau
De madame de Sottenville,
Qui sur-le-champ se trouvant mal,
Hors de sa loge est emmenée,
Et dans le foyer promenée,
Revint bientôt du coup fatal,
Craignant qu'une semblable scène
Ne compromît ses intérêts,
Le directeur vient sur la scène,
Et par ces mots ramène enfin la paix :
« Messieurs, à dater de dimanche,
» Pour parer tout événement,
» Vous êtes prévenus que le *bombardement*
» Ne se fera qu'à *l'arme blanche* (1). »

Cette ingénuité rappelle celle de l'acteur Tautin, qui, voyant à la Bibliothèque du roi l'armure de *François Ier*, demanda sous quel règne ce conquérant faisait ses exploits ; l'employé lui répondit en souriant : « Mais il faisait » sous lui. »

On a dit encore que Révalard, après avoir donné, dans une petite ville de province, plusieurs représentations qui n'avaient attiré personne, afficha la veille de son départ : « La » troupe de M. Révalard, touchée de l'accueil » empressé que les habitants ne cessent de lui

(1) Ce petit conte rimé est de M. Brazier.
(*Note de l'Éditeur.*)

» faire, a l'honneur de les prévenir qu'au lieu » de partir samedi, ainsi qu'il l'avait annoncé, lui » et ses camarades quitteront la ville demain » matin à six heures. »

La seconde période du mélodrame a été aussi très brillante à l'Ambigu. *La Bataille de Pultawa*, *Thérèse*, *Clara*, *le Fils banni*, *le Songe*, *le Belvéder*, *Calas*, *Lisbeth*, ou *la Fille du Laboureur*, *Cardillac*, *l'Auberge des Adrets*, et beaucoup d'autres ouvrages marquèrent le passage de MM. Mélesville, Nezel, Overnay, Antier, Hubert, Frédéric, Boirie, Victor Ducange, etc. M. Varez, que l'administration s'était attaché depuis longtemps en qualité de régisseur général, a été et est encore la providence du mélodrame et des auteurs. M. Varez entend merveilleusement la mise en scène, et l'on sait que ce n'est pas la partie la moins importante de ce genre de spectacle : ses conseils, son goût, son extrême obligeance l'ont rendu précieux aux gens de lettres, qui n'ont jamais eu qu'à se louer de son zèle. M. Varez est aussi l'auteur de quelques pièces agréables, représentées au boulevart : *l'Appartement à louer*, *le Retour à la Chaussée d'Antin*, *le Tartufe de Village*, *etc.*; toutes ont obtenu du succès. M. Varez, en quittant l'Ambigu, est entré, en 1827, au théâtre de la Gaîté, où il remplit les mêmes fonctions qu'à l'Ambigu-Comique.

Le théâtre de l'Ambigu bâti en 1769, après

avoir existé plus d'un demi-siècle, devait finir comme finissent presque toutes les salles de spectacle, par le feu !.... Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1827, le théâtre de l'Ambigu-Comique fut consumé, le jour anniversaire de la mort de M Audinot. On venait de répéter après le spectacle, afin de juger de l'effet d'un feu d'artifice qui devait figurer dans un mélodrame nouveau intitulé : *la Tabatière.* Peu d'instants après, l'incendie éclata et se communiqua si rapidement, qu'en moins d'une heure le théâtre et la salle furent entièrement détruits; les bâtiments du côté de la rue Basse ont seuls été préservés. Le concierge nommé Couroy, et un pompier, ont péri dans les flammes. Le 19, le ministre de l'intérieur accorda un nouveau privilége, jusqu'en 1840, à madame veuve Audinot et à M. Sennepart, son associé, et donna à ce dernier le titre de directeur-gérant.

On s'occupa bientôt de relever un théâtre à l'existence duquel était attachée celle de tant d'artistes. Mais l'autorité ayant exigé qu'il fût isolé des deux côtés, l'ancien terrain fut jugé trop petit, alors on acheta un hôtel qui appartenait à M. de Murinais, situé rue de Bondy, au coin du boulevart. Des actions furent créées, les ouvriers mirent la main à l'œuvre, et vingt-trois mois après avoir été incendié, le 7 juin 1829, le théâtre de l'Ambigu s'inaugura de la

manière la plus brillante. La salle, construite par les soins de MM. Hitorff et Lecointe, est une des plus jolies de la capitale; des artistes distingués concoururent aux embellissements, les peintures ont été exécutées par MM. Jouanis et Desfontaines; les figures du foyer et celles du plafond de la salle sont de M. Gosse.

Un prologue en vaudeville, appelé *la Muse du Boulevart*, de MM. Léopold, Jules Dulong et Saint-Amand, parut au lever du rideau. Madame la duchesse de Berri, que l'on était toujours sûr de rencontrer là où il y avait une bonne action à faire, honora de sa présence cette inauguration. On ne sache pas qu'elle ait jamais refusé d'assister à un bénéfice d'acteur ou d'actrice; on l'a toujours vue se montrer avec le même empressement aux théâtres des boulevarts comme aux théâtres royaux. Elle savait que sa présence attirait la foule, aussi allait-elle volontiers à toutes les représentations, il suffisait de la prévenir la veille, comme elle disait avec son extrême bonté. Pauvre femme! maintenant que tu es sur la terre d'exil, puissent tous ceux que tu as secourus si noblement te rendre en reconnaissance tout ce que tu as semé en bienfaits!...

Ici les destinées de l'Ambigu-Comique vont cesser d'être brillantes; des dépenses considérables en constructions, une troupe un peu vieille, des pièces pas assez jeunes, un public inquiet, difficile, que d'entraves!....

Madame Audinot et M. Sennepart se retirèrent. M. Tournemine, homme de lettres, se mit en leur lieu et place comme directeur. Frédérick-Lemaître, qui s'était déjà acquis de la réputation comme comédien à l'ancienne salle, dans *Cardillac*, et *l'Auberge des Adrets*, fut choisi comme directeur de la scène ; mais leurs efforts réunis n'eurent pas le succès qu'ils pouvaient espérer. Ils appelèrent à leur secours madame Dorval, la femme-drame, dont la réputation grandissait; l'air lui manquant, elle retourna à la Porte-Saint-Martin, car il faut un grand cadre à ce grand talent.

Au milieu de toutes ces révolutions dramatiques, vint 1830!..... Le théâtre de l'Ambigu, comme plusieurs spectacles de Paris, exploita la circonstance. Alors nous revîmes en scène les couvents, les moines, les religieuses, les prêtres, les évêques, les croix, les bannières; le Christ même figura dans quelques pièces; peu s'en fallut que l'on ne célébrât la messe entre deux vaudevilles. Notre peuple est quelquefois bizarre, il rit volontiers des prêtres, et malgré lui il est forcé de reconnaître leur pouvoir et leur autorité.

En 1815, le cardinal Fesch était à Lyon, pendant que Napoléon marchait vers Paris. Le peuple, rassemblé devant l'hôtel de la préfecture et sachant que le cardinal devait y être, le demandait à tout moment, et dès que Son Émi-

nence paraissait, le peuple criait à la fois : « A » bas la calotte, et vive le cardinal Fesch ! »

Du reste, l'histoire de tous les théâtres est la même dans les temps de révolution. Le moyen d'etre calme avec la fièvre?

M. d'Aubigny, l'un des auteurs de *la Pie voleuse*, fut un moment directeur de l'Ambigu, mais il ne fit que passer; enfin, à M. Leméteyer succéda, vers 1832, M. le baron de Cès-Caupenne.

Depuis cette époque, l'Ambigu-Comique est demeuré dans une bonne posture. De nouveaux auteurs pleins d'avenir ont travaillé pour cette scène. MM. Anicet-Bourgeois, Francis Cornu, Maillan, Dumanoir, Paul Foucher, de la Boulaye, Desnoyers, Fontan, Alboise, Herbin, Malefille, Montigny, y ont fait représenter successivement : *le Festin de Balthazar*, *les Quatre Sergents de la Rochelle*, *Caravage*, *le Royaume des Femmes*, *le Juif errant*, *le Curé Mérino*, *Glenarvon*, *le Facteur*, *Jeanne la Folle*, *le Pensionnat de Montereau*, *etc...*

L'Ambigu-Comique vient d'enregistrer un nouveau succès avec *Nabuchodonosor*, titre qui remplit bien l'affiche. Avant que MM. Anicet et Francis songeassent à mélodramatiser ce roi de Babylone, Béranger avait chansonné ce pauvre roi, qui rêva sept ans qu'il était bœuf, toutefois après avoir fait fondre sa statue en or, et ordonné à tous ses sujets de l'adorer. Plu-

sieurs de nos rois d'aujourd'hui sont plus modestes, ils ne font pas faire leur statue en or; mais il en est telle ou telle qui, n'étant qu'en terre cuite ou en platre, n'a moins coûté aux contribuables que celle de Nabuchodonosor (1).

THÉATRE DES ASSOCIÉS.

L'origine de ce petit spectacle fut assez singulière. Un bateleur, dont la physionomie grotesque exprimait, d'une manière hideuse, mais souvent caractéristique, les différentes sensations, acquit sur le boulevart du Temple le surnom de grimacier.

D'abord il se montra en public, monté sur une chaise, et s'en remettait à la générosité de son auditoire; sa dernière grimace était toujours celle de la supplication, et souvent son escarcelle se trouvait remplie jusqu'au bord.

(1) Après la retraite de Bernard-Léon, M. le baron de Cès-Caupenne obtint le privilége du théâtre de la Gaîté, en cumul avec celui de l'Ambigu; mais il vient de quitter l'entreprise de ce dernier et d'en abandonner la gestion à MM. Courniol et Cormon, homme de lettres.

« Laissez-leur prendre un pied chez vous,
» Ils en auront bientôt pris quatre. »

C'est le bon-homme qui l'a dit, et le bon-homme avait raison. Nous sommes empiéteurs de notre nature, nous faisons comme les petits oiseaux, nous essayons nos ailes avant de voler; si nos plumes sont assez fortes, nous planons; si nous tombons du nid, tant pis pour nous, on nous foule aux pieds; on nous écrase : trop heureux alors si les oiseaux qui volent jusqu'au ciel nous permettent de ramasser un grain de mil sur la terre.

Le grimacier du boulevart du Temple, monté sur sa chaise, rêva qu'il pouvait s'élever plus haut. Voyant qu'il avait la vogue, que la foule l'entourait, il imagina de quitter le plein air, fit construire une baraque en bois, et au lieu de tendre la main lui-même, il força le public à venir prendre des billets à sa porte.

Cette spéculation lui réussit; content de ses bénéfices, il céda son fonds de boutique à un entrepreneur de marionnettes; mais il mit pour condition qu'il serait toujours grimacier en chef et sans partage, et qu'il paraîtrait dans les entr'actes. C'est là sans doute l'origine du titre : *Théâtre des Associés*. Les marionnettes servirent bientôt de passe-port à des comédiens en personnes naturelles,

ainsi qu'on l'annonçait autrefois sur le boulevart.

Il faut remarquer que ce sont des marionnettes qui ont toujours eu droit de fléchir la sévérité de MM. les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi. Peut-être que, se considérant eux-mêmes comme de grandes marionnettes, ils se croyaient obligés d'être utiles aux petites. *Et vice versa.*

Le grimacier et les marionnettes disparurent : une salle fut bâtie et ouverte vers l'année 1774.

Les comédiens y chantaient des couplets en l'honneur de M. Lenoir, lieutenant de police, qui avait autorisé l'ouverture du théâtre. Les voici, ils sont curieux par leur naïveté et leur adulation, et prouvent qu'à cette époque un lieutenant de police était un petit roi qui trouvait aussi des poètes pour l'encenser. Les temps sont bien changés !...

PREMIER COUPLET.

(*La foire personnifiée.*)

Je revois la clarté du jour,
Et mon cœur se rouvre à l'amour.
Affreuse léthargie !
Je brave ton pouvoir :
Ne crois pas que j'oublie
Lenoir, vive *Lenoir!*

DEUXIÈME COUPLET.

(*Mondor, l'un des acteurs de la pièce d'ouverture.*)

Thémis protège nos essais.
Amis, soyons sûrs du succès;
Nanteuil (1) daigne y sourire.
Pour nous quel doux espoir!
Ne cessons de redire :
Vive, vive *Lenoir!*

TROISIÈME COUPLET.

(*Un charbonnier.*)

Le feu qui nous brûle en ce jour
Vaut mieux que c'ti-là de l'amour;
Si la reconnaissance
Devient not' premier d'voir,
Le cœur fait dir' d'avance :
Vive, vive *Lenoir!*

QUATRIÈME COUPLET.

(*Première poissarde.*)

Les rubans que j'aimons le mieux,
Pour nous parer sont d' rubans bleus;
Si Jérôm' veut me plaire,
Si Jérôm' veut m'avoir,
Je voulons qu'il préfère,
Les noirs, vive *Lenoir!*

(1) Le gendre de M. Lenoir.

CINQUIÈME COUPLET.

(*Une seconde poissarde.*)

J'n'oublirons jamais que c'est ly
Qui nous a fait r'venir ici (1) :
Le portrait d'sa ressemblance
Cheux nous j'voulons l'avoir,
J'ons dans l'cœur sa présence ;
Vive, vive *Lenoir!*

Un sieur Beauvisage fut longtemps directeur de ce spectacle, dont la troupe desservait à la fois le boulevart et la foire Saint-Germain.

On y jouait des comédies, et surtout des tragédies où l'on riait.

Pendant un temps, il fut permis aux petits spectacles de donner des pièces du répertoire du Théâtre-Français, mais en changeant les titres et en les faisant précéder des marionnettes. Ainsi, *Zaïre* était appelée *le Grand-Turc mis à mort; le Père de Famille* s'appelait *les Embarras du ménage; Beverley, la Cruelle passion du jeu.*

Le directeur lui-même, qui représentait

(1) On voit qu'il n'est guère possible de faire et de chanter de plus détestables couplets. Il paraîtrait, d'après cela, que l'on avait renvoyé les Associés du boulevart du Temple, et que, par une autorisation de M. Lenoir, ils y seraient revenus en 1778, bien que ce spectacle remonte à 1760.

Orosmane dans *Zaïre*, invitait, d'une voix enrouée, le public à entrer à son spectacle.

Un soir qu'il remplissait le rôle de Beverley, dans la tragédie bourgeoise de *Saurin*, au moment où il prit le vase qui contenait le prétendu poison, en articulant ces mots : « Nature, tu frémis ! » le vase se brisa dans ses mains robustes, et la liqueur se répandit sur la table. Sans se déconcerter, il la ramassa, la fit couler dans le creux de sa main et l'avala avec intrépidité. Cette présence d'esprit lui valut une triple salve d'applaudissements.

Ducray-Dumesnil, l'auteur célèbre de *Lolotte et Fanfan*, de *Cœlina*, d'*Alexis, ou la Maisonnette dans les bois*, et d'une foule de romans qui ont fait verser des larmes à toutes les cuisinières de France et de l'étranger, fit représenter aux Associés une petite pièce appelée *les Deux Martines*. Un tour joué au duc de Valentinois paraît en avoir fourni l'idée à Ducray-Dumesnil. Le cuisinier du duc de Valentinois, qui s'appelait Olivier, avait une jeune fille d'une beauté remarquable. Le duc essaya de lui plaire, et son cuisinier feignit de se prêter à ses désirs. En conséquence, il indique un lieu où sa fille se rendra le soir ; mais le duc, au lieu d'une fille, y trouva une ânesse. Le duc désappointé fit semblant de rire. Voici comment Ducray-Dumesnil avait arrangé l'anecdote. Un paysan vient chez un riche procureur pour lui payer une créance,

il a amené avec lui sa fille, qui s'appelle Martine, son ânesse porte aussi le même nom. Le procureur convoite la jeune paysanne, et, en l'absence de son père, lui fait des propositions, et la conjure de lui accorder un rendez-vous. Le premier clerc engage la jeune fille à donner en apparence dans la proposition que lui a faite le procureur. Le soir arrive, et au lieu de conduire la jeune fille, on y mène l'ânesse ; le procureur appelle *Martine* tout bas, l'ânesse se met à braire ; enfin, après une foule de quiproquos assez amusants, tout se découvre. Le procureur est bafoué, le jeune clerc épouse *Martine*, non pas l'ânesse, mais bien la *jolie paysanne* qui s'appelle Martine aussi (1).

On lit encore dans l'*Almanach des Spectacles de* 1792 :

« Le théâtre des Associés, ayant expulsé les » comédiens de bois, se trouve, en quelque » sorte, le second Théâtre-Français existant à » Paris. Lui seul eut la jouissance anticipée de » ce que les décrets ont accordé depuis aux » autres théâtres. Il jouait les pièces de tous les » répertoires ; et, ce qu'il y a de singulier, c'est

(1) J'ai trouvé cette anecdote écrite à la main dans l'*Almanach des Spectacles* de Duchesne, année 1797 ; la personne qui l'y a placée prétend la tenir d'un ancien cuisinier, ami de cet Olivier, qui la lui a racontée en 1797.

» qu'il est aussi le seul qui ait perdu au nouvel » ordre des choses ; car il avait trouvé moyen de » représenter, sans réclamations, les pièces des » auteurs vivants : ce qu'il ne peut plus faire au» jourd'hui. »

Au sieur Beauvisage, avait succédé depuis longtemps le sieur Salé, acteur qui jouait le rôle d'arlequin. Il avait choisi cet emploi, parce qu'étant borgne, il pouvait cacher cette infirmité sous le masque.

Ce spectacle continua de porter le nom de *Théâtre des Associés;* mais à l'époque de la révolution il prit celui de *Théâtre-Patriotique* du sieur Salé.

A cette époque, la troupe se composait des sieurs Pompée, Adnet, Pisarre, Saint-Albin, Julien, Deleutre, Dorival et des dames Fleury, Pompée, Rolland, Petit, etc.

Ennuyé des persécutions qu'il avait à subir de la part de MM. de la Comédie-Française qui lui avaient fait défendre par huissier de représenter sur son théâtre aucun ouvrage de son répertoire, Salé leur écrivit un jour :

« Messieurs, je donnerai, demain dimanche, » une représentation de *Zaïre*; je vous prie d'être » assez bons pour y envoyer une députation de » vôtre illustre compagnie; et si vous recon» naissez la pièce de Voltaire, après l'avoir vue » représentée par mes acteurs, je consens à » mériter votre blâme, et m'engage à ne

« jamais la faire rejouer sur mon théâtre. »

Le Kain, Préville et quelques uns de leurs camarades allèrent voir jouer *Zaïre* chez le sieur Salé; ils y rirent tant, que le lendemain ils lui écrivirent qu'à l'avenir les comédiens français lui permettaient de jouer toutes les tragédies du répertoire. Mais la révolution renversa bientôt tous les priviléges, et le Théâtre-Patriotique joua le drame, la tragédie, la comédie, l'opéra, le vaudeville et tout ce qu'il voulut

Quand on donnait le *Grand Festin de Pierre*, ou *l'Athée foudroyé*, joué par Pompée, premier sujet de la troupe, le directeur Salé faisait l'annonce lui-même, et criait : « *Prrrrnez vos billets!*.... « M. Pompée jouera ce soir avec toute sa garde-robe... Faites voir l'habit du premier acte (et l'on montrait l'habit du premier acte).... Entrez! entrez!.... M. Pompée changera douze fois de costumes!!! Il enlevera la fille du commandeur avec une veste à brandebourgs, et sera foudroyé avec un habit à paillettes?....

Quand j'arriverai à notre époque, il me sera facile de prouver que le charlatanisme d'aujourd'hui ne le cède en rien à celui d'autrefois. On ne crie pas encore à la porte des théâtres : « Entrez, messieurs, mesdames; » mais patience, cela viendra.

Après la mort du sieur Salé, arrivée vers 1795,

un pauvre comédien de province prit la direction de ce spectacle qu'il appela *Théâtre sans prétention*. Il est impossible de se montrer plus humble ; et si jamais homme a tenu ses promesses, c'est bien celui-là : il pourrait servir de modèle à beaucoup de directeurs. Ce pauvre diable faisait tout par lui-même ; il était directeur, auteur, acteur, répétiteur, régisseur, souffleur, décorateur, buraliste, lampiste, machiniste, etc., etc., etc.

Nos grugeurs de budget ne comprendraient pas ce genre de cumul. Ce pauvre vieux Prévôt, je l'ai vu pendant vingt ans affublé d'une vieille houppelande grise ; il ressemblait comme deux gouttes d'eau au profil de Séraphin, que l'on voit encore aujourd'hui au dessus de la porte des ombres chinoises, au milieu d'un petit transparent. Prévôt avait de la dignité dans sa position ; il était, comme je l'ai dit, humble et modeste ; mais sous le rapport de la littérature, il ne plaisantait point ; il n'écrivait dans aucune langue, et pourtant il attachait un grand prix à ce qu'il appelait ses ouvrages dramatiques, il les défendait surtout sous le rapport de la morale, et ils en avaient besoin; car c'étaient bien les plus malheureuses productions qui fussent au monde. Il a fait imprimer une vingtaine de pièces de théâtre ; il avait grand soin de mettre au bas de chacune qu'il poursuivrait les contrefacteurs, comme s'il eût été possible de contre-

faire un style et des conceptions semblables! Il annonçait sur son affiche : *Victor, ou l'Enfant de la Forêt*, mélodrame en cinq actes du citoyen Prévôt, le premier qui ait traité ce sujet, d'après le roman du citoyen Ducray-Dumesnil ; et dans la salle on lisait : Les personnes qui veulent se procurer des exemplaires des pièces du citoyen Prévôt peuvent s'adresser aux ouvreuses de loges. Il détestait la secte des philosophes, il plaisantait Voltaire et Rousseau, poursuivait à outrance les impies et les athées. Dans une de ses préfaces, il disait : « Si l'on plaisante mes ouvrages, l'on ne peut cependant me reprocher d'avoir corrompu les mœurs par des pièces licencieuses, et il ne restera après moi aucune trace d'inconduite ; ni que je me sois dérangé de mon ménage, ni aucun écrit qui puisse prouver mon immoralité, et qui ait jamais dénigré personne ; aussi l'on ne me verra pas obligé de faire au lit de la mort amende honorable comme le fameux La Harpe !... »

Comment trouvez-vous cela? Prévôt fustigeant La Harpe qui venait effectivement de faire amende honorable pour rentrer dans le giron de l'Eglise. Excellent homme! que la terre te soit légère...; mais que tu étais drôle, et ton style aussi! Prévôt, à cause de sa moralité littéraire, aurait mérité de vivre assez pour être député en 1836 ; il aurait certainement pris la parole dans la discussion sur les théâtres, et n'aurait

pas été un des orateurs les moins curieux. En 1820, je le trouvai au jardin Marbœuf, où il montrait une petite lanterne magique, la garde nationale de la deuxième légion donnait ce jour-là un grand dîner de corps à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux; je fus assez heureux pour ouvrir une souscription en faveur de ce malheureux vieillard, qui vint lui-même au dessert la recueillir dans son chapeau; il avait les larmes aux yeux, et nous pleurions tous avec lui...

Son pauvre théâtre avait été fermé lors de la grande mesure impériale de 1807; il ne pouvait s'en consoler, et je l'ai entendu dire à cette époque, en parlant de l'empereur : « Cet homme m'a bien trompé; c'est un grand coup d'État qu'il vient de faire là....; nous verrons où cela le conduira. » Attention, jeune France!....

Prévôt ne fut pas un ilote, un adorateur du pouvoir; loin de cela, il luttait avec lui autant qu'il lui était possible de le faire; dans la préface d'une de ses pièces que la police consulaire avait voulu défendre, il se roidit, il se tord contre la censure, il prouve que sa pièce est morale; après les coupures qui furent faites à sa comédie, il écrit à la barbe des consuls : « Voilà donc ma pièce approuvée, mais coupée, rognée, sabrée, et réduite de manière qu'il n'y en a plus du tout. »

« Que faire à cela? pester tout bas contre nc-

tre *belle liberté...* » Eh ! c'était un vieillard, un pauvre directeur forain, sachant à peine tenir une plume, qui osait dire à Bonaparte consul, au vainqueur de l'Egypte et de Marengo : « Que faire à cela? pester tout bas contre notre belle liberté !.... » Au moment où l'on travaillait à recrépir le despotisme, cette petite phrase qui n'a l'air de rien prouvait beaucoup. Honneur au directeur du Théâtre sans prétention ! beaucoup de ses confrères n'en auraient pas dit autant. Prévôt, nos neveux se souviendront de toi! c'est pour cela que j'ai consigné cette anecdote dans mes chroniques des théâtres. Lorsque son spectacle fut fermé, il fit placarder sur tous les murs de la capitale :

« Les personnes à qui le citoyen Prévôt est redevable de quelque chose peuvent se présenter à la caisse qui sera ouverte tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures. » On ne voit pas souvent de ces affiches dans Paris. Et mourir malheureux après cela !. .. c'est bien la peine d'être honnète homme! Prévôt est mort en 1825 dans la misère la plus affreuse. Ses ouvrages imprimés sont : *Victor*, ou *l'Enfant de la Forêt*, *l'Unité du Divorce*, *l'Aimable Vieillard*, *la Marchande d'Amadou*, *les deux Contrats*, *les Femmes duellistes*, *le Gras et le Maigre*, *la Cranomanie*, *le Retour d'Astrée*, *le Jacobin espagnol*, *Repentir et Générosité*, *le Valet à trois Maîtres*, *la Ribote du Savetier*, *les Victimes de l'Ambition*, *la Ven-*

geance inattendue et *un Tour de Carnaval.*

Voici la liste de ses principaux acteurs, qu'il payait tous les décadis (trois fois par mois) : Dugy, Rivière, Auguste, Josquin, Leroy, Lefranc, Henry, Mériel, Dumas, Richardi, Blivet, Camel et Salé (fils de l'ancien directeur des Associés); les dames Prévôt, Lautier, Emilie, Josse; etc. Quelques auteurs qui ont obtenu plus tard des succès sur des scènes plus élevées ont commencé à son petit théâtre. Cette salle resta fermée quelque temps; mais, vers l'année 1809, elle rouvrit sous le nom de Café d'Apollon. Les premières loges furent garnies de glaces; on plaça des tables dans le parterre, et tout à l'entour de la salle, et, moyennant une bouteille de bière et un petit verre de cacis, on pouvait y entendre chanter une ariette : on y joua même des petites scènes détachées, ainsi que des pantomimes-arlequinades à trois acteurs seulement. Cet état de choses dura jusqu'en 1815 ou 1816, époque à laquelle madame Saqui obtint le privilége et le droit d'en faire une salle de spectacle ; elle devait, au terme dudit privilége, n'y faire paraître que des danseurs et des sauteurs ; elle pouvait aussi jouer des pantomimes-arlequinades. Madame Saqui, qui s'intitule première acrobate de France, se renferma d'abord dans son privilége ; puis, empiétant petit à petit sur les droits de l'Ambigu et de la Gaîté ses voisins, elle joua de grandes pantomimes, des

comédies, des opéras et des vaudevilles; la révolution de juillet arriva avec ses barricades et ses pavés, la liberté fut proclamée, on en usa largement.

Aujourd'hui la cage de l'ancien théâtre des Associés existe encore, on lit sur la façade : « Théâtre de madame Saqui, dirigé par M. Dorsay. » Arlequin a changé sa batte contre le couteau de Robert-Macaire.

Les tours de force ont été supprimés, les danseurs ont changé d'habit, on y joue des pièces à époques, des drames historiques. Cinq-Mars et le président de Thou n'y paraissent plus sur la corde roide, et le cardinal de Richelieu s'y montre sans balancier.

THÉATRE DES DÉLASSEMENTS COMIQUES.

Construit sur le boulevart du Temple, entre l'hôtel Foulon qui existe encore aujourd'hui, et le Cirque-Olympique, le théâtre des Délassements comiques doit son origine à un comédien-auteur nommé Plancher, qui prit le surnom de Valcour, et, plus tard, lors de la révolution, se fit appeler *Aristide Valcour*. Cet auteur a laissé un grand nombre d'ouvrages

médiocres; il était né à Caen, en 1751; et il est mort à Belleville, le 28 février 1815.

Cet homme, actif et intelligent, aurait vu prospérer son entreprise, si un incendie, arrivé en 1787, n'eût dévoré la salle et le matériel en quelques heures. On songea bientôt à la relever, et l'on en construisit une nouvelle assez bien décorée, mais longue, étroite et peu commode. Ce théâtre, avant 1789, était, comme tous les petits spectacles, en butte à la jalousie de ses voisins; ayant porté plainte à M. le lieutenant de police Lenoir, il fut entravé dans ses pièces et ses acteurs. M. Lenoir rendit une ordonnance par laquelle il était enjoint au directeur du *théâtre des Délassements comiques* de ne représenter à l'avenir que des pantomimes, de n'avoir jamais que trois acteurs en scène, et d'élever une gaze entre eux et le public. A peine cette ordonnance eut-elle été rendue, que la révolution arriva, et que la gaze fut déchirée par les mains de la Liberté (1).

A partir de ce moment, cette administration eut, comme toutes les autres, le droit de parler, de chanter, de danser même, sans qu'il fût besoin pour elle de faire en aucune manière usage de gaze. Plancher Valcour a composé beaucoup d'ouvrages de circonstance, tels que *le Vous et*

(1) *Almanach des Spectacles* de Duchesne, année 1792.

le Toi, *Pourquoi pas?* ou *le Roturier parvenu*, *la Discipline républicaine*, *le Tombeau des Imposteurs* ou *l'Inauguration du Temple de la Vérité*, *Sans-Culottide dramatique*, dédiée au pape. Les titres de ces pièces me dispensent de citer les époques où elles furent faites et jouées.

En 1792, ce théâtre passa des mains de Plancher Valcour dans celles d'un nommé Colon. Ses acteurs étaient les nommés : Lebel, d'Hauterive, Larue, Robin, Borne, Fleury, Lallemant. — Comédiennes : les dames Bellavoine, Ducharme, Favi, Pichard, Roland, Fleury, etc... Les destinées de ce petit spectacle n'étaient pas brillantes ; le grand nombre des théâtres faisait qu'ils se nuisaient les uns les autres, l'anarchie la plus complète régnait dans la plupart de ces établissements, où l'on jouait tous les genres, et où tous les genres étaient mal joués.

Sous les directions de Plancher Valcour, Colon et quelques autres, les théâtres du boulevart, ne pouvant se soutenir par leurs ressources, appelaient à leurs secours différents genres de spectacles. J'ai trouvé, dans des journaux du temps, qu'en 1791 un célèbre physicien, nommé Perrin, y donnait des récréations semblables à celles de M. Comte. Voici une de ses affiches :

« Aujourd'hui, à six heures et demie, dans la salle des Délassements comiques, M. Perrin, physicien célèbre, donnera une représentation

de ses prestiges : 1° *l'encrier uniquement et parfaitement isolé, qui fournit à volonté de l'encre rouge, bleue, verte, lilas*, etc., etc..... (il paraît que déjà à cette époque on en faisait voir au public de toutes les couleurs); 2° *le grand tour du citron; 3° le grand tour de la colombe qui rapporte une bague mise dans un pistolet véritable, et tiré par une croisée; 4° l'expérience de la montre pilée dans un mortier, et retrouvée aussi belle qu'auparavant*, etc. »

La preuve qu'il alternait avec les comédiens, c'est que l'affiche du lendemain annonçait *les Chasseurs et la Laitière*, *les Folies amoureuses*, et *la Constitution villageoise*, vaudeville patriotique en deux actes.

Vers 1799, un nommé *Deharme* et sa femme, tous les deux comédiens, prirent la direction des Délassements. La troupe se reforma de nouveau, elle y joua la tragédie, la comédie, et même l'opéra d'une façon satisfaisante.

Un fait que je ne saurais passer sous silence et que je suis heureux de constater ici, c'est que ce théâtre a vu commencer des acteurs qui sont devenus par la suite des sujets du premier ordre...

Joanni, qui est depuis longtemps une des gloires de notre scène tragique, et qui reçut au service d'honorables blessures, y jouait étant tout jeune homme et comme amateur. Joanni aimait son art avec passion, il était sévère dans

son costume, soigneux dans ses rôles; quand son nom décorait l'affiche, la petite salle des Délassements était comble. Je l'ai vu jouer *Oreste*, *Néron*, *Britannicus*, et beaucoup d'autres rôles dans lesquels il annonçait ce qu'il devait être plus tard. Il quitta Paris pour aller en province, d'où il revint pour entrer au second Théâtre-Français, et de là tenir à la Comédie-Française la place que son talent lui avait assignée depuis longtemps. Ce théâtre était assez suivi; un nommé Leroy, autre amateur, s'y faisait remarquer à côté de Joanni. Un vieux comédien de société, nommé Gobelin, ne manquait pas d'un certain mérite. Un jeune homme du nom de Viot chantait avec assez de goût et de méthode. De jolies femmes, mesdames Pichard, Dorvilliers et Lolotte y brillaient aussi; la dernière surtout était charmante dans *la Jeune Indienne* de Champfort; le costume sauvage lui allait à merveille. Une tragédienne, nommée Bosquillon, y tenait l'emploi de mademoiselle Raucourt, et la rappelait quelquefois avec bonheur... Quant au directeur Deharme, il jouait un peu de tout, sans être déplacé dans rien; je l'ai vu dans la même soirée jouer *Abel*, *les Fausses Infidélités* et Colin *du Devin du Village*... Voilà ce qu'on appelle:

« Passer du grave au doux, du plaisant au sévère. »

Potier, notre grand comique, s'essaya tout jeune aussi sur cette scène du boulevart du Temple. Est-ce que je ne l'ai pas vu jouer le cocher des *Visitandines?*... Il était déjà fort plaisant, je vous assure. Nous avions tous prédit à Potier qu'il serait comédien, et nous ne nous sommes pas trompés, j'espère!... Potier était, quant au physique, ce qu'il a toujours été : maigre, pâle, avec des jambes en fuseau..., mais comique des pieds à la tête. J'y ai vu Cazot débuter, en arrivant de l'Ile-de-France, dans *la Laitière prussienne*, petite comédie d'un nommé Gabiot; Cazot a fait de grands progrès.

Ce théâtre a, dans les temps, donné aussi des ouvrages de réaction; ce fut lui qui placarda sur tous les murs de Paris cette singulière affiche, dont on a tant ri dans le monde et dans les coulisses :

Théâtre des Délassements comiques. « Aujourd'hui 5 vendémiaire an VI de la république, la première représentation de *la Souveraineté du Peuple*, comédie, suivie *des Horreurs de la Misère!* drame terminé par *la Débacle*, parade mêlée de couplets. » Si le hasard seul a présidé à cette affiche, admirons le hasard!... Si c'est une plaisanterie faite à plaisir, avouons qu'elle est d'autant plus sanglante que l'autorité n'aurait jamais osé s'en apercevoir.

A la direction de Deharme succéda, en 1804,

celle de Bellavoine, mari de la comédienne que j'ai citée.

L'acteur Joly, que nous avons vu aux théâtres des Variétés et au Vaudeville, débuta aux Délassements dans un monologue intitulé : *L'Ivrogne tout seul*, que j'avais fait exprès pour lui. M. Dupaty, ayant donné à la rue de Chartres *Arlequin tout seul*, petit cadre destiné à faire briller le talent de Laporte, tous les moutons de Panurge, je veux dire tous les vaudevillistes, sautèrent le fossé ; on vit alors surgir, sur tous les théâtres de la capitale, des monologues en couplets : *Cassandre tout seul*, *Gilles tout seul*, *Scapin tout seul*, *Crispin tout seul*, *Figaro tout seul*, *Chérubin tout seul*, *Colombine toute seule*, *Lisette toute seule*, *Fanchon toute seule*, *le Soldat tout seul*, *l'Auteur tout seul*, enfin jusqu'à l'*Acteur tout seul!* .. qui jouait souvent son rôle *tout seul* dans la salle.

Joly eut beaucoup de succès dans ce personnage ; on se rappelle qu'il excellait dans les ivrognes. Cette bleuette, représentée à l'époque où il avait été question d'effectuer une descente en Angleterre, le couplet que voici était toujours *bissé*.

« Si pour descendre en Angleterre,
» Faisant un miracle nouveau,
» Dieu, comme aux beaux jours de la terre,
» En vin pouvait transformer l'eau,

» Les Anglais, vous pouvez m'en croire,
» Redouteraient un grand échec ;
» Car bientôt, à force de boire,
» Chez eux on irait à pied sec. »

C'était le temps des grandes illusions !... des rêves de gloire !... et nous avions vingt ans !...

Voilà, de bon compte, trois grands comédiens sortis du théâtre des Délassements : Joanni, Potier et Joly. Plusieurs autres acteurs du même théâtre se sont fait remarquer à Paris et en province.

Le nombre prodigieux de salles de spectacle qui existaient alors dans Paris rendait ces sortes d'exploitations très chanceuses : un directeur ne durait pas longtemps. Un acteur de l'Ambigu, nommé Lebel, voulant à son tour tâter du directoriat, ouvrit la salle qui avait été fermée pendant deux ans. Comme ses devanciers, il eût été forcé de plier bagage promptement, si deux évènements, assez heureux pour lui, ne lui avaient fourni les moyens de lutter contre la mauvaise fortune qui planait toujours sur l'ancien théâtre. Un jeune homme, un employé qui s'était fait comédien par goût, Saint-Clair, dont le nom de famille était Desprez, s'engagea chez Lebel.

Tékéli, mélodrame de M. Guilbert-Pixérécourt, venait d'obtenir un éclatant succès ; mais il faillit être interrompu par suite de la conspiration de George Cadoudal. C'était à l'époque

où la police faisait d'actives recherches pour découvrir ce grand conspirateur ; tous les limiers de la préfecture étaient sur pied... Or, dans le drame du boulevart, *Tékéli*, proscrit, fugitif, errant de village en village, a trouvé l'hospitalité chez un honnête meunier. Le garçon du moulin, qui a entendu annoncer qu'on donnerait une grande récompense à celui qui livrerait le fugitif, propose à son maître de le dénoncer à la police du pays ; car il sait, lui, où est Tékéli : il a surpris le secret du meunier... A ces mots, le meunier, saisi d'indignation, lui répond : « Malheureux ! comment..., tu irais livrer un » proscrit à la haine de ses ennemis?... tu vendrais un homme sans défense?... (1) Tu ne » sais donc pas que le métier le plus lâche, le » plus vil est celui d'un dénonciateur?... » Ici les applaudissements s'étant fait entendre dans toute la salle, l'autorité suspendit la pièce ; mais l'interdit ne dura que quelques jours, on la rejoua, à la charge, je crois, de supprimer le passage qui avait été cause de la suspension. La foule ayant repris le chemin de l'Ambigu, MM. Varez, Saint-Clair et moi, nous improvisâmes une parodie de *Tékéli*, que nous appelâmes *Kikiki !*...

Saint-Clair, chargé du rôle principal, imitait

(1) Nous avons vu de nos jours un homme vendre une femme.

l'acteur Tautin d'une manière si originale, que cette facétie fit d'abondantes recettes et amusa beaucoup.

Saint-Clair était un jeune homme très bien élevé, qui ne manquait ni d'esprit ni d'instruction; il a attaché son nom à plusieurs ouvrages qui réussirent, a été membre des *Soupers de Momus*, et a laissé des chansons fort piquantes.

Il est mort le 26 avril 1824, chez son jeune frère, qui était curé du village d'Herblay, près de Pontoise. Cette circonstance est touchante : un jeune prêtre, recevant chez lui son frère comédien, lui donnant les consolations et les secours de la religion, le bénissant avant de lui fermer les yeux... Quelle leçon! puisse-t-elle trouver beaucoup d'imitateurs!... Puissent tous les prêtres ne voir, comme le curé d'Herblay, que des frères dans ceux qui vont mourir, et se souvenir surtout que plus la vie d'un homme a été mondaine et agitée, plus, au moment suprême, cet homme a besoin d'indulgence et de prières...

Le théâtre des Délassements n'a jamais été constamment heureux; quand, par hasard, il se soutenait quelque temps, c'était toujours un événement inespéré qui prolongeait son existence ou retardait sa chute.

Maître André, ce fameux perruquier-poète, dont parle Voltaire dans sa correspondance, a, comme on sait, fait une tragédie sur *le tremble-*

ment de terre de Lisbonne, tragédie qui avait eu les honneurs de l'impression, mais qui jamais n'avait été représentée. Le général Thuringue et l'ancien acteur Beaulieu, qui s'étaient associés avec Lebel, conçurent l'idée de mettre en lumière l'œuvre du perruquier, qui certes ne se doutait guère, en 1757, que son nom et son ouvrage seraient exhumés en 1804. Ce poète tragique avait été en correspondance avec Voltaire; il lui avait même envoyé le manuscrit de sa tragédie, en le priant de lui donner son avis. Voltaire, l'ayant lu, le lui renvoya après avoir écrit sur chaque feuillet : *faites des perruques!... faites des perruques!... faites des perruques!...* Ce qui fit dire à maître André que M. de Voltaire vieillissait, car il commençait à se répéter. Il n'en dédia pas moins sa tragédie au philosophe de Ferney, qu'il appelle son cher confrère.

ÉPITRE

A Monsieur l'illustre et célèbre poète

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

« Monsieur et cher confrère,

» C'est un écolier novice dans l'art de la poésie qui s'hasarde à vous dédier son premier ouvrage, vous ayant toujours reconnu pour un de nos célèbres, par les pompeux ouvrages que

vous avez mis et que vous mettez journellement au jour. Je me trouverai heureux si vous voulez bien jeter un clin-d'œil sur ce petit ouvrage, en me favorisant du moindre de vos souvenirs. Je croirais manquer à mon devoir si je n'avouais que je vous reconnais pour mon maître. Si de votre support vous daignez me favoriser, je me promets que, franc de toute crainte, je publierai sans cesse vos louanges, et je rendrai témoignage en tous lieux combien je vous suis redevable de l'avoir agréé.

» Monsieur et cher confrère, votre très humble et affectionné serviteur, » André. »

Les rôles de la pièce furent distribués, appris, répétés, et l'affiche des Délassements porta bientôt ces mots imprimés en gros caractères : « Aujourd'hui, la première représentation du *Tremblement de terre de Lisbonne*, tragédie en cinq actes en vers, par maître André, perruquier, contemporain du grand Voltaire. » On voit que le charlatanisme des affiches n'est pas nouveau. Cette idée fut heureuse. Pendant trois mois la foule se porta au théâtre; la meilleure société de Paris fit le voyage ; les loges étaient louées une semaine à l'avance, et les équipages stationnaient tous les soirs, depuis l'entrée du faubourg du Temple jusqu'à la rue d'Angoulême. Les vers de maître André ont quelque analogie avec certains vers de notre époque. Prévoyant l'imitation

de quelques poètes modernes, maître André; quoi qu'il en dise, secoue tous les vieux préjugés littéraires, il néglige la césure, s'affranchit de l'hémistiche, et saute à pieds joints par dessus l'hiatus.

Que de hardiesse dans ces vers!...

« Mon plus grand désir et,.. ma plus grande ambition,
» N'est que de partager avec vous ce *bondon*.
» Suzette, vitement, *prête moi* un couteau,
» On t'en *rendra un* qui .. sera beaucoup plus beau (1),

Tous sont de la même force.

Après le succès, dont la durée fut longue, ce théâtre retomba dans son atonie accoutumée. Beaulieu quitta le boulevart du Temple pour se faire directeur du théâtre de la Cité, qui devait devenir son tombeau, et le général Thuringue passa en Russie, où il mourut, à ce qu'on a dit, d'une manière funeste.

Ce spectacle, qui ne faisait qu'ouvrir et fermer, resta inoccupé pendant une année. Vers 1805, un spéculateur nommé Anicet Lapôtre obtint la permission de l'exploiter. M. Lapôtre fit refaire et décorer la salle à neuf, engagea de nouveaux

(1) Cette tragédie, jouée pour la première fois en 1804, sur le théâtre des Délassements, vient d'être reprise sur celui des Folies-Dramatiques; je fais des vœux pour que beaucoup d'ouvrages du théâtre moderne aient dans trente ans le même honneur, mais j'en doute.

acteurs, et grâce à son activité et à de grands sacrifices pécuniaires, redonna la vie à un théâtre qui avait subi si longtemps les mauvaises chances de la fortune.

Un fait à constater, c'est que ce théâtre était en pleine prospérité lorsque le décret impérial, qui en supprimait vingt-cinq d'un coup, vint frapper M. Lapôtre, lequel ne reçut aucune indemnité pour tous les sacrifices qu'il avait faits.

J'ai déjà dit que j'avais toujours trouvé le décret de 1807 injuste et brutal; en supposant que dans l'intérêt de l'art il ait été jugé nécessaire de réduire le nombre des théâtres à Paris, on pouvait s'y prendre d'une manière plus douce et plus paternelle : par exemple, n'eût-il pas été plus convenable de dire qu'au fur et à mesure qu'un théâtre fermerait par suite de mauvaises affaires, ce théâtre ne serait jamais rouvert? Or, plusieurs d'entre eux n'étaient point dans ce cas, et notamment celui des *Nouveaux-Troubadours*. M. Anicet Lapôtre avait payé jusque-là avec une scrupuleuse exactitude ses comédiens et ses fournisseurs. Ce directeur tenait un train de maison très confortable; il aimait les gens de lettres, et il était rare qu'il n'en eût pas toujours quelques uns à sa table : on y trouvait toujours plusieurs artistes distingués. Des auteurs, qui ont depuis obtenu de légitimes succès sur des scènes plus dignes, ont commencé sur

celle des anciens *Délassements comiques*. Je ne pense pas qu'aucun de ces hommes de lettres répudie jamais son berceau?... M. Sewrin, qui y fit jouer *le Jaloux Malade*, et *les Loups et les Brebis*, n'en est pas moins aujourd'hui l'auteur *de la Fête du Village voisin*, *de l'Homme sans Façon*, et deux cents autres pièces charmantes qui ont fait sa réputation. *La Mère Camus*, vaudeville grivois de M. Rougemont, l'a-t-il empêché de faire la tragédie de *Marcel*, et les drames de *la Vaubalière* et *de Léon?*... M. Dumersan, en composant une parade intitulée : *Gilles dans un Potiron*, en est-il moins un homme de lettres spirituel et un numismate distingué?.... Servières, mort référendaire de la cour des Comptes, y a fait représenter : *Y a de l'Ognon*, vaudeville poissard ; et Servières n'en composa pas moins, plus tard, *Madame Scarron*, l'une des plus jolies *galeries* du théâtre Montansier. M. Simonnin, avec qui j'ai collaboré dans ma jeunesse, *la Belle aux Cheveux d'or*, et *Gracieuse et Percinet*, a obtenu depuis des succès plus solides. Enfin Désaugiers...., notre Désaugiers à nous !.... est-ce qu'il n'a pas donné toutes ses premières pièces aux théâtres des Jeunes Artistes et de la rue du Bac? Encore une fois, soyons reconnaissants envers les théâtres qui nous ont ouvert leurs portes les premiers, et redisons à ceux qu'un amour-propre ridicule ou une fausse honte porterait à renier leur origine dramatique : « Ne soyez

» pas plus fiers que Lesage et Piron, qui n'ont
» point rougi de travailler pour la foire Saint-Germain et la foire Saint-Laurent. »

Après sa fermeture, ce théâtre a été démoli, mais le vestibule a servi souvent à montrer des animaux savants, des nains, des géants; j'y ai vu encore, il y a quelques années, un *salon de figures en cire*. Aujourd'hui la façade seule existe encore, et le théâtre de mes premiers essais se trouve placé entre un épicier et un marchand de vin... O vanité des vanités!..

THÉATRE DE LAZZARI.

En 1777, un sieur Tessier, voulant spéculer sur les élèves du Conservatoire de l'Académie de musique, fit construire une petite salle de spectacle sur le boulevart du Temple, vis à vis la rue Charlot, qu'il destina aux élèves de la danse à l'Opéra. Cette salle était assez agréable; quatre-vingts élèves, garçons et filles, en étaient les acteurs et les actrices.

La Jérusalem délivrée, grande pantomime à spectacle, fut jouée pour l'ouverture, et attira beaucoup de monde.

« Un sieur Parisot fut ensuite le directeur de
» ce théâtre, qui néanmoins n'eut point de
» succès, malgré l'honneur qui lui vint d'y re-
» cevoir le fameux Paul Jones. Cet envoyé des
» États-Unis, étant à Paris en 1780, alla rece-
» voir les applaudissements des Parisiens dans
» presque tous les grands théâtres. Ne voulant
» pas manquer une novation, il est allé, le
» 18 mai, *aux Élèves de l'Opéra*. Comme le pu-
» blic en avait été prévenu, une foule immense
» s'était rendue pour le regarder entrer. Le
» sieur Parisot, voyant une recette assurée par
» la présence d'un des amis de Washington et
» de Lafayette, avait imaginé de suspendre en
» l'air une couronne qui, par une poulie, de-
» vait se glisser au dessus de la tête du héros
» américain, et puis redescendre s'y placer.
» Heureusement que M. Jones Paul, prévenu
» à temps de cette turpitude, a supplié hum-
» blement le directeur courtisan qu'elle n'eût
» point lieu... On a joué *le Siége de Grenade*,
» pantomime dans laquelle le sieur Parisot
» remplissait le rôle du *comte d'Estaing*; après
» avoir été applaudi, le chef d'escadre, Pari-
» sot, est venu à la fin du spectacle, dans son
» habit de théâtre, avec deux bougies à la main,
» reconduire Paul Jones à son carrosse...

» Malgré cette illustre visite, le sieur Parisot
» ne resta pas longtemps en possession de son
» théâtre; comme il ne payait ni les entrepré-

» neurs, ni les comédiens, ni les auteurs, un » ordre du roi prescrivit, en septembre de la » même année, la clôture *des Élèves de l'Opéra ;* » c'était bien la peine d'avoir fait préparer une » couronne à M. l'envoyé des États-Unis, pour » qu'un ordre du roi vînt enjoindre à M. *le* » *comte d'Estaing*, Parisot, de refermer bou- » tique !...

» Ce théâtre se releva pendant la révolution, » et lorsque celui des Variétés amusantes fut » érigé en Théâtre-Français, il en prit le ti- » tre... (1) ». Un Italien, nommé Lazzari, en devint le directeur et y jouait le rôle d'arlequin avec un talent et une légèreté remarquables ; c'était surtout dans les tours d'adresse, les métamorphoses, les changements à vue qu'il excellait : je me rappelle m'y être beaucoup amusé dans mon enfance.

Lazzari étonnait dans *Ariston*, *l'Amour puni par Vénus*, *l'Esprit follet*, *la Tartane de Venise*, *le Diable-à-Quatre*, canevas qu'il composait lui-même.

Vers 1792, ce petit spectacle était très suivi ; on y comptait quelques acteurs qui n'étaient point sans talent. D'abord : Lazzari, Clairville, Saint-Albin, Piquant, Ducerre, Lédo: Les dames Saivret, Fleuri, Richard, Lebon, Maucassin, Fanni, etc... Un homme de lettres, nommé Gassier, en était le régisseur.

(1) *Mémoires de Bachaumont.*

Les pièces qu'on y représentait n'étaient ni sans esprit, ni sans moralité. Des auteurs qui plus tard ont obtenu des succès plus légitimes, ont commencé aux Variétés amusantes. Lebrun Tossa y donna *la Cabale*, *l'Agioteur*, *les Rivaux amis;* Saint-Firmin, *la Jeune Esclave;* Grétry, neveu du compositeur, *la Noblesse au Village;* Desriaux, l'*Ombre de J.-J. Rousseau*; Gassier, *Gilles*, *toujours Gilles*, et *la Liberté des Nègres;* Guillemain, *la Petite Goutte des Halles*, vaudeville poissard. Des ballets et des pantomimes variaient le spectacle.

Un nommé Saint-Albin, que j'ai cité plus haut, a été bien malheureux ; vous avez pu le voir il y a encore quelques années, vieux, pauvre, souffrant, portant une longue barbe, demandant l'aumône sur le boulevart Saint-Denis; ce malheureux vieillard n'osait pas avouer la profession qu'il avait exercée; il ne le disait qu'à quelques personnes intimes. En vérité, il est affligeant de voir des artistes traîner ainsi une existence malheureuse après avoir joui de quelque réputation ; n'y aurait-il aucun moyen de fonder une caisse d'épargne et de prévoyance pour les vieux comédiens dont la carrière aurait été bornée?..... Les acteurs qui ne gagnent pas mille écus par an sont plus nombreux que ceux qui touchent de gros appointements. Quoi, les maçons, les

charpentiers, les couvreurs, presque tous les corps d'états forment entre eux des associations!... et des artistes ne s'entendront point pour faire ce que font de pauvres ouvriers!... Espérons que cela viendra!

Le théâtre de Lazzari subsista jusqu'en 1798, où le 31 mai à neuf heures du soir, il devint la proie des flammes.

On a pensé qu'une pluie de feu, exécutée dans la dernière scène du *Festin de Pierre*, que l'on jouait le même soir, avait pu être la cause de l'embrasement de cette salle.

La méchanceté fit, comme c'est l'usage, courir des bruits calomnieux sur le compte du pauvre Lazzari, attendu que le théâtre n'était pas alors dans un état de prospérité; mais l'opinion publique en fit justice. Lazzari était généralement estimé, et tout le monde s'intéressa à lui : le malheureux directeur, ruiné par ce sinistre, se brûla la cervelle, dit-on, quelque temps après...

Le propriétaire de cet établissement, moins chanceux que beaucoup d'autres, essaya de rouvrir son spectacle, mais un privilége lui fut toujours refusé.

La façade qui existait il y a quelques mois, et sur laquelle on lisait encore : *Variétés amusantes*, vient d'être abattue! une maison de six étages va remplacer le théâtre où Arlequin faisait ses métamorphoses, et où Paul Jones, en-

voyé de la république américaine, faillit recevoir *une couronne sur la tête.*

CIRQUE-OLYMPIQUE.

Les animaux ont toujours eu le privilége de nourrir l'homme et de l'amuser. Pauvres bêtes!... Ce n'est pas assez que le chien aille à la chasse, qu'il garde le foyer domestique, il faut encore qu'il sache jouer aux cartes ou aux dominos. On arrache le singe à ses forêts pour l'habiller en soldat, lui commander l'exercice ou le faire danser sur la corde. Lorsque l'animal le plus modeste, le plus laborieux, l'âne, a porté à la halle les provisions de la semaine, un maître cupide ne rougit pas de le caparaçonner et de lui apprendre à désigner la personne la plus amoureuse de la société; le serin, qui nous charme par son ramage, est quelquefois obligé, pour avoir un grain de mil ou un brin de mouron, de s'atteler à un petit carrosse, ou de faire le mort. Les pigeons sont facteurs de la grande poste, en attendant qu'ils soient mis à la crapaudine...

Pauvres bêtes!... les hommes sont vos ty-

rans..., vos bourreaux!... Vous êtes bien bons de ne pas vous révolter!... A votre place, je demanderais une charte!... Mais non, je ne vous le conseille pas; les grenouilles se souviennent encore de ce qui leur en a coûté pour avoir demandé un roi!...

Puisque tant d'animaux ont brillé par l'intelligence, le cheval ne pouvait pas, lui, le plus beau, le plus noble de tous, rester en arrière dans le mouvement intellectuel qui s'est aussi opéré parmi les bêtes.

Le cheval, cette belle conquête que l'homme a faite, le cheval devait jouer un grand rôle parmi les animaux devenus comédiens; aussi c'est avec orgueil, avec reconnaissance, que je consacre un chapitre à ces acteurs quadrupèdes : acteurs modestes qui, pour appointements, demandent un picotin d'avoine, pour scène un manége, pour costume une selle, pour feux deux ou trois morceaux de sucre, et pour souffleur un fouet de poste.

Le manége de Franconi existait bien avant le Directoire; quelques années avant la révolution; un Anglais, nommé Astley, avait importé en France ce genre de spectacle.

Franconi père succéda à Astley au faubourg du Temple, où un manége avait été construit. Dans l'origine, ce spectacle consistait seulement en des exercices d'équitation, des tours

de souplesse, et de petites parades à deux interlocuteurs.

Peu à peu ce genre prit de l'extension ; un théâtre ayant été bâti dans le manége, on y joua des pantomimes. Quelques unes de celles qui avaient été représentées sur la scène de la Cité furent remises : *la Mort de Turenne*, *le Damoisel et la Bergerette*, *la Fille hussard*, ou *le Sergent suédois*, etc., etc.

Franconi père quitta pour un temps son local du faubourg du Temple, et fit bâtir un nouveau manége sur l'emplacement de l'ancien couvent des Capucines ; il y fit de brillantes affaires, et céda son établissement à ses enfants, Laurent et Minette Franconi, qui allèrent l'exploiter à Mont-Thabor. De là, la véritable origine du *théâtre du Cirque-Olympique*, dirigé longtemps par les deux frères, et abandonné par eux depuis dix ans.

Ce fut dans les derniers jours de décembre de l'année 1807 que Franconi père, ayant cessé d'être propriétaire et directeur, confia une belle entreprise, qu'il avait fondée lui-même, à ses deux fils. Les deux troupes d'écuyers, après avoir été séparées un moment, reparurent ensemble au Mont-Thabor. On y joua une pantomime de Cuvelier, appelé *la Lanterne de Diogène*. Le titre seul suffit pour indiquer le sujet de cet ouvrage.

« Diogène cherche un homme et n'en trouve

» point. C'est en vain que l'on montre à ses » yeux les héros de chaque siècle, il ne souf- » fle sa lumière et continue sa recherche. Enfin » le buste du héros français paraît entouré de » tous les braves compagnons de sa gloire, et » des trophées indiquent ses victoires; alors » notre philosophe étonné éteint son flambeau » en s'écriant : *Je l'ai trouvé.* » On juge de l'effet que devait produire une pareille allégorie en 1807 !...

Les frères Franconi ne jouèrent pas long-temps (1) dans le quartier des Capucines; comme on commençait à y bâtir beaucoup, ils firent faire des réparations et des agrandissements à leur Cirque du faubourg du Temple, et y retournèrent le 8 novembre 1809.

C'est de cette époque que date l'ère de gloire dans laquelle marchera cette grande entreprise. MM. Franconi peuvent passer, à juste titre, pour les plus habiles écuyers qui se soient vus; ils sont parvenus, à force d'adresse et de patience, à faire faire à leurs chevaux des choses dont beaucoup d'hommes seraient incapables.

(1) Le 2 janvier 1817, M. Comte, le physicien, rouvrit la salle du Mont-Thabor; mais la direction eut à peine un mois d'existence. Il avait obtenu l'autorisation de jouer des pièces à tableaux, sous la condition que les acteurs seraient séparés du public par une gaze, et que dans les entr'actes il ferait des expériences de physique.

Ces acteurs à quatre pieds ont brillé sur presque tous les théâtres de Paris ; à la Porte-Saint-Martin, à Louvois, à la Cité, aux Victoires nationales, voire même à l'Académie impériale et royale de musique. *Le Triomphe de Trajan* les a vus orner le char du grand empereur, *et la Belle au bois dormant*, après avoir dormi cent ans, s'est éveillée pour se voir traînée par eux au palais de son royal amant.

Cuvelier, ce pantomime fécond, original, Cuvelier, la providence des muets, qui aurait pu fonder un théâtre pour les élèves de l'abbé Sicard, composa plus de cinquante ouvrages pour le Cirque-Olympique.

La Femme magnanime; *Frédégonde et Brunehaut*, *Richard-Cœur-de-Lion*, *le Renégat*, *les Français dans la Corrogne*, *la Mort de Kléber*, *celle de Poniatowski*, *Gérard de Nevers et la Belle Euriant*, *Mazzeppa*, etc., etc., obtinrent des succès longs et productifs.

Dans ces canevas dramatisés, les frères Franconi prouvèrent qu'ils étaient aussi bons mimes qu'habiles écuyers. Le jeu brillant et pathétique de madame *Minette Franconi*, contribua puissamment à l'effet que produisaient ces mimodrames. Douée d'une figure aussi belle qu'expressive, il était impossible de mimer avec plus de grace, de force et de sentiment; comme ses gestes disaient tout ce qu'elle

rêveur. Dans *l'Éléphant du Roi de Siam*, MM. Ferdinand Laloue et Léopold ont fait faire à Kiouny de véritables prodiges. Kiouny distribuait des fleurs aux dames, Kiouny rendait hommage aux manes du souverain défunt, Kiouny protégeait le roi légitime contre l'usurpateur, le délivrait de sa prison, et, véritable Blondel, le faisait couronner à Siam, comme autrefois Jeanne d'Arc avait fait sacrer Charles VII à Reims. La scène du banquet royal, et la gavotte dansée par Kiouny, excitèrent l'admiration de la multitude.

Je n'oublierai pas M. Martin dans sa forêt vierge, forêt dont les arbres étaient de fer-blanc, forêt close, non par des murs, des haies vives, des sauts-de-loup, mais avec de bons treillages, bien serrés, à petites mailles, par ordonnance du préfet de police, qui a dû s'interposer entre les ours et les spectateurs. Voyez-vous M. Martin, nouveau Daniel dans la fosse aux lions, jouant au naturel un rôle de chasseur avec des acteurs naturels, des tigres, des hyènes, des panthères, et autres artistes de la même espèce.

Ah! si l'on avait dit, il y a cinquante ans, au comparse qui revêtait la peau de l'ours *des Deux Chasseurs* (ou feu Dozainville était si drôle), si l'on avait dit aux figurants chargés des *deux trains* du chameau dans *la Caravane du Caire* : « Un jour, on se passera au théâtre

de comparses et de figurants pour tenir l'emploi des bêtes....., un jour on rira en voyant pendus dans un coin du magasin *votre peau d'ours*, *votre tête de lion*, *vos pieds d'éléphant*, *vos bosses de chameau*, *vos cornes de cerf*....., ». figurants et comparses auraient répondu avec indignation : « Qui donc nous remplacera?...... — Qui vous remplacera?..... des bêtes!..... — Des bêtes?..... — Oui, des bêtes!.... — Jamais!.... jamais!....» eussent répondu comparses et figurants..... Eh bien! le règne des bêtes est venu.... J'ai peur qu'il soit long, car leur intelligence confond celle de beaucoup d'hommes qui se croyaient des gens d'esprit.

Dans la nuit du 15 au 16 mars 1826, un incendie dont rien ne put arrêter les effets détruisit la salle et le théâtre. Dès le 17 et le 18, les théâtres de Madame et de l'Ambigu donnèrent des représentations au bénéfice de MM. Franconi; cet exemple honorable fut suivi par tous les autres spectacles de Paris et des principales villes de France; indépendamment de cela, des souscriptions furent ouvertes, et l'on s'empressa de venir au secours du directeur, ainsi que des acteurs et des employés. Le roi, les princes et les princesses du sang, le ministre de l'intérieur, celui de la maison du roi, le préfet de la Seine, leur ont alloué des sommes qui, réunies au montant des représentations et des souscriptions, les mirent à même de réparer

le désastre dont ils avaient été victimes. Ils ont de plus obtenu du ministre de l'intérieur un nouveau privilége de dix ans, avec l'autorisation de faire construire une salle nouvelle sur un emplacement très favorable, boulevart du Temple, entre l'hôtel Foulon et l'ancien Ambigu.

Alors les frères Franconi mirent leur entreprise en actions; MM. Ferdinand Laloue, Vilain de Saint-Hilaire et Adolphe Franconi furent chargés des destinées de la nouvelle administration.

Le 31 mars 1827, le nouveau Cirque fut ouvert; une pièce en trois actes, *le Palais, la Guinguette et le Champ de bataille*, indiquait assez par son titre que le genre de ce spectacle se composerait du genre héroïque, du tableaux populaires et des scènes de batailles. De nouveaux comédiens vinrent en aide aux anciens; d'abord Francisque, vieil acteur qui avait eu quelques succès au théâtre de la Cité; Demouy, qui avait débuté à la Comédie-Française; Édouard et Chéri, Thibouville, Signol; mesdames d'Hautel, Caroline de Larue, Valmont, Gratienne, Tigée et mademoiselle Millot, cette belle et grande personne qui avait débuté toute jeune au théâtre de la Gaîté, et qui chantait ce couplet du

Marquis de Carabas, que le gamin et la grisette ont su par cœur :

« Vous souvient-il d'une prairie,
» Où nos moutons allaient paissant ?
» Petite fille assez jolie
» Avec vous les gardait souvent.
» C'était moi qui voulais vous plaire,
» Vous retrouvant dans ces cantons,
» Je suis là petite bergère
» Qui s'en revient à ses moutons. »

La petite bergère avait depuis abandonné houlette et moutons pour porter le casque du dragon ou le bonnet du grenadier. Mademoiselle Millot a brillé dans beaucoup de mimodrames ; nous l'avons vue souvent en vivandière, versant la goutte aux vieux soldats, et les suivant à Moscou, à Vienne, à Berlin, comme dit la chanson de Bérenger.. . Nous l'avons vue dans les insurrections populaires (du Cirque-Olympique) montée sur l'affût d'un canon, chantant la *Marseillaise* et la *Carmagnole ;* elle était si belle sous le costume d'une femme du peuple, que nous serions volontiers devenu révolutionnaire avec elle.

Le Cirque-Olympique n'est pas un spectacle comme les autres, c'est une exception, une exentricité; sous ce rapport, je pense qu'il devait être encouragé.

Rome avait des cirques, des amphithéâtres pour le peuple ; on y représentait des scènes de gladiateurs, je voudrais voir construire à Paris une salle contenant dix mille personnes, une scène vaste en proportion ; mais où l'on ne représenterait que des sujets nationaux ; ce serait une espèce de lycée où le peuple irait faire son cours d'histoire.

A la révolution de juillet, M. Ferdinand Laloue avait bien compris l'époque ; aussi a-t-elle été la plus brillante entre toutes celles que ce genre a traversées. On doit l'avouer, jamais spectacle plus grand, plus beau, plus national n'avait été offert au public. *La prise de la Bastille*, *l'Empereur et les Cent-Jours*, *les Polonais*, *l'Homme du Siècle*...., ont surpassé en décors, en magnificence, en mise en scène, tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. Ces ouvrages ont ressuscité le grand homme, ils nous l'ont montré à Brienne, au pont d'Arcole ; nous avons failli le voir sauter rue Saint-Nicaise ; nous l'avons suivi en Égypte, à Marengo, à Wagram, à Austerlitz, à Moscou ; nous l'avons retrouvé à Champ-Aubert, aux buttes Saint-Chaumont ; nous l'avons escorté à Fontainebleau, à l'île d'Elbe, à Sainte-Hélène ; nous avons assisté à ses funérailles, à son apothéose ; nous ne l'avons quitté que dans le ciel...

Le Cirque-Olympique nous a saturés de gloire.... étouffés sous les lauriers.... Plus on

montrait le grand homme au peuple, plus le peuple battait des mains ; il était ivre de son empereur, ce pauvre peuple, qui lui avait donné pour faire des bulletins tout son or et tout son sang ; partout où l'on montrait l'homme du destin, le peuple criait : Encore! encore... toujours! toujours...

En 1812, Napoléon était loin de prévoir qu'il serait *apothéosé* vingt ans plus tard sur presque tous les théâtres de son ancien empire.

A l'apogée de sa gloire, en 1808, on avait risqué de le mettre en scène aux Jeux-Gymniques(1), dans un tableau militaire de M. Hapdé, intitulé : *le Passage du Mont-Saint-Bernard*. Un acteur, nommé Chevalier, avait endossé la capote grise et le chapeau du petit caporal. Le succès fut éclatant, prodigieux ; pendant quatre mois, la salle fut comble, on croyait que cela ne finirait jamais. On a dit, à cette époque, que le vainqueur de l'Italie avait assisté, dans une petite loge grillée, à l'une des représentations de cet ouvrage.... Si cela est vrai, Napoléon a dû être satisfait de l'accueil qu'il recevait par procuration ; l'enthousiasme que produisait cette grande figure, quand elle apparaissait sur le sommet glacé du Saint-Bernard, ne peut se

(1) Salle de la Porte-Saint-Martin.

décrire. Il faut avoir vu cela pour s'en faire une idée....

Après la révolution de juillet, Napoléon parut reconquérir un moment sa popularité; on aurait dit que le prestige dont ce nom avait été environné voulait comme se réveiller... Alors, directeurs et auteurs se mirent en tête de ressusciter le grand homme ; on le tira de son tombeau de Sainte-Hélène, on le montra de nouveau à la foule, avec sa pose silencieuse, méditative... avec son front découvert, son regard d'aigle... Il semblait dire : Qu'est-ce que ce bruit?.... ces pavés?.... ces barricades?.... la France est-elle donc encore menacée?.... Qu'on me donne une épée ! Oh ! rendez-moi mon épée du pont d'Arcole.... Et ma garde, où est-elle?.... Mais le peuple lui disait : Non..., tu ne peux plus rien faire pour moi..., ton rôle est fini pour la France...; mais tu as été si grand acteur, que nous voulons te voir encore..., t'applaudir encore, te dire un dernier adieu.

Alors, nous avons vu les empereurs surgir de tous les côtés... J'aurais peine à vous en dire le nombre!.... L'acteur Chevalier a été empereur aux jeux gymniques; Frédéric-Lemaître, empereur à l'Odéon; Cazot, empereur aux Variétés; Génot, empereur à l'Opéra-Comique; Gobert, empereur à la Porte-Saint-Martin; Béranger, empereur au Vaudeville; Joseph, empereur à la Gaîté; Franeisque, empereur à l'Ambigu;

Edmond, empereur chez Franconi; le petit Isidor, empereur chez M. Comte; enfin, notre folle à nous, nos amours, Virginie Déjazet, a été aussi empereur aux Nouveautés et au Palais-Royal. Notez que je ne vous parle pas des empereurs de Belleville, de Montmartre, du Mont-Parnasse, de Bobino, ni de ceux des arrondissements de Sceaux et de Saint-Denis.

Dans cette recrudescence de napoléonisme, on négligeait l'emploi des Trial, des Brunet, des Potier; on demandait aux correspondants des théâtres, des figures graves, des fronts découverts. Bon nombre de comédiens oubliaient l'ancien répertoire pour apprendre le *petit-caporal à Brienne*, *Bonaparte à Toulon*, *Napoléon en Égypte*, etc. Gobert marchait sur le boulevart les deux mains derrière le dos; lorsque Francisque vous disait bonjour, sa parole était brève et saccadée; Frédéric-Lemaître se passait gravement la main sur le front... Edmond ne prenait plus de tabac que dans la poche de son gilet qu'il avait fait doubler en cuir!... Cazot même... le bon Cazot tirait quelquefois l'oreille du costumier, comme Napoléon faisait quand il était satisfait d'un de ses généraux. Enfin nous étions partout encombrés d'empereurs, partout des grands hommes au théâtre et des nains dans le monde.

Eh bien! ce que le Cirque a fait pour Napoléon, ne pourrait-il le faire pour tout ce qui se-

rait noble et grand ?... Nos fastes sont intarissables ; notre histoire, un puits sans fond ; c'est le tonneau des Danaïdes. Je le répète, je voudrais voir un théâtre national, dans le genre du Cirque, mais établi sur une plus grande échelle. Malheureusement, cette entreprise aura toujours de la peine à se soutenir par ses seules ressources. Son budget ressemble aux nôtres, il est énorme...; pour y produire de l'effet, il faut cent personnes dans le Cirque : ajoutez à cela trente chevaux à nourrir, des écuyers à payer, des décorations brillantes, des costumes éblouissants..... Vous verrez qu'il est impossible que les recettes suffisent à un luxe pareil. Un succès, tel grand qu'il soit, ne couvrirait jamais les dépenses ; ensuite on ne peut guère espérer dans l'année qu'une pièce à vogue extraordinaire. Eh bien ! si vous en montez deux qui n'attirent pas la foule, vous perdez ce que vous aurez gagné ; c'est donc, à mon avis, une exploitation fort difficile à soutenir. Le Cirque-Olympique, fermé depuis plusieurs mois, vient de rouvrir. Le ministre de l'intérieur a donné à M. Dejean, propriétaire de la salle, le privilége du théâtre, privilége qui durera jusqu'au 31 décembre 1850. Cette autorisation est personnelle à M. Dejean, et il ne peut la céder. Les pièces qu'il fera représenter, dit le privilége, pourront être en un, deux, trois ou quatre actes, et mêlées ou non de chant ; mais sous la condition expresse que des exercices équestres

entreront toujours dans l'action des ouvrages, même des vaudevilles, et que les représentations théâtrales devront toujours être précédées ou suivies de manœuvres de cavalerie et d'exercices de manége. M. Dejean jouit, en outre, du bénéfice de la décision ministérielle du 26 mai 1835, qui accorde au directeur du Cirque-Olympique l'autorisation de donner aux Champs-Élysées des exercices de chevaux et des scènes de cavalerie.

Ce privilége assez étendu peut fournir au directeur-propriétaire des moyens d'utiliser un théâtre qui a coûté des sommes immenses à bâtir ; nous félicitons l'autorité de son bon-vouloir, et nous faisons des vœux pour que cet établissement, aussi utile qu'intéressant, triomphe des obstacles que son grandiose et ses dépenses nécessitent. L'existence de plus de cent personnes s'y trouvant attachée, il serait malheureux de ne pas le voir prospérer..... M. Ferdinand Laloue reste chargé de la mise en scène ; la direction du manége est confiée à M. Adolphe Franconi.

Allons, courage, mon vieux Cirque-Olympique; tu peux avoir encore de brillantes destinées... Écuyers, au manége !... acteurs, sur vos planches!... Cirque-Olympique, que les hommes et les chevaux te soient en aide!...

PANORAMA-DRAMATIQUE.

Voici un théâtre qui a vécu ce *que vivent les roses, l'espace d'un matin!* Deux ans et trois mois ont suffi pour le voir naître, vivre et mourir. C'est encore uu exemple de l'abus des priviléges, disait un chroniqueur (1).

Il était assez difficile, à cette époque, d'obtenir l'autorisation d'ouvrir un théâtre; il fallut donc qu'une protection vînt se placer entre le décret de l'empereur Napoléon et les ministres du roi Louis XVIII.

M. le baron Taylor, artiste distingué, homme aimable et obligeant, ne demeura pas étranger à l'obtention du nouveau privilége accordé à M. Allaux l'aîné.

Une fois le privilége obtenu, on se mit en construction, et l'on édifia sur un terrain situé boulevart du Temple, à côté de l'ancienne salle de Lazzari. M. Langlois devint le directeur de ce nouveau spectacle; la régie générale et la mise en scène furent confiées à M. Solomé, comédien

(1) *Almanach des Spectacles*, année 1822, chez Barba.

estimable qui avait déjà donné des preuves d'intelligence et de capacité en matière de théâtre. M. Véron Delacroix était second régisseur.

Cet établissement, tout minime qu'il semblait devoir être alors, n'en ouvrit pas moins sous les plus heureux auspices; je n'en donne pour preuve que son comité de lecture, composé de MM. Charles Nodier, Taylor, Merville, Gosse, Decailleux, Delatouche, Jal et Bert: voilà donc la peinture, la poésie, le journalisme venant en aide à un tout petit spectacle des boulevarts? Je partage tout à fait l'avis du chroniqueur, quand il dit: « Qu'il ne faut pas laisser » ouvrir un spectacle en lui imposant des obli- » gations trop sévères; un privilége accordé avec » de trop fortes restrictions me semble un » homme à qui l'on dirait: Je vous permets » d'ouvrir un magasin, à condition que vous » n'y vendrez que la marchandise qu'il me plaira » de vous y laisser vendre, ou bien: Je vous » permets de vous ruiner.

» On avait accordé au théâtre du Panorama- » Dramatique le droit de jouer des drames, des » comédies et des vaudevilles, à condition que » l'on ne mettrait jamais que deux acteurs en » scène; on juge comme cela pouvait tourner » au profit de l'art? Empêchez, encore une fois, » qu'on ouvre de nouveaux théâtres, si vous » jugez que le nombre en doive être restreint, » soit; mais quand vous en autorisez, ne les

» bâillonnez point. N'imposez point à des au-
» teurs la nécessité d'être sots et absurdes ; par
» privilége du ministre ; la nature n'y aide,
» hélas ! que trop, même chez nos plus grands
» génies. »

La salle du *Panorama-Dramatique* avait été bâtie avec goût, sa façade était élégante, monumentale ; la décoration intérieure de la salle se composait d'un soubassement qui supportait un grand ordre corinthien arabesque, surmonté d'un autre petit ordre qui soutenait la coupole ; les ornements, d'un style léger et gracieux, étaient appliqués sur fond vert et tendre. L'architecte, M. Vincent, avait habilement tiré parti du terrain. Cette salle, toute petite qu'elle paraissait, pouvait contenir quinze cents personnes.....

La troupe, composée à la hâte, présentait plusieurs artistes déjà connus, et d'autres en espérance ; d'abord Tautin, qui avait fait les beaux jours de trois théâtres dans l'espace de quarante ans, car il avait brillé à *la Cité*, à *l'Ambigu* et à *la Gaîté*... ; Bertin, qui avait commencé *aux Jeunes Élèves* sous le nom d'Ango ; puis venaient Melchior, Dubiez, V. Ernest, Gauthier, Vautrain ; mesdames Hugens, Gobert, Mercier, Florville, Mariany, une charmante petite femme appelée Lili Bourgoin (nièce de notre Bourgoin de la Comédie-Française).

Renauzy, maître des Ballets, Bégrand, Auguste, Bertollo, danseurs ; mesdames Ambroisine, Adèle Pallier, Varnier ; enfin une jolie danseuse jouissant déjà d'une grande célébrité aux boulevarts, mademoiselle Chéza, y reparut pour la dernière fois : elle y rejoua un rôle que la célèbre madame Quériau avait créé d'une manière si remarquable, celui de *Jenny*, dans le ballet de ce nom. On se souvient des larmes que madame Quériau faisait répandre par son jeu si passionné..., sa pantomime si expressive !.... Sans l'égaler, mademoiselle Chéza la rappelait quelquefois avec bonheur. Ce que j'ai hâte d'enregistrer, c'est que Bouffé, ce petit comédien, devenu un si grand acteur, et qui tient au Gymnase un rang si distingué, Bouffé a presque commencé sa carrière d'artiste au Panorama-Dramatique. Rien que pour ce fait, je pense que l'on a eu raison d'accorder un privilége et de bâtir une salle. Les vrais talents deviennent si rares, que s'il n'était pas d'autre moyen pour s'en procurer, il faudrait l'employer, coûte qui coûte.

Les drames les plus remarquables représentés au Panorama-Dramatique sont *le Délateur par Vertu*, *Ogier le Danois*, *la Mort du chevalier d'Assas* et *Sidonie*. *La petite Lampe merveilleuse* y eut un très grand succès. Parmi les vaudevilles et les comédies, citons *les Faubouriens*; à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux,

les Cinq Cousins, *la Prise de corps*, *le Savetier de la rue Charlot*, *une Nuit à Séville*. On retrouve à ce théâtre des noms avatageusement connus, tels que ceux de Cuvelier, Léopold, Alexis Combrousse, Dubois, Boirie, Duperche, Ménissier, Pujol, etc.

La salle fut inaugurée par un vaudeville de MM. Carmouche et Rougemont, appelé : *Monsieur Boulevart*. On y retrouve l'esprit et la gaîté dont ces auteurs ont donné tant de preuves. *La Romance et la Gavotte*, autre petit vaudeville non moins spirituel de M. Carmouche et F. de Courcy, fut la dernière pièce représentée au Panorama-Dramatique : elle fut jouée le 4 juillet 1823. Le théâtre ferma le 21 du même mois. A la première représentation du *Vieux Berger*, mélodrame qui obtint beaucoup de succès, il arriva à ce théâtre une aventure assez comique. Cette anecdote, racontée très spirituellement dans un petit journal très spirituel, m'a paru devoir entrer dans la chronique du *Panorama-Dramatique*. Voici comment s'exprime le conteur :

« Il y a quelques années (vers l'époque ou
» Perrot, aujourd'hui le *Dieu* de la danse,
» comme disait Vestris, faisait frire, sous le
» costume d'arlequin, des goujons dans le ven-
» tre d'une baleine), un petit temple théâtral
» s'était élevé sur le boulevart du Temple. On
» lisait sur le frontispice : *Pànorama-Dramati-*

» *que*. C'est là que Bouffé du Gymnase, Serres,
» l'ex-pensionnaire de la Porte-Saint-Martin,
» firent leur entrée dans le monde théâtral;
» c'est là aussi que M. Duponchel essaya les
» esquises des costumes historiques et des vê-
» tements de fantaisie, qui depuis le placèrent
» au rang des dessinateurs les plus sévères et
» les plus distingués (1).

» Aujourd'hui, la pépinière d'artistes est de-
» venue une haute et profonde maison, où les
» actionnaires, charpentiers et maçons, ont en-
» tassé le plus possible de bourgeois locataires,
» qui vivent sur le sol où fut l'ancienne demeure
» des brigands à bottes jaunes et des comiques
» à queues rouges. Au temps où le mélodrame
» avait fait de ce petit temple une de ses suc-
» cursales, on traduisit sur la scène l'action
» étrange du berger Pourril, qui, pour quel-
» ques pièces d'or, s'avoua coupable d'un crime
» qu'il n'avait pas commis.

» On voulut donner à la mise en scène toute
» la vérité que permettaient le cadre et le genre
» de l'ouvrage. On trouva piquant de renoncer
» à l'ancien usage des moutons peints sur toile
» ou découpés en bois, et il fut question d'in-
» troduire sur la scène un troupeau de vérita-

1 M. Duponchel est aujourd'hui directeur de Opéra.

» des brebis, marchant au son de la cornemuse,
» et obéissant à la houlette(1).

» On enrôla donc une vingtaine de douces
» brebis, qui, à la répétition, firent merveille,
» Le régisseur affirmait n'avoir jamais eu affaire
» à des débutants plus soumis.

» Quand vint le grand jour de la première
» représentation; le troupeau déboucha dans
» un désordre plein d'ordre. Il bêla d'accord
» et se groupa pittoresquement autour du
» pâtre.

» Un tonnerre d'applaudissements ébranla la
» salle. On n'avait pas prévu l'ébranlement
» que produirait cet effet dans la colonne at-
» mosphérique. Jamais moutons n'avaient ouï
» pareil tintamarre; je ne sais ce qui se passa
» dans leur intellecte, mais le désordre se mit
» dans les rangs, il y eut dans leur langage un
» bêlement de sauve qui peut, qui amena la

(1) Dans ma jeunesse, je me rappelle avoir vu jouer *Geneviève de Brabant*, ou *l'Innocence reconnue*, tragédie d'un auteur nommé Cicile. On avait mis sur l'affiche que l'enfant *serait allaité par une chèvre naturelle*; mais voilà qu'au lieu de donner à téter au marmot, la chèvre se mit à sauter et à lancer des coups de cornes au fils de Geneviève, qui se sauva en pleurant dans la coulisse. On fut obligé d'aller chercher l'enfant, et d'emporter la chèvre, ce qui nuisit un peu au pathétique de la situation.

» défection générale du corps. Le plus intrépide » pour la fuite s'étant approché de l'ouverture » de l'avant-scène du rez-de-chaussée, s'y pré- » cipita tête baissée, les autres fugitifs suivirent » la même route ; dire le désordre que cet as- » saut mit dans une loge occupée par des dames » est impossible. On ne peut non plus décrire » le rire de la salle, les cris des assiégés, le » houra des musiciens, armés de basses, d'ar- » chets, de violons, qui défendaient leur or- » chestre de l'invasion... Enfin la mêlée dura » plus d'une heure, la garde et deux ou trois » garçons-bouchers ne parvinrent que fort » difficilement à ramener les réfractaires au » bercail.

» Le lendemain, on revint aux moutons de » carton, comme dans les pastorales de nos » aïeux. »

Les administrateurs du théâtre de la Gaîté, déjà si heureux avec le *Chien de Montargis*, ne furent pas effrayés de l'émeute moutonnière du *Panorama-Dramatique*, car, dans le *Petit Homme Rouge*, férie, représentée en 1832 sur le théâtre de la Gaîté, on offrit de nouveau le spectacle d'un troupeau de moutons, mais conduit par une *bergère* au lieu d'un *berger*. Soit perfectionnement chez ces pauvres bê-tes, soit galanterie de leur part, ces acteurs jouèrent leur rôle à merveille ; ils défilèrent

sur l'air d'un vieux ranzsuisse, avec la douceur et la bonhomie qui forment le caractère distinctif de cet intéressant quadrupède... Ils marchaient à pas comptés, bêlaient en mesure, venaient manger dans la main de Mme Lemesnil, avec un ensemble que n'ont pas souvent de certains acteurs. Ils parquaient le jour dans un long corridor du rez-de-chaussée, broutant de l'herbe sèche, en attendant l'heure de paraître en public ; ils ne demandaient ni feux, ni représentations à bénéfice ; ils concoururent au succès du *Petit Homme Rouge*, sans pour cela se montrer ni fiers, ni exigeants... Les directeurs seraient trop heureux s'il n'avaient affaire qu'à des comédiens de cette nature.... Lorsque le succès de la pièce eut eu son cours, les directeurs congédièrent le troupeau de moutons. Alors, ces pauvres petites brebis retournèrent tristement chez le boucher ; et les spectateurs, qui les avaient encore applaudies la veille, ne se doutaient pas le lendemain, en mangeant une côtelette à la jardinière, ou de la poitrine grillée à la sauce piquante, qu'ils dévoraient des artistes qui avaient joui de quelque célébrité... L'homme est l'animal le plus oublieux et le plus ingrat que je connaisse... Ce n'est pas le mouton qui se conduirait ainsi !...

Malgré des efforts inouis, l'entreprise ne prospérant point, le spectacle fut fermé, après avoir, comme je l'ai dit, vécu deux ans et trois mois,

mais toujours entre la vie et la mort. Plus fier que certains de ses confrères du boulevart, qui ont laissé pendant trente ans des traces de leur passage, le Panorama-Dramatique ne voulut point survivre à sa honte; à peine fermée, la salle a été démolie, et maintenant une maison de six étages remplace le théâtre où débuta Bouffé. Cette maison est presque historique; si le propriétaire le voulait bien, il doublerait le prix de ses loyers; et quand on lui en demanderait le pourquoi..., il répondrait avec orgueil: « C'est que le *Père Grandet*, le *Bouffon du Prince* » et le *Gamin de Paris* ont été locataires de cette » maison avant qu'elle ne fût bâtie. »

THÉATRE DU BOUDOIR DES MUSES.

On a beaucoup écrit pour et contre les ordres monastiques; on en a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal, peut-être trop de mal; mais les passions ne calculent pas. Si de grands abus résultaient de ces institutions qui remontent aux premiers temps de la monarchie; les esprits qui ne sont point passionnés conviendront que beaucoup d'ordres religieux ont été utiles

sous le rapport de la science, et que d'autres ne l'étaient pas moins sous celui de l'humanité.

Je ne prétends pas dire pour cela que tous les ordres religieux ont jeté le même éclat, que tous ont été utiles aux peuples, ce serait moi-même me montrer passionné, ce que je ne veux pas faire. De graves abus, sans doute, résultaient de ce grand nombre d'hommes et de femmes qui semblaient faire une société à part dans la grande communauté; mais, enfin, il en résultait quelque bien.

A côté de ces religieux qui se vouaient à la science et aux bonnes études, il en existait d'autres qui ne s'occupaient que des intérêts de la morale, de la religion et des souffrances du peuple. Ces frères de la Charité qui soignaient les malades avec tant de zèle et de désintéressement n'étaient pas des inutiles.... Ces religieux de Saint-Côme qui recueillaient dans leur couvent tout homme que l'on apportait blessé n'étaient pas des inutiles.... Ces religieuses qui desservaient l'Hôtel-Dieu (et qui le desservent encore) n'étaient pas des inutiles.... Ces filles de Sainte-Agnès qui enseignaient gratuitement à lire, à écrire, à travailler aux enfants des malheureux n'étaient pas des inutiles.... Ces frères de la Pitié qui ne reculaient pas devant les maladies les plus horribles et les plus contagieuses n'étaient pas des inutiles ... Enfin ces révérends pères de la Mercy qui s'en allaient quêtant toute l'année,

et qui, lorsqu'ils avaient recueilli quelques sommes, les employaient à racheter des malheureux captifs..... n'étaient pas des inutiles non plus....

Et vous ne me direz point que là il y avait du luxe et de l'abondance?... Là vous ne trouviez pas des crosses dorées, des mitres brillantes, des rochets de dentelle, des capuchons fourrés, des croix d'or ou de diamant, des soutanes violettes, des calottes rouges... ; mais bien des chapeaux pesants, des guimpes de toile, des soutanes de laine, des robes de serge, des crucifix de bois, de simples chapelets; là, jamais le luxe du riche, mais toujours l'habit du pauvre..., celui de la souffrance.

Voilà des réflexions bien graves à propos d'un tout petit spectacle de la vieille rue du Temple ...

Or donc, avant la révolution, il existait, rue du Chaume, au Marais, un couvent où vivaient les révérends pères de la Mercy; j'ai dit que ces religieux consacraient les produits de leurs quetes à racheter, tous les ans, un certain nombre de Français prisonniers à Tunis et à Alger. Ce couvent, supprimé comme tous les autres, en 1790, devint, comme tous les autres, propriété nationale. C'est dans une des salles de ce couvent, qui servait de réfectoire aux bons pères de la Mercy, que l'on établit un petit spectacle, appelé *théâtre de la rue du Chaume*.

Plus tard, le théâtre du Marais et celui de Mareux, situés, le premier rue Culture Sainte-Catherine, et le second rue Saint-Antoine, ayant donné de l'ombrage au directeur du Boudoir des Muses, celui-ci se rendit locataire de ces deux salles où, plusieurs fois par semaine et surtout le dimanche, il exploitait avec sa troupe, et à l'aide de quelques amateurs distingués qui venaient se réunir à elle, les trois théâtres. Du reste, dans ce temps-là, c'était assez l'usage d'exploiter plusieurs théâtres à la fois. Ribié, directeur des Jeunes Artistes, jouait à Louvois en même temps qu'au boulevart du Temple. Foignet envoyait aussi, les dimanches et lundis, une partie de sa troupe au théâtre de la rue du Bac, que l'on appelait alors *théâtre de la Victoire*. Les acteurs, après avoir joué dans la première pièce à la rue du Bac, revenaient en fiacre tout habillés, au théâtre de la rue de Bondy; ceux de la rue de Bondy qui avaient joué dans la seconde pièce remontaient en voiture pour aller rejouer souvent le même ouvrage dans la salle de la rue du Bac, aussi voyait-on souvent, le même jour, le même ouvrage annoncé par les affiches à deux ou trois théâtres.

Comme les pièces de Molière figuraient souvent sur l'affiche, il arriva une aventure assez comique, et dont je garantis l'authenticité. Quelques plaisants imaginèrent de donner des billets

pour *Tartufe*, *le Misanthrope*, *les Femmes savantes;* ils mettaient en tête : *Billet d'auteur*, puis signaient au bas : *Molière*. Pendant plusieurs jours, ces billets entrèrent sans difficulté. Le contrôleur nommé Picard était un brave homme, mais d'une grande simplicité d'esprit; comme le nombre des billets allait toujours en augmentant, il finit par dire un soir très sérieusement aux ouvreuses de loges : « Mesdames, » vous qui devez connaître tous les auteurs qui » viendront ce soir, si vous voyez M. Molière, » dites-lui donc de me parler en descendant, il » faut absolument que je m'explique avec lui » sur le nombre de ses billets; il dépasse le ré- » glement, et je ne voudrais pas les lui faire » payer avant de l'avoir vu. »

Après la fermeture de ce spectacle, M. Varez fut choisi par Corse comme régisseur; c'est sous cet habile directeur qu'il fit ses études de mise en scène. Le premier ouvrage que Corse lui confia fut une des premières pièces de M. Mélesville, *Abenhammet ou les Abencérages*.

La salle du Boudoir des Muses a été démolie quelque temps après sa fermeture; aujourd'hui il ne reste plus rien du couvent des bons pères de la Mercy, ni de celui des Filles-du-Calvaire, ni du théâtre du Boudoir des Muses.

THÉATRE DES JEUNES ARTISTES.

Avant de commencer la chronique de ce théâtre, je dois parler de l'emplacement sur lequel il fut bâti.

Un sieur Torré, artificier italien, possédait le génie de son art, et lui fit faire de grands progrès en France. Le 29 août 1764, il ouvrit pour la première fois son spectacle, situé sur le boulevart Saint-Martin, à l'endroit où la rue de Lancry débouche sur ce boulevart (cette rue n'était pas encore percée). Son local était vaste, et son parterre pouvait contenir douze cents personnes. Ses feux d'artifices attiraient la foule par une perfection inconnue jusqu'alors. Plus tard, il joignit à ces feux d'artifices des décorations magnifiques et des pantomimes à spectacles, mais où le feu devait toujours jouer un rôle, comme chez Franconi les chevaux sont obligés d'entrer dans l'action d'une pièce.

Une de ces pantomimes attira tout Paris au spectacle pyrique de Torré : *Les Forges de Vulcain*, jouées au mois de juillet 1766. Cette pièce représentait Vénus demandant à Vulcain des armes pour son fils Énée.

La réputation de Torré lui valut la faveur de composer le feu d'artifice qui fut tiré à Versailles à l'occasion du mariage de Louis XVI. Ce fut lui aussi qui retrouva *le feu grégeois*, dont on avait fait usage au temps des croisades, et que, Dieu merci, on avait oublié. Le roi Louis XV applaudit à l'invention, mais défendit qu'on en fit usage.

En 1768, les propriétaires voisins du spectacle de Torré, craignant un incendie, lui suscitèrent un procès qu'il perdit. Pour le dédommager, on lui accorda le privilége de donner les bals et *des fêtes foraines*. Dans la même année, il introduisit, sur l'avant-scène des bouffons qui jouaient des farces et chantaient des ariettes italiennes.

En 1769, son théâtre fut reconstruit, et pour l'ouverture on représenta *les fêtes de Tempé*; Torré avait donné en 1773 des fètes au Colisée, mais il ne négligeait pas son spectacle, le premier qui porta à Paris le nom *de Waux-Hall*. Il reçut le nom *de Waux-Hall d'été* dès qu'il y eut un *Waux-Hall d'hiver*. Torré est mort au commencement de mai 1781 (1). Nous voilà arrivés aux *Jeunes Artistes*. On lit dans un journal de Paris de l'année 1779 : « Un sieur de l'Ecl se, professeur de danse, vient de faire

(1) Dulaure, *Histoire de Paris*.

bâtir un petit théâtre en bois, boulevart Saint-Martin, à côté de Torré. »

Cette salle s'ouvrit, le 12 avril de la même année, par *le Jugement de Pâris*, mélodrame; *la bataille d'Antioche; la fête de Saint-Cloud*, et un prologue.

On voit qu'à cette époque, si l'on n'avait pas toujours la qualité, on se retirait comme à présent sur la quantité.

Les auteurs qui travaillaient le plus pour ce petit spectacle étaient Dumaniant, Defauconpret, Pompigny, Patrat, Gabiot, de Beaunoir (1) et Guillemin qui composa plus de quatre cents pièces; Guillemin parlait onze langues. Les acteurs qui y brillèrent successivement furent: Volanges, Bordier, Verneuil, Baroteau, Beaubourg, Beaulieu; les dames Destrées, Prieur, Tabraise, etc., etc.

C'est là que furent joués, pour la première fois, *l'Anglais à Bordeaux*, *Boniface et sa Famille*, *le Ramoneur Prince*, *les Cent Écus*, *l'Enrôlement supposé*, *les Battus paient l'amende*, etc.

L'Écluse donna à son théâtre le titre modeste de *théâtre des Variétés amusantes*. Il jouait souvent deux représentations par jour, l'une au boulevart Saint-Martin et l'autre à la foire

(1) Son véritable nom était Robineau, il avait été abbé avant d'être auteur dramatique.

Saint-Laurent L'Écluse céda plus tard son entreprise aux frères Valter.

Enfin, plus tard encore, ce théâtre ne pouvant plus se soutenir, les nouveaux directeurs l'abandonnèrent, et une partie de la troupe alla jouer au Palais-Royal, dans une salle qui existait près de celle où est maintenant le Théâtre-Français, sous la direction des sieurs Dorfeuil et Gaillard; la salle du boulevart Saint-Martin fut démolie, et l'on y établit une manufacture de papier.

Il était écrit quelque part que cet emplacement du boulevart Saint-Martin verrait toujours un théâtre debout. Vers l'année 1789, de nouveaux administrateurs y firent reconstruire une jolie salle petite et commode. Un sieur Clément de Lornaison, associé avec un sieur Desnoyers, donnera à son spectacle le nom de *Théâtre-Français comique et lyrique*. Ce titre parut un peu ambitieux.

On y jouait la comédie, l'opéra, et quelques drames qui y obtinrent du succès. Mais le sort de cette entreprise était encore incertain; la destinée de ce local était d'attirer la foule par de grandes niaiseries. *Les Battus paient l'amende*, parade que le père des Jocrisses, Dorvigny, avait donnée sous l'administration précédente, eut un succès prodigieux : la cour et la ville y passèrent. Volanges, dont le nom est européen, y jouait Jeannot. Jeannot eut tous les honneurs attachés

à la célébrité ; il fut modelé en terre, en plâtre, en stuc, en bronze; Louis XV l'avait sur sa cheminée, en regard du capitaine Laroche, qui commandait la *ménagerie* et *la basse-cour* du château de Versailles.

C'est ce capitaine Laroche qui, entrant un jour dans le cabinet du roi et apercevant le buste de Volanges à côté du sien, le brisa en morceaux, en s'écriant : « Sire, quel est le mal» heureux qui a osé placer le buste d'un his» trion à côté de celui d'un brave militaire dé» coré de vos ordres? » Le roi sourit, ou fit semblant. Pour toute vengeance, il dit : « Ca» pitaine Laroche, j'ai rencontré dans la cour » du château, du côté de l'Orangerie, un din» don qui se promenait; si pareille chose arrive » encore, je vous ferai casser *à la tête de votre com» gnie.* » Louis XV avait de l'esprit, comme on sait, le capitaine Laroche sourit, ou fit semblant de sourire.

Après quelque temps d'exploitation, le Théâtre comique et lyrique allait peut-être encore céder sa place à quelque autre entreprise, lorsque Beffroy de Rigny, plus connu sous le nom du Cousin Jacques, y fit représenter *Nicodème dans la Lune.* Cette pièce, hardie pour l'époque où elle fut jouée, était remplie d'allusions politiques; elle eut un succès tel, que oncques depuis nous n'en avons vu de pareil. Ce fut Julliet, cet acteur excellent, qui devint depuis une des

gloires de l'Opéra-Comique, qui créa le rôle de Nicodème.

On lit dans la pièce, imprimée chez Moutardier en 1797 : *Nicodème dans la Lune, ou la Révolution pacifique*, représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français comique et lyrique, le 7 novembre 1790, et pour la trois-cent-soixante-treizième fois en 1793.

Eh bien ! malgré ce succès bien rare dans les annales dramatiques, cette pièce fut reprise au théâtre de la Cité en 1796, et y obtint encore un grand nombre de représentations.

Que dites-vous de cela, auteurs de l'époque ? Humiliez-vous, superbes !

Ce fut vers 1795 ou 1796 que ce théâtre prit le nom de théâtre des *Jeunes Artistes* ; un sieur Boirie, père de l'auteur, et Cailleau en furent directeurs ; plus tard, il passa entre les mains de MM. Foignet, père et fils ; et plus tard encore, dans celles de Robillon aîné, frère de Robillon jeune, qui administra pendant vingt-cinq ans le théâtre de Versailles, et auquel M. Carmouche, jeune homme de talent et d'avenir, a succédé depuis (1). Ce théâtre eut des phases brillantes et des époques malheureuses.

(1) M. Robillon jeune vient de reprendre la direction de Versailles, M. Carmouche s'étant retiré pour exploiter celle de la ville de Strasbourg.

Cuvelier, Hapdé, Hector Chaussier, Henrion (mort fou en 1808, Mellinet aîné, Leroi de Bacre, Rougemont, Dubois, Coupart, Morel, Philibert (Mouton), Jacquelin, Servières et notre bon ami Flocon Rochelle (que la littérature et le barreau viennent de perdre), y obtinrent tous de brillants succès.

Enfin Désaugiers vint!...

Désaugiers, le bon chansonnier, et le chansonnier bon, fit ses premières armes ou ses premières pièces sur le théâtre des Jeunes Artistes.

Il y donna *l'Entresol*, *les Deux Dévotes*, *le Testament de Carlin*, etc. Sur ce théâtre aussi, débuta Lepeintre aîné, qui jouait les arlequins et se fit remarquer dans le rôle de Maineau, de *Misanthropie et Repentir*, mis en vers par un poète nommé Rigaud.

Vers 1804 ou 1805, Lepeintre aîné, voyant que le théâtre allait mal, partit avec quelques uns de ses camarades, sous la tutelle d'un nommé Petit, qui enseignait la déclamation à nos comédiens.

Désaugiers et Jacquelin furent du voyage; ils allèrent à Marseille, à Avignon. Désaugiers, ainsi que Molière, fut, dans la troupe, auteur, acteur et même chef d'orchestre.

Jacquelin se borna à l'humble emploi de souffleur.

En passant par Avignon, Désaugiers, jouant le père Thomas dans *le Club des Bonnes Gens*, chantait une espèce de ronde en deux couplets;

le public, croyant qu'il y en avait trois, se mit à crier : Le troisième couplet ! le troisième couplet ! Désaugiers dit tout bas à son camarade : il n'y en a que deux ; mais le bruit redoublant, il improvisa un troisième couplet qui eut les honneurs du *bis*.

On pense bien que nos comédiens ambulants ne firent pas fortune, ils se séparèrent bientôt. Lepeintre aîné alla à Bordeaux, où il resta pendant dix ans, et de là revint à Paris au théâtre des Variétés. Lepeintre, on le sait, est aujourd'hui un de nos meilleurs comédiens.

En revenant de Marseille, Désaugiers, Jacquelin et quelques autres étaient dans un tel état de gêne, qu'il était temps qu'ils arrivassent à Paris. A quatre lieues de la capitale, leurs estomacs commençant à crier, et la caravane ne pouvant plus marcher, Désaugiers prit son violon, et pour retremper le courage de ses amis, leur joua des contre-danses jusqu'à la barrière. Ce fut là que Désaugiers, à qui il ne restait plus qu'un sou dans sa poche, acheta un petit pain, et dit en riant à Jacquelin, en le rompant en deux : Veux-tu l'aile ou la cuisse?

Est-ce que ce mot ne vous fait pas rire et pleurer ? Moi, je le trouve plein d'ame et de sentiment.

Désaugiers voulait vivre, et il avait raison ; il ne pensait pas, en disant cela, que tant de gloire l'attendait plus tard. Si Désaugiers eût

désespéré d'un meilleur avenir, s'il eût cédé au délire qui dévore aujourd'hui tout ce qui est jeune, nous n'aurions pas, pendant trente ans, serré la main d'un honnète homme, nous n'aurions pas applaudi au théâtre des ouvrages si gais, si fous, si délirants ; il ne nous aurait pas laissé quatre volumes de chansons ravissantes, que l'on chantera en France tant qu'il y aura des bons vivants et du champagne.

Que Désaugiers a bien fait de vivre!

C'est un crime de se tuer avant d'avoir essayé la vie : on court le rixe de voler son siècle. Ah! fi! c'est de l'improbité!

Parmi les comédiens qui se firent un nom, et qui sortirent déjà grands d'espérance du théâtre des Jeunes Artistes, je dois citer en première ligne Monrose, le valet de Molière, de Regnard, de Dancourt ; on applaudissait déjà son jeu si vif, si fin, si spirituel. Il a tenu à la Comédie-Française, où il débuta en 1815, après avoir fait huit ans partie de la troupe de Melle Raucourt en Italie, tout ce qu'il avait promis aux Jeunes Artistes.

Puis, venaient ensuite Grévin, Prudent, Deschamps, Véniard, Liez, Notaire, Auguste, les deux frères Lefèvre, Lorillard, Douvry, Lepeintre jeune, qui jouait à six ans les Cassandres comme un comédien consommé ; on l'appelait le Chapelle des Jeunes Artistes. Il en a recueilli l'héritage ; le public de la rue de

Chartres le lui prouve tous les soirs, puis encore un petit acteur du nom de Moreau, qui n'avait que 4 pieds 2 pouces ; il avait joué à l'Ambigu en 1786 ; il était déjà vieux. La misère l'avait réduit, en 1809, à se faire voir comme un nain sur les places publiques. Pauvre petit Moreau ! cher petit arlequin ! ayez donc du talent !... arrivez donc à soixante ans, pour que l'on aille vous voir moyennant deux sous, si l'on y va encore. Puis enfin, ce malheureux Basnage. Je n'oublierai certainement point Lafont ; notre célèbre violoniste faisait aussi partie de la troupe; il débuta dans *la Ruse d'Amour*, opéra.

Une actrice du nom de Rosette y chantait l'opéra d'une manière remarquable ; cette actrice se nomme actuellement madame Toby, et nous l'avons applaudie au théâtre du Palais-Royal. Une dame Verteuil, une demoiselle Amélie, qui s'est acquis en province une grande réputation ; une demoiselle Martin, madame Chabert, madame Vautrin, qui, toute jeune alors, jouait déjà les duègnes avec un talent distingué. Sous le nom de mademoiselle Galathée, une jeune et jolie personne s'y faisait remarquer ; plus tard, cette aimable actrice épousa Lepeintre aîné, elle revint avec lui au théâtre du Panorama; cette comédienne avait beaucoup de charmes et possédait des qualités estimables. Elle est morte il y a quelques années. Enfin, cette rieuse Elomire, paysanne-type,

cornette-modèle, que Désaugiers rêvait peut-être déjà pour son *Dîner de Madelon*.

Le théâtre des Jeunes Artistes joua aussi son rôle politique. Martainville, que j'ai déjà cité, y donna *les Assemblées primaires* ou *les Elections*, pièce d'une opposition virulente.

Les prisons n'étaient pas encore fermées, eh bien!... Martainville avait le courage de faire chanter dans cette pièce au portier du Comité révolutionnaire :

« A balayer le Comité,
» Je prenais bien d' la peine ;
» Mais je puis dire, en vérité,
» Qu'elle était toujours vaine.
» Tout était propre à s'y mirer,
» Grâce aux pein's les plus dures ;
» Mais dès qu'un membr' venait d'entrer,
» Il était plein d'ordures. »

Ce couplet, applaudi par une partie de la salle, fut sifflé par l'autre... On se battit dans le parterre ; les jeunes gens, qui portaient alors des collets verts et des cadenettes, se montrèrent les plus violents à applaudir ; il s'ensuivit des soufflets, des rixues, des duels ; le lendemain, la pièce fut défendue. Un nommé Limodin, qui était alors un des chefs de la police, fait venir Martainville... Celui-ci ne se laisse pas intimider... Il répond que sa pièce sera rejouée, ou qu'il fera retentir tous les journaux de ses plaintes... Refus de Limodin de lever la défense. Que fait Martainville?... le lendemain, on lit pla-

cardée à la porte du théâtre des Jeunes Artistes et dans toutes les rues de la capitale une affiche-monstre, sur laquelle est imprimé : *Conversation* du citoyen Martainville, auteur *des Assemblées primaires* ou *les Élections*, avec le citoyen Limodin, secrétaire de la police. Là il rend compte de sa conversation de la veille avec Limodin ; vous pensez que l'on y retrouvait à chaque mot cet esprit, cette malice, ce trait incisif que Martainville possédait si bien. Entre autres griefs, Limodin lui reprochait d'avoir comparé *l'Assemblée primaire à une fille*... Enfin tout ce que Limodin lui avait dit la veille dans son cabinet, Martainville l'avait affiché publiquement, et le tout assaisonné de réflexions à faire pouffer de rire... La pièce n'en demeura pas moins sous le coup d'interdiction, et l'on vit sur l'affiche ce que l'on mettait alors, en attendant *les Assemblées primaires* ou *les Elections*, vaudeville du citoyen Martainville, suspendu par *ordre du gouvernement*.

Les réactions, à cette époque, étaient terribles au théâtre ; tous les jours, il s'y passait des scènes tumultueuses ; heureux lorsqu'elles se terminaient sans qu'il y eût duel ou mort d'hommes. Si vous voulez avoir une idée de ce que l'on chantait alors, dans les moments de réaction, prenez un vaudeville de ce même Martainville (1), vous y lirez :

(1) *Le concert de la rue Feydeau*.

« On peut analyser le crime,
» Car, tyran, voleur, assassin,
» Par un seul mot cela s'exprime,
» Et ce mot là, c'est jacobin. »

A la première représentation de ce vaudeville, un coup de pistolet chargé à balle fut tiré dans la salle; par bonheur, il n'atteignit personne.

C'est aussi sur cette scène que Cuvelier et Hapdé donnèrent le *Petit Poucet*, ou l'*Orphelin de la Forêt*, mélodrame en cinq actes à grand spectacle, *orné de chants, danses et costumes nouveaux, évolutions militaires, avec incendie, pluie de feu, explosion et demolition de l'arène du tyran Barbastal.* Ce mélodrame était joué par la célèbre Julie Diancourt, qui n'était plus jeune, car elle avait débuté à l'Ambigu-Comique, du temps d'Audinot, et un acteur nommé Delorge, qui est mort fou.

Une aventure unique dans les fastes du théâtre arriva aux Jeunes Artistes le jour de la première représentation de la *Nonne de Lindemberg*, épisode de la *Nonne sanglante*, sujet tiré du roman du *Moine*. Des malveillants commencèrent par répandre dans la salle des odeurs infectes; toutes les femmes s'évanouissaient; une cabale affreuse s'était formée contre la pièce : des sifflets on en vint aux cris, des cris aux mains; le tumulte prit un caractère si effrayant, que l'autorité, pour éviter de plus grands malheurs,

se vit dans la nécessité de faire évacuer la salle. Madame Vautrin était garrottée à un arbre, et des voleurs la gardaient à vue. La panique fut telle, que les voleurs s'enfuirent épouvantés; madame Vautrin se sauva aussi; mais le châssis auquel elle était attachée ne voulant point la quitter, elle emporta l'arbre avec elle et courut jusque sur le boulevart, où, par bonheur, il se trouva un nouveau Milon de Crotone, qui fendit l'arbre sans y laisser son poignet.

Ainsi fut délivrée madame Vautrin, non pas poursuivie par un songe comme le père Sournois, mais par un peuplier, et qui pouvait, nouvelle Daphné, rester métamorphosée en arbre : peut-être, à la révolution de juillet, madame Vautrin aurait servi à faire une barricade.

Arlequin dans un œuf, *les Sirènes*, *le Chat botté* de M. Hapdé obtinrent de grands succès ; Foignet fils, directeur, y brillait comme acteur et comme chanteur.

Tantôt heureux, tantôt malheureux, le théâtre des Jeunes Artistes se soutint avec des efforts inouis. Ce fut vers l'année 1804 que les billets à vil prix furent inventés. C'était absolument comme à présent, on les jetait par paquets dans les boutiques, dans les maisons, dans les administrations publiques.

On allait aux Jeunes Artistes, moyennant huit sous aux premières et six au parquet ; c'était fort agréable, et j'en usais, moi, jeune

homme. Du reste, les petits théâtres, à cette époque, étaient, à peu de chose près, dans la même position où ils sont aujourd'hui.

Voilà qu'en 1807, époque du décret impérial, Bonaparte, qui gouvernait à la Dupuytren, trancha la difficulté, en faisant fermer bon nombre de salles de spectacle d'un seul coup, sans leur donner le temps de crier merci; acte que je trouvai alors et que je trouve encore tant soit peu despotique de la part du grand homme (je lui en demande bien pardon au haut de sa colonne); mais il n'est pas permis à un roi, tel grand qu'il soit, de prendre la fortune et les établissements de ses sujets, sans les prévenir un peu d'avance : on donne huit jours aux domestiques pour chercher une place. Le décret impérial est daté de Saint-Cloud, 9 août 1807, et tous les théâtres abolis furent fermés le 15 du même mois, ce qui ne fait que six jours.

Quand le théâtre des Jeunes Artistes fut supprimé, je commençais ma pauvre petite carrière de vaudevilliste (puisqu'ils veulent absolument qu'il y ait des vaudevillistes; moi je crois qu'il n'y en a pas, c'est un bruit qu'on a fait courir). Je venais d'y donner *Caroline de Lichtfield* et *la Jardinière de Vincennes*, avec M. Simonnin. Ces deux pièces réussirent beaucoup, grâce à la rare intelligence de plusieurs des jeunes acteurs que j'ai cités plus haut. Une petite fille du nom de Louise, qui n'avait pas encore treize ans, joua le

rôle de *Caroline* avec un talent au dessus de son âge.

Aujourd'hui, quand je passe, au bout de vingt-huit ans, devant la maison où était mon pauvre petit théâtre des Jeunes Artistes, je regarde en arrière, et j'ai le cœur gros de voir les magasins de M. Jecker fils, successeur de son digne père, remplacer le foyer public; je pleure quand j'entends le bruit des outils là où naguère j'entendais chanter les airs de Piccini, de Propiac et de Foignet.

Ne m'en veuillez pas, monsieur Jecker, je vous ai connu enfant; personne plus que moi ne rend hommage à l'art de l'opticien, personne plus que moi n'apprécie le mérite des étuis de mathématiques, des boussoles, des aiguilles maritimes; j'aime les verres grossissants; j'aime les verres qui rapprochent certaines personnes; j'aime quelquefois bien davantage ceux qui en éloignent d'autres; j'aime les spectres solaires, les lorgnons doubles, les binocles, les chambres noires; j'aime surtout les vieilles lunettes dont se servaient nos pères, et dont je puis avoir besoin d'un jour à l'autre; mais je voudrais encore que mon théâtre des Jeunes Artistes fût au coin de la rue de Lancry, dût le superbe Ambigu-Comique en froncer les sourcils dans son large pâté de pierres.

Croyez-vous donc, mon cher Ambigu-Comique, que *les Sirènes* auraient viré de bord

devant *Angot le marin?* Pensez-vous que le *Juif errant* aurait fait peur au *Petit Poucet*, qu'*Arlequin dans son œuf* aurait voulu ramasser quelques miettes au *Festin de Balthazar?* Non, non; ils ont eu leur temps, vous avez le vôtre, et voilà tout.

S'il revenait un Napoléon! mais n'ayez pas peur, il n'en reviendra pas ; rien ne l'annonce pour l'instant du moins. Malgré cela, un temps arrivera où l'on dira : Le théâtre de l'Ambigu-Comique était en face de la rue où avait été bâti celui des Jeunes Artistes.

C'est le sort des hommes et des monumens de paraître et disparaître. Deux choses déduisent la vie et la mort : *esse et fuisse.*

LES FOLIES-DRAMATIQUES.

La chronique de ce petit spectacle sera courte et rapide, ses faits et gestes seront bientôt enregistrés; il ne compte aujourd'hui que cinq années d'existence. M. Allaux aîné, qui avait déjà obtenu le privilége du *Panorama-Dramatique*, obtint aussi celui des *Folies...* C'était, à cette époque, la récompense de travaux importants.

M. Allaux aîné, frère de celui qui avait remporté le prix de peinture pour aller à Rome, a été, de plus, l'inventeur du *Neorama*. Son jeune frère en avait exécuté les principaux dessins avec d'autres lauréats, parmi lesquels il faut placer Thomas, alors jeune peintre plein de sève et d'avenir, qui mourut il y a deux ans. Il existe entre lui et Carle Vernet un point de douloureuse ressemblance. Carle Vernet venait de recevoir le cordon de commandeur de la Légion-d'Honneur, lorsque la mort le frappa, et Thomas avait à peine été nommé chevalier du même ordre, lorsqu'il fut atteint d'une cruelle maladie qui l'enleva à son frère (1) et à ses amis. Il s'éleva d'abord quelques difficultés qui retardèrent l'ouverture des *Folies-Dramatiques*. Ce théâtre était appelé à remplacer sur le boulevart du Temple l'ancien Ambigu-Comique, transporté sur le boulevart Saint-Martin.

La salle nouvelle, très bien coupée, ajouta à la réputation que M. Allaux s'était déjà acquise comme peintre et comme architecte, car c'est sur ses plans qu'elle a été construite.

Lors de son ouverture, qui eut lieu le 22 janvier 1831, M. Léopold, homme de lettres, en était directeur; mais il ne le fut pas longtemps : il

(1) Thomas était frère de M. Gabriel, auteur d'un grand nombre de vaudevilles qui ont obtenu beaucoup de succès.

se retira après l'ouverture, et ce fut M. Mourier, homme de lettres aussi, qui lui succéda. M. Porte Lette, qui, sous le nom de Ponet, a attaché son nom à des ouvrages dramatiques ainsi qu'à plusieurs romans, ayant quitté le Cirque-Olympique dont il était régisseur, entra en cette qualité au théâtre des *Folies*.

Un prologue en vaudeville, *les Fous dramatiques* de M. Saint-Amand, et un mélodrame intitulé : *les Quatre Parties du monde*, d'un ancien comédien du boulevart, nommé Bignon, inaugurèrent le nouveau spectacle. La troupe se composait de jeunes acteurs que l'on avait recrutés dans la province et la banlieue ; quelques uns se firent remarquer par d'heureuses dispositions. — Palaiseau, qui montre du naturel dans les rôles de niais, Dumoulin et Rébard, que le théâtre des Variétés a pris chez lui ; Roger, Millet, Camille, etc. ; de jeunes actrices, mesdames Élise, Louise, Alphonsine, montrèrent de l'intelligence.

Mais deux comédiennes méritent une mention particulière : d'abord mademoiselle Théodorine, qui a déployé bien vite les germes d'un talent distingué, par sa tenue, sa manière de dire : elle a brillé à l'Ambigu, dans *Nabuchodonosor*, et joue actuellement au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où elle s'est fait remarquer dans plusieurs ouvrages, notamment dans *Ritta l'Espagnole*. Elle devait débuter à la Comédie-

Française; ce début n'est sans doute que retardé.

Quant à Mlle Léontine, c'est bien la petite fille la plus cocasse, l'actrice la plus drôle, la plus bouffonne que je connaisse. Elle a commencé sa carrière dramatique au théâtre des Nouveautés; elle représentait un jeune élève dans *l'École de Brienne*, ou *le Petit Caporal*. Son allure est franche, hardie; elle ne recule devant rien. — Elle ne trouve aucune difficulté. — Son débit est vif, son œil ardent...; sa démarche assurée, sa mémoire désespérante.... Elle affectionne les rôles les plus longs, et porte les jupons les plus courts. Dans *Gig-Gig*, elle faisait pâmer les habitués des Folies. Elle s'est acquis une telle réputation au boulevart que le gamin ne la voit point passer sans lui tirer sa casquette; n'ayez pas peur qu'il la tutoie, il dit: Voilà mam'selle Léontine!.. Il la regarde béant..; il la hume, la respire..... Quand elle entrait en scène, un silence religieux régnait dans la salle; l'amphithéâtre était fasciné par son regard de basilic... On n'y aurait pas entendu casser une noix, croquer une noisette...; et tant que Léontine était en scène, l'employé aux trognons de pommes pouvait se croiser les bras.. Léontine n'était interrompue que par les éclats de rire qui se prolongeaient en échos jusque sous le vestibule.

L'ouverture des Folies eut lieu six mois après la révolution de juillet... Le peuple était encore

dans la joie...; il régnait encore..., du moins au théâtre... J'ai assisté, un dimanche, à une représentation extraordinaire... Le peuple a demandé la *Parisienne*, puis il a crié vive la Charte..., puis vive Léontine!... Je crois que, si cette petite actrice l'eût bien voulu, elle aurait fait de l'émeute aux Folies-Dramatiques, et donné du fil à retordre aux sergents de ville... La petite Léontine a changé de théâtre, mais non pas de quartier; elle continue à la Gaîté ce qu'elle avait commencé aux Folies, et voulant prouver au gamin du boulevart qu'elle sait reconnaître l'enthousiasme qu'il a pour elle, le culte qu'il lui a voué..., elle a joué *la Gamine de Paris* avec une verve..., un laisser-aller qui feront époque au boulevart du Temple. Je ne serais pas surpris que cette petite fille ne devînt un jour une comédienne, et que le théâtre des Variétés ou du Palais-Royal ne la vît jouer avec succès quelques rôles à la Flore ou à la Déjazet.

Ce théâtre, dirigé avec intelligence, a réussi; mais il a été obligé, comme beaucoup d'autres, d'appeler quelquefois à son secours des acteurs de haute lignée; Frédérick-Lemaître lui vint un moment en aide; cet habile comédien, voyant que, par un été brûlant, le boulevart du Temple était triste et désert, prit en pitié ce pauvre boulevart, témoin de ses débuts. Or, il alla trouver M. Mourier et lui dit: Vous souffrez... — Qui vous l'a dit?... — Je le sais. — Encore?

— Je le sais; vous dis-je !... et si vous voulez, je puis amener tout Paris à votre théâtre !... — Il fait bien chaud, répond le directeur en hochant la tête... — Bien chaud ?... bien chaud ?... tant mieux... répond Frédérick...

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

— Vous croyez?... — Sans doute, quand on le veut bien....

L'été n'a pas de feux, l'hiver n'a pas de glace.

Et là dessus, il lui montra le feuillet d'un manuscrit sur lequel on lisait : *Robert Macaire !!!*... A ces mots magiques, le directeur pétrifié...

Resta comme une pierre,
Ou comme la statue est au *Festin de Pierre*.

Il ne trouvait rien à répondre, tant sa joie était grande!... Il entraîne le comédien dans son cabinet, lui signe un engagement, met la pièce à l'étude, et voilà que la salle des Folies-Dramatiques n'est plus assez grande pour contenir la foule qui se presse à ses portes. Ce théâtre ressemblait au tonneau des Danaïdes, toujours vide et toujours plein, Il est vrai de dire que Frédérick était vraiment fou dans cette folie; jamais on n'a vu, et jamais peut-être on ne verra chez aucun acteur tant d'audace unie à tant d'originalité.

Robert Macaire a tout résumé à lui seul. Dites?... que n'en a-t-on pas fait?... La poésie, la peinture, la musique, tous les arts se sont emparés de ce type. *Robert Macaire* restera comme une spécialité. *Robert Macaire* a détrôné toutes les renommées qui avaient brillé avant lui. *Jeannot* briserait sa lanterne en le voyant, *Nicodème* ne ferait plus sa révolution dans la *lune*, *Monsieur Vautour* resterait sous les *scellés*, *Cadet Roussel* lui dirait : Maître, veux-tu que je baise la poussière de tes bottes déchirées..! Et *Jocrisse*..; ce ravissant Jocrisse!... oubliant que son nom a fait le tour du monde, s'écrierait avec la vieille naïveté de Montaigne : *Que sais-je?...*

A Frédérick-Lemaître a succédé, l'été suivant, Philippe, qui vint aussi braver la zone torride. Philippe y joua une pièce fort amusante de MM. Théaulon et Frédéric de Courcy : *Les Aventures de Jovial*... C'était encore cet *Huissier-Chansonnier*, qui avait tant fait rire aux Nouveautés... Ah! si tous les huissiers étaient aussi bons enfants que M Jovial, on aurait plaisir à faire des dettes, et Sainte-Pélagie serait un séjour fort agréable... ; on voudrait s'y faire mettre, rien que pour entendre des couplets écrits sur papier timbré .. Philippe attira aussi du monde à ce théâtre. Enfin, pour qu'il fût dit que tous les fous et toutes les folies s'étaient donné rendez-vous aux *Folies-Dramati-*

ques, Odry le balourd... y vint, après Philippe, donner des représentations extraordinaires. MM. Dupeuty et de Courcy se chargèrent de faire un *habit à la taille* de ce gros stupide. Or, devinez ce qu'ils firent de ce pataud si divertissant?... de cette tête de bois, si intelligente?... Vous connaissez tous les bras d'Odry?... les jambes d'Odry?... les cheveux d'Odry?... les yeux d'Odry?... le nez d'Odry?... Eh bien! devinez ce qu'ils ont fait de ces sortes de choses?... *Un homme à femmes!*... un *Alcibiade!*..... Oui, Odry, un homme à bonnes fortunes!...: Odry, un mauvais sujet.., un roué!... Odry, un coureur de ruelles!... c'est drôle! avouons-le!

Malgré le nombre des théâtres et les mauvais jours; malgré les luttes incessantes qu'il eut à soutenir, ce spectacle s'est maintenu jusqu'à ce jour avec assez de bonheur, mais non sans faire de grands efforts. Parmi les ouvrages qui ont produit le plus d'effet aux *Folies*, citons: *la Cocarde tricolore*, des deux frères Cogniard. Cette pièce, indépendamment de la circonstance qui l'inspira, offrait de l'intérêt, de l'esprit et de la gaîté.

C'est depuis l'apparition de la *Cocarde tricolore* qu'a commencé pour ce théâtre une série d'ouvrages dont plusieurs auraient pu réussir sur de plus vastes scènes.

A dater de ce moment, des noms déjà connus dans les lettres paraissent sur l'affiche des

Folies. On y voit arriver à la file ceux de MM. Paul de Kock, Rougemont, Alexis Combrousse, Benjamin Antier, Francis Cornu, Anicet Bourgeois, Wanderburck, Le roy de Bacre, Dumersan, Brazier, Valory, Michel Masson, de Livry, Ferd. de Villeneuve, Maurice Alhoy, etc., etc.

La *Laitière de Belleville*, le *Parc aux Cerfs*, ou la *Fiancée de Chevreuse*, *Mon oncle Thomas*, la *Courte-paille*, les *Cuisinières*, l'*Amour et les Farces*, le *Marquis d'autrefois*; enfin le *Couvent de Tonningthon ou l'Amitié d'une jeune fille*, épisode de la révolution, qui joignait, au mérite d'offrir des situations fort attachantes, celui d'être bien joué par Palaiseau, Rébard, Royer, mesdames Camille et Théodorine; la petite Léontine, dans le rôle d'une bouquetière, y amusait beaucoup.

M. Mourier vient de s'adjoindre M. Hippolyte Cogniard pour diriger cette entreprise. L'intention de ces messieurs est de donner plus d'importance à ce théâtre; déjà des réparations et des embellissements ont été faits à la salle éclairée au gaz; de nouveaux sujets sont engagés; les ouvrages auront plus de portée; la mise en scène sera mieux soignée; souhaitons donc que ces projets se réalisent; le public et les entrepreneurs y trouveront leur compte. On aime à voir grandir et prospérer les entreprises à l'existence desquelles sont attachées tant d'existences.

THÉATRE DES JEUNES ÉLÈVES,

rue Dauphine.

Quand vous avez traversé le Pont-Neuf, salué la statue de Henri IV, et que vous entrez dans la rue Dauphine, vous ne vous doutez guère, en passant devant la maison n° 24, qui fait face à la rue du Pont-de-Lodi, que là, il y eut un théâtre, théâtre d'enfants qui ont presque tous jeté un grand éclat sur l'art dramatique.

Avant que le théâtre des Jeunes Élèves de la rue Thionville fût bâti, vers 1799 ou 1800, il y avait eu en son lieu et place une salle de vente, un club patriotique et un corps-de-garde.

Ce fut donc vers l'an VIII ou l'an IX de la république, qu'un sieur de Metzinger, menuisier en bâtiments, y fit construire une jolie petite salle de spectacle. Cette salle modeste contenait seulement deux rangs de loges, un orchestre, des baignoires, un petit parterre et deux loges d'avant-scène.

Un comédien nommé Belfort, qui tenait à Paris un bureau d'agence dramatique, ouvrit

ce spectacle ; plus tard, il s'adjoignit M. Cons-~~tant Tiby, actuellement directeur du théâtre~~ de Genève. Cette entreprise fut encore exploitée par MM. Dorfeuil et Pelletier de Volmeranges.

Belfort engagea des artistes de l'âge de six jusqu'à seize ans. Il prit pour instituteur Dorfeuil. On exerça d'abord les élèves dans la salle des Délassements comiques, boulevart du Temple.

On représentait sur le théâtre des Jeunes Élèves tous les genres, depuis la tragédie jusqu'au ballet-pantomime.

C'est là que furent joués pour la première fois *le Paysan perverti*, *Clémence et Waldemar*, *Tous les niais de Paris*, folie fort originale de M. René Perrin, qui donna aussi *Fitz-Henri*, ou *la Maison des Fous ; l'Amour à l'anglaise*, de M. Rougemont, *le Concert aux Champs-Élysées*, de M. Dumersan.

On y donnait beaucoup d'ouvrages du vieux répertoire, surtout des opéras comiques.

Ce théâtre eut aussi de petites guerres intestines à une époque où Pelletier de Volmeranges emmena une partie de la troupe jouer au théâtre Mareux, rue Saint-Antoine.

Vers la fin de 1805, MM. Belfort et Constant Tiby cédèrent leur théâtre à MM. Duport et Maxime de Rédon, qui ne purent tenir longtemps ; alors les acteurs se mirent en société, et

jouèrent jusqu'à la fermeture, qui eut lieu en juin 1807. Pendant les chaleurs, on emmenait quelquefois une partie de la troupe faire des tournées en province.

Cette salle, par la suite, fut utilisée; on y jouait la comédie bourgeoise, ou l'on y donnait des bals. En 1826, elle fut démolie et remplacée par une grande et belle maison.

Les auteurs qui travaillaient pour ce théâtre étaient d'abord : Félix Nogaret, plus connu sous le nom de l'Aristenète français, un des censeurs du gouvernement impérial.

Ce vieillard était bien le censeur le plus censeur de tous les censeurs; les plaisanteries les plus innocentes lui paraissaient des monstruosités.

M. de Rougemont avait donné au Vaudeville une pièce intitulée : *les Amants Valets*; M. Dubois, magistrat honorable et homme très spirituel, était alors préfet de police. Dans sa pièce, M. de Rougemont avait indiqué, parmi les personnages, Dubois, *valet fourbe et intrigant*. Le censeur raya ce nom, et mit en marge du manuscrit : « Changez le nom de Dubois, par respect pour M. le préfet de police. »

Le même censeur disait aux auteurs qui bataillaient pour obtenir un mot ou un couplet : « Messieurs, ça vous est bien facile à dire; mais, quand le ministre m'aura donné un coup

de pied dans le .... me le rendrez-vous ?. .. »

C'était, du reste, un fort honnête homme, vivant d'une façon originale, ayant assez d'instruction et ne manquant point d'esprit ; mais il ne pensait pas que l'on pût censurer une pièce de théâtre sans lui faire de larges amputations.

Ensuite venait le chevalier de Cubières-Palmézeau, si connu par ses *baisers* et ses *tragédies*; cet homme eut le courage de refaire *Hippolyte* après Racine. C'était lui que feu Antignac désignait, quand il disait dans une chanson :

Puis sur la scène, à la sourdine,
Un auteur qui n'a pas de nom,
Pour nous faire oublier Racine,
Vient de ressusciter Pradon.

Puis Pelletier de Volmeranges, faiseur de drames larmoyants, dont les phrases étaient d'une longueur incommensurable.

Un jeune enfant lui répondit un jour le mot du soldat romain :

« Vous vous plaignez que je ne sache pas votre rôle en huit jours ; vous qui l'avez écrit, je vous le donne en quinze. »

Cet auteur a pourtant fait quelques ouvrages qui eurent de grands succès, entre autres : *Les Frères à l'Epreuve* et *le Mariage du Capucin*.

Enfin, M. Aude, père des *Cadet Roussel*, Moline, Rouhier-Deschamps, Brunot, rédacteur

des *Petites-Affiches*; Duport, Defresnoi, Coupart, Décourt, Grétry, neveu du grand compositeur.

Madame Belfort, femme du directeur, y fit représenter *le Saut de Leucade* et *la Famille portugaise*. La comtesse Fanny de Beauharnais y donna aussi plusieurs ouvrages.

L'orchestre était dirigé successivement par les sieurs Raymond, Roselly, Cuisot (père de l'actrice), Arquier, Bianchi et Naudet ; ce dernier est actuellement musicien au théâtre des Variétés.

C'est sur le théâtre des Jeunes Elèves que fut représenté pour la première fois un ouvrage intitulé : *Gibraltar*, de M. Charles Maurice, rédacteur-propriétaire du *Courrier des Théâtres*. Cette pièce en cinq actes était composée ainsi : premier acte, tragédie ; deuxième, opéra-comique ; troisième, mélodrame ; quatrième, comédie en vers libres, et cinquième, en vaudeville. C'était toujours la même action, toujours les mêmes personnages. C'est le premier ouvrage de ce genre d'originalité qui ait été joué.

Firmin a commencé sa carrière dramatique aux Jeunes Elèves. Firmin fut tout jeune ce qu'il a toujours été, vif, bouillant, impétueux.... C'est l'acteur des sentiments exaltés, des larges passions ; l'acteur qui remue, qui entraîne les masses. Il a réchauffé parfois des œuvres un peu froides, et certains auteurs lui ont dû sou-

vent des succès qu'ils n'auraient pas obtenus avec un comédien moins chaleureux et moins emporté que lui.

Fontenay s'est élancé du même théâtre sur la scène du Vaudeville. C'est un comédien plein de tact, de prudence ; un acteur aux manières polies, au jeu posé, soignant son costume comme son débit, et composant un rôle à merveille. Il s'est fait remarquer dans beaucoup d'ouvrages.

Une foule de jeunes talents escortaient les notabilités d'alors. Desprez, le fils de l'acteur qui jouait les confidents au Théâtre-Français; Roussel se montrait déjà bon comédien dans Soliman *des Trois Sultanes*, et le chevalier de *la Fee Urgèle*. Roussel a joué depuis à Louvois et au Gymnase.

Lemonnier sortit aussi des Jeunes Elèves pour aller à Rouen, et vint occuper à l'Opéra-Comique la place que ses talents, sa bonne tenue l'appelaient à remplir. Guénée qu'on a vu au Vaudeville et aux Nouveautés; Edouard. Ozannes, Pélissier, qui furent aussi à Louvois et à l'Odéon ; Clément, qui joua longtemps à Versailles ; Lepeintre cadet ; puis un enfant qu'on appelait Tourin, et qui jouait *le Chaudronnier de Saint-Flour* comme l'acteur le plus exercé, ont été aux *Jeunes Élèves*.

Les femmes l'ont emporté par le nombre, et presque toutes sont devenues des actrices d'une

aute portée. Je place en première ligne nadame Rose Dupuis, cette belle et bonne omédienne, si pleine de graces, de sensibi-ité, actrice dont le charme est inexprimable, ont la voix est douce comme la cloche loin-ine de l'ermite quand elle appelle à l'*an-clus*....

Diriez-vous pas que sur la scène elle est hez elle? qu'elle cause avec ses amis? qu'elle onne des ordres à sa famille?.... C'est encore n dernier parfum qui s'exhale du grand héâtre fondé par Poquelin, valet de chambre u grand roi.

Madame Régnier, qui jouait les duègnes à louze ans, comme plus d'une comédienne à uarante, actrice au jeu fin, au débit vif, pressé, pirituel, au style bien ponctué, bien accentué, ossédant, par intuition, Molière, Regnard, esage et tous les grands écrivains.

Mademoiselle Motté, qui se fit applaudir omme cantatrice dans toutes les capitales; elle hantait si bien le bel air de *Montano et Stépha-e : Oui, c'est demain, demain que l'hymenée*, u'on la surnomma *Montano*. Sobriquets d'ar-istes, vous valez mieux que certains noms!

Puis venait Henriette Cuisot, cette grande brune à l'œil vif et noir, au regard de feu, à a démarche hardie, chantant le vaudeville avec abandon, enlevant un couplet avec une idresse inconcevable. Cuisot, bonne cama-

rade, toujours naïve, quelquefois spirituelle, cette pauvre Henriette est morte dans l'isolement; sa mort fut si spontanée, que ses camarades n'eurent pas le temps d'en être prévenus. Elle s'en alla toute seule, elle qui avait vu tant de fois la foule sur ses pas. C'est aimer! Pauvre femme!

Aldégonde, petite actrice agaçante, mettant beaucoup d'esprit dans son jeu; elle avait joué la comédie au théâtre Molière, quand il avait pris le nom de Variétés étrangères, sous la direction de M. Boursault; elle annonçait tant de dispositions, qu'on l'avait surnommée la petite Mars du quartier Saint-Martin.

Adèle Lemonnier, sœur du comédien dont je viens de parler, épousa M. Boussigne, artiste dramatique; de cette union naquit madame Thénard du Vaudeville, talent héréditaire! transmission du sang!

Une toute petite fille, entrant à peine dans l'adolescence, portant une jolie figure pâle, mais ronde, mais douce, mais charmante, yeux vifs, sourire gracieux, maintien décent: Pauline était son nom La première fois que je la vis, elle jouait l'Amour dans une féerie; on la retirait d'une corbeille de fleurs. Si bien que d'abord on ne la reconnaissait pas.

Mademoiselle Pauline, étant encore enfant, apportait déjà ce soin, cette exactitude qu'elle a toujours conservés depuis; peu d'actrices ont

porté la cornette avec plus de mignardise, le bavolet avec plus de gentillesse : c'était une charmante *laitière suisse*, une suave *rosière*.

Toujours bien soignée, bien corsée, bien épinglée ; jouant un rôle à la centième représentation comme à la première, espèce de marquise en cotillon rouge ; elle aurait mis des mouches dans *Perrette*, qu'avec sa jolie figure ça n'aurait pas été un contre-sens.

Puis une Virginie Legrand, qui plaît en province ; puis une Agathe Martin, qui est devenue une excellente danseuse ; puis une belle personne du nom d'Arsène, qui se fit distinguer au Vaudeville, à côté de mademoiselle Betzi, sa jolie sœur. Mademoiselle Betzi, retirée du théâtre, vient, jeune encore, de succomber à une maladie longue et douloureuse : fosse fraîchement ouverte !.... terre mouvante !.... silence et respect !....

Puis une jeune personne du nom de Mitonneau, qui jouait les duègnes, et que l'on applaudissait à la Gaîté il y a quelques années ; enfin une autre petite duègne, appelée la petite Bardoux, qui phrasait à merveille. Presque tous ces enfants demandaient à faire les vieux ; c'était vraiment original de les voir se grimer la figure avec des épingles noires et du charbon brûlé.... Cette petite Bardoux était impayable dans madame Pernelle, quand elle disait : *Marchons, gaupe ! marchons !*

Attention, messieurs et mesdames! que la trompette sonne, que le tambour batte aux champs; pavoisez vos fenêtres, sablez le devant de vos portes pour voir passer... *Frétillon!*... vous ne vous y attendiez point, n'est-ce pas? Eh! oui, c'est Virginie Déjazet que je vous annonce; Virginie, la spécialité de l'époque, la femme par excellence, la comédienne excentrique; oui, Virginie qui est aussi sortie de cette brillante pépinière! Je la vois encore dans *Fanchon toute seule*. C'était déjà une actrice. Elle n'était guère plus grande que sa vielle. Après la pièce, on se la passait de main en main dans les loges, pour lui donner des bonbons. Quand elle entrait en scène, son œil perçant mesurait l'espace qui la séparait du public, avec cette assurance que donne un grand courage. Dans le présent, elle voyait l'avenir; rien ne l'effrayait, rien ne l'arrêtait. Elle semblait dire comme César : *A moi le monde!* Virginie est une heureuse exception, elle peut tout dire et tout faire, parce qu'elle ne dit et ne fait rien comme une autre.

Elle chante le couplet comme Désaugiers chantait au caveau moderne; elle dan[se] comme Taglioni, fait des armes comme Grisie[r]; elle est femme, elle est homme, elle est to[ut] ce que vous voulez.... Elle parle toutes l[es] langues, tous les idiomes, tous les baragouin[s]; ça lui est bien égal à elle.... Elle a été tout c[e]

qu'il est possible d'être ; villageoise, grisette, reine, impératrice, page ; elle a été Henri IV, Louis XII, Louis XIII, Louis XV ; elle a été J.-J. Rousseau, Voltaire. Virginie a été décorée des ordres de tous les souverains de l'Europe ; elle a porté le bonnet de la liberté et le petit chapeau du grand homme.... En voilà des extrêmes ! Elle s'est battue à Wagram, a été blessée à Eylau, a défendu les buttes Saint-Chaumont ; je crois même qu'elle a signé comme maréchal de France les capitulations de 1814 et 1815 !

Je l'ai vue dans la même soirée porter la :apote de Napoléon et la veste du gamin ; je 'ai entendue dire : « Soldats, votre empereur est content de vous ! » et, l'instant d'après, s'é-crier : « Ah ! c'te tête ! » Eh bien ! je puis ous affirmer qu'elle était sublime dans les deux ôles.

Allons, Virginie, à toi le rire, à toi le théâtre ! ois toujours gaie, bonne, folle, toujours entraînante, toujours délirante ! mousse, mousse omme le champagne ! retombe en gerbes blouissantes ! éparpille-toi en bons mots !.... t les générations futures s'écrieront : Il y eut n César, un Capitole, un Alexandre, une olonne, un Bonaparte et une Virginie Dé-azet !....

THÉATRE DE LA CITÉ.

Voici venir un théâtre fondé sur les ruines d'une des plus vieilles églises de Paris.

Saint-Barthélemy fut d'abord chapelle du Palais, puis église royale et paroissiale. Elle était située rue de la Barillerie, en face du Palais de Justice.

Le comte Eudes, élevé à la dignité de roi, la fit construire ou réparer en 890, 891. En 915, Salvator, évêque d'Aleth, en Bretagne, craignant les effets de la guerre que faisait Richard, duc de Normandie, à Thibaud, comte de Chartres, vint y déposer une grande quantité de reliques, parmi lesquelles on comptait les corps de dix-huit saints.

Cette église porta quelque temps le nom de Saint-Magloire; mais, en 1140, elle prit celui de Saint-Barthélemy, qu'elle conserva jusqu'à son entière extinction qui arriva en 1787.

D'abord, quelques pierres se détachèrent des piliers du chœur; voyant que l'édifice menaçait ruine, on enleva à la hâte les vases sacrés et tous les objets les plus précieux, et peu de temps

après l'église s'écroula avec un fracas épouvantable.

On se mit tout de suite à la reconstruire ; déjà le portail était terminé, déjà les piliers de la nef s'élevaient, lorsque la révolution vint suspendre les travaux.

Saint-Barthélemy prévoyait-il que son église deviendrait un lieu de plaisir et de licence? Etait-ce un avertissement qu'il voulut donner aux impies, en s'écroulant juste à l'époque d'une révolution qui devait renverser les autels et faire de tous les lieux saints d'horribles lupanaires?...

D'un autre côté, le peuple de Paris, à qui le nom de Saint-Barthélemy avait porté malheur en 1572, voulait-il prendre sa revanche deux cents ans après, en choisissant la demeure du saint malencontreux, pour y effacer les traces de sang par d'ignobles saturnales?

Le *théâtre de la Cité* fut bâti vers 1791, par un architecte nommé Lenoir (1) et Saint-Elme, son neveu, qui l'administrèrent pendant quelque temps avec intelligence. Beaucoup d'ouvrages du répertoire du théâtre des Variétés amusantes, situé au Palais-Royal, près la galerie de Bois, y furent transportés ; grand nombre

(1) Celui qui fonda le musée des Petits-Augustins, et à qui l'on est redevable de la conservation d'un grand nombre d'anciens monuments.

de comédiens du même théâtre formèrent le noyau de la nouvelle troupe de la Cité. Comme on avait conservé quelques restes des vieux bâtiments, on arrivait dans la salle par plusieurs corridors tristes et sombres; il y avait sous le vestibule, dans ces longues galeries, quelque chose qui sentait l'odeur du cloître...; quand je traversais, en 1805, ces voûtes silencieuses pour aller faire répéter un de mes premiers vaudevilles, il me semblait toujours voir un saint fantôme se dresser devant moi, et me dire en secouant la poussière de son linceul: « Jeune homme! où vas-tu?»

Bien que ce spectacle fût situé dans un des quartiers les plus populeux de Paris, sa destinée ne fut jamais brillante; dans l'espace de quinze ans, il fut ouvert et fermé vingt fois. On y essayait tous les genres, et pas un ne pouvait s'y acclimater.

Le 20 octobre 1792, le théâtre s'ouvrit par une représentation au bénéfice des citoyens de la ville de Lille. On y joua *la Mère rivale, la Nuit aux Aventures*, et *Tout pour la Liberté*.

A dater du 23 brumaire an II de la république (1793), ce théâtre quitta le nom de théâtre du Palais, et prit celui de Cité-Variétés Le mot palais blessait sans doute les oreilles de nos républicains farouches, qui, plus tard, se laissèrent apprivoiser par des dignités, des rubans et des places.

Dans l'origine, on y jouait des drames, des comédies et des opéras. Les auteurs qui se consacrèrent le plus à ce théâtre étaient : Dumaniant, Picard, Pigault-Lebrun, Desforges, Patrat, le Cousin Jacques. Planterre, Aude, Tissot, Dorvigny, Plancher Valcour (qui, comme on l'a vu, s'était fait appeler Aristide), Martainville, Dorvo, Pompigny, Camaille Saint-Aubin, Armand Charlemagne, Ducray-Duménil, Cuvier, Sevrin, Armand Gouffé, Georges Duval, Henrion; plus tard, Hapdé, Servières, Rougemont, Dumersan, Moreau, etc.

Il existe peu de théâtres à Paris qui aient compté autant d'acteurs de réputation. Les principaux étaient : Beaulieu, Saint-Clair, Pélicier, Brotteau, Frogère, Varennes, Brunet, Tiercelin, Closel, Duval, Villeneuve, Armand Verteuil, Cartigny, Mayeur, Tautin, Laffitte, Bithmer, Raffille, Gougibus, Dumont et Frédéric; Faure, actuellement à la Comédie-Française, y dansait dans les pantomimes. Comme actrices, mesdames Potier, sœur de notre grand comique, Saint-Clair, Pélicier, Leloutre, Tabraise aînée, Tabraise cadette, Cartigny, Julie Pariset, Chénier, Lacaille, Destrées, Cléricourt, Roseval, la petite Frogère, etc.

On a remarqué que le théâtre de la Cité, construit sur l'emplacement d'une église, fut celui où l'on joua le plus de pièces révolu-

tionnaires, et surtout le plus d'ouvrages dirigés contre la réligion et les prêtres.

La folie de Georges, *Marat*, ou *l'Ami du Peuple; le Tombeau des Sans-Culottes*, *la Mort de Beaurepaire*, *les Moines gourmands*, *les Dragons et les Bénédictines*, *les Dragons en cantonnement*, *A bas la Calotte*, *l'Esprit des Prêtres*; on y rejoua aussi *le Jugement dernier des Rois*, de Sylvain Maréchal, auteur du fameux *dictionnaire des Athées*. Dans cette pièce, on voyait la czarine danser la gavotte avec le pape.

Le libraire Barba y débuta, en 1795. par le rôle de Frontin, dans *Guerre ouverte*. L'acteur Michot et la jolie comédie des *Étourdis* d'Andrieux avaient monté l'imagination du jeune libraire Cependant il quitta bientôt la scène pour se livrer entièrement à son commerce; mais il était écrit que Barba devait occuper une place honorable dans l'histoire de notre théâtre; car cet éditeur infatigable a jeté dans le monde littéraire plus de six millions d'exemplaires de tragédies, comédies, opéras, ballets, pantomimes, libretti, programmes, etc. Barba vivra comme Barbin.

Une aventure originale précéda sa retraite. Un jeune homme ayant attaqué sa personne et son commerce dans un journal rédigé par Lepan, Barba (1), dont on connaît les forces athlétiques,

(1) C'est lui qui m'a communiqué cette anecdote.

le guetta un soir à la sortie du spectacle ; après s'être bien assuré qu'il était l'auteur de l'article diffamatoire, il l'étreignit dans ses bras, comme le serpent de la fable enlaça les fils de Laocoon; puis il se laissa glisser par terre en l'entraînant sur lui ; après lui avoir infligé une forte correction, Barba se mit à crier au secours. La garde arriva, on emmena les deux champions au poste du Pont-Neuf, et l'on allait conduire le malheureux jeune homme à la préfecture, lorsque Barba intercéda pour lui; le battu fit des excuses au battant, et l'affaire en resta là.

Martainville débuta aussi au théâtre de la Cité, dans *Frontin tout seul, ou le Valet dans la Malle*, vaudeville d'Ernest Clonard. Si Martainville n'obtint pas de succès comme comédien, il s'en est dédommagé comme auteur et comme publiciste. Aussi disait-il souvent : « Je » me sens toujours porté à l'indulgence quand » je parle des comédiens qui ne sont pas bons, » car je me rappelle que j'étais bien mauvais! »

Un auteur fit représenter à la Cité *l'Époux républicain*. Un mari dénonçait sa femme au comité révolutionnaire comme aristocrate. Après la représentation, on demanda l'auteur, qui parut en carmagnole, le bonnet rouge sur la tête, salua le public et dit d'une voix émue :

« Citoyens, je n'ai pas eu de mérite en traçant » ce petit tableau patriotique ; quand le cœur » conduit la plume, on fait toujours bien, et je

» suis sûr qu'il n'y a pas dans la salle un mari
» qui ne soit prêt à faire comme mon *Époux*
» *républicain.* »

Une salve d'applaudissements accueillit cette singulière harangue conjugale. Quel délire!....

Plus tard, la réaction fut violente; un avocat nommé Ducancel donna *l'Intérieur des Comités révolutionnaires*, ou *les Aristides modernes* Cette satire sanglante d'une sanglante époque obtint un succès de fureur; deux cents représentations ne suffirent pas aux Parisiens pour satisfaire leur avide curiosité.

Brunet, nouvellement arrivé de la province et qui avait débuté au théâtre de la Cité, jouait dans cette pièce le rôle de Vilain, le portier du Comité révolutionnaire. Quand Manlius-Torquatus lui disait: « Viens ici, Vilain; il me prend envie de
» te débaptiser... Il faut que je te nomme Tor-
» quatus. » Brunet répondait avec son ingénuité connue: « Du tout..., par exemple!.... qu'est-
» ce que ma marraine dirait?... Vilain je suis,
» et veux rester Vilain. »

La pantomime est le genre qui fit le plus d'argent au théâtre de la Cité. C'est là que furent représentés *la Mort de Turenne*, *le Damoisel et la Bergerette*, *la Fille Hussard*, *les Tentations de saint Antoine*, *les Incas*, *l'Homme vert*, *Turlututu*, *Empereur de l'Ile-Verte* et *le Mogol*, ou *la Fête du Sérail*. Les chevaux de Franconi

y obtinrent un grand succès et y firent d'excellentes recettes. On les faisait figurer dans les pantomimes, ce qui donnait beaucoup d'attrait à ces sortes de représentations.

Un soir, un des plus beaux acteurs de la troupe, je veux dire un des plus beaux chevaux, le jeune premier, tomba dans l'orchestre et faillit se casser la jambe, il en fut quitte pour garder l'écurie pendant huit jours, et reparut plus superbe que jamais. Sa rentrée fut annoncée sur l'affiche et le public s'y porta en foule. L'acteur équestre reçut des spectateurs un accueil qui dut lui prouver combien il était aimé. Il fut redemandé après le spectacle, et peu s'en fallut qu'on ne lui jetât des vers et des couronnes.

Dans un charmant vaudeville de Dieulafoi, Jouy et Longchamps, appelé *le Tableau des Sabines*, et représenté à l'Opéra-Comique national, le 9 germinal an VIII, Dozainville chantait le couplet que voici, en parlant des pièces où les chevaux de Franconi paraissaient :

L'auteur de ces beaux intermèdes,
Aux passions sait mettre un frein,
Avec des acteurs quadrupèdes,
L'intrigue doit aller bon train.
Par malheur pour la troupe équestre,
On m'a dit que ce mois dernier,
Le trop fougueux jeune premier
S'est laissé tomber dans l'orchestre.

En l'an X (1802), des chanteurs allemands

exploitèrent la salle de la Cité, qu'ils appelèrent *theâtre de Mozart*. On y donna plusieurs opéras du pays : *le Menteur des Cours*, *le Visionnaire*, *le Mari jaloux*. L'ouvrage le plus important fut *le Miroir d'Arcadie*, opéra du compositeur Sysmeir, et surtout *l'Enlèvement du Sérail* de Mozart. Les chanteurs qui s'y firent entendre étaient : Hoffmann, Reiner, Walter, Cindler : les dames Welner, Renier, Luders. Ce spectacle ne réussit pas. Les bouffes commençaient à s'acclimater chez nous ; les Piccini, les Sacchini avaient commencé la révolution musicale que Rossini devait achever plus tard.

Ainsi que je l'ai dit, le théâtre de la Cité eut des phases malheureuses ; il subit tous les modes de direction, il fut même dirigé par une compagnie d'acteurs-sociétaires.

Vers la fin de l'année 1805, l'acteur Beaulieu tenta de relever le théâtre de la Cité. Comme il avait eu une grande réputation dans les niais (c'est lui qui avait créé *Cadet Roussel*, *l'Enrôlement supposé*, et le fameux *Ricco*), Beaulieu espérait que le public se ressouviendrait de lui ; mais le public est oublieux de sa nature, cet acteur avait vieilli, de jeunes réputations surgissaient, Brunet avait grandi, Brunet était à l'apogée de sa gloire.

Beaulieu avait une imagination ardente ; quand il prit le théâtre de la Cité, il dit à quelques uns de nous, qui étions les jeunes hommes d'alors : « Je brûle mes vaisseaux.. , et si je

» ne réussis pas, je me brûle la cervelle. »

Nous le rassurions en le plaisantant, et nous lui donnions des espérances que nous étions loin d'avoir. Voilà qu'un jour Beaulieu conçoit le projet d'étonner la capitale, il nous annonce sérieusement l'intention où il était de se montrer dans un rôle tragique.

Nous ne pouvions croire à cet acte de folie; mais un matin on lit dans Paris : « *Mahomet*, tragédie de Voltaire, dans laquelle le citoyen Beaulieu remplira le rôle de Mahomet, suivi de *l'Enrôlement supposé*, comédie de Guillemin, dans laquelle le citoyen Beaulieu remplira celui de Guillaume. »

A cinq heures du soir, une foule immense assiégeait les portes du théâtre de la Cité. Sept heures sonnent, la toile se lève, Beaulieu paraît ceint du turban, le poignard à la hanche gauche ; un silence profond règne dans la salle, à peine osait-on respirer. Pendant la première scène, l'acteur étonne par quelques éclairs, une tirade débitée avec chaleur entraîne les applaudissements ; mais bientôt le naturel revient ; l'acteur s'intimide, s'embarrasse, quelques gestes grivois trahissent le niais par excellence, et avant la fin du troisième acte Mahomet est forcé de quitter la scène ; la veste de laine remplace le dolman damassé, une perruque rousse succède au turban, la prose de Guillemin tue les vers de Voltaire, et le

public, fâché d'avoir affligé un acteur qu'il avait tant aimé, le redemande après la petite pièce; mais le coup était porté! *Mahomet* avait tué *Guillaume*. Quelque temps après, Beaulieu, qui était tombé dans une mélancolie profonde, se brûla la cervelle par une belle journée d'été.

Il était environ quatre heures de l'après-midi; j'allais au théâtre; Beaulieu logeait au deuxième étage sur le devant dans la maison du café qui existe encore aujourdui. Je débouchais par le Pont-au-Change, j'étais sur la place du Palais de Justice, vis à vis le théâtre; j'aperçois Beaulieu à sa fenêtre, je lui fais un signe de loin, il y répond. A peine ai-je fait quelques pas, que j'entends la détonnation d'une arme à feu... C'était l'infortuné comédien qui avait cessé de vivre.

Je me rappelai alors qu'il nous avait dit: « Si » je ne réussis pas, je me tue!... »

Après la fermeture définitive, la salle de la Cité reprit le nom des Veillées, ensuite elle s'appela le bal du Prado, nom qu'elle a toujours conservé depuis.

Le foyer public, et plusieurs autres pièces, sont devenus des loges de franc-maçonnerie. Dans la plus belle, on voit encore un trône et deux fauteuils dans lesquels se sont assis Napoléon et Joséphine, qui y présidèrent une fête d'adoption donnée par le maréchal Lannes et le général

Poniatowski, qui, tous les deux, étaient vénérables de loges.

Il existe à l'entresol un joli petit théâtre bourgeois, où l'on jouait la comédie en société; mais conformément aux ordonnances, M. le préfet de police fit défendre, en 1825, d'y donner des représentations.

Les machines du théâtre furent achetées, en 1808, par M. Bourguignon, directeur de la Gaîté; elles ont été consumées dans l'incendie de 1835, attendu que tout doit finir. Sous la galerie qui conduit de la rue de la Vieille-Boucleric au quai aux Fleurs, on a construit de petites boutiques qui, malheureusement, sont inhabitées; ce lieu étant trop sombre et point assez fréquenté. Les dessous du théâtre sont aujourd'hui transformés en espèces de caves qui servent de serres chaudes, et dans lesquelles les jardiniers et les pépiniéristes déposent, après leur marché, les fleurs et les arbustes qu'ils n'ont point vendus.

Au milieu de ce grand bouleversement, quelques vieilles colonnes sont restées debout.., de vieux chapiteaux sont demeurés en place.... Dans une petite cour on remarque deux ou trois débris de pierres tumulaires qui servent de pavés.

Hélas! peut-être moi-même ai-je foulé aux pieds les noms effacés de quelques martyrs, ou ceux de quelques saints évêques!...

Voilà tout ce qui reste aujourd'hui de l'église de Saint-Barthélemy, édifiée ou réparée par Eudes, roi de Paris.

Qui sait si la Terreur, qui a fouillé les tombeaux, déchiré les suaires, fondu les cercueils, éparpillé les os des morts pour danser à l'entour, n'a pas oublié dans un coin obscur du théâtre quelques unes des saintes reliques que l'évèque d'Aleth y vint déposer lui-même ?...

Pourquoi réveiller les morts ?... je regarde les saints comme fort étrangers aux crimes de la terre; j'aurais voulu que les autels et leurs tombeaux fussent respectés... Je n'aurais jamais voulu voir un lieu consacré au culte devenir un théâtre de mélodrame ou de pantomime, et les chevaux de Franconi hennir et piaffer tout juste à l'endroit où l'on avait célébré les saints mystères.

Paris sera toujours assez grand, ce n'est pas la terre qui manque.

Ah! laissez nos vieilles églises tomber en ruines si vous le voulez; mais respectez toujours leurs pierres noircies par le temps, et les ossements qu'elles recouvrent.

Oui, je le répète, conservez toujours purs les asiles fondés pour la prière. Est-il un homme qui puisse dire : *Jamais je n'aurai besoin de prier ?...*

RAMPONNEAU.

On s'est beaucoup plu, depuis quelques années, à faire revivre les grandes célébrités théâtrales, et l'on a peut-être un peu trop négligé les petites.

Gloire aux grands noms !... c'est justice !..... Mais en faisant l'éloge des officiers, n'oublions pas les soldats. Que les Garrick, les Lekain, les Talma, les Larive, les Saint-Prix, les Molé, les Dugazon, les Fleury soient nos dieux de première classe, j'y consens ; je suis prêt à brûler de l'encens aux pieds de leurs autels. Que les Desgarcins, les Lecouvreur, les Sainval, les Devienne, les Raucourt, les Joly, les Contat, les Duchesnois et tant d'autres femmes illustres reçoivent des couronnes après leur mort, et même de leur vivant, je suis trop galant pour leur refuser des fleurs... Ah ! couvrez-en leurs fronts et leurs tombeaux..., je ne dirai jamais : Assez ! Mais, je le répète, ne soyons pas ingrats envers des noms moins grands. Nos pères leur ont dû des plaisirs, nous leur devons bien quelques souvenirs aussi.

Voilà qui est bien grave : à propos de Ram-

ponneau ; on va me dire : Qu'a de commun un cabaretier des Porcherons avec les noms fameux que vous venez de citer? Je répondrai : Ce nom de cabaretier se rattache à l'histoire de la comédie, il doit être enregistré comme les autres.

Si Ramponneau n'eût vendu que du vin à six sous, s'il se fût borné à faire danser les ouvriers le dimanche et le lundi, certes ce serait une irrévérence grande de mêler son nom à ceux que je viens de citer, mais ce cabaretier a eu l'intention d'être acteur; c'en est assez pour qu'il mérite une mention honorable, surtout dans un ouvrage qui a mis sur son frontispice : *Histoire des petits Théâtres*.

D'ailleurs sa biographie se rattache à celle des auteurs et des comédiens de son époque.

Grégoire Ramponneau, qui régnait aux Porcherons, vers l'an de grâce 1770, a laissé un nom impérissable, parce qu'il est arrivé jusqu'à nous, en passant de bouche en bouche. On trouve encore son image dans plus d'un cabaret, à côté de celle de l'empereur. N'est que l'un est monté sur son cheval de bataille, et que l'autre est à califourchon sur un tonneau.

Ramponneau a été célèbre pendant longtemps, il a frayé avec toutes les notabilités dansantes, mangeantes et buvantes du boulevart du Temple : c'était le Baleine des Porcherons.

Taconnet, qui a laissé des souvenirs au théâtre, comme acteur et comme auteur, allait

souvent, avec son camarade, le fameux Constantin, à la guinguette de Ramponneau-Grégoire.

C'est peut-être à ce nom-là que nous devons la résurrection du refrain que chante Blondel, dans *Richard Cœur-de-Lion.*

« Moi, je pense comme Grégoire,
» J'aime mieux boire. »

Les auteurs du temps, qui travaillaient pour les petits spectacles, allaient chercher des inspirations dans ce cabaret. Dorvigny, qui se disait fils de Louis XV, et qui n'en était pas plus fier pour cela, Dorvigny a été le père des *Jocrisses*, que Brunet devait plus tard immortaliser par son jeu simple et naïf. Ce pauvre Dorvigny allait aussi composer ses romans et ses comédies à la guinguette de Ramponneau, et plus d'un artisan qui buvait avec lui était loin se douter qu'il trinquait avec le fils d'un roi!...

En ce temps-là, les auteurs n'avaient pas de voiture; ils ne gagnaient pas 20, 30, 40 mille fr. par an. Une pièce se payait 20 écus, c'était un prix fait comme un habit (je dirais comme des petits pâtés, si je ne craignais pas d'être un peu trivial).

On jouait les pièces cent fois, deux cents fois, trois cents fois ..; on les jouait toujours... Audinot et Nicolet faisaient fortune; les auteurs mouraient à l'hôpital, et tout allait bien.

Mais nos devanciers vivaient au jour la journée, ils n'avaient point d'ambition; il leur sem-

blait que le mot poète et le mot misère devaient toujours marcher ensemble. Taconnet et son camarade Constantin avaient aussi choisi la guinguette de Ramponneau, de préférence à d'autres... Là, nos acteurs, accoudés devant une bouteille de vin, répétaient leurs rôles en présence du cabaretier célèbre, qui se gaudissait à les entendre. Taconnet et Constantin étaient les plus intrépides buveurs qui fussent au monde. J'ai su d'un vieux comédien nommé Genest, qui jouait la comédie au théâtre de la Gaîté en 1825, qu'une fois ces deux acteurs firent le pari de vider entre eux deux une pièce de cent vingt bouteilles; Ramponneau la fit monter. On commença : les champions s'excitaient par des bons mots, par des saillies; et peu s'en fallut que nos deux fous ne gagnassent le pari. Ils avaient à peu près bu les deux tiers du tonneau, lorsque Constantin vint à chanceler; Taconnet tint bon, lui; mais après quelques nouvelles libations, il demanda une trève d'une heure, une suspension d'armes; les verres furent déposés : alors les témoins, craignant pour ces nobles ennemis, déclarèrent que le combat n'irait pas plus loin, et, pour mettre les parties belligérantes dans l'impossibilité de continuer, ils burent le reste de la futaille, au risque de s'enivrer à leur tour.

Voilà de la charité, ou je ne m'y connais pas... Voilà ce qui s'appelle aimer son prochain plus que soi-même...

Constantin mourut des suites d'une orgie, et son ami Taconnet d'une chute qui lui occasionna une plaie à la jambe. Taconnet, comme auteur, ne manquait ni d'esprit ni de gaîté; il a laissé plus de quatre-vingts pièces de théâtre, dont cinquante au moins sont imprimées.

On lit dans les mémoires secrets de Bachaumont : « Le sieur Taconnet, auteur et acteur » de chez Nicolet, vient de s'exercer sur un sujet » plus noble; il a, de l'agrément de la police, fait » imprimer des *stances sur la mort de la reine*, » en forme d'élégie. Il faut avouer que, si cet » ouvrage fait honneur au cœur de cet *histrion*, » il dégrade singulièrement l'héroïne. On est » surpris, d'après l'oraison funèbre du père » de Pau, si fameuse par son ridicule et par l'é- » clat scandaleux qu'elle fit à la mort de mon- » seigneur le dauphin, que l'on n'ait pas exa- » miné de plus près la pièce burlesque du sieur » Taconnet : il est des éloges qui doivent être » interdits à de certaines bouches »

Cet *histrion!....* à propos d'un ouvrage que l'on reconnaît être l'œuvre du cœur? Pourquoi serait-il interdit à un mauvais poète de célébrer les vertus d'un bon prince, ou la gloire d'un grand capitaine?

Je suis convaincu d'avance que les vers de Taconnet n'étaient pas forts; mais, puisque l'intention était bonne, l'intention devait le faire

absoudre, ou du moins le mettre à l'abri d'une grossière injure.

On trouvera peut-être ma remarque minutieuse; mais je défends mon héros, moi!.... J'ai mis Taconnet sur la scène des Variétés avec mon spirituel collaborateur et ami Merle. Tiercelin l'a fait revivre, grâce à son jeu si gai, si vrai, si entraînant; Tiercelin, cet acteur inimitable dans son genre, qui a si bien représenté le peuple.

C'est à Tiercelin que l'on pourrait appliquer ce vers d'une chanson de Béranger, faite pour une occasion plus grave :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

Si je ne réhabilitais pas la mémoire de ce pauvre Taconnet, je commettrais le crime de lèse-reconnaissance.

A force de hanter les comédiens, voilà-t-il pas qu'un jour maître Ramponneau se sent une velléité de comédie; nouveau Thespis, il pense à s'élancer d'un tonneau sur le théâtre; ses amis l'encouragent; il n'hésite plus, et va s'engager dans la troupe d'un sieur Gaudon, directeur d'un spectacle forain.

Un rôle lui est confié; il l'apprend, le répète mais, au moment de débuter, il lui prend scrupule; il a peur du diable et de son curé, ne veut plus être comédien.

Le directeur, qui comptait beaucoup plus sur le nom de Ramponneau que sur son talent, le directeur, qui n'avait point engagé l'acteur, mais bien plutôt le marchand de vin, exige que celui-ci tienne son marché.

Refus de la part de Ramponneau; sommations; assignations, procès de la part de Gaulon, scandale; les journaux retentissent de l'aventure, on compose une complainte sur Gaulon et ses malheurs; on fait des paris pour et contre, on s'entretient à Versailles de ce procès burlesque; le comte d'Artois tient pour *Gaulon*, Monsieur (comte de Provence, depuis Louis XVIII) pour *Ramponneau*.

Cependant, au dire de Voltaire, ce procès ne fut pas jugé. Mais on doit penser, après tout le bruit qu'il fit, combien la vogue de Ramponneau grandit encore.

Les voitures armoriées, les équipages stationnaient à sa porte...; on retenait des salons huit jours à l'avance, on allait dîner chez lui, seulement pour le voir..., l'entendre... Dès lors, tout se fit à la Ramponneau.

On dansait à la Ramponneau..., on chantait à la Ramponneau..., on buvait à la Ramponneau.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une tradition populaire a prétendu que l'influence du clergé avait été pour quelque chose dans cette affaire. Ramponneau gagna son procès, ou, pour

mieux dire, ce procès fut arrangé, moyennant une somme d'argent que l'on donna à Gaudon. Toutefois je ne garantis pas le fait.

Son curé serait intervenu en disant : « Qu'il » était scandaleux que l'on voulût contraindre » un homme à se faire comédien, que, du mo- » ment que son ouaille avait vu le précipice » ouvert sous ses pas, il était libre de revenir; » que l'on ne pourrait pas forcer un chrétien » à se damner de gaîté de cœur; que ce serait un » funeste exemple à donner...; que d'ailleurs il » y avait déjà bien assez de comédiens, qu'il » n'y en avait que trop même, et qu'il fallait » saisir l'occasion d'arracher un malheureux à » la damnation éternelle. »

Pour que rien ne manquât à la gloire de Ramponneau, Voltaire fit un plaidoyer en sa faveur; dans ce plaidoyer, le philosophe établit un parallèle entre la profession de comédien et celle de cabaretier, parallèle qui pourrait donner quelque autorité à ce que j'ai dit plus haut.

Ce plaidoyer, que Ramponneau est censé prononcer lui-même devant ses juges, renferme d'excellentes plaisanteries et de bons arguments :

« Messieurs mes juges, » y dit-il, « je suis » baptisé, et mon nom est *Saint-Genest de Ramponneau*, cabaretier de la Courtille. Vous avez » tremblé, ô *Gaudon!* ma partie! et vous, son » éloquent défenseur, tremblez à ce nom de

» *Saint-Genest*, qui, ayant paru sur le théâtre » de Rome, comme vous voulez me produire » sur celui du boulevart (ou boulevert), fut » miraculeusement converti en jouant la co- » médie; il convertit même une partie de la » cour de l'empereur, si l'on m'a dit bien vrai; » il reçut la couronne du martyre, si je ne me » trompe. Vous me préparez, maître *Beau-* » *mont*, un martyre plus cruel; vous me criez » d'une voix triomphante : *Ramponneau, mon-* » *trez-vous, ou payez...* Je ne paierai point, mes- » sieurs, et je ne me montrerai point sur le » théâtre. J'ai fait un marché, il est vrai; mais, » comme dit le fameux Grec dont j'ai entendu » parler à la Courtille : *Si ce que j'ai promis est* » *injuste, je n'ai rien promis.*

» M. *Beaumont* prétend que si *Jean-Jacques* » *Rousseau*, citoyen de Genève, s'est fait voir » marchant à quatre pattes sur le théâtre des » marchés Saint-Germain (1), *Genest de Ram-* » *ponneau* ne doit point rougir de se montrer sur » ses deux pieds; mais la cour verra aisément » le faux de ce sophisme. *Jean-Jacques* est un » hérétique, et je suis catholique; *Jean-Jacques* » n'a comparu que par procureur, et l'on veut » me faire comparaître en personne : *Jean-*

(1) Dans la comédie des *Philosophes* de Palissot, J.-J. Rousseau était représenté marchant à quatre pattes, et mangeant des laitues toutes crues.

» *Jacques* a comparu en dépit des lois, et c'est » en vertu des lois qu'on veut me montrer au » peuple. *Jean-Jacques* a été faiseur de comé- » dies, et moi je suis un honnête cabaretier; » on sait ce qu'on doit à la dignité des pro- » fessions. *Neron* voulut avilir les chevaliers » romains jusqu'à les faire monter sur le théâ- » tre..., ; mais il n'osa y contraindre les caba- » retiers.

» Que dira maître Beaumont si je lui montre » les saints rituels où sont excommuniés les » fauteurs de théâtre, c'est à dire les rois, les » primats, les *Sophocle* et les *Corneille!* Un ca- » baretier, au contraire, est essentiellement de » la communion des fidèles, puisque c'est chez » lui que les fidèles boivent et mangent. » Tout le plaidoyer de Voltaire est écrit dans le même style; c'est toujours la religion qu'il oppose au théâtre et aux comédiens.

Je n'affirmerais pas que ce fût un cas de conscience qui fit reculer Ramponneau au moment de devenir acteur. Si cela est, à quoi a-t-il tenu qu'un cabaretier des Porcherons ne devînt un comédien..., et peut-être un bon comédien!... A la peur du diable!... En vérité, il faut convenir que la destinée d'un homme tient souvent à bien peu de chose.

LE BOULEVART DU TEMPLE.

La seul' prom'nade qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule où j' m'en donne, où c' que j' ris,
C'est l' boul'vart du Temple à Paris.
DÉSAUGIERS.

Charles Nodier a dit, en parlant de la route du Simplon, que Napoléon fit creuser d'une manière si miraculeuse : *Le malheureux!.... il m'a gâté mes Alpes!....* Ce mot n'a rien d'exagéré. Or, il en est des plus petites choses comme des plus grandes. Moi aussi, j'ai eu mes phrases d'indignation ; et lorsque je me promène aujourd'hui de l'emplacement où était Paphos au café Turc, et que je reviens de la rue d'Angoulême à l'hôtel Foulon, je m'écrie à mon tour : *Les malheureux! ils m'ont gâté mon boulevart du Temple!*

Nos pères l'avaient vu commencer, grandir, prospérer, ce fameux boulevart, dont le nom est Européen. C'était une kermesse parisienne, une foire perpétuelle, un landit de toute l'année. On y trouvait à rire, à jouer, à se délasser de jour et

de nuit ; c'était le rendez-vous de la meilleure société ; une foule de voitures brillantes y stationnaient On bravait le froid et le chaud pour y entendre un paillasse qui, n'en déplaise à Débureau, avait aussi son mérite. Ce paillasse, qui se nommait le père Rousseau, s'était fait une réputation en chantant en plein air :

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est z'arrivé trois gros vaisseaux,
Les matelots qui sont dedans,
Ce sont, ma foi! de bons enfants.

J'en ai vu les débris, moi, de ce bon gros paillasse, et je me suis courbé respectueusement devant lui.

Je puis affirmer que jamais paillasse ne fut plus drôle, ni plus complet; ce n'était pas le visage pâle et blême de Débureau, ce n'était pas son jeu savant et grave, ni ses poses artistiques, ni ses clignements d'yeux si expressifs!... c'était une figure pleine, rouge, bourgeonnée ; c'était la gaîté du peuple dans tout son débraillé!... Impossible de ne pas rire comme un fou du roi, en voyant ses grimaces, en entendant sa voix rauque et brisée ; il jouait ses chansons, comme Débureau ses pantomimes, car mon paillasse était aussi un grand acteur!... Ne croyez pas qu'il répétait comme un élève du Conservatoire; non, il mettait dans son débit de l'esprit, du mordant ; sa physionomie était d'une mobilité

surprenante. Je gage que, s'il vivait encore, il serait à la hauteur de l'époque, et que la littérature capricieuse qui nous fait un grand homme chaque matin, en déjeûnant chez Tortoni ou au café de Paris, aurait découvert autant de drame dans mon paillasse qu'elle en a trouvé dans Débureau.

Combien j'étais heureux quand, les poches pleines de marrons et de châtaignes, le vieux père Motet, notre bon précepteur, nous conduisait, les quintidis et les décadis, au jardin de l'Arsenal, et nous permettait de faire une halte devant le théâtre des Pantagoniens. Nous restions des heures entières à contempler le père Rousseau, ce paillasse classique!... A peine osions-nous respirer, tant nous avions peur de perdre un de ses gestes, une de ses contorsions. Jeunes hommes d'aujourd'hui, respectez les souvenirs des hommes d'autrefois; libre à vous d'adorer César! mais permettez-moi d'admirer Pompée!

Avant la révolution (celle de 1789, bien entendu), il n'y avait que six théâtres sur le boulevart du Temple; les principaux étaient : le spectacle d'*Audinot*, *les Associés*, dont un sieur Salé était directeur, *les Grands Danseurs du Roi*, fondés par Nicolet, le théâtre *des Délassements comiques*, celui *du Lycée dramatique*, qui avait été bâti pour les élèves de l'Opéra... le *Salon de Figures* du sieur Curtius, qui était

à la place qu'occupent aujourd'hui les *Funambules*.

Le boulevart du Temple a eu ses célébrités dramatiques.

Une actrice nommée Louise Masson, après avoir débuté à la Comédie-Italienne, vint jouer chez Audinot *la Belle au Bois dormant*. Deux cents représentations ne suffirent pas pour rassasier le public. La cour et la ville (comme on disait alors) voulurent voir cette actrice extraordinaire. Les journaux du temps assurent que cette demoiselle Masson était d'une beauté remarquable. Elle reçut les hommages de tout ce qu'il y avait d'aimable et de riche à Paris. Elle dissipa en folles dépenses des sommes considérables; et, après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, je l'ai vue... moi... je l'ai vue, en 1803, pauvre et misérable, affublée d'une robe de gaze en hiver, chanter avec un ancien comédien de province, sur ce même boulevart, témoin de ses triomphes, les duos du *Tableau parlant* et de *Blaise et Babet*. Tous deux faisaient des gestes, des agaceries comme s'ils eussent encore été sur un théâtre. Quand la scène était jouée, le vieillard faisait humblement la quête, en disant : « Messieurs, ayez pitié de » mademoiselle Louise Masson, qui a fait courir tout Paris chez Audinot, dans *la Belle au* » *Bois dormant!* » Ce spectacle faisait peine à voir!... et j'ai souvent senti mes yeux humides



en déposant ma modeste offrande dans la petite tasse de porcelaine.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le boulevart du Temple, à cette époque, était une foire perpétuelle; son aspect était pittoresque. Outre les quatre théâtres dont j'ai parlé, on y voyait des baraques de bois occupées par des bateleurs qui montraient des animaux vivants; deux ou trois estaminets ou cafés borgnes, et des maisons isolées et mal bâties. Deux modestes restaurants, Bancelin et Henneveu, étaient les seuls établissements où les gens du monde fissent des parties fines. Bancelin et le Cadran-Bleu n'étaient pas, à cette époque, au dessus de nos plus modestes cabarets d'aujourd'hui. Si les Vadé, les Favart, les Saint-Foix revenaient à présent, ils pourraient chercher longtemps la petite porte par où ils entraient pour faire leurs orgies, après la chute ou le succès de leurs ouvrages.

Une jolie fille, nommée Fanchon, était la bayadère de ces deux cabarets; elle venait au dessert chanter des couplets de Collé, de Piron, de l'abbé de Lattaignant, et recevait, entre le champagne et le café, des marques de la satisfaction des convives.

MM. Bouilly et Joseph Pain ont, dans une charmante pièce jouée au Vaudeville, il y a trente-deux ans, remis à la mode cette *Fan-*

chon la Vielleuse, si célèbre au boulevart du Temple.

En 1791, un décret de l'Assemblée nationale proclama la liberté des théâtres. Le boulevart du Temple ne resta pas en arrière ; aussi, dans l'espace de deux ans, vit-on s'ouvrir sur ce boulevart une foule de nouveaux spectacles ; ajoutons à ceux que je viens de citer : *les Elèves de Thalie, les Petits Comédiens français* et le *Théâtre Minerve ;* le *café Godet*, le café *de la Victoire*, où l'on jouait la comédie, sans compter des marionnettes, des cabinets de physique, de curiosités, etc., etc.

J'étais enfant..., bien enfant, mais je me rappelle encore combien ce boulevart était animé. A midi, les parades commençaient ; à peine un paillasse avait-il fini, qu'un autre lui succédait deux pas plus loin. On entendait le son aigre d'une clarinette, le bruit sourd de la grosse caisse, les cymbales qui vous brisaient le tympan : et puis, les cris des marchands et des marchandes : « Ma belle orange! ma fine orange! Ça brûle.., ça brûle... A la fraîche, qui veut boire?. » C'était étourdissant, c'était assourdissant... Mais c'était fou.., original.., varié..; c'était palpitant, c'était vivace!

Les spectacles des boulevarts jouaient comme les autres des pièces révolutionnaires; seulement, lorsque celui du Vaudeville ou des Italiens obtenait un grand succès dans ce genre, il autorisait



les petits théâtres à les jouer, afin de répandre plus vite parmi le peuple les sentiments patriotiques. C'est ainsi que j'ai vu représenter à l'Ambigu et aux Délassements *l'Heureuse Décade*, *la Nourrice républicaine*, *Encore un Curé*, *la Fête de l'Égalité*, et d'autres pièces du répertoire du Vaudeville.

Lorsque l'horizon commença à s'éclaircir, les petits théâtres imitèrent les grands, ils donnèrent aussi des ouvrages de réaction.

De 1800 à 1825, les théâtres du boulevart du Temple subirent de grands changements dans les genres et dans les acteurs.

Que de renommées j'aurais à enregistrer depuis cinquante ans, que de gloires y sont venues naître, briller et s'éteindre!!!...... Les Révalard, les Vicherat, les Bithmer, les Joigny, les Laffitte, les Corse, les Gougibus, les Raffile! que de femmes à talent : les Flore, les Lévêque, les Planté, les Julie Pariset, les Lagrenois, les Bourgeois, les Picard, les Leroi!...

Les Picardeaux, les Blondin, les Beaulieu, les Béville, les Mayeur se retirèrent devant les Marty, les Dumesnil, les Vigneaux, les Lafargue, les Frenoy, les Basnage, les Grévin. La belle Julie Diancourt céda le trône à la belle Dumouchel; la belle Dumouchel abdiqua en faveur de la sensible Hugens; la sensible Hugens céda sa place en pleurant à la sentimentale Adèle Dupuis. Mesda-

mes Verneuil, Eugénie Sauvage, et Lemesnil (1) furent remplacées par mesdames Nongaret, Rougemont, Théodorine, qui suivent les traces de leurs devancières; elles plairont comme elles, brilleront comme elles, et passeront comme elles... : *sic transit gloria mundi!*

Une génération nouvelle d'auteurs vint remplacer celle dont l'étoile pâlissait alors; les Arnould, les Pariseau, les Gabiot, les Dorvigny, les Pompigny, les Guillemain, les Beaunoir, les Maillot, les Coffin-Rosny, les Camaille Saint-Aubin, les Aude abandonnèrent le champ de bataille aux Guilbert-Pixérécourt, aux Dubois, aux Hapdé, aux Cuvelier, aux Caignez, aux Villiers, aux Bernos, aux Léopold, aux Frédéric, aux Boirie, etc., etc.

La Forêt d'Hermanstadt chassa *la Forêt-Noire*, *le Maréchal de Luxembourg* tua *le Maréchal des Logis*, *Pierre de Provence* n'osa plus se montrer devant *la Femme à deux Maris*, *la Tête de Bronze* écrasa *Dorothée*, *le Masque de Fer* tomba devant *l'Homme à trois Visages*, et *l'Héroïne américaine* battit en retraite devant *le Siége du Clocher*.

Ce que je regrette le plus aujourd'hui dan

(1) Ces trois actrices n'ont fait que changer de scène; elles brillent encore : mademoiselle Verneuil au Français, mademoiselle Eugénie Sauvage au Gymnase et madame Lemesnil au Théâtre du Palais Royal.

le mélodrame, c'est l'absence totale du niais obligé. Les niais du mélodrame étaient, quoi qu'on en dise, une délicieuse création. Je ne sais pourquoi on les a chassés du boulevart; quand on voudra, on pourra les retrouver; les niais ne meurent jamais en France! les niais sont morts, vivent les niais! jamais la race des niais ne se perdra!... Ils changent de tréteaux; voilà tout.

Le boulevart du Temple a eu, dans nos derniers temps, deux niais célèbres, Bobèche et Galimafré. Bobèche a tenu avec dignité le sceptre de la parade; sa réputation a été grande, ses succès pyramidaux. Bobèche était malin, caustique et sous sa veste rouge, son chapeau gris à cornes, avec un papillon dessus, il a souvent dit de grosses vérités en plein air; aussi la police a-t-elle été plus d'une fois obligée de le rappeler à l'ordre. Bobèche a joui de tous les priviléges accordés aux supériorités, il a été jouer chez des grands seigneurs, chez les ministres, chez les banquiers, on avait Bobèche comme on aurait eu un grand acteur. Bobèche a fait aussi des tournées dans les départements, il a donné des représentations extraordinaires. Lassé de travailler pour les autres, il prit la direction d'un petit spectacle à Rouen. Depuis longtemps on n'entend plus parler de lui. S'il existe encore, je désire que ces lignes lui parviennent; s'il est mort, je serai fier d'avoir

fourni quelques matériaux qui serviront un jour à compléter sa biographie.

Galimafré n'a pas eu autant de renommée que Bobèche ; cependant il a tenu un rang honorable parmi les paillasses ; c'était ce qu'on appelle un niais balourd. Bobèche était populaire, Galimafré populacier. Il y a tant de nuances dans le talent ! ! ! Galimafré a quitté le théâtre, sans pour cela quitter les planches ; il s'était fait garçon-machiniste à l'Opéra-Comique. Tel le traitait avec dédain, qui ne savait pas que cet homme, remuant un châssis ou relevant un coulisseau, avait tenu la foule en extase devant lui !... Ainsi le béotien de Paris, qui se promène aux Tuileries le dimanche, ignore, en regardant un bloc de marbre, qu'il vient de passer devant un Spartacus ou un Annibal.

On laissa pourtant subsister, par grâce spéciale, deux ou trois petits spectacles de bamboches, en les obligeant à se renfermer dans des danses de cordes, des pantomimes, des tours de forces, etc., etc. Mais, de même que la goutte d'eau creuse le rocher, que l'araignée refait sa toile, peu à peu les petits théâtres empiétèrent sur leurs voisins. L'empire fermait les yeux, la restauration fut douce à leur égard : déjà depuis longtemps madame Saqui et les Funambules excitaient les récla-

mations de la part des autres administrations.

Quand la révolution de juillet arriva, la liberté fut proclamée, la licence n'était pas loin. Aujourd'hui le boulevart du Temple est dans un état complet d'anarchie ; on joue le répertoire de l'Opéra-Comique chez madame Saqui, celui de la Comédie-Française aux Funambules, les vaudevilles du Gymnase au Petit-Lazzari.

Me voilà arrivé à l'époque qui a démoli de fond en comble le boulevart du Temple. Le romantique qui, semblable au ver de la tombe, a rongé sourdement la littérature ancienne, a tenu ce qu'il avait promis. Il a dit : Renversons d'abord les vieilles statues, et nous verrons ce que nous mettrons sur les piédestaux. Ainsi, petit à petit, le vieux mélodrame s'est vu déchiqueté par lambeaux ; et en quelques années, il a fallu que *les tyrans*, *les chevaliers*, *les enfants de cinq ans muets et courageux*, *les brigands*, *les vieillards vénérables*, etc., cédassent le pas aux adultères, aux homicides, aux parricides, aux fratricides, aux infanticides, et à toutes les horreurs en *ides*. Le moyen-âge a débordé partout comme un torrent, et au lieu de mes bonnes tirades de mélodrames, bien ronflantes, bien sonnantes...; au lieu de : *Monstre, tu recevras le juste châtiment dû à tes horribles forfaits!... Scélérat! apprends que tôt ou tard le*

crime est puni, et la vertu récompensée... Gardes! qu'il soit chargé de fers, et plongé dans un cachot avec les honneurs dus à son rang... Allez, vous m'en répondez sur votre tête! Vous n'entendrez plus que ces mots : *Mignons, compagnons, ma dague, Truands, Maugruants, souffreteux, malédiction!... pitié!... damnation!... Arrière, à la hart! à la rescousse, enfer!...* C'est tout à fait une nouvelle langue, je doute fort que les cuisinières qui mangent des pommes au parterre, que le gamin qui croque des noisettes à l'amphithéâtre des troisièmes loges, puissent jamais se fourrer ce vocabulaire dans la tête.

Un seul théâtre sur le boulevart me paraît digne des anciens jours; c'est celui du Cirque-Olympique. Quand on y parle, au moins les spectateurs comprennent, et puis la poudre et les coups de fusil empêchent d'entendre. C'est un établissement bien utile et bien dirigé.

Offrir au peuple le tableau de nos fastes militaires, lui montrer en actions nos gloires, nos triomphes, nos revers et nos malheurs, c'est lui faire faire, ainsi que je l'ai dit, un cours d'histoire à sa portée, c'est l'instruire en l'amusant; *utile dulci.*

Le salon des figures du sieur Curtius est le seul établissement qui n'ait pas subi de changements. Depuis soixante ans, il est toujours le même, il n'a ni gagné ni perdu. Il est humble et modeste, avec sa petite entrée, son

aboyeur à la porte, et ses deux lampions.

Quant à son factionnaire en cire, c'est un farceur, voilà pour ma part quarante ans que je le connais.

Je l'ai vu soldat aux gardes-françaises, hussard Chamborand, grenadier de la Convention, trompette du Directoire, guide consulaire, lancier polonais, chasseur de la garde impériale, tambour de la garde royale, sergent de la garde nationale; dimanche dernier, il était garde municipal, j'ai manqué de dire *gendarme*; j'oubliais qu'ils avaient tous été tués pendant les trois jours de juillet.

Quand vous entrez dans le salon, vous le trouvez tel qu'il était dans l'origine, noir et enfumé. Les figures nouvelles relèguent par derrière les figures anciennes, comme le roi qui arrive à Saint-Denis fait descendre son successeur dans la tombe, pour prendre sa place sur la dernière marche du caveau. Cependant vous y retrouverez, comme à la porte, des visages de votre connaissance. Que de célébrités bonnes ou mauvaises! que de héros, de savants, de gens vertueux, de scélérats, le sieur Curtius a passés en revue depuis l'ouverture de son muséum! Je crois pourtant qu'on a plus souvent changé les habits que les figures. Je ne serais pas surpris que Geneviève de Brabant fût devenue la bergère d'Ivry; que Charlotte Corday eût prêté son bonnet à la belle

écaillère ; que Barnave représentât aujourd'hui le général Foy, et que la moustache de Jean Bart eût servi à faire celle du maréchal Lannes. Ce qui surtout n'a pas bougé de place, c'est le grand couvert où sont réunis tous les rois. On y a vu Louis XV et son auguste famille ; le Directoire et son auguste famille, les trois consuls et leur auguste famille ; l'empereur Napoléon et son auguste famille ; Alexandre, Guillaume, François et leurs augustes familles ; Louis XVIII et son auguste famille ; Charles X et son auguste famille ; et nous y voyons aujourd'hui Louis-Philippe et son auguste famille !

Je ne parlerai pas des fruits qui composent le dessert ; je puis affirmer que les pommes, les poires, les pêches, les raisins étalés sur cette auguste table sont les mêmes que j'y ai vus il y a trente ans... Je ne crois même pas qu'ils aient été époussetés depuis : je trouve, du reste, qu'il est un peu cavalier d'offrir à des têtes couronnées des fruits que le plus petit marchand de la rue Saint-Denis ne voudrait pas donner à ses commis.

Aujourd'hui le boulevart du Temple n'est plus une spécialité, c'est un boulevart comme un autre, et bientôt ce ne sera plus qu'une rue de Paris. Quoiqu'on y compte six spectacles, il est triste et désert ; ce n'est que vers sept heures du soir que l'on commence à entendre un peu de bruit, à voir un peu de mouvement ;

mais on n'y trouve plus comme autrefois des parades en dehors; que n'y voyait-on pas dans son bon temps !..... On y voyait des oiseaux qui faisaient l'exercice, des lièvres qui battaient la caisse, des puces qui traînaient des carrosses à six chevaux; on y voyait mademoiselle Rose, la tête en bas et les pieds en l'air, en équilibre sur un chandelier; on y voyait mademoiselle Malaga à la crapaudine sur un plat d'argent; on y voyait des escamoteurs, des joueurs de gobelets; on y voyait des curiosités de toutes façons; on y voyait la passion de Cléopâtre à côté de celle de Jésus-Christ; on y voyait des nains, on y voyait des géants, on y voyait des hommes-squelettes, des femmes qui pesaient huit cents livres; on y voyait des gens qui avalaient des serpents, des cailloux, des fourchettes; on y voyait des enfants qui buvaient de l'huile bouillante, d'autres qui marchaient sur des barres de fer rouges... On y voyait des phénomènes; j'y ai vu une femme sauvage!!! .. Enfin, Munito, le fameux Munito, ce chien qui calculait aussi bien qu'un ministre des finances, n'a pas rougi d'y donner des représentations.

Pauvre boulevart du Temple! tu périras comme le reste!... A chaque mutilation que je te vois subir, je m'écrie avec l'accent de la douleur :

Encore une pierre qui tombe
Du boulevart de la Gaîté !

On aura beau me dire : « Voyez ces belles » maisons à six étages ! regardez ces boutiques » superbes ! » J'y chercherai longtemps de l'œil mes cafés noirs et borgnes, mes baraques de bois devant lesquelles je m'arrêtais béant ! Et mademoiselle Rose ! et mademoiselle Malaga ! et Bobèche ! et Galimafré ! et mon vieux paillasse, à moi, qui est-ce qui me les rendra ?...

En sera-t-il plus gai, ce pauvre boulevart, quand vous y aurez enfoui des carrières de moellons ? quand vous en aurez fait une rue de Rivoli ! vous me l'éclairez au gaz !!! Welsches !!! Alors, je n'ai plus qu'à dire comme les augures de Rome, aux jours des grandes calamités : *les Dieux s'en vont !!!*

Oui, je le répète : « Vous m'avez abîmé mon » boulevart du Temple !.. »

LES PARADES.

On vient de lire, dans le chapitre précédent, que le boulevart du Temple a été le rendez-vous des parades et des paradistes. Le père Rousseau, Bobèche, Galimafré et d'autres

ont les noms m'échappent ont amusé pen-
ant un demi-siècle les cuisinières, les éco-
ers, les bonnes d'enfants, ainsi que les jeunes
oldats, qui attendaient béants, devant les no-
abilités de la farce, qüe la retraite battît pour
egagner lentement leur caserne du faubourg
u Temple, ou celle de l'*Ave-Maria.*

Je crois que pour compléter, autant que pos-
ble, cette partie du volume spécialement consa-
rée aux petits spectacles, les lecteurs ne seront
as fâchés que je leur donne un échantillon de ce
ui se disait et de ce qui se dit encore aujourd'
'hui sur les boulevarts et les places publiques.
ne chose à remarquer, c'est que la *parade* est
e seul *genre de littérature* qui n'ait pas fait de
rogrès. Ce sont toujours les mêmes bêtises,
etournées, arrangées, selon le plus ou le moins
le génie de celui qui les débite.

Il en est qui sont désespérantes de vieillesse
t de nullité. Je le dis à regret, la parade est
estée stationnaire au milieu du mouvement
général; il paraît que les révolutions ne sont
as pour elle. Son intellect est borné, elle ne
omprend pas le progrès, ou peut-être craint-
elle, en innovant, de perdre sa vieille physiono-
mie..

Voici une parade qui date au moins de
rente ans, je l'ai entendue dernièrement, à
peu près telle que je l'avais ouïe dans mon en-
fance.

LE COMMERCE.

CASSANDRE, PAILLASSE.

CASSANDRE, *appelant.*

Paillasse...

PAILLASSE.

Matelas.

CASSANDRE.

Comment, que veut dire cette réponse?... drôle, tu mériterais...

PAILLASSE.

Dame! vous me parlez de paillasse, je vous parle de matelas... Monsieur, faites-moi un croquet?...

CASSANDRE.

Comment, un croquet?...

PAILLASSE.

Oui, un croquet, un colifichet, un plaisir, si vous l'aimez mieux...

CASSANDRE.

Ah! je comprends le mot; le butor avec son croquet!... Eh bien! que me veux-tu? ..

PAILLASSE.

Faites-moi le croquet.., le plaisir, le colifichet de m'écouter....

CASSANDRE.

Allons, j'écoute...

PAILLASSE.

Je viens vous dire que je m'en vais de chez vous...

CASSANDRE.

Tu veux me quitter?... pourquoi cela?... est-ce que tu n'es pas content de tes gages?...

PAILLASSE.

Monsieur, ce n'est pas par intérêt que je vous sers...

CASSANDRE.

Alors pourquoi veux-tu me quitter..; est-ce que tu vas te marier?...

PAILLASSE.

Pas si bête!... vous savez bien que j'en suis à ma douzième femme.., et que je n'en ai pas encore eu une qui ait aussi bonne envie de vivre qu'elle?

CASSANDRE.

Dis-moi, alors, ce qui te dégoûte de mon service?...

PAILLASSE.

Je ne suis pas dégoûté de vous, Monsieur, ni de madame votre femme, qui est bien aimable pour moi quand vous n'y êtes pas...

CASSANDRE.

Insolent!...

PAILLASSE.

C'est que j'ai une sœur qu'un milord vient

d'établir..; elle ne peut se passer de moi.., je lui serai utile dans son commerce...

CASSANDRE.

Et quel commerce?...

PAILLASSE.

Ah! monsieur, un commerce conséquent; elle tient des pièces de velours, de pékin, de lévantine, de percale, de poii-de-soie, du gourgouran, des mousselines, des batistes, du piqué, du linon, des dentelles, du drap de soie, des cachemires, du patincote, du casimir, du papier brouillard, des os, des cornes, des peaux de lapin, des chiens, des chats et des rats morts..

CASSANDRE.

Comment, elle vend du velours et des cornes?... des cachemires, des dentelles et des os, du casimir, du linon avec des lapins, des chiens, des chats, du linon et des rats morts?.. Allons, tu perds la tête ou tu te moques de moi..; je vais te donner cent coups de bâton, si tu ne me dis pas ce qu'il en est.

PAILLASSE.

Eh bien! monsieur, puisqu'il faut vous l'avouer, sachez que ma sœur est lingère au petit crochet. ; quand je vous ai dit qu'elle avait des pièces de drap de soie, d'écarlate, qu'elle tenait des papiers, des cornes, des os..; je ne vous ai pas menti.

CASSANDRE.

Il est vrai que je suis dans mon tort... va-t'en chez ta sœur, mon ami, puisque tu aimes le commerce ; moi, de mon côté, je vais chercher un fidèle serviteur pour te remplacer.

(Ils sortent.)

DEUXIÈME PARADE.

LE VOYAGE.

Celle-ci est restée comme une tradition. MM. Cogniard frères, les spirituels pourvoyeurs de tableaux populaires du théâtre du Palais-Royal, viennent de reproduire cette parade dans leur amusant vaudeville *Bobèche et Galimafré*.

On peut juger, par le rire qui accueille Touzez et Leménil quand ils la jouent, de la gaîté qu'y mettait mon vieux paillasse Rousseau, quand je la lui entendais débiter dans mon enfance.

CASSANDRE, PAILLASSE.

CASSANDRE, *appelant.*

Paillasse, viens ici, mon ami, tu m'as dit que tu venais de voyager?...

PAILLASSE.

Oui, monsieur Cassandre, je sors de voyager dans la marmite...

CASSANDRE.

Tu as voyagé dans la marmite ? tu veux dire dans l'Amérique, paillasse?...

PAILLASSE.

Oui, monsieur, dans l'Amérique.., dans la Suie...

CASSANDRE.

Imbécille !. . dis-donc dans l'Asie...

PAILLASSE.

Oui, dans l'Asie, vers l'hydropique du Cancer...

CASSANDRE.

Vers le tropique du Cancer?...

PAILLASSE.

C'est juste; vers le tropique du Cancer. Dans ce pays-là, j'ai traversé dix-sept lieues de moutarde sans éternuer... vers les cannes à dards...

CASSANDRE.

Vers le Canada. ; qu'il est bête !

PAILLASSE.

Vers le Canada, à la nouvelle Écorce.

CASSANDRE.

A la Nouvelle-Ecosse, sot!...

PAILLASSE.

A Notre-Dame.., ville considérable de la Hollande.

CASSANDRE.

Dis-donc, Rotterdam, ignorant!

PAILLASSE.

Oui, Rotterdam..., chez mademoiselle Virginie, mademoiselle Cécile, mademoiselle Malaga...

CASSANDRE.

Dans la Virginie, dans la Sicile, à Malaga...

PAILLASSE.

Oui; et à Ote-toi-d'ici ..

CASSANDRE.

A Otaïti... butor!. .

PAILLASSE.

Dans la capitale de montpied?...

CASSANDRE.

Comment, dans la capitale de montpied?... Le butor! je suis sûr qu'il veut dire dans la capitale du Piémont.

PAILLASSE.

Oui, c'est cela, dans la capitale du Piémont, j'ai vu des gens très polis.

CASSANDRE.

Dis-donc que tu as vu Tripoli, c'est un pays...

PAILLASSE.

Un angeola...

CASSANDRE.

Angola.... Dis-nous comment tu as voyagé?....

PAILLASSE.

Par mer, dans de vieux seaux ..

CASSANDRE.

Dis-donc dans des vaisseaux...

PAILLASSE.

Oui, une fois en pleine mer, nous avons été assaillis par un ours...

CASSANDRE, *étonné.*

Par un ours ?...

PAILLASSE.

Oui, un ours qui a des gants.

CASSANDRE.

Il veut dire un ouragan. . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Et comment vous en êtes-vous tirés ?

PAILLASSE.

Monsieur, je fus avalé par une baleine...

CASSANDRE.

Par une baleine ?...

PAILLASSE.

Oui, monsieur, j'y suis resté quinze jours à me régaler de saumons, de lamproies, de sardines, de morues, de raies bouclées, de merlans... Mais, comme je ne voyais pas clair dans le ventre de la baleine, et que je voulais en sortir, je me souvins que j'avais du jalap dans ma poche, je tirai deux ou trois pincées de ce laxatif, j'en farcis les intestins du *ça suffit...*

CASSANDRE.

Comment, ça suffit ?. . que veux-tu dire par là ?... je ne t'entends point, paillasse...

PAILLASSE.

Quoi! vous ne savez pas ce que c'est qu'un ça suffit ?...

CASSANDRE, *cherchant*.

Non..; un moment ; je crois que j'y suis..; oui..., m'y voici ; il veut dire un *cétacé*.

PAILLASSE.

Oui, monsieur..., justement, un c'est assez, vous m'en faites souvenir, *c'est assez*, ou *ça suffit*, est-ce que ce n'est pas la même chose ?...

CASSANDRE.

Je te l'ai dit cent fois, paillasse, il y a plusieurs espèces de poissons, des cétacés, des testacés et des crustacés.

PAILLASSE.

Pardine.., je le sais bien, des c'est assez, des têtes cassées, des cruches cassées... Monsieur, à peine avais-je donné du jalap à la baleine, qu'elle fait des efforts, des efforts !... Et comme je me trouvais plus près de la queue que de la tête, je suis tout bonnement sorti par une porte dérobée, alors j'ai nagé pour gagner la côte.., Mais, monsieur, je ne peux vous en conter davantage pour le moment, il faut que je me rende à la maison, parce que je crains qu'on ne m'ait envoyé un Bélisaire.

CASSANDRE.

Comment un Bélisaire?... est-ce que tu as acheté des gravures.., des estampes.., des tableaux?...

PAILLASSE.

Non, monsieur, c'est que je n'ai point payé mes impositions, et qu'on pourrait, comme je vous le dis, m'envoyer un Bélisaire...

CASSANDRE.

Oh! le double sot!... il veut dire un garnisaire... Allons, dépêche-toi vite en ce cas de te mettre en règle au plus tôt; je vais t'accompagner, parce que, comme tu es un bon enfant, s'il manquait quelque chose pour t'acquitter, je viderais ma bourse... Mais auparavant, invite bien poliment la compagnie à entrer voir le spectacle extraordinaire que l'on va donner ici dedans, ce soir...

PAILLASSE, *brusquement.*

Haïe! les autres.., entrez...

CASSANDRE, *lui donnant un coup de pied.*

Animal!... est-ce ainsi que l'on engage une aimable société?...

PAILLASSE.

Vous avez raison.., je me suis trompé... Hohé! entrez, les autres...

(Cassandre le poursuit en le frappant de sa béquille.)

LES THÉATRES DE VAUDEVILLE.

Si je voulais faire de cette érudition assez commune de nos jours, de cette érudition systématique, prétentieuse et creuse, qui ne saurait parler de la moindre chose sans en chercher les causes fatales ou providentielles, je dirais, comme Platon, que la chanson a dû être la première et la plus ancienne poésie; que les dieux, touchés des travaux et des peines inséparables de l'humanité, firent présent à l'homme du don de chanter. J'ajouterais que Lucrèce, qui était à la fois poète et philosophe, prétend que les oiseaux ont été nos premiers maîtres de musique. Il est vrai que tous les jours encore nous voyons, dans les fêtes de village, des bateleurs qui imitent parfaitement le chant des oiseaux. On concevrait donc que l'homme, l'animal le plus imitateur de tous, ayant sans cesse l'oreille frappée du chant des oiseaux, se fût ingénié à le contrefaire; mais on conviendra que, si les oiseaux nous ont appris à chanter, nos maîtres ne sont plus maintenant que nos élèves. Il faut avouer que les Tamburini, les Lablache, les Nourrit, les Dupré, les Grisi, les Damoreau et les Casimir ont laissé bien loin derrière eux les

pinsons, les rossignols, les fauvettes et les cailles.

Sans chercher ici à faire de la science inutile, je dirai que la Provence fut probablement le berceau du VAUDEVILLE considéré comme chanson : car c'est sous ce beau ciel que les troubadours commencèrent à chanter. Les Normands, les Picards suivirent leur exemple, et peu à peu toute la France chanta. La liste des premiers chansonniers serait immense ; on les appelait, comme chacun sait, *trouvères*, *troubadours*, *jongleurs*, *menestrels;* il y avait même, à cette époque, des chansonniers désignés sous le nom *d'improvisateurs*, n'en déplaise à MM. *Cicconni* et *Eugene de Pradel*. . . . .

Quelques uns prétendent néanmoins que l'origine du vaudeville ne remonte pas au delà du règne de François Ier ; mais cette opinion est erronée. On trouve, en effet, dès le règne de Charles VI, une chanson sur le siége de Péronne par les Bourguignons. Tous les recueils des époques suivantes renferment de véritables vaudevilles. Les guerres de François Ier et de Charles-Quint, le siége de Metz par ce dernier, le désastre de Pavie, la défaite du roi et sa longue détention à Madrid, le passage de Charles-Quint par la France et son arrivée à Paris, le combat de Jarnac et de la Chataigneraye, la mort de Henri II, l'insolence des mignons de Henri III, la mort de Charles IX et celle de la princesse de Condé, le départ de Marie-Stuart

de France lorsqu'elle alla chercher la couronne d'Écosse (quelle couronne!), tous les grands événements furent chansonnés dès lors.

Les vaudevilles célébraient également Mars, Vénus, Bacchus, la Gloire, les femmes et le vin, toutes choses que les Français n'ont jamais négligées. Le vaudeville est donc français de la tête au pied. Voilà pourquoi ce genre est demeuré chez nous comme l'expression la plus franche de nos mœurs.

Quant à l'origine du mot vaudeville, elle ne remonte qu'au xve siècle. Vers 1450, vivait un nommé Olivier Basselin, qui était maître-foulon dans une petite ville de la Basse-Normandie, appelée Vire, et qui s'adonnait, pour se distraire de ses occupations, à faire des chansons. Olivier Basselin chantait au milieu des troubles et des guerres civiles qui affligeaient la France à cette époque. Un fait honorable pour les chansonniers, c'est qu'on trouve dans une vieille chronique qu'Olivier Basselin fut tué dans une sortie que firent les Français après la bataille d'Hormigny, bataille dont le résultat fut de chasser les Anglais de la Normandie.

Olivier Basselin n'a laissé aucune trace de son passage; ses *vaux-de-vire* n'étaient connus et chantés qu'aux environs de sa ville natale. On appelait ses chansons des *vaux-de-vire*, parce qu'on les chantait à Vire, et surtout dans le pays voisin, dit la Vallée ou le Val. De là vient

que, par corruption, l'on donna le nom de vaux-de-vire aux chansons, puis enfin de vau-de-ville aux couplets qui, après avoir été chantés par les habitants des campagnes, le furent par ceux des villes.

Le mot vaudeville a subi plusieurs modifications avant d'être définitivement inscrit

. . . . Au grand dictionnaire
Qui fait, défait, refait, reste toujours à faire.

On a d'abord dit : vaux de vire, comme on vient de le voir, puis voix de ville, et, enfin, VAUDEVILLE. Qui sait si, quelque jour, on ne le débaptisera point encore une fois ? Mais qu'importe le nom qu'on lui donne ? son esprit ne changera jamais, puisque, depuis son origine jusqu'à ce jour, il a rempli la même mission.

Quoique le vaudeville se plie à tous les genres, celui qui paraît lui convenir le mieux, c'est le genre satirique. Le vaudeville doit toujours être de l'opposition, sous peine d'être froid et bête (qu'on me passe le mot). C'est à son courage, je dirai même à son audace, que nous avons dû quelquefois le redressement de bien des abus. On a dit de l'ancienne France que c'était une monarchie tempérée par des chansons; ce qu'il y a de sûr, c'est que nous sommes le seul peuple qui ait jamais su la bien tourner et la faire à propos.

Pendant quelque temps, on appelait *noëls*

des vaudevilles que l'on rimait sur la cour, les membres du parlement et les personnes haut placées. Mais ces productions dégoûtantes de cynisme ne doivent point être rangées dans l'histoire générale du vaudeville ; je n'en parle ici que pour mémoire, car on ne peut guère ni les lire ni les chanter, tant elles abondent en personnalités révoltantes , en images obscènes. Du reste , ce sont quelques beaux esprits de la cour de Louis XV et de Louis XVI qui en étaient les auteurs et s'en glorifiaient.

La preuve que le vaudeville est un genre qui ne mérite pas le dédain que certains esprits affectent pour lui, c'est que, depuis qu'on chante en France , tous les pouvoirs ont déclaré la guerre aux chansons, ainsi qu'aux chansonniers. Un cardinal fait enfermer dans une cage de fer un homme qui avait fait une chanson contre lui ; des jeunes gens sont jetés à la Bastille pour avoir chansonné la Pompadour ; le poète Lagrange-Chancel est envoyé aux îles Sainte-Marguerite par le régent, à cause de ses couplets et de ses philippiques ; le directoire déporte à Cayenne un pauvre chansonnier des rues, nommé *Pitou*, pour avoir fait une chanson contre Barras ; Napoléon ne permettait pas que l'on chantât tout haut ; Béranger paya de neuf mois de prison ses chansons contre le pouvoir. En un mot, tous les gouvernements , toutes les censures se sont déchaînés contre le vaudeville :

Il n'est donc pas si petit compagnon qu'on veut bien le dire. On verra, au fur et à mesure que j'avancerai dans le sujet, que le vaudeville a presque toujours été persécuté : on verra tous les efforts qu'il a été obligé de faire pour devenir un genre de littérature chez nous. De tout temps, on a laissé prendre au drame, à la comédie, de grandes licences, et, quand le couplet voulait faire entendre, sur de petits airs, de petites vérités mises à la portée du peuple, on lui mettait bien vite un bâillon. Lorsque je parlerai de la censure dramatique, et j'en aurai souvent l'occasion, je prouverai que, sous tous les pouvoirs, elle a été plus ombrageuse, plus méticuleuse, plus tracassière pour le couplet que pour aucun autre genre. Cela s'explique, huit vers sur un air de pont-neuf, c'est si vite retenu ! cela va si loin !

Le mot vaudeville a eu jadis une signification plus large que maintenant. Les anciennes comédies faites sur des évènements du jour ou sur des anecdotes scandaleuses étaient appelées des vaudevilles. Dans *le Chevalier à la mode*, de Dancourt, le chevalier dit, en parlant de ses vers : « On les a retenus, on en a fait des pièces » de théâtre, et, en moins de deux heures, ils » sont devenus vaudevilles. »

Enfin, dans beaucoup de pièces anciennes et modernes, soit en prose, soit en vers, les auteurs finissaient par des couplets que les acteurs

chantaient successivement. On trouve de ces exemples dans Legrand, Fagan, Dancourt, Dufresny et Le Sage. Beaumarchais, Colin d'Harleville, Picard, ainsi que beaucoup d'autres, les ont imités. Ces sortes de couplets, qui sont tout à fait hors de l'action, s'appelaient des *vaudevilles*. On nomme encore aujourd'hui les couplets qui terminent les petites pièces : des *vaudevilles finals*. Les vaudevillistes disent généralement : « Ma pièce est terminée, je n'ai » plus que mon *vaudeville à faire*. » Mais le *vaudeville final* s'en va !... le couplet d'annonce est mort depuis longtemps.

Quant au genre, en lui-même, son histoire n'est pas moins curieuse à cause de l'influence satirique qu'il a exercée à toutes les époques. Nous verrons combien d'améliorations il a reçues depuis les sales couplets de Gauthier-Garguille jusqu'aux chansons de Désaugiers et aux odes de Béranger. Il y a loin de 1600 à 1815. Nous le verrons sous tous les costumes, tantôt roi, tantôt sujet, tantôt soldat, tantôt berger paré de fleurs et de rubans, donnant le bras à Favart pour assister aux noces *d'Annette et de Lubin*, ou bien, courant avec Vadé de tabagie en tabagie, pour s'enivrer avec des poissardes ou des racoleurs Nous le verrons, simple et naïf, gai ou tendre ; nous le verrons dans les camps, animer les combattants par ses refrains guerriers, puis à la cour ou dans le boudoir des

courtisanes, à la table des fermiers généraux, sablant le vin mousseux et se moquant de la sott se dorée. Nous le verrons en soutane ou eu capuchon, chez les nonnes qui lui payaient ses refrains et ses gaudrioles en biscuits et en confitures. Nous le verrons au théâtre, les bras nus, s'égosiller aux grands jours des révolutions : il sera d'abord gamin, puis peuple, à mesure qu'il grandira. Enfin il a ri quand il fallait rire, il a pleuré quand il fallait pleurer, il a assisté à toute nos gloires, comme à tous nos désastres.

On lit, dans le *Ménagiana*, qu'un bon recueil de vaudevilles est indispensable aux écrivains qui veulent s'occuper d'histoire. J'ai toujours été de l'avis de Gilles Ménage.

Pour mettre de l'unité dans mon travail, je prends l'histoire du vaudeville à la Comédie-Italienne, puis aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Viendront ensuite les autres théâtres par ordre chronologique : le Vaudeville, les Variétés, le Panorama, le Gymnase, les Nouveautés, le Palais Royal et les autres théâtres-*vaudevilles*. Je raconterai leur histoire complète, depuis leur ouverture jusqu'à ce jour ; je ferai sentir les nuances, les modifications que ce genre a dû subir selon les temps, les auteurs ou les comédiens chargés de le représenter ; je dirai ses jours de prospérité comme ses jours néfastes ; je publierai une foule

d'anecdotes dont j'ai été témoin ou que j'ai recueillies moi-même. On verra que le vaudeville a eu bien des luttes à soutenir, bien des combats à livrer pour obtenir droit de bourgeoisie dans notre littérature. Une anecdote qui remonte à un siècle de date va le prouver.

En 1737, Panard fit jouer à la foire Saint-Germain une pièce intitulée *le Vaudeville*. Dans cette pièce, Momus ouvre la scène avec sa fille, sous le costume de la Foire. Celle-ci avoue à son père qu'elle est malheureuse, parce qu'elle aime le vaudeville, que l'Opéra-Comique ne veut pas reconnaître comme genre de littéra-rature. Momus trouve un expédient pour consoler sa fille, et profitant de l'arrivée de Bacchus et de la Joie, père et mère du vaudeville, il obtient leur consentement. Alors la foire Saint-Germain prend la robe d'un avocat, plaide devant Apollon la cause de son amant, prouve que le vaudeville est bien reçu, bien fêté partout, qu'il est malin, espiègle, satirique, et qu'il plaît à la ville comme au village. Apollon rend un arrêt, par lequel le vaudeville est mis en possession de tous les droits du Parnasse.

— Eh bien! malgré ce jugement solennel rendu par la bouche d'Apollon en 1737, le vaudeville eut beaucoup de peine à obtenir main-levée de l'interdiction qui pesait sur lui; car plus tard, Sedaine, qui détestait les vaudevilles, faisait chanter, dans un de ses opéras-

comiques, le couplet suivant, en haine des *Amours d'Été* et des *Vendangeurs*, vaudevilles de Piis et Barré, qui, à cette époque, attiraient la foule à la Comédie-Italienne :

« Bon-homme Vaudeville,
» Laissez-nous donc tranquil*les*,
» Amusez-nous par vos propos
» Et par vos jolis madrigaux ;
» Mais ne quittez pas vos hameaux,
» Bon-homme Vaudeville (1). »

On voit que, dans ce couplet, Sedaine n'était pas plus ami de la rime que du vaudeville.

En entreprenant cette histoire du vaudeville, je ne dissimule point les obstacles que j'ai à surmonter. Je marche sur le terrain de feu dont parle Horace, Horace, autre vaudevilliste d'une certaine distinction ! Heureusement ce terrain, je le connais ; je sais qu'au théâtre, cet étrange bazar, on rencontre de tout, ainsi que l'a dit Piis.

« Machinistes, femmes de chambre,
» Allumeurs, pompiers, quel mic-mac !
» On y sent l'eau de vie et l'ambre,
» L'huile et la pipe de tabac. »

C'est le pays des séductions et des désenchantements !... On y fait des rêves d'or..., on y a d'affreux cauchemars !... On y rit, on y grince des dents ! . c'est le paradis de Milton.., c'est l'enfer du Dante.

Les amours-propres y étant continuellement

(1) Ce couplet fut cause que Piis et Barré fondèrent le théâtre du Vaudeville.

en présence, les bonnes et les mauvaises passions s'y heurtent sans cesse. Un succès vous fait des myriades de petits ennemis; c'est un bourdonnement continuel de moustiques et de maringouins. Si vous réussissez deux fois, l'envie vous prend à bras-le-corps : on vous presse la main dans la coulisse à droite, on vous bafoue dans la coulisse à gauche.

Mais je sais aussi qu'à côté de ces tristes réalités il y a de bonnes et loyales confraternités, des amitiés solides et fidèles. Ces excellentes choses n'ont qu'un défaut; elles sont rares !...

Oh ! le théâtre ! le théâtre ! depuis plus de trente ans j'y ai vu passer bien des gloires, faire et défaire bien des réputations, réussir et tomber bien des pièces, se presser et se suivre bien des révolutions littéraires.

Aussi mes notes sont nombreuses et variées : notes piquantes ! car elles sont vraies ; au reste, vous les jugerez.

Afin de rendre ce travail le plus complet possible, je ne bornerai point mes recherches aux pièces de théâtre ; j'essaierai aussi de porter quelques jugements sur les principaux comédiens qui ont paru dans le vaudeville. Comme c'est un genre à part, il mérite une critique spéciale. Je dirai franchement les défauts ou les bonnes qualités que j'ai cru remarquer en eux. Si je n'ai pas toujours les mêmes éloges à don-

ner, j'aurai les mêmes égards pour tous. Cette tâche n'est pas sans quelques difficultés; mais j'espère en venir à bout, avec l'aide de Dieu, de ma mémoire, de ma plume et de l'indulgence des lecteurs.

THÉATRE DES ITALIENS.

On lit dans l'Étoile qu'en 1577 des Italiens appelés Gli-Gelosi, que le roi Henri III avait fait venir de Venise, commencèrent à jouer leur comédie dans la salle des États de Blois. Le roi leur permit de prendre un *demi-teston* de ceux qui viendraient les voir jouer. Le dimanche 19 mai 1577, ces mêmes comédiens furent installés à l'hôtel du Petit-Bourbon, rue des Poulies, à Paris; ils prenaient quatre sous par personne, et il y avait un tel concours de peuple, que quatre prédicateurs de Paris n'en avaient pas la moitié autant quand ils prêchaient. Cette troupe ne demeura pas longtemps, vu les troubles qui agitaient le royaume et principalement la capitale. En 1584 et 1588, il en parut une seconde et une troisième; mais on n'a pas recueilli les noms des acteurs et des actrices qui les composaient, ni les titres, ni les sujets des

pièces qu'ils représentaient. Henri IV, dans une expédition qu'il fit à Pavie, amena une troupe de comédiens italiens qui s'en retournèrent deux ans après. Ils furent installés rue de la Poterie, au coin de celle de la Verrerie. Ils étaient à la solde du roi. Dans une satire, il est dit qu'il y a assez d'autres bouffons à la cour, sans que besoin il soit que le roi Henri en fasse venir de l'étranger :

Sire, défaites-vous de ces comédiens,
Vous aurez, *malgré eux*, assez de comédies,
J'en sais qui feront mieux que ces Italiens
Sans que vous coûte un sol leurs fâcheuses folies.

La première actrice de cette troupe jouissait d'une grande réputation comme comédienne et comme femme du monde; elle s'appelait Isabelle Andréini.

Voici des vers qu'un poète de l'époque, qui avait nom *Isaac du Royer*, adressa à la célèbre Italienne :

Je ne crois point qu'Isabelle
Soit une femme mortelle :
C'est plutôt quelqu'un des dieux
Qui s'est *déguisé en femme*,
Afin de nous ravir l'ame
Par l'oreille et par les yeux.

—

Se peut-il qu'on trouve au monde
Quelqu'autre humaine faconde
Que la sienne ose égaler?
Se peut-il dans le ciel même
Trouver de plus douce crême
Que celle de son parler?

De nos jours, il y a des poètes à Brive-la-Gaillarde qui font des vers aussi galants que ceux-là.

Nous rions du charlatanisme des affiches : voulez-vous savoir comment on annonçait une pièce de 1588? « Aujourd'hui, la première représentation de *La Rosaure, impératrice de Constantinople*, au théâtre du Petit-Bourbon, par la grande troupe italienne, avec les plus agréables et magnifiques vers, musique, décorations, changements de théâtre et grandes machines ; entremelée, entre chaque acte, de ballets d'admirable invention. » Certes, cette annonce ne déparerait pas celles qui sont collées chaque matin sur les murs de Paris.

Les personnages des pièces italiennes s'appelaient toujours : Polichinel, Arlequin, Pantalon, Scaramouche, Trivelin, Scapin, Pierrot, Pascariel, Mézetin, Colombine, Isabelle, Spinette, etc.

Louis XIII fit venir aussi des comédiens d'Italie pour amuser Louis XIV enfant. En 1645, il y avait encore de ces bouffons à Paris : c'est le cardinal de Mazarin qui les avait appelés ; ces bouffons jouaient au Petit-Bourbon.

Un comédien qui avait nom Tiberio Fiureli y remplissait le rôle de Scaramouche. La reine aimait beaucoup ce comédien. Un jour que Scaramouche était dans la chambre de la reine, le dauphin, qui n'avait que deux ans, était de très



auvaise humeur, rien ne pouvait calmer ses
eurs et ses cris Scaramouche prit la liberté de
re à la reine que, si Sa Majesté voulait per-
ettre qu'il prît le petit prince entre ses bras, il
flattait de l'apaiser. La reine le lui permit, et
:aramouche fit alors au prince des grimaces et
:s figures si plaisantes, que cette inimitable
intomime fit non seulement cesser ses cris,
ais lui excita l'envie de rire. Enfin, après une
ène des plus comiques et qui divertit extrême-
ent la reine, le dauphin satisfit un besoin qu'il
'ait dans le moment sur les mains et l'habit de
:aramouche, ce qui redoubla les éclats de rire
e la reine et des seigneurs qui étaient dans l'ap-
artement.

A cette époque, un comédien servait d'amu-
ement au roi sur le théâtre ainsi qu'à la cour;
ujourd'hui ce n'est plus cela. Du reste, il sem-
le que Louis XIV roi ait voulu réparer la
aute de Louis XIV enfant; car, s'il poussa l'ir-
évérence jusqu'à salir les vêtements du comé-
lien Tiberio Fiurèli, plus tard il conversait
ravement avec l'acteur Baron et admettait
Molière à sa table.

En 1682, des comédiens italiens jouèrent à
l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, sur l'em-
placement où est aujourd'hui la halle aux cuirs.
Ces acteurs avaient le titre de comédiens ita-
liens du roi dans *leur hôtel de Bourgogne*; mais
ils ne représentaient que de mauvais canevas;

des scènes détachées ou arrangées. Les premiers bouffons improvisaient beaucoup; on convenait d'un thême, on entrait en scène; l'un donnait la réplique, l'autre répondait; de là des choses d'une nullité, d'une sottise dont le théâtre du temps n'offre que trop d'exemples.

Pour donner une idée des pièces de l'époque, il suffira de mettre sous les yeux du lecteur l'analyse *d'Arlequin, lingère du Palais. — Arlequin, habillé moitié en homme, moitié en femme, paraît dans le fond d'une boutique de lingère contiguë à celle d'un limonadier. Quand il se montre du côté de l'habit de femme, il crie* : « Des chemises, des torchons, des caleçons. » *Puis se tournant du côté de l'habit d'homme, il paraît dans la boutique du limonadier, où il crie* : « Des biscuits, de la limonade, des macarons, du chocolat. »

Ainsi il vend, d'un côté, de la toile, des bonnets, et de l'autre, du café, des liqueurs. Pascariel, dont il s'est moqué sous les deux costumes, finit par deviner la ruse, mais non sans avoir été longtemps mystifié.

Dans la scène suivante, Arlequin est habillé en nourrice, suivi d'un homme qui conduit un âne sur lequel est un berceau; c'est encore Pascariel dont Arlequin se moque en lui amenant un enfant de nourrice : le vieillard jure, s'emporte, et dit qu'il y a trente ans qu'il ne fait plus d'enfant. Arlequin veut à toute force lui

laisser le marmot ; Pascariel donne un coup de pied dans le ventre d'Arlequin, qui crie : « Au secours ! au secours ! je suis grosse de quatorze mois, » et il se sauve en se moquant de Pascariel.

D'après cette analyse, on peut juger du théâtre italien d'alors ; tous les canevas sont taillés sur le même patron.

Dans un autre canevas intitulé : *Arlequin, chevalier du soleil*, Pascariel engage Arlequin à se faire médecin.

Pascariel. — Écoute, Arlequin ! je vais te montrer comment on se fait médecin : on achète une mule, on se promène dessus par tout Paris ; un homme vous rencontre et vous dit : Monsieur le médecin, venez vite voir un de mes parents qui est très malade. (*Ici Arlequin se met à trotter devant Pascariel.*)

Pascariel. — Que fais-tu donc là ?

Arlequin. — Je fais la mule, je trotte...

Pascariel. — On arrive au logis du malade ; le médecin descend de sa mule, on le fait entrer dans la chambre à coucher.

Arlequin. — Et la mule, entre-t-elle aussi ?

Pascariel. — Hé non, animal ! la mule reste à la porte. Voilà le médecin dans la chambre du malade. (*Ici Pascariel affecte de marcher sur la pointe du pied.*)

Arlequin. — D'où vient que vous marchez si doucement ?

Pascariel. — C'est à cause du malade. Nous voilà dans la chambre et tout auprès de son lit.

Arlequin. — Auprès de son lit? prenez donc garde de renverser le pot de chambre.

Pascariel. — Alors le médecin dit au malade : Montrez-moi votre langue ; le malade la lui montre en lui disant : Ah ! docteur, je suis bien malade !... (*Ici Pascariel tire la langue devant Arlequin.*)

Arlequin. — Ah ! la vilaine langue !

Pascariel. — Voilà une langue bien sèche, bien échauffée...

Arlequin. — Il faut la faire mettre à la glace.

Pascariel. — Voyons le pouls. (*Il fait comme s'il tâtait le pouls.*) Voilà un pouls qui va diablement vite.

Arlequin. — Ça me surprend, car d'ordinaire les poux vont bien doucement.

Pascariel. — Tâtons le ventre. (*Il fait semblant de tâter le ventre du malade.*) Voilà un ventre diablement dur !...

Arlequin. — Il a peut-être avalé du fer ?....

Toutes les pièces recueillies par Chérardi so[nt] dans le même goût. Telle est la seconde périod[e] de la comédie italienne. On chantait déjà da[ns] ces pièces des airs italiens et français.

Les Italiens eurent toujours de la peine à d[e]meurer longtemps en France. Le mardi 4 m[ai] 1697, M. d'Argenson, lieutenant-général [de] police, muni d'une lettre de cachet du roi,



transporte à l'hôtel de Bourgogne, accompagné de commissaires, d'exempts et de toute la robe-courte; appose les scellés sur les portes du théâtre, rue Mauconseil et rue Française, sur celles des loges des acteurs et des actrices, avec défense à ces derniers de se présenter pour continuer leur spectacle, le roi ne jugeant pas à propos de les garder à son service. On n'a jamais bien connu le motif d'une suspension si brusque.

Dans ses *Recherches sur les théâtres*, Beauchamps avance que les comédiens italiens ayant affiché une comédie intitulée *la Prude*, l'autorité pensa que leur intention était de ridiculiser madame de Maintenon, et que cela fût la cause de leur disgrace.

De 1697 à 1716, aucune troupe italienne ne vint à Paris; mais le 18 mai de cette dernière année, le duc d'Orléans, régent du royaume, rappela en France les acteurs italiens. Ils débutèrent à l'hôtel de Bourgogne. Dans les premiers temps, ces comédiens ne parlaient qu'en italien; peu à peu ils parlèrent moitié italien, moitié français. Enfin la langue française prévalut. Ce fut vers cette époque que l'on joua des ouvrages plus réguliers.

Colalto, Riccoboni, Morand, Fagan, Legrand, Lafont, Boissy, Goldoni, Saint-Foix, Florian donnèrent des comédies assez agréables à la Comédie-Italienne. Marivaux y fit repré-

senter les *Jeux de l'amour et du hasard* (1).

Le vaudeville, à cette époque, était tout à fait misérable ; après en avoir donné un échantillon dialogué, je vais citer les couplets que l'on chantait dans les parodies italiennes. Dans *le Jaloux*, joué en 1723, Trivelin dit à son maître :

Pour rompre ce mariage,
Monsieur, sauvons-nous,
Allons chercher un asile,
Je trouve cela facile.

Ce à quoi Colombine répondait :

Et moi itou, et moi itou.

Dans *Arlequin Roland*, Angélique chante à Médor :

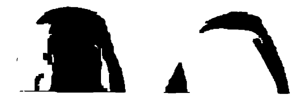
Votre constance est triomphante,
Mon cœur se rend ;
Épargnez ma vertu mourante,
Mon cher Roland.

Et Roland répond galamment :

Ne craignez rien, petit bouchon,
Je suis sage comme un Caton ;
Ne crains rien, mon petit bouchon.

Dites-moi si cela ressemble à des couplets. En

(1) Le rôle de Pasquin était joué par un arlequin.



vérité, malgré mon amour pour la chanson, je suis forcé de convenir que *l'Enfant malin* était peu spirituel en 1730. Et quand on pense qu'alors le Théâtre-Français brillait de toute sa gloire!... que Corneille avait fait le *Cid*, *Héraclius*, *Cinna!* que Molière nous avait légué *Tartufe*, *les Femmes savantes*, *le Misanthrope*, et tant de chefs-d'œuvre immortels!... on se demande comment des comédiens, qui prenaient pompeusement le titre de comédiens du roi, en leur *hôtel de Bourgogne*, osaient débiter en public tant de niaiseries et de si grossières équivoques.

Le rédacteur du *Journal général* m'a adressé le reproche d'avoir traité trop cavalièrement le Vaudeville de 1720. Voyons jusqu'à tel point son opinion est fondée.

Le *nouveau théâtre italien* composé de pièces italiennes et françaises ne renferme que des airs notés.

Dans le théâtre italien de *Chérardi*, de 1682 à 1697, je ne trouve que des morceaux de chant qui n'ont point forme de couplets.

Le *nouveau théâtre italien* en neuf volumes, de 1700 à 1732, contient grand nombre d'ouvrages de Dominique Riccoboni père et fils, Castera, Joly, Desportes, etc.

Marivaux, Dallainval, Autreau, Fagan n'y ont guère donné que des comédies, dont plusieurs sont terminées par des *vaudevilles*, qui ne sont

pas toujours très piquants, si j'en excepte plusieurs de Panard.

Dans le théâtre de la *Foire*, en neuf volumes, recueilli par Le Sage et Dorneval, en 1737, je lis dans la préface : « On a représenté à la *Foire* » *tant de mauvaises productions*, tant *d'obscénités*, » que les lecteurs pourraient d'abord n'être » pas favorables à cet ouvrage; mais la réflexion » doit l'arracher au mépris, et détruire le pré» jugé; les productions qu'on ne peut rap» peler que désagréablement pour le théâtre » n'y sont point employées. »

Malgré cet aveu que Le Sage et Dorneval font eux-mêmes, dans le *Monde renversé*, joué en 1718, Arlequin a une scène avec un vieux procureur, qui lui demande ce que c'est qu'un cocu.

ARLEQUIN.

Hé mais!... un cocu, c'est un homme marié... qui a une femme... qui... se... que diable, tout le monde vous dira ça.

LE PROCUREUR.

« Expliquez-vous plus clairement....

PIERROT.

» Oh ! je vais vous le dire, moi : un cocu, » monsieur, est tout le contraire du coq. Le » coq a plus d'une poule, et la femme d'un » cocu est une poule qui a plus d'un coq. »

Dans le *Retour d'Arlequin à la foire*, 1712, par Le Sage, Fuzelier et Dorneval, un Romain

paraît ; pour défendre Agamemnon, le Romain dit à Momus :

> Quoi donc, ce fade polisson,
> Ose attaquer Agamemnon.
> Arcas, courons à la vengeance.

Arlequin *lui chante* :

> Avance, avance, avance
> Avec ton sceptre de faïence.

Dans le *Départ de l'Opéra-Comique* en 1733, Panard intercala une critique de l'Opéra qui eut beaucoup de succès ; mais c'est une chanson agréable, et voilà tout. Panard était plus chansonnier que vaudevilliste ; la preuve, c'est que tous ses vaudevilles sont devenus chansons et que les couplets de ses pièces étaient oubliés de son vivant.

Dans la même préface du théâtre de la *Foire* dont je parle, Le Sage et Dorneval disaient encore : Le vaudeville dont on ne se servait dans les commencements que par nécessité (puisqu'il était défendu aux acteurs forains de parler) fut d'abord par eux assez mal employé. *Point de finesse dans les pensées, point de délicatesse dans les expressions, aucun goût dans le choix des airs : c'était, entre leurs mains, un diamant brut, dont ils ne connaissaient pas le prix, et que les auteurs dans la suite ont mieux mis en œuvre.*

Je sais bien que Le Sage et Dorneval veulent parler des vaudevilles joués avant les leurs ;

Mais cela ne prouve pas que, de leur temps, les couplets intercalés dans les pièces valussent beaucoup mieux.

L'auteur de l'article du *Journal général*, M. T. Sauvage, m'a donné raison en croyant me donner tort. Il cite le joli couplet de Favart de la *Parodie* au *Parnasse* :

« Quiconque voudra
» Faire un opéra, etc. »

Mais ce couplet de Favart date précisément de 1759. Il cite encore un couplet des *Sabots*, assez spirituel ; mais les *Sabots* sont de 1748. Le vaudeville n'a été vraiment spirituel qu'à partir de 1735 ou 1740, et même plus tard.

Si Le Sage, Sedaine, Fuzelier, Dorneval, Gallet, Panard, Vadé, Laffichard, voire même Piron étaient revenus au monde depuis 1792 ; s'ils avaient assisté aux représentations des pièces de Desprez, Deschamps, Ségur; s'ils avaient vu jouer les mordantes parodies de Dieulafoi, Gersin, Moreau, Théaulon, Dupaty; s'ils avaient entendu les joyeusetés si délirantes de Désaugiers, et s'ils connaissaient les comédies-vaudevilles de M. Scribe, ils battraient des mains.., et conviendraient que le vaudeville de 1730 ne valait pas celui de 1838.

Du reste, Le Sage, Piron et Sedaine peuvent se consoler d'avoir fait des couplets un peu pâles, puisqu'il nous ont laissé *Gil blas*, *Turcaret*,



a *Métromanie* et le *Philosophe sans le savoir.*

Je ne veux pas louer les modernes au détriment des anciens; mais quand il s'agit d'écrire histoire d'un genre de littérature, il faut avoir le ourage de dire la vérité, même en parlant 'hommes tels que Le Sage et Piron. Or, je is comme madame Dacier : « *Ma remarque ubsiste.* »

La Comédie-Italienne a compté trois générations d'Arlequins : *Biancoletti*, Dominique; *Vicentini*, Thomassin; et Carlin, *Bertinazzi*. Chacun e ces acteurs avait un talent spécial. Dominique jouait les Arlequins malins, spirituels, ifs... Carlin, au contraire, excellait dans le naïf et le naturel, ce qu'on appelait alors l'Arlequin balourd, mais ce qui ne l'empêchait as de mettre beaucoup de grace et d'esprit lans son jeu.

Le rôle de Pierrot a pris naissance à Paris lans la troupe des comédiens italiens. Voici omment : de tout temps, l'Arlequin avait été un ignorant; Dominique, qui était un homme d'esprit et de savoir, et qui comprenait le génie de notre nation, qui veut de l'esprit partout, s'avisa d'en mettre dans son rôle, et donna au caractère d'Arlequin une forme différente de l'ancienne. Cependant, pour conserver toujours à la comédie italienne le caractère d'un valet ignorant et balourd, il inventa le rôle de Pierrot, qui remplaça ainsi le rôle d'Arle-

quin. Plus tard, on donna aussi le nom de Gilles à ce personnage.

Dominique avait beaucoup d'esprit, et surtout l'esprit d'à-propos.

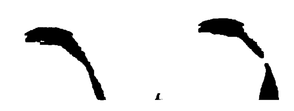
Louis XIV, au retour de la chasse, était venu dans une espèce d'incognito voir la comédie italienne qui se donnait à Versailles. Dominique jouait, et malgré le jeu de cet excellent acteur, la pièce parut insipide, le roi lui dit en sortant : *Dominique, voilà une bien mauvaise pièce....* « Dites cela tout bas, je vous prie, lui répondit le comédien, parce que, si le roi le savait, il me congédierait avec ma troupe. » Le roi lui répondit : « C'est bien, Dominique, le roi n'en saura rien. »

Dominique, né à Bologne en 1640, est mort à Paris en 1688; il fut enterré derrière le chœur de la paroisse Saint-Eustache.

Carlin ne le cédait en rien à Dominique pour l'esprit et la repartie. Un jour qu'il n'y avait que deux personnes dans la salle, on n'en fut pas moins obligé de jouer pour elles. Quand le spectacle fut fini, Carlin s'avança sur le bord du théâtre et invita un des spectateurs à s'approcher.

« Monsieur, lui dit-il, si vous rencontrez » quelqu'un en sortant d'ici, faites-moi le » plaisir de lui annoncer que nous donnerons » demain la même pièce qu'aujourd'hui. »

Une autre anecdote qui rappelle celle-ci, et



qui est moins connue, m'a été souvent racontée.

Un beau jour d'été, où la chaleur était étouffante, Carlin devait jouer dans deux pièces. Au moment de lever le rideau, l'acteur Camérani, le semainier perpétuel, vint dire à Carlin : Mon ami, est-ce que nous allons jouer, il n'y a qu'une personne dans la salle? Carlin se mit à rire et dit : Pourquoi pas?... En ce temps-là, on montrait un grand respect pour le public. La toile se lève donc : Carlin paraît, tire son sabre de bois, fait le tour du théâtre ; enfin, après mille singeries qui faisaient rire aux éclats un gros monsieur qui était dans un coin de l'orchestre, il s'avança sur la rampe, et l'interpella ainsi :

« Monsieur *Tout-seul*, nous sommes désolés, mes camarades et moi, d'être obligés de jouer par le temps qu'il fait devant une seule personne ; cependant, si vous l'exigez, nous jouerons. » Le gros provincial le regarda béant, Carlin faisait toujours ses lazzis, et l'appelait toujours M. *Tout-seul*. Le spectateur entra en conversation avec l'acteur, et lui dit qu'il n'était venu que pour le voir jouer. Carlin se résigna, et commença son rôle.

Voilà que tout à coup, en dehors, le ciel se couvre, les éclairs brillent, le tonnerre gronde et la pluie menace de tomber par torrents. En moins d'une heure, la salle se remplit si bien, qu'à la fin de la seconde pièce, il y avait 900

livres de recette (1). Quand le spectacle fut près de finir, Carlin s'avança de nouveau sur la rampe, comme ayant l'air de chercher quelqu'un, et se mit à dire tout haut :

» *Monsieur Tout-seul*, êtes-vous encore là?
Le provincial se lève, et répond :

» Oui, monsieur Carlin, et vous m'avez fait bien rire !...

— *Monsieur Tout-seul*, je viens vous remercier de nous avoir obligés à jouer ; car si vous eussiez repris votre argent, on aurait fermé la salle, et nous n'eussions point fait 900 livres de recette. Merci donc, *monsieur Tout-seul*...

— Enchanté, monsieur Carlin, répondit le provincial en enjambant par dessus la banquette pour s'en aller. Et tous les spectateurs de rire à se tenir les côtés. Cette plaisanterie amusa longtemps les comédiens. Lorsqu'ils hésitaient à afficher, par crainte de la chaleur ou pour quelque autre motif, Carlin disait à Camérani : — Affichons toujours, qui sait? peut-être que *monsieur Tout-seul* viendra ce soir.

Ces trois comédiens, qui étaient si gais au théâtre, étaient fort tristes à la ville. Thomassin en offre un exemple : dévoré par une mélancolie qui menaça de le conduire au tombeau, cet acteur alla consulter le médecin Dumoulin qui, ne le connaissant pas, lui conseilla pour toute recette d'aller voir l'Arlequin de la Comédie-Ita-

(1) C'était écorme alors, et surtout en été; une *recette* de 900 livres !

lienne. « Dans ce cas, répondit Thomassin, il » faut que je meure de ma maladie; car je suis » moi-même cet Arlequin auquel vous me ren- » voyez. » Cette anecdote a fourni à M. Joseph Pain le sujet d'un vaudeville joué à la rue de Chartres, en 1802, sous le titre de : *Allez voir Dominique.*

Parmi les comédiens italiens, je n'oublierai pas le célèbre Camérani; je dis célèbre, non pas à cause de ses talents, car c'était un acteur fort médiocre, mais à cause de l'originalité de sa personne. Camérani, qui jouait le rôle de Scapin, a rempli plus de quarante ans les fonctions de semainier perpétuel. Il eût été l'homme le plus gourmand de France, si d'Aigrefeuille n'avait point existé. Cet original est mort d'une indigestion de pâté de foie, qu'au beau milieu d'une nuit il avait entamé tout seul. On cite de lui des mots d'une grande naïveté; il en est un surtout qui restera tant que l'on s'occupera de théâtre. Les auteurs s'étaient ligués pour obtenir une augmentation de droits, Camérani se prononça contre eux au comité, et dit : « Messieurs, pre- » nez-y garde! il y a longtemps que je vous l'ai » dit; tant qu'il y aura des auteurs, la comédie ne » pourra pas aller. »

Le vaudeville fut longtemps stationnaire; mais vers 1739, Favart, qui avait déjà donné quelques ouvrages agréables, obtint de grands succès. Cet auteur fécond et gracieux a, pour ainsi dire, à lui

seul créé un genre de vaudeville que nous appellerons *pastoral* ou *villageois*. Après avoir fait jouer la *Fille mal gardée*, les *Ensorcelées*, il donna *Annette et Lubin*, qui produisit beaucoup d'effet.

Le public, qui n'avait entendu chanter jusqu'alors que de faibles couplets, parut goûter ceux de Favart, qui, s'ils ne sont pas toujours piquants, ont du moins le mérite d'être bien tournés, et de n'offrir que des images agréables. Si l'on compare les couplets que j'ai cités plus haut avec ceux que voici, on verra que le vaudeville était en progrès :

Annette, à l'âge de quinze ans,
Est une image du printemps;
C'est l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître
Et ne paraître
Que pour Lubin.

Son teint, bruni par le soleil,
Est plus piquant et plus vermeil.
Blancheur de lis est sur son sein,
Mouchoir le couvre,
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Certes, voilà des couplets qui ne manquent pas d'afféterie, mais enfin ce sont des couplets écrits avec une certaine élégance. Ensuite, figurez-vous ces petites pièces pleines de grace et de naturel, représentées par des acteurs tels que Laruette, Clairval, Caillot, et surtout pa

nadame Favart. Cette actrice est connue par ses alents, son esprit et sa liaison avec l'abbé de 'oisenon, qui, si l'on en croit la malignité pu-lique, fut l'auteur d'une partie des pièces u'elle publiait sous son nom, ou sous celui de on mari.

Il y a longtemps que l'opinion publique a fait istice de cet absurde mensonge.

Favart a eu l'avantage de faire jouer ses pièces evant M. le maréchal de Saxe, quand il don-ait des bals et des spectacles à ses avant-postes. 'était le temps où l'on faisait la guerre en ta-ons rouges, le temps où l'on se découvrait de-ant les Anglais, en les invitant à faire feu les remiers.

En 1780, deux auteurs, Piis et Barré, jetèrent n vif éclat.

A cette époque, la Comédie-Italienne jouait eaucoup de grands opéras. Piis s'ingénia d'une nnovation. On avait eu jusque-là l'habitude e mêler de la prose aux couplets, ou des cou-lets à de la prose; Piis fit des vaudevilles tout n chansons. Cet essai fut bien reçu, et la omédie-Italienne joua successivement les *Amours d'été*, les *Vendangeurs*, la *Veillée illageoise*.

La *Veillée villageoise* fut jouée à Marly de-ant la reine Marie-Antoinette, que sa gros-esse empêchait de venir à Paris. S. M. en fut i contente, qu'elle fit donner aux auteurs,

Piis et Barré, une gratification de 1,200 livres chacun. Quelques jours après, les *Vendangeurs* obtinrent le même honneur; dans ce vaudeville, le *père Lajoie* chantait les couplets suivants :

Pour animer nos chansons,
La gaîté se passe
De violons et de bassons
Et de contre-basse.

Mais l'ennui parmi les grands
Sèche tant leurs ames,
Qu'il faut beaucoup d'instruments
A ces grandes dames.

Ces couplets critiques et grivois déplurent fort à la cour, et il s'éleva un murmure qui fit remarquer la maladresse des auteurs de ne les avoir pas supprimés en pareille circonstance. M. le comte de Maurepas, qui était podagre, s'était fait porter à la représentation, et comme il était très sourd, il se faisait répéter les paroles par madame de Flamarens : il observa que c'était gai.., mais *polisson*. On croit que, si les auteurs n'avaient pas eu leur gratification, ils auraient couru grand risque de s'en passer. L'anecdote est d'autant plus singulière, que ces pièces avaient déjà été représentées à Versailles le 10 novembre 1780, devant Leurs Majestés, qui s'en étaient fort amusées. Les courtisans gâtent tout.

Dans cette même pièce des *Vendangeurs*, le

bailli se justifiait, par les couplets suivants, de défendre le vin, la danse et la balançoire :

Soyez certains que notre arrêt
A l'équité pour base,
Et que le public intérêt
Seul ici nous embrase.
Bacchus, endormant la raison,
Par sa liqueur traîtresse,
A bien souvent sur le gazon
Renversé la sagesse.

Il n'est point de jeux innocents,
Fût-ce même au village !
Dès qu'on badine avec les sens,
La vertu déménage.
Quand la danseuse a des appas,
En vain elle est cruelle ;
On ne veut point perdre les pas
Qu'on a faits auprès d'elle.

La balançoire à la santé
Ne saurait être utile ;
Car, plus le corps est agité,
Moins l'esprit est tranquille.
L'honneur est alors en suspens,
Et si la corde casse,
Ce n'est jamais qu'à vos dépens
Que l'amour vous ramasse.

Comme on voit, le vaudeville marche progressivement ; ces ouvrages joués par Michu, losière, Trial, Dozainville, Thomassin, fils de 'ancien Arlequin ; par mesdames Mainville, Trial, Colombe, Gontier, Dugazon, faisaient ureur.

Madame Gontier excellait dans les rôles de fermières, de paysannes; elle était parfaite dans la nourrice de *Fanfan et Colas*. Elle faisait rire et pleurer tout à la fois. Madame Gontier aimait beaucoup la plaisanterie, et pourtant elle était sévère sur les pratiques religieuses. Quand elle devait jouer un rôle nouveau, ses camarades l'ont souvent vue, derrière une coulisse, se signer très sérieusement, et dire tout bas avec émotion : « Mon Dieu! faites-moi la grâce de bien savoir » mon rôle... »

Racine, fils du grand Racine, disait avoir connu un acteur et une actrice de la Comédie-Italienne qui vivaient comme deux saints, et qui ne montaient jamais sur le théâtre sans avoir mis un cilice (1). C'est peut-être parce que les comédiens italiens n'étaient pas excommuniés.

Dominique ne pouvait pas souffrir un bon mot contre l'Église; Carlin était fort dévot; Trial et sa femme assistaient tous les dimanches à la grand'messe de leur paroisse; Dominique faisait ses pâques; mademoiselle Colombe offrait elle-même le pain bénit. Enfin on connaît l'anecdote d'un pauvre diable chargé de remplir les rôles dits *accessoires* : un jour que l'on représentait les *Deux Chasseurs*, il faisait un orage affreux ; les éclairs brillaient, le ciel

(1) Il aurait dû les nommer.

était en feu. *L'ours* entre en scène : au moment où il passait devant le souffleur, un coup de tonnerre retentit; l'acteur est tellement effrayé, qu'oubliant qu'il est dans la peau d'un *ours*, il se dresse sur ses deux pieds, fait le signe de la croix et continue son rôle au milieu d'un rire universel.

Revenons au vaudeville.

Le nouveau genre dont je viens de parler attirait la foule; aussi les faiseurs d'opéras et les musiciens redoutaient-ils son envahissement. Sedaine surtout, qui donnait des mélodrames, *Richard Cœur-de-Lion*, *Raoul Barbe-Bleue*, Sedaine ne pouvait cacher le dépit qu'il éprouvait de voir de petits vaudevilles faire salle comble tous les soirs.

Vous allez peut-être penser que ces vaudevilles qui attiraient la foule faisaient la fortune de ceux qui les composaient?.... Point!.... Ces pièces, qui avaient valu plus de cent mille écus au théâtre Mauconseil, n'ont point rapporté douze cents francs à chacun de leurs auteurs.

Vous voyez que ce n'était pas le bon temps du vaudeville. Il n'a pas toujours été sur un lit de roses, le pauvre enfant!...

Cette guerre déclarée à la chanson continua, et petit à petit le flon flon disparut de l'affiche de la Comédie-Italienne. Ici finit l'histoire du vaudeville à ce théâtre.

On a bien quelquefois représenté de ces sortes d'ouvrages dans les salles Feydeau et Louvois; mais c'était de loin en loin, pour célébrer une victoire, ou pour chanter une circonstance.

Au 18 brumaire, on joue les *Mariniers de Saint-Cloud* (1), à propos de la chute du Directoire. Quelque temps après, *Vadé chez lui*, et le *Tableau des Sabines*, vaudeville composé en l'honneur du peintre David, et dans lequel Dozainville, dont parle Henri Monnier, était si comique et si amusant. Voyant que le théâtre qui avait été son berceau allait être fermé à tout jamais, le vaudeville alla frapper à toutes les portes, et toutes lui furent ouvertes. C'est peut-être un malheur pour lui, comme on le verra plus tard.

THÉATRES

DES FOIRES SAINT-GERMAIN ET SAINT-LAURENT.

Voici deux théâtres dont l'histoire est, sans contredit, fort amusante. J'avais d'abord eu

(1) De M. Sevrin.

l'intention de les traiter chacun séparément; mais j'ai pensé que, contemporains, ayant joué le même genre de pièces et compté les mêmes auteurs et les mêmes acteurs, ces deux spectacles n'en devaient former qu'un, et que leurs annales devaient marcher sinon conjointement, au moins parallèlement. Je ne remonterai point, du reste, à leur origine, qui date du règne de Louis XI. Bien avant qu'il y eût des spectacles dans les deux localités d'où tous les deux ils ont tiré leur nom, on y montrait des marionnettes, et le fameux Brioché y établit les siennes qui furent, à ce que l'on prétend, les premières que l'on ait vues à Paris. Brioché trouva bientôt des imitateurs, et Polichinel se fit naturaliser Français.

Polichinel a joué un grand rôle aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent; cela devait être; il est si peuple, *il signor Pulcinella*, avec son nez tortu, son menton de galoche, ses petits yeux brillants, ses joues rubicondes, sa perruque de laine et son rire moqueur! Si vous ajoutez à cela que Polichinel est égrillard, qu'il jure, s'enivre, bat le commissaire et la patrouille, vous ne serez point surpris qu'ayant mis le pied chez nous il y ait si bien pris le droit de cité. On a voulu comparer Mayeux à Polichinel! je proteste de toute mon indignation contre une pareille calomnie. Et d'abord Mayeux n'a qu'une bosse, et Polichinel en a deux; Polichinel mystifie, et

Mayeux est mystifié; Polichinel est brave, et Mayeux est poltron ; les petits enfants rient au nez de Mayeux et se découvrent devant Polichinel ; gloire donc à Polichinel!

Après Polichinel vinrent les animaux sauvages, les lions, les léopards, les tigres, les ours, etc. Les nains ont succédé aux géants (cela se voit encore); puis enfin sont venus les chats, les chiens, les rats et les singes.

Il est encore d'autres bêtes que j'aurais peut-être dû nommer les premières, comme les plus spirituelles.

On a vu à la foire Saint-Germain des rats danser en cadence sur la corde au son des instruments, se tenant debout sur leurs pattes de derrière, et portant de petits contre-poids, comme de véritables danseurs de corde.

Il y avait une troupe de huit rats qui dansaient un ballet figuré sur une grande table, au son des violons et avec autant de justesse que des danseurs de profession.

Mais ce qui émerveilla surtout les Parisiens, nos bons aïeux, ce fut un rat blanc de Laponie qui dansa une sarabande avec autant d'aplomb et de grace qu'aurait pu le faire un Espagnol ou Louis XIV lui-même. A la foire Saint-Laurent, il y avait un singe qu'on appelait le *Divertissant;* il jouait du bilboquet et apprenait à jouer du violon. Certes, voilà des prodiges!...

Mais je ne me fais pas illusion ; ami du pro-

grès, que j'aime à constater partout où je le rencontre, en rendant justice aux animaux des temps passés, je pense que nos Munito, nos serins savants, nos puces travailleuses, nos lapins qui jouent aux cartes, et surtout notre jeune orang (1) étonneraient leurs devanciers.

Tout ce qu'on peut dire de mieux en faveur des anciennes bêtes, c'est qu'elles ne manquaient pas d'esprit pour leur époque.

Ce fut à peu près vers l'année 1595 que l'on commença à voir des acteurs à la foire Saint-Germain. Les frères de la Passion voulurent les en chasser; mais une sentence du lieutenant civil, du 5 avril 1595, maintint le nouveau théâtre de la foire, à la charge par lui de payer aux frères de la Passion *deux écus par an*.

La foire Saint-Laurent était située entre les rues du Faubourg-Saint-Denis et du Faubourg-Saint-Martin, dans un emplacement nommé encore aujourd'hui Enclos de la foire Saint-Laurent. Ces deux rues ont longtemps porté le nom de *Faubourg de la Gloire*. On ignore l'origine de cette ancienne dénomination. En 1609, ces deux foires offraient déjà deux salles de spectacle. On obligeait les acteurs à finir leurs jeux, en hiver, à quatre heures et demie du soir, à ne pas recevoir plus de cinq sous au

(1) Il vient de mourir; les journaux ont assez parlé de lui pour que je sois dispensé de faire son éloge.

parterre, et douze sous aux premières; et de plus, à n'y rien jouer et n'y rien chanter sans l'autorisation et le visa du procureur du roi. On voit que la censure date de loin. En 1697, il y eut plusieurs loges dans chacune desquelles était une troupe de danseurs de corde et de sauteurs. Le nombre des directeurs qui ont exploité ces établissements est considérable. Les principaux sont les frères Alard, Maurice, Bertrand, Saint-Edme, Nivelon, le chevalier de Pellegrin, Ponteau, Restier, Francisque, Jean Monnet, l'Écluse, Nicolet, Audinot, Favart.

Dans l'origine, les pièces dans lesquelles on chantait des couplets étaient jouées par des marionnettes. Les loges de la foire ne ressemblaient en rien aux théâtres actuels. Une loge était un lieu fermé par des planches où l'on dressait un échafaudage pour les spectateurs. Une simple corde était tendue pour les danseurs; on n'y voyait ni peintures ni décorations. Elles ressemblaient aux baraques que les bateleurs construisent maintenant pour courir les fêtes de villages.

Elles se montaient et démontaient à volonté.

Avant d'avoir des auteurs connus, ces deux théâtres commencèrent par reprendre quelques unes des pièces qui avaient été jouées par les Italiens, bien avant leur suppression. Quelques sauteurs de corde composaient aussi des canevas qu'on ne pouvait représenter qu'en y

mêlant des tours de force et d'agilité. Un poète nommé *de Loret*, qui composait des gazettes en vers au commencement du règne de Louis XIV, parle ainsi de la foire Saint-Laurent :

Je fus en carrosse à la foire
De Saint-Laurent, et dit l'histoire,
Environ cinq jours il y a
Où l'on voit *mirabilia*.
Savoir, avec leurs indiennes,
Quantité d'aimables chrétiennes ;
Voire même de qualité.
Et comme à présent c'est l'été,
Les plus mignonnes, les plus belles,
N'y vont que le soir aux chandelles.

La foire était alors :

Quatre assez spacieuses halles,
Où les marchandes, les marchands,
Tant de la ville que des champs,
Contre le soleil et l'orage
Ont du couvert et de l'ombrage...

On y vendait :

Citrons, limonades, douceurs,
Arlequins, sauteurs et danseurs,
Outre un géant dont la structure
Est prodige de la nature;
Outre les animaux sauvages,
Outre cent et cent batelages,
Les fagotins et les guenons,
Les mignonnes et les mignons,
On voit un certain habile homme,
(Je ne sais comment on le nomme)

Dont le travail industrieux,
Fait voir à tous les curieux,
Non pas la figure d'Hérodes,
Mais du grand colosse de Rhodes,
Qu'à faire on a bien du temps mis.
Les hauts murs de Sémiramis,
Où cette reine fait la ronde ;
Bref, les sept merveilles du monde,
Dont très bien les yeux sont surpris,
Ce que l'on voit à juste prix (1).

Malgré ce qu'écrit de Loret en 1664, je lis, dans *les Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire*, qu'il serait difficile de trouver des renseignements bien clairs pour les sauteurs et danseurs de corde avant l'année 1672 ou 1675. Cette assertion est fondée sur l'avertissement qui se trouve à la tête d'une espèce de pièce intitulée : *Les forces de l'amour et de la magie*, qui fut représentée au jeu de paume d'Orléans, pendant le cours de la foire Saint-Germain de l'année 1678. Les personnages de cette pièce sont : Zoroastre, magicien, amant de Grésinde ; Grésinde, bergère ; Merlin, valet de Zoroastre ; plus, quatre sauteurs sur des piédestaux, quatre sauteurs en démons, quatre sauteurs en bergers, quatre sauteurs en polichinels....

Merlin paraît seul dans la forêt, et dit aux spectateurs : « Amour, amour !.... chien d'a-

(1) Gazette du 22 février 1664.

» mour! coquin d'amour!.... maraud d'amour!
» pendard d'amour! quoi, jamais de repos?...
» Dieu! faut-il être né sous une planète si
» malheureuse, pour être né valet, et valet d'un
» maître plus diable que le diable!... qui passe
» son temps à lire des grimoires, qui n'a de
» divertissements que des sorciers; pour son
» manger, les ragoûts sont friands : force vi-
» pères, crapauds et crocodiles...; il me semble
» que je ne suis entouré que de ces messieurs
» (*un crapaud paraît*). Dieu! voilà un crapaud
» qui me prie à dîner! Ah! monsieur le cra-
» paud, je vous remercie de tout mon cœur,
» je n'ai nul appétit (*un démon paraît en tour-
» billon*). En voilà un qui m'invite à la pro-
» menade. Monsieur Astaroth, je vous rends
» mille grâces, mon médecin m'a défendu
» l'exercice. »

Bientôt Grésinde paraît, ensuite Zoroastre. Merlin est continuellement tourmenté par des sortiléges, et finit par dire qu'il veut obtenir tout par *amour et rien par force.* Là dessus il danse une sarabande à neuf postures. On voit que ces pièces n'étaient faites que pour y mêler des tours de force et des danses de corde.... Cette parade était d'un des sauteurs de la troupe, qui en composait souvent.

C'est donc à partir de 1708 que ces spectacles forains donnèrent des pièces faites exprès par des auteurs en réputation. Ces ouvrages

étaient appelés opéras comiques mêlés de vaudevilles.

La Comédie-Française et la Comédie-Italienne, qui avaient bien des fois tourmenté les acteurs forains, leur suscitèrent alors de nouvelles chicanes. Vers 1710, jalouses des succès qu'ils obtenaient, elles leur firent défendre de jouer « aucune comédie par dialogue, ni même par » monologue. »

Les auteurs qui ont le plus travaillé pour l'Opéra-Comique sont : Fuzelier, Dorneval, Laffichard, Carolet, Panard, Gallet, Legrand, Autreau, Laujon, Favart, Vadé, etc. Mais ce qu'il faut proclamer bien haut, c'est que René Le Sage, l'auteur de *Gil Blas*, René Le Sage, ce si grand observateur, cet écrivain si distingué, ce moraliste si profond, qui nous a laissé un de ces livres les plus beaux, les plus spirituels, les plus complets qui soient sortis d'un cerveau humain, René Le Sage a commencé par être vaudevilliste; oui, vaudevilliste! Ne riez pas!... Lorsqu'il vit les persécutions dont de pauvres comédiens allaient devenir victimes, Le Sage se fit leur protecteur, c'est à dire leur auteur. Le Sage était jeune, sans fortune, sans appui; il fallait bien qu'il vécût d'abord, pour devenir immortel. Ensuite, le beau livre de Gil Blas n'avait pas encore paru! Le Sage fit donc parler Arlequin, tout en rêvant à son archevêque de Grenade.



C'est ainsi que Le Sage donna à l'Opéra-Comique cent et une pièces, dans l'espace de vingt-six ans, c'est à dire de 1713 à 1739. On compte de nos jours beaucoup de vaudevillistes qui ont laissé Le Sage bien loin derrière eux par le nombre de leurs vaudevilles, mais je n'en sache pas qui aient fait un Gil Blas. On a donné à l'auteur de *Turcaret* le nom de fondateur de l'Opéra-Comique, c'est une erreur. Le genre existait avant que Le Sage travaillât pour les théâtres forains. Le cardinal d'Estrées a long-temps protégé les acteurs de la foire Saint-Germain dont ils étaient les locataires.

Ces petits spectacles cherchaient sans cesse quelque ingénieux moyen d'échapper aux exigences du pouvoir qui les brutalisait. Panard l'a dit dans un vaudeville :

« Les lois ne sont qu'une barrière vaine
» Que les hommes franchissent tous,
» Car par dessus les grands passent sans peine,
» Les petits par dessous. »

On ne saurait se faire une idée de l'acharnement que mettaient les comédiens du roi à poursuivre les acteurs forains. Il ne se passait pas de mois sans qu'ils envoyassent verbaliser chez eux.

Le 2 août de l'année 1708, deux huissiers du parlement nommés Rozeau et Girault, à la réquisition des comédiens français, se transpor-

tèrent au Jeu de Dòlet et de Laplace, et dressèrent le procès-verbal suivant (il est assez curieux) :

« Les chandelles ayant été allumées et une » toile levée; aurait été fait un *jeu de marionnettes*, lequel fini, l'on aurait encore levé une » autre toile. Il a paru un théâtre fort long, » composé de plusieurs ailes et décorations, et » un enfoncement en perspective; alors a paru » d'abord un acteur sous l'habit *d'arlequin*, » qui a fait un dialogue; ensuite il est venu un » autre acteur habillé en *Scaramouche*, et un » autre habillé en *docteur*; lesquels, l'un après » l'autre parlant seuls, se faisaient des dialogues les uns aux autres, et se répondaient » tantôt par signes et tantôt à demi-bas : auquel cas, celui qui parlait haut achevait d'expliquer ce qu'on pouvait n'avoir pas entendu » du discours de l'autre, et après plusieurs » autres scènes de même nature, danses et » chansons, qui composent ensemble une comédie en trois actes sous le titre de *Scaramouche pédant scrupuleux*, d'*Arlequin écolier* » *ignorant*, la pièce était finie par une machine en forme de dragon qui a été tué par » un des acteurs et Arlequin. L'acteur qui était » habillé en Scaramouche serait venu au devant du théâtre annoncer pour le lendemain

» samedi la comédie intitulée le *Triomphe de* » *l'Amour* (1).

» Le samedi 20 février 1709, le spectacle » fini, et tout le monde qui y assistait étant » sorti, la loge de Holtz fut entourée de plu- » sieurs escouades du guet à pied et à cheval; » et dans le même temps, quarante archers de » la robe-courte, commandés par les exempts » Panetier et Leroux, qui accompagnaient les » sieurs Rozeau et Girault, huissiers du parle- » ment, et porteurs de son arrêt, entrèrent » dans la loge, ayant à leur suite Pelletier, » menuisier de la Comédie-Française, et plu- » sieurs garçons portant haches, scies, mar- » teaux et autres outils propres à leur profes- » sion.

» Le sieur Rozeau fit demander Holtz, Dolet » et Laplace. Le premier s'étant présenté, lec- » ture lui fut donnée de l'arrêt du parlement » qui ordonnait la démolition de son théâtre et » de celui de Godard. Alors survint un arrêt du » grand conseil qui cassait celui du parlement, » et défendait aux comédiens français et aux » forains de procéder en nulle autre juridiction » que la sienne. Grande dispute entre les deux » justices; les sieurs Rozeau et Girault se con- » sultèrent et allèrent prendre l'avis du sieur » Burette, procureur, qui demeurait derrière la

(1) Spectacles de la Foire, tome I.

» loge de Holtz. Là ils trouvèrent les sieurs » Dancourt et Dufay.

» Girault et Rozeau, ayant instruit le commis- » saire Chevalier et Burette de ce qui venait de » se pâsser dans le jeu de Holtz, conclurent à » faire retirer leurs gens, ne voulant pas déso- » béir à l'arrêt du grand conseil. Les sieurs » Dancourt et Dufay signèrent une indemnité » aux huissiers du parlement pour qu'ils exé- » cutassent l'arrêt dont ils étaient chargés. » Rozeau et Girault, munis de cette pièce, » revinrent dans la loge de Holtz, où, malgré » tout ce que put leur dire le sieur Hesselin et » le procès-verbal qu'il adressa à ce sujet, ils » firent abattre une partie du theâtre et des » loges, rompre les décorations, les bancs du » parquet; ensuite ils se retirèrent avec tous » ceux qui les avaient accompagnés.

» Lorsque cette exécution militaire, ce siége » opéré dans toutes les règles de la statégie » fut achevé, Holtz, Dolet et Laplace rétabli- » rent tout ce qui avait été brisé. Le lendemain » à dix heures, on jeta de nouvelles affiches » dans Paris, et le public, qui avait appris le » désastre de cette troupe, se porta en foule à la » foire Saint-Germain. Cette aventure produisit » aux directeurs associés une excellente recette. » On pense que les comédiens français ne s'en » tinrent pas là, ils renvoyèrent le menuisier » du théâtre avec ses ouvriers au jeu de Holtz,



avec ordre d'abattre de nouveau tout ce qui était propre aux représentations dramatiques. Alors les loges du parquet, les amphithéâtres, tout fut défait et rompu; on déchira les décorations et machines, on brisa les chaises et banquettes, et pour anéantir ces débris, douze archers, qui restèrent en garnison pendant plusieurs jours, eurent soin de s'en chauffer amplement. »

On procédait alors à la fermeture d'un petit ›ectacle comme s'il se fût agi du gain de la ıtaille de Marengo ou de la prise d'Alger. laintenant, un arrêté municipal ou un jugeıent de police correctionnelle supprime un petit ıéâtre non autorisé, sans qu'il soit besoin une compagnie d'archers pour le réduire, ni : marteaux pour l'abattre.

Ces scènes se sont souvent renouvelées; mais s directeurs ne se rebutaient point et rebâssaient leurs loges dès l'année suivante : ils ›portaient d'ailleurs la même ténacité en toute rconstance. Quand on défendait aux acteurs : parler, ils jouaient des pièces toutes en ıansons.

Les chansons étant proscrites à leur tour, e Sage, Dorneval et Fuzelier imaginèrent les :riteaux. Chaque acteur avait son rôle écrit ı gros caractères sur un carton qu'il montrait ıx spectateurs. Ces inscriptions parurent 'abord en prose, on les a mises plus tard en

chansons. Voici de quelle manière on employait les écriteaux.

Dans *Arlequin, roi de Séremdib*, Arlequin paraît seul après avoir fait naufrage sur la côte de Séremdib; il s'avance dans l'île, il tient une bourse, se montre consolé de sa disgrace, et l'exprime par un écriteau qui descend du cintre, porté par deux Amours, et déroulé par eux devant les spectateurs. Dès que l'écriteau était déroulé, l'orchestre jouait d'abord l'air du couplet; un compère placé dans la salle le chantait, et le public faisait chorus, tandis que l'acteur, qui était sur le théâtre, en mimait l'intention.

On voit combien de peine on avait pour faire comprendre une pièce tout entière; car s'il y avait dedans cinquante couplets, il fallait cinquante écriteaux.

Eh bien! le public se portait en foule à ce spectacle, tant il est vrai que l'opposition a toujours intéressé en France. Comme on savait toutes les persécutions que ces comédiens éprouvaient de la part du pouvoir, le public les en dédommageait en courant à leurs représentations. Les auteurs qui, de leur côté, souffraient beaucoup de ces entraves, ne négligeaient rien pour se venger des grands théâtres. Dès qu'il paraissait un opéra, une tragédie, un drame, les écriteaux en faisaient prompte et bonne justice.

Les plus hautes questions de littérature étaient justiciables des marionnettes. C'est ainsi qu'à propos de la fameuse querelle des anciens et des modernes, on joua à la foire Saint-Laurent *Arlequin, défenseur d'Homère.*

En 1722, un arrêt signifia aux directeurs forains, et notamment à un sieur Francisque, qui devait ouvrir une loge à la foire Saint-Germain, qu'il eût à se renfermer dans les danses de corde et de voltige. Francisque venait d'être ruiné par un incendie à Lyon : à force de solliciter et en raison de ses malheurs, il obtint, pour toute grâce, un seul acteur parlant. Il fallait donc qu'il trouvât un auteur assez spirituel pour lui faire une pièce raisonnable en un seul monologue, et un acteur capable de le bien jouer à lui seul.

Le Sage, Fuzelier et Dorneval avaient bien préparé des pièces pour l'ouverture de l'Opéra-Comique aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain ; mais connaissant l'interdiction lancée contre ces deux théâtres, ils conçurent l'idée de louer une loge sous le nom de Laplace, où ils firent jouer par les marionnettes des pièces de leur composition ; ils donnèrent, entre autres, *Pierrot Romulus*, parodie du *Romulus* de la Motte. Le succès de ce vaudeville fut si prodigieux que le duc d'Orléans voulut le voir et le fit représenter à deux heures après minuit. Francisque, ne pouvant donc rien obtenir du

triumvirat chantant, se souvint qu'on lui avait parlé d'un nommé Piron; il courut chez ce dernier et se présenta d'un air désespéré : « Je suis Francisque, entrepreneur de l'Opéra-» Comique, lui dit-il; la police me défend de » faire paraître plus d'un acteur. Le Sage et » Fuzelier m'abandonnent : si vous ne venez » à mon secours, je suis un homme perdu!.... » Vous êtes le seul auteur qui puissiez me » sauver : vous faites de si jolies chansons!.... » Tenez, voilà cent écus; travaillez et comptez » que ces cent écus ne sont pas les seuls que » vous recevrez. » En achevant ces mots, il déposa la somme sur le bureau de Piron, et s'enfuit à toutes jambes.

Piron, qui en voulait aux comédiens français de ce qu'ils laissaient moisir *la Métromanie* dans les cartons du comité, Piron, qui, comme Le Sage, n'avait d'autre ressource pour vivre que sa plume, se mit aussitôt à l'œuvre : il composa en huit jours *Arlequin Deucalion*, qui eut un succès non interrompu de cent représentations. Dès ce moment, Francisque s'attacha Piron, qui ainsi travailla longtemps pour l'Opéra-Comique et fit le couplet suivant contre Le Sage, Fuzelier et Dorneval, qui travaillaient alors pour les marionnettes :

Le Sage et Dorneval ont quitté du haut style
La beauté ;
Et pour Polichinel ont abandonné Gille
La rareté !
Il ne leur reste plus qu'à montrer par la ville
La curiosité.

Les auteurs de ces théâtres se jalousaient également entre eux, comme l'ont fait depuis et comme le feront toujours ceux que l'amour-propre et l'intérêt mettent en présence. Les acteurs de bois se moquaient des acteurs vivants; les acteurs vivants crossaient les acteurs de bois. On habillait de petites marionnettes de manière à ce que l'on reconnût les acteurs qu'elles étaient destinées à contrefaire ; elles imitaient leur voix, leurs gestes, et se moquaient ainsi des comédiens français.

Une charmante actrice, mademoiselle Maillard, femme de Maillard, qui jouait les Scaramouches, était la meilleure Colombine de cette époque. Les scandales ne manquaient pas plus alors qu'aujourd'hui. Maillard, mari de cette Colombine, était un jour à la foire Saint-Laurent, dans la boutique d'un sieur Dubois, limonadier ; la demoiselle Maillard vint à passer pour se rendre au théâtre, et le salua. On demanda à Maillard s'il connaissait cette jolie actrice. « Eh ! cadédis, » répondit-il, « je suis pour le moins son amant ! — Touchez » là, » lui dit un jeune officier qui ne le con-

naissait pas, « je puis vous en dire autant. » Maillard quitta le ton plaisant pour apprendre à l'indiscret qu'il parlait au mari même de cette actrice. « Ma foi! » reprit l'officier, « je suis fâché » d'avoir été si sincère, mais j'ai dit la vérité. » Maillard se battit et fut blessé, comme cela devait être. Un acteur forain, nommé Hamoche, après avoir longtemps brillé à l'Opéra-Comique, quitta ce spectacle pour débuter à la Comédie-Italienne, où il échoua complètement. Il voulut reparaître sur son théâtre, en 1723, et voici de quelle manière il y fut introduit : Scaramouche venait l'annoncer à la Foire personnifiée, et chantait :

Hamoche vous prie
De le recevoir;
Il tempête, il crie,
Voulez-vous le voir?...

La Foire répondait :

C'est ici son centre
Qu'il entre, qu'il entre.

Le public ne fut pas si indulgent que la Foire; le public siffla le Pierrot qui l'avait tant amusé.... Hamoche, piqué du peu d'empressement que le public mettait à le revoir, quitta le théâtre et mourut de chagrin quelque temps après.

Par suite des calculs dont nous avons parlé les spectacles de la Foire restaient quelquefoi

fermés plusieurs années. Jean Monnet obtint, en 1751, la réouverture de l'*Opéra-Comique*.

Cette réouverture se fit le 3 février 1752. Vadé travailla beaucoup pour ce théâtre. C'est lui qui créa le genre *poissard*, genre qui ne m'a jamais paru digne de notre scène, du moins comme on le traitait alors. J'aime tout ce qui peut châtier le mauvais goût du peuple; je repousse tout ce qui peut contribuer à le corrompre. Voici un échantillon de ce qui se disait en plein théâtre, et devant les femmes les plus élégantes du temps :

« Dit's donc, madame la comtesse, comme » vous trottez avec vitesse?.... Avec vot' gen- » tillesse, vous n'allez point z'à confesse?.... » n'faites pas tant votre princesse, on sait ce que » vaut vot'sagesse!.... »

Ou bien des couplets comme celui-ci :

Sur l'port, avec Manon, z'un jour
J'l'engueusais en façon d'amour,
Aisément cela se peut croire :
Un faraud s'en vient près de nous
En voulant lui faire les yeux doux.

(*Ici on parle.*) Sarpegué!... dame... moi qui suis jaloux, vouloir me souffler ma personnière! c'est me *lécher mon beurre*... et me prendre pour un *gonze*.

On chante :

J'veux t'être un chien ;
Y a coup d'pied, y a coup d'poing,
J'lis cassis la gueule et la mâchoire.

Vadé a donné un grand nombre d'ouvrages poissards. Vadé ne manquait ni d'esprit, ni de facilité, mais il est mort dans la mémoire des gens de goût; et sans son petit poème de la *Pipe cassée*, et deux ou trois chansons, on ne saurait pas aujourd'hui s'il a existé.

Dans l'histoire du théâtre du Vaudeville et du théâtre des Variétés, je reparlerai du genre poissard, je ferai l'éloge de quelques pièces, mais ce seront des exceptions. Jean Monnet tenait, avant tout, à la vérité des costumes. C'est lui qui disait à ses comédiens : « Si vous n'avez pas toujours l'esprit de votre » rôle, faites en sorte d'en avoir l'habit. » Une circonstance qui fait honneur à l'Opéra-Comique, c'est que Préville, ce grand comédien qui comprit si bien Molière et toutes les larges compositions du grand siècle, Préville fut acteur forain. Ramené de Lyon à Paris par Jean Monnet, il joua quelques années à la foire Saint-Laurent, s'en retourna en province, et revint débuter à la Comédie-Française, à laquelle il était si digne d'appartenir.

La foire Saint-Ovide avait aussi des baraques, deux jolies salles de spectacle, des marionnettes et des marchands de pains d'épices. En 1762, on y mit en vente des figures représentant un jésuite sortant d'une coquille d'escargot et y rentrant. Ces charges devinrent à la mode. En

1771, la foire Saint-Ovide fut transférée de la place Vendôme à la place Louis XV; mais, dans la nuit du 22 au 23 septembre 1777, le feu prit aux baraques, aux boutiques et aux salles de spectacle : tout devint la proie des flammes. Audinot, Nicolet et d'autres directeurs donnèrent plusieurs représentations au profit des incendiés. Ce fut le premier exemple d'un acte de bienfaisance de cette nature; il a depuis été souvent imité.

Audinot, auteur du *Tonnelier* et acteur de la Comédie-Italienne, fit bâtir à la foire Saint-Germain un petit théâtre de marionnettes qui attira pendant longtemps la foule, et Nicolet, qui avait déjà le privilége des *grands danseurs du Roi*, allait, pendant la quinzaine de Pâques, donner des représentations à la foire Saint-Laurent.

L'Écluse, directeur d'un petit spectacle situé au coin de la rue de Lancry, menait aussi sa troupe jouer à l'Opéra-Comique. Vers 1780, ces théâtres n'étant plus suivis comme ils l'avaient été auparavant, les troupes se dispersèrent, la foire fut abandonnée, et une ordonnance réunit l'Opéra-Comique à la Comédie-Italienne.

Voici dans quel état se trouvait l'Opéra-Comique au moment de sa réunion à la Comédie-Italienne :

Directeurs, Corby et le Moet; répétiteur,

M. Taconnet; acteurs, MM, Laruette, Delisle, Bourette, Paran, Saint-Aubert, Audinot, Clairval, Guignes; actrices, mesdemoiselles Deschamps, Rosalie, Nessel, Arnould, Dezzi, Florigny.

Ainsi ont fini ces théâtres qui avaient joui d'une si grande vogue, aux XVIIe et XVIIIe siècles. Ils ont servi à développer un genre qui, plus tard, devait occuper une place distinguée dans notre littérature dramatique.

Sous ce rapport, ces théâtres ont donc mérité que l'on recueillît quelques uns de leurs fastes. Aujourd'hui, ceux qui passent dans le marché Saint-Germain, ou dans l'enclos de la foire Saint-Laurent, savent à peine que ces deux localités ont retenti de noms célèbres!.... qu'ici il y eut du mouvement, de la joie, des plaisirs; que là, on a ri, on a battu des mains; que là Le Sage, Piron, Favart, Sedaine, Panard faisaient applaudir leurs premières productions; que Dominique Clairval et Préville attiraient la foule; que de jolies actrices y recevaient les hommages de grands seigneurs à talons rouges; que là le duc d'Orléans et ses intimes allaient quelquefois, incognito, rire ou cabaler, selon leur bon plaisir. Il ne reste plus, à l'heure qu'il est, de tout ce bruit, de toutes ces fètes, de toutes ces joies, qu'un souvenir confus, un écho vague. Aujourd'hui, on dit: La foire Saint-Germain, la foire

Saint-Laurent, comme on dit : la rue aux Ours, la rue Quincampoix (1).

THÉATRE DU VAUDEVILLE

DE LA RUE DE CHARTRES.

Avant que ce théâtre fût établi, le genre du Vaudeville n'en avait pas eu de permanent ni de spécial à Paris. L'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent, où l'on avait joué les premiers vaudevilles de Panard, de Piron, de Favart, de Vadé, de Le Sage, de Dorneval, de Fuzelier, d'Anseaume, et de tant d'autres, ayant été réuni aux Italiens, le Vaudeville y fut successivement subordonné aux pièces italiennes, aux pièces

(1) On s'occupe activement de réédifier la foire Saint-Laurent; un vaste marché vient d'y être construit; plusieurs jolies maisons s'y sont déjà élevées; il paraît que l'intention des propriétaires et de l'architecte est de rendre à la foire Saint-Laurent sa vieille célébrité. Je fais des vœux pour leur réussite, et je désire que l'on y bâtisse un jour de jolies salles de spectacle, et que de bons acteurs et de bons auteurs nous rendent les plaisirs que nos pères goûtaient à voir jouer les pièces des Piron, des Fuzelier, des Dorneval; je souhaite aussi y voir débuter des Bourette, des Clairval, des Préville,.... Pourquoi pas?...

à ariettes, et aux comédies ou drames, qui finirent par le persifler.

Un couplet de Sedaine que j'ai rapporté dans la chronique de la Comédie-Italienne fut, ainsi que je l'ai dit, la cause de l'établissement du théâtre de la rue de Chartres.

Piis et Barré avaient donné, dans l'espace de dix ans, seize vaudevilles, dont trois surtout : *la Veillée villageoise*, les *Amours d'été* et les *Vendangeurs*, avaient valu plus de cent mille écus au théâtre de la rue Mauconseil et n'avaient rapporté à leurs auteurs qu'environ douze cents francs.

Piis ayant sollicité de la Comédie-Italienne une pension modique, qui lui fut refusée, conçut, en 1790, l'idée de transporter son répertoire sur un autre théâtre; il communiqua son plan à un riche négociant, M. Delporte, et ensuite à Rosières, acteur de la Comédie-Italienne. M. Delporte s'étant retiré, un commissaire-priseur nommé Mennier lui fut substitué.

Il existait, dans la rue de Chartres, une salle de bal appelée le Wauxhall d'hiver, plus connu sous le nom du Petit-Panthéon. L'architecte Lenoir, que j'ai déjà cité, construisit sur cet emplacement le théâtre du Vaudeville, dont l'ouverture eut lieu le 12 janvier 1792, par une pièce en trois actes, de Piis, intitulée *les deux Panthéons*, ce qui fit dire plus tard :

« Dans le pays où nous sommes
» Je vois qu'il existe à Paris,
» Et le Panthéon des grands hommes,
» Et le Panthéon des petits. »

Aujourd'hui, les grands hommes devenant plus rares de jour en jour, nous n'avions plus besoin que d'un seul Panthéon, on devine lequel....

L'association primitive existait ainsi composée : Barré, Monnier et Chambon, qui s'adjoignirent Rosières et Piis. Ces deux derniers, ayant des affaires embarrassées, ne figurèrent pas en nom. Monnier mit dans l'entreprise 50,000 francs ; Chambon, 30,000 francs ; on emprunta 60,000 francs (le tout en assignats). Les associés se partagèrent les différentes branches de l'administration et s'allouèrent des appointements. Barré eut le titre de *directeur*, Monnier celui d'*inspecteur général* et de *directeur-adjoint;* à Chambon échut la *caisse;* à Rosières, la place d'*instituteur-régisseur ;* Piis devint *secrétaire*. Trois ans après (l'an III), la société se mit en commandite. Les actions, au nombre de cent vingt-six, se vendirent 5,000 francs (assignats) ; plus tard, on les régla à 1,000 francs (en argent).

Les fondateurs et l'emprunt furent remboursés à la création des actions ; on joua donc le premier jour, les *deux Panthéons*, on ne donna que cette pièce; toute la troupe parut dans l'ouvrage, qui fut très mal joué et sifflé, comme

jamais on ne siffla de mémoire théâtrale. Les machines manquèrent. Les acteurs qui, pour la plupart, n'avaient encore paru que sur des théâtres de société, ne purent soutenir cette longue et méchante production, qui n'était cependant pas dépourvue d'esprit, mais qui avait le malheur d'être d'une longueur et d'un ennui mortels. Monnier perdit la tête, Barré se sauva, Chambon demeura anéanti. Rosières seul conserva quelque espoir et beaucoup de présence d'esprit, ranima le courage de ses associés, composa le spectacle pour le lendemain, et le Vaudeville compte quarante-six années de prospérité.

Piis, Barré, Radet, Desfontaines, les deux Ségur, Prevost d'Iray, Desprez, Demeaufort, Davrigny, Bourgueil, etc.;

Arlequin afficheur, la Revanche forcée, Piron avec ses amis, la Matrone d'Ephèse, Colombine mannequin, le petit Sacristain, les Solitaires de Normandie, la Négresse, Nice, imitée de *Stratonice*, *Arlequin Cruello*, parodie d'*Othello*, etc., etc., composèrent le répertoire de la première année.

Desfontaines, Deschamps et Despres ont beaucoup travaillé pour ce théâtre, ce qui fit dire aux faiseurs de calembourgs que le Vaudeville était une charmante maison de campagne, où l'on trouvait *des champs, des prés, des fontaines.*

L'histoire de ce spectacle est l'une des plu

:urieuses, car elle embrasse à elle seule quatre ;poques bien distinctes : 1793, l'empire, la 'estauration et la révolution de 1830.

La troupe, qui s'était montrée très faible l'abord, ne tarda pas à devenir excellente. Le alent y était, l'ensemble seul manquait aux aristes. Voici les noms des principaux acteurs qui ont jeté beaucoup d'éclat à la rue de Chartres lans les premiers temps du Vaudeville :

Rosières, ancien acteur de la Comédie-Italienne, qui jouait les baillis dans la perfection ; ertpré, comédien d'un excellent ton ; Duhaume, acteur à la face joyeuse, et qui chanait le couplet avec un entrain dont les vieux mateurs ont gardé la mémoire; Carpentier, ui jouait les gilles, les valets, les gascons, et ui se montrait si bon comédien dans *le Maiage de Scarron ;* Henri, amoureux un peu ausqué, prétentieux, rappelant l'école des lairval et des Michu, mais ne manquant point l'une certaine élégance ; enfin Chapelle, le assandre inimitable, dont on raconte des aneclotes fort plaisantes.

Chapelle était gras et court; ses yeux, qui s'ouvraient et se fermaient continuellement, étaient ouronnés d'un épais sourcil noir; sa bouche, oujours entr'ouverte, lui donnait un air stupide, es jambes ressemblaient à des pieds d'éléphant; i vous ajoutez à cela une tournure pesante, vous urez une idée de Chapelle. On aurait pu croire,

en le voyant, que la nature, après l'avoir formé, lui avait dit : « Je voulais te faire homme, je » t'ai fait Cassandre ; pardon, Chapelle! » La crédulité de cet homme est devenue proverbiale au théâtre. C'est lui qui disait à l'un de ses amis qui lui serrait la main avec tristesse, en apprenant qu'il venait de manquer dans son commerce d'épiceries du marché des Jacobins : « Oui, mon ami, c'est la vérité, je viens de » faire banqueroute, foi d'honnête homme! » On lui avait fait croire que l'on venait de construire des diligences en gomme élastique, et que, au fur et à mesure que l'on rencontrerait des voyageurs, on les prendrait en route, si nombreux fussent-ils.

Laporte, ce spirituel Arlequin, lui ayant dit un jour que le pape devait venir à Paris avec sa femme et ses enfants, le malheureux Chapelle alla s'installer à la barrière, et là demandait à tout le monde si le pape et sa femme allaient bientôt arriver.

Séveste, le père de MM. Séveste, directeurs des théâtres de la banlieue, était spirituel et assez bon mystificateur. En revenant d'une tournée qu'il avait faite à Rouen, il racontait que, pendant son séjour dans cette ville, il était parvenu à élever une carpe, qui le suivait partout comme un chien.., et il ajoutait qu'il avait eu beaucoup de chagrin de sa perte. Chapelle, ent dans le foyer, lui demanda comment

avait perdu cette carpe.... Mon Dieu! dit éveste, un soir que je l'avais amenée dans ıa loge, il survint un orage épouvantable près le spectacle. Ma petite carpe m'avait très ien suivi jusque dans la rue; mais sur la place e la Comédie, la pauvre bête se noya en voulınt sauter un ruisseau. « Quel malheur! » s'éria Chapelle, « je croyais que les carpes nageaient comme les poissons... » Bref, on lui vait fait croire tant de choses, que dans les derjers temps de sa vie il était devenu l'homme le lus sceptique dont l'histoire de la philosophie it pu conserver le souvenir. Quand un garçon le théâtre lui disait : « Monsieur Chapelle, vous répétez demain à midi; » il répondait: « Va te promener... » Quand on lui demandait comment il se portait, il vous tournait les talons en lisant « : Farceur!... à d'autres!... je ne donne plus là dedans!... »

Chapelle se retira en 1816, chez un de ses cles, qui était chanoine à Versailles. Un jour, le rencontre à Paris, il semblait triste, je en demande la cause; il me dit que l'on ulait envoyer son oncle le chanoine à Chars, que cela le contrariait beaucoup... « Eh en, » lui dis-je, « qu'il n'y aille point.—Oh! si it, il ira, » me répond Chapelle, « il faut qu'il y lle... Et puis, » ajouta-t-il ingénument, « je dee la pensée de mon oncle *le chanoine*, c'est un

homme qui veut *travailler* encore cinq ou six ans et se retirer ensuite. »

Ce bon-homme et ce bon acteur est mort à Chartres dans les premiers jours de janvier 1824.

Lorsque Chapelle prit un fonds d'épiceries, Armand Gouffé lui fit une adresse en chanson, qui fut imprimée et distribuée au théâtre; la voici :

ADRESSE DE CHAPELLE,

Cassandre du vaudeville et épicier, rue Saint-Honoré.

AIR : *Toujours debout, toujours en route.*

Gripperdin (1), Cassandre, Chapelle,
Vend dans sa boutique nouvelle
Du miel, du soufre et des pruneaux,
Des anchois et de la ficelle,
Des macarons, de la chandelle,
Des fruits confits, vieux et nouveaux,
Des cornichons petits et gros,
Brugnons, asperges, sel d'oseille,
Sirops d'orgeat et de groseille,
Moutarde, sucre raffiné,
Vinaigre, thé, thon mariné,
Des olives, de la pommade,
Huiles pour quinquets et salade,
De l'empois, du locre, du lard,
Bons bonbons et merde à gaillard,

(1) Nom d'un personnage de la *Bonne Aubaine*, pièce de Radet.

Œil-de-perdrix et pain d'épice,
Cire à frotter, jus de réglisse;
Il vend du vermicelle à l'un,
A l'autre du riz, de l'alún,
Du fromage, des avelines,
Des pipes ou bien des pralines,
Fort bon savon, fort bon tabac,
Gomme, guimauve, rhum et rack,
Sucre d'orge, amandes, cigares,
Liqueurs communes, liqueurs rares,
Petits-verres sur le comptoir;
Fil blanc, fil gris, fil bleu, fil noir;
Bon chocolat à la vanille,
Muscade, gérofle et pastille;
Il vend aussi, pour les friands,
Mignonnette et quatre mendiants;
Il fournit, à toutes les dattes,
Cannelle, jujubes et dates,
Anisette et macaroni;
De plus, il est très bien fourni
De cornes-de-cerf, de bougies,
D'iris, de café, d'eau de vie,
De poivre, d'huile de Vénus.
Enfin, sans vous en dire plus,
Tout ce qu'un épicier peut vendre,
Chez Chapelle, venez le prendre,
Vous lui ferez un grand plaisir;
Il est logé, pour vous servir,
Rue Honoré, tout juste en face,
Tout juste en face de la place
Où s'assemblaient les jacobins,
Grands aboyeurs, méchants voisins;
Mais pour la sûreté publique,
On a démoli leur boutique,
Et Chapelle rend grâce aux Dieux,
Car la sienne s'en trouve mieux.

Une scène touchante arriva au théâtre du

Vaudeville, à propos de l'acteur Carpentier, dont j'ai déjà parlé. Sur les derniers temps de sa carrière dramatique, ce comédien, d'un talent réel, avait contracté l'habitude du café, et souvent sa tête se ressentait des excès qu'il avait faits : Barré, dont la brusquerie égalait la bonté, avait essayé tous les moyens pour le corriger d'un penchant qui nuisait à sa profession et à sa santé. Par malheur, Carpentier n'en tenait compte, si bien que, d'année en année, la mémoire de cet auteur en souffrit à tel point, que l'on n'osait plus non seulement lui confier de nouveaux rôles, mais qu'il avait même de la peine à jouer les anciens. Barré, malgré lui, fut obligé de se priver d'un sujet que le public avait applaudi pendant vingt ans... Carpentier en était donc réduit à jouer des bouts de rôle et des accessoires ; on lui laissait faire à peu près ce qu'il voulait, afin de pouvoir lui conserver de petits appointements sans blesser sa délicatesse. Depuis un an cependant, il avait à peine paru quelquefois sur la scène.

Un soir, à l'une des représentations de l'*Ile de la Mégalanthopogénésie ou les Savants de naissance*, Carpentier monte dans sa loge sans rien dire, prend le costume d'un perruquier gascon, emploi dans lequel il excellait, et lorsqu'à la fin de la pièce tous les corps de métiers défilaient sur le théâtre, chacun avec l'in-

signe de sa profession, Carpentier, le peigne à l'oreille, tenant une boîte à poudre sous son bras, et une houppe à la main, passe devant le parterre et salue; toute la salle le reconnaît...; un rire universel s'empare des spectateurs; des applaudissements le suivent jusque dans la coulisse. Là le pauvre Carpentier se met à pleurer en disant à ses camarades, avec autant de joie que de modestie : « Mes amis, mes amis..., ils » m'ont reconnu!... ils m'ont reconnu!... »

Dans la pièce de *Jean Monnet*, Carpentier avait un couplet de facture à chanter, dont voici les premiers vers :

« Un acteur
» Qui veut de l'auteur
» Suivre en tout
» L'esprit et le goût
» Doit d'abord
» De savoir son rôle
» Faire, au moins, le petit effort. »

A cet endroit, il demeura court, recommença trois fois et ne put aller plus loin; c'est de ce jour que le chagrin s'empara de lui et qu'il alla toujours en déclinant. Carpentier s'est suicidé en se jetant par une croisée; cet acteur fut regretté du public et de ses camarades.

Parmi les actrices qui ont brillé au Vaudeville dans son origine, on remarquait mesdames Duchaume, Blosseville, Molière, Cléricourt, Bodin, et surtout une charmante femme nommée Sara Lescaut.

Pendant la période révolutionnaire, le Vaudeville eut à soutenir des luttes continuelles; il fallait qu'à l'exemple des autres théâtres, il jouât des pièces composées dans l'esprit du moment. Or, chaque auteur croyait devoir y mettre des restrictions selon ses propres opinions, ce qui valut aux opposants des scènes tumultueuses et parfois même la prison. C'est ce qui arriva à Barré, Radet et Desfontaines au sujet de leur *Chaste Suzanne*, où l'on crut voir des allusions au procès futur de Marie-Antoinette. Au moment où le juge dit aux deux vieillards accusant Suzanne : « Vous êtes ses » accusateurs, vous ne pouvez pas être ses » juges, » des applaudissements et des sifflets se firent entendre, et bientôt le tumulte devint tel que l'on fit évacuer la salle, et les auteurs furent arrêtés quelque temps après; Radet et Desfontaines furent donc arrêtés. On les engagea à faire un vaudeville de circonstance, ils composèrent *Au Retour*, pièce qui fut représentée pendant qu'ils étaient encore en prison. C'est dans ce vaudeville qu'une charmante actrice, nommée de Laporte, chantait le couplet que voici :

« Si j'fais un amant, dit Manon,
» Je veux qu'ce soit un bon luron,
» Qui soit bon patriote :
» L'âge et la mise n'y f'raient rien;
» Mais pour son bien comm' pour l'mien,
» J' l'aimerais mieux sans-culotte. »

Et puis :

« Claquez et l'auteur et l'acteur,
» Car ils sont sans-culottes. »

Radet et Desfontaines expièrent par six mois de prison le mot courageux : *Vous êtes ses accusateurs, vous ne pouvez pas être ses juges*... Comme on craignait pour eux, leurs amis les engagèrent à faire quelques couplets. Ils improvisèrent sous les verrous ceux que voici, qu'ils envoyèrent au président de la commune avec la lettre suivante :

« Citoyen président,

» Nous avons lu avec autant de plaisir que » de reconnaissance, dans le journal du *Décadi*, » la mention civique faite au Conseil général » de la commune de notre pièce intitulée » *Au Retour*.

» En attendant l'expédition qui doit nous » en être remise, et que nous désirons avec la » plus vive impatience, nous te prions, citoyen » président, de communiquer au Conseil nos » joyeux remercîments. Reçois, citoyen pré» sident, la salutation fraternelle de tes conci» toyens (1).

» *Signé* RADET ET DESFONTAINES. »

(1) Le lecteur aura remarqué, comme nous, combien cette lettre est digne et mesurée; les deux vaudevillistes ne s'humilient pas devant un pouvoir qui pouvait disposer de leur vie et de leur liberté... Ils chantaient gaîment en face de la mort : c'est l'esprit français.

L'aristocrate incarcéré,
Par le remords est déchiré;
C'est ce qui le désole.
Mais le patriote arrêté,
De l'ame a la sérénité;
C'est ce qui le console.

Des mesures de sûreté
Nous ont ravi la liberté;
C'est ce qui nous désole.
Mais dans nos fers nous l'adorons,
Dans nos chants nous la célébrons;
C'est ce qui nous console.

Des lieux témoins de nos succès,
Hélas! on nous défend l'accès;
C'est ce qui nous désole.
Mais dans nos vers, c'est là le *hic*,
Nous propageons l'esprit public;
C'est ce qui nous console.

Pour nous encor la vérité,
N'éclaire pas l'autorité;
C'est ce qui nous désole.
Mais en attendant ce beau jour,
Vous applaudirez au *Retour*,
C'est ce qui nous console.

Ces couplets, composés en prison, me rappellent ceux que Laujon fit pour n'y point aller, et qu'il avait signés par malice : par le citoyen Laujon, *sans-culotte pour la vie*.

Henri IV disait : *Paris vaut bien une messe!* Radet et Desfontaines pouvaient dire : *la liberté vaut bien quatre couplets*.

A cette époque, il n'y avait pas de censure, mais on s'en prenait aux auteurs et quelquefois

aux comédiens, si un mot ou un couplet provoquait une allusion.

Déjà, en 1792, à la première représentation de l'*Auteur d'un moment*, où Léger, auteur et acteur, jouait un rôle, un couplet, dirigé contre la tragédie de *Charles IX* de Chénier, qui finissait par ces mots :

« Il faut renvoyer à l'école
» Celui qui régente les rois,

quelques personnes ayant demandé *bis*, d'autres s'y opposèrent; on voulut forcer Léger à faire des excuses. Il se sauva par le théâtre, avec son costume et son rouge, et la salle fut évacuée.

Le lendemain, un exemplaire de la pièce de Léger fut brûlé sur le théâtre.

Chénier a gardé rancune au vandevilliste; dans sa satire *du docteur Pancrace, il dit :*

« Je ne te cite point, Langlois, ni Baralère,
» Ni Léger le niais, ni l'obscur Souriguière, etc.

Dans son *discours en vers sur la calomnie*, on trouve encore :

« Le stupide Léger veut remplacer Fréron. »

Les pièces de ce temps-là étaient, en général, très légères de fond et très faibles d'intrigue; il suffisait de trois ou quatre jolis couplets pour en assurer le succès; du reste, si cette époque

né fut pas la plus gaie ni la plus littéraire du Vaudeville, elle n'en fut certainement pas la moins spirituelle. On entendait souvent des couplets bien tournés. Dans l'*Heureuse Décade* de Barré, Léger et Rosières, un enfant chantait celui-ci :

Amis, mets la main sur mon cœur ;
Tu sentiras que j'ai la taille.
Tout comme toi, rempli d'ardeur,
J'grandirai l'jour de la bataille.
Les plus petits comm' les plus grands ;
Savent combattre les despotes ;
C'est à leur hain' pour les tyrans
Qu'on doit m'surer les patriotes.

Un usage qui subsista longtemps au Vaudeville, ce fut de faire chanter avant chaque pièce nouvelle un couplet d'annonce ; ce couplet servait souvent à célébrer telle ou telle circonstance : c'est aussi ce qui arriva à la première représentation de *René Le Sage*, ou *Voilà bien Turcaret*. On apprend, au moment de lever le rideau, que Bonaparte vient de ratifier le traité d'Amiens ; Laporte chante aussitôt, au bruit du canon qui résonnait en dehors, le couplet suivant que les auteurs venaient d'improviser dans la coulisse :

« Pour éviter certaine guerre
» Entre le public et l'auteur,
» Par un couplet préliminaire
» On vous engage à la douceur.

» En conséquence, moi, Laporte,
» J'allais vous demander la paix ;
» Le canon a la voix plus forte,
» Il vous l'annonce, et je me tais. »

Un autre soir, on sait que le général Moreau est dans la salle ; on improvise le couplet que voici :

Du Danube c'est le vainqueur,
Sage et modeste en sa conduite,
Il exécute avec valeur
Ce qu'avec prudence il médite ;
Par le plus noble monument.
Rappelant Turenne à notre âge,
Il sait encore, en l'imitant,
Le rappeler bien davantage (1).

Moreau venait de faire élever un monument à la gloire de Turenne.

Puisque j'en suis aux couplets d'annonce, je dois en citer un qui produisit un effet électrique. Le jour de la première représentation de *J.-J. Rousseau*, *ou la Vallée de Montmorency*, on n'avait mis sur l'affiche que le second titre. Laporte chanta le couplet que voici :

Arlequin ne vous a promis
Que le tableau d'une vallée,
Mais d'un de vos meilleurs amis
L'ombre s'y trouvera mêlée.
Si le titre que l'auteur prend
N'est qu'un titre faux et postiche,
Le véritable était trop grand
Pour la petite affiche !

(1) *Enfin nous y voilà!* par les auteurs *des Dîners du Vaudeville*.

Je n'essaierai pas de décrire l'enthousiasme qu'il fit naître ; ce n'étaient plus des applaudissements, c'étaient des cris, des trépignements ; Il fut bisé, tercé, je crois ; je l'ai retenu, et depuis trente ans il n'est jamais sorti de ma mémoire.

Lorsqu'en 1804, Bonaparte alla au camp de Boulogne s'asseoir dans le fauteuil du roi Dagobert pour faire la première distribution de croix d'honneur, le directeur du Vaudeville fut convié à cette grande fête militaire et s'y rendit avec l'élite de sa troupe ; on vit le vaudevilliste Barré célébrer les victoires de Napoléon comme, cinquante ans auparavant, on avait vu le chansonnier Favart chanter celles du maréchal de Saxe à ses avant-postes. L'empereur paya largement les frais du voyage, il dota chacun des trois auteurs d'une pension annuelle de 3,000 francs. A partir de ce moment, le Vaudeville ne fera plus d'opposition pendant toute la durée de l'empire. Une police inquisitoriale, une censure ombrageuse ne lui laissaient pas prendre une pareille licence. Faute de mieux, il se jeta dans les pièces dites *de galeries* ; alors tous les grands hommes défilent successivement, en robes de chambre, sur sa petite scène : Corneille, Racine, Molière, Rousseau, Voltaire, du Guesclin, Condé, Turenne, Lavater. Il n'est pas jusqu'à Young, le poète des tombeaux, l'ami des cimetières, qu[illegible] y chanter aussi :

Flon, flon, flon, lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondé.

Une pièce mérite une mention particulière en raison du prodigieux succès qu'elle obtint; je veux parler de *Fanchon la vielleuse*, de cette jolie savoyarde qui fit fortune, à ce qu'on prétend, dans son temps, rien qu'à vendre des cahiers de chansons à deux sous. Je ne suis pas détracteur des femmes, il s'en faut de beaucoup; mais, en vérité, je pense que l'héroïne de MM. Bouilly et Joseph Pain a dû en vendre un certain nombre d'exemplaires pour amasser une fortune de 30 mille livres de rente. Fanchon allait au Cadran Bleu et chez Bancelin jouer de la vielle; elle était si jolie que les mousquetaires et les abbés la faisaient chanter à table, lui permettant de tremper un biscuit dans le madère ou la malvoisie. Si nous en croyons le drame *très historique* de MM. Bouilly et Pain, Fanchon, non seulement conserva son honneur intact, mais encore veilla sur celui de plus d'une jeune fille, qui lui dut le bonheur et la fortune..... Chose singulière! cette pièce contraria beaucoup l'autorité. Napoléon, qui commençait à rêver de nouveaux écussons, ne vit pas avec plaisir la vieille noblesse immolée à une courtisane; toutefois on laissa la pièce poursuivre sa vogue; mais, de ce moment, la censure se montra plus méticuleuse encore quand il s'agissait de mettre en présence le populaire et l'aristocratie.

Fanchon était d'ailleurs une pièce bien conduite, qui offrait un mélange de gaîté et d'intérêt. Julien, dans le rôle du capitaine de Saint-Luce, déployait de la grace et de l'élégance. Il était assez difficile de jouer les roués de bonne compagnie à côté d'Elleviou, qui était alors la coqueluche de tout Paris. Madame Belmont était tout ce qu'il était possible d'être dans le rôle de Fanchon, la nature avait fait la moitié de l'œuvre, son talent fit le reste. Enfin, pour que rien ne manquât au succès de la *Vielleuse*, le célèbre abbé Geoffroy, qui rédigeait à cette époque le feuilleton *officiel* du *Journal de l'empire*, qui s'était appelé et qui s'appelle encore aujourd'hui *Journal des Débats*, l'abbé Geoffroy poursuivit cette pièce avec acharnement, et fit au moins vingt articles contre la *Vielleuse*, qui n'en continua pas moins d'attirer la foule. A madame Belmont, succéda plus tard une excellente comédienne, madame Hervey, qui quitta ensuite le Vaudeville pour la Comédie-Française, où sa place était marquée depuis longtemps.

Parmi les actrices mentionnées dans cette chronique, je ne dois point oublier une charmante femme, mademoiselle Rivière : cette actrice a joui longtemps d'une vogue et d'une réputation méritées. Elle jouait les grandes dames et les officiers de cavalerie avec un égal succès. Une de ses créations les plus brillantes fut *Jeanne d'Arc*; il était impossible de se mon-

trer plus belle, plus noble, plus touchante; aussi la foule se porta à ce drame, plus attirée par les charmes de l'actrice que par esprit national. Mademoiselle Rivière par sa beauté, l'éclat de son armure, son œil jetant du feu, a pu donner une idée de l'héroïne de Vaucouleurs. Je crois même que l'actrice avait quelques uns de ses traits, j'ai vu des portraits de Jeanne d'Arc auxquels elle ressemblait. Grand nombre de comédiens se retirent souvent trop tard du théâtre, mademoiselle Rivière l'a quitté beaucoup trop tôt. N'oublions pas une autre charmante actrice, madame Desmares. Son jeu plein de décence, ses manières toutes gracieuses, en ont fait longtemps l'un des sujets les plus précieux du théâtre de la rue de Chartres. Elle jouait les amoureuses et les rôles travestis. Madame Desmares joignait à beaucoup de talent des qualités personnelles qui la faisaient estimer dans le monde. Elle a laissé deux fils qui cultivent avec succès les arts et les lettres. Sa fille a épousé M. Théaulon, auteur d'une foule de jolis ouvrages.

Les parodies, les revues surtout eurent le privilége d'amuser les Parisiens. Dieulafoi, Gersin, Désaugiers, Moreau, Francis, Rougemont, Dumersan, Théaulon, Dartois, Dupaty, Merle, de Jouy, Tournay, Dupin en firent jouer de très piquantes.

Le genre poissard s'y montra également,

mais de loin à loin : *Une Matinée du Pont-Neuf*, *Jean Monnet*, *une Journée chez Bancelin*, *la Famille des Lurons*, amusèrent beaucoup ; mais il est juste d'ajouter que ce n'était plus le langage grossier de la foire Saint-Germain : C'était bien, comme auparavant, le peuple qui parlait, qui chantait ; mais le peuple libre, franc dans son allure, émancipé, vif, malin, spirituel, non plus ce peuple abruti des Porcherons et de la Courtille, mais ce peuple tel que Charlet et Bellangé nous l'ont montré depuis.

Deux comédiens se distinguaient alors dans le genre grivois : d'abord Joly, acteur soigneux, mais un peu froid, se peignant bien le visage, s'habillant avec esprit et goût ; on se rappelle combien il était vrai dans *Lantara* et *les Deux Edmond*. Citons ensuite mademoiselle Minette, jouant au Vaudeville l'emploi de Brunet et de Potier ; petite actrice pleine d'esprit, de finesse, de malice et de comique ; mademoiselle Minette est de plus une vaudevilliste, elle aurait le droit d'assister à l'assemblée générale des auteurs, et de nommer des commissaires. Elle a donné au Vaudeville *Piron au café Procope*, à elle seule, non qu'elle eût manqué de collaborateurs ; au contraire, elle en aurait eu presque autant que M. Scribe, si elle l'eût bien voulu.

Citons encore Virginie Déjazet qui jouait avec esprit la fée Nabote dans *la Belle au bois dormant*, et Jenny Vertpré qui s'était déjà fait

remarquer par cette rare intelligence, cette espièglerie, cette gaîté communicative qui devaient un jour la ranger parmi les premières comédiennes de son temps.

Dans le bon temps du Vaudeville, il s'élevait souvent de petites querelles entre théâtres, mais la guerre se faisait au bruit des chansons, et tout devenait motif de couplets : ainsi, la Comédie-Française ayant voulu donner une pièce mêlée de chants, le théâtre de la rue de Chartres fit jouer aussitôt *la tragédie au Vaudeville*, disant, avec raison et malice, que si les comédiens français chantaient le vaudeville, le vaudeville avait bien le droit de chanter la tragédie.

Le grand Opéra annonce un oratorio appelé *la Création du Monde*; deux jours après, le Vaudeville affiche *la Récréation du monde*.... Messieurs Étienne, Nanteuil et Moras improvisent pour l'Opéra-Comique *la Confession du vaudeville;* Barré, Radet, Desfontaines ripostent par une pièce intitulée *Après la Confession la Pénitence*.

Eh bien ! toutes ces choses, qui paraissent des niaiseries, étaient alors de petits évènements littéraires..... On en parlait un mois d'avance, on s'en entretenait dans les salons, dans les cafés, dans les foyers, dans les coulisses. Les temps sont bien changés !... aujourd'hui, si l'on donne par an trois cents pièces qui ne laissent pas trace de traces..., c'est que l'on ne croit

plus à rien, et qu'alors on croyait au théâtre, au talent, à la critique, à l'esprit, à la gaîté, au plaisir.... Je ne me fais pas pessimiste, mais dites-moi si je mens....

La société du Caveau moderne se rattache à l'histoire du théâtre du Vaudeville, car presque tous les auteurs qui en faisaient partie y ont donné grand nombre d'ouvrages. Cette société fut fondée, en 1805, par Capelle et Armand Gouffé. Voici la liste de ses convives depuis son origine jusqu'à son extinction, arrivée en 1817:

Capelle (1), fondateur et membre, car il y payait aussi son écot par de jolies chansons et des petits contes remplis d'esprit; Laujon*, président; Armand Gouffé, secrétaire; Piis*, Désaugiers*, Grimond de la Reynière*, Marie de Saint-Ursin*; la Réveillère, qui signait Clytophone; Antignac*, Francis, Béranger, Moreau*, Tournay, Philipon de la Madeleine*, Demeautort*, Jouy, de Chazet, de Rougemont, Dupaty, Longchamps*, Ducray-Duminil*; Eusèbe Salverte, aujourd'hui député; Ourry, Gentil; Cadet-Gassicourt, qui signait Charles de Sartrouville*; Théaulon, Bailleul (journaliste); Brazier, Coupart, Jaquelin*; parmi les membres honoraires et comme artistes, Mosin, Alex. Piccini, Frédéric Duvernoy, Doche*, Chenard*, Baptiste.

(1) J'ai marqué d'un astérisque les noms de ceux qui sont morts.

A la mort de Laujon, arrivée en 1811, il fut décidé que tous les membres du Caveau se rassembleraient pour payer à la mémoire de son président un tribut d'éloges en flonflons. Il fut arrêté que l'on composerait une pièce intitulée *Laujon de retour à l'ancien Caveau*, que cette pièce serait donnée au théâtre de la rue de Chartres, et que le montant des droits d'auteur servirait à donner une fête à laquelle seraient invités les comédiens qui auraient joué dedans. Le directeur Barré s'associa de cœur et d'esprit à cette bonne idée : dès que le vaudeville fut achevé, il le mit en répétition, et le fit jouer immédiatement. La pièce, montée avec l'élite de la troupe, obtint un grand succès; trente représentations de suite prouvèrent que le public avait compris l'intention des membres du *Caveau moderne*.

Un mois après la représentation de la pièce, le 20 janvier 1812, Baleine ayant été prévenu qu'il y aurait grand gala au Rocher de Cancale, donna des ordres en conséquence. Un vaste salon fut décoré d'une manière somptueuse, des bouquets avaient été mis à de certaines places, car les actrices qui avaient joué dans l'ouvrage avaient été aussi invitées : c'étaient mesdames Hervey, Rivière, Desmares ; les acteurs Vertpré, Saint-Léger, Lenoble, Isambert, Hippolyte, Chapelle, Fontenay, Joly, Édouard.

Par une attention délicate, les artistes avaient désiré dîner à midi, afin qu'ayant fêté Laujon

Au marchand de colifichet.
Alors, d'un ton poli, Fichet
Dit : de vos cris Fichet se fiche ;
Car il faut bien, foi de Fichet,
Lorsque Fichet est sur l'affiche,
Avaler l'affiche et Fichet.

Le marchand de colifichet,
Fichant l'afficheur sur Fichet,
Chiffionna Fichet et l'affiche
Et dit : Fi donc! fichu Fichet!
Fiche-moi le camp de l'affiche ;
Car tu n'es frais qu'au lit, Fichet!

Je n'ai donné ces couplets que parce qu'ils appartiennent à l'histoire du Vaudeville. L'auteur est trop connu comme chansonnier pour que je me dispense de rappeler ses titres. Armand Gouffé joint la pureté de Panard à la malice de Collé. *Le Corbillard*, *la Mort subite*, *Diogène*, *la Lanterne magique*, *Plus on est de fous plus on rit*, et beaucoup d'autres chansons ont depuis longtemps fait sa réputation.

Jusqu'en 1814, le vaudeville marcha dans les voies que nous venons de dire, mais de grands évènements durent alors l'en faire dévier. Les étrangers avaient envahi le territoire, l'alarme était générale; le Vaudeville comprit que sa mission était de relever l'esprit public, et le Vaudeville se montra fidèle à sa mission. Malheureusement, il est plus facile de chanter que de vaincre ; la France devait céder au nombre ; la Providence avait résolu qu'un peuple qui avai

deux fois envahi deux grandes capitales de l'Europe devait, à son tour, voir l'Europe en armes déborder chez lui. Les rois et les peuples reçoivent souvent de grandes leçons!...

Cependant Barré se faisant vieux nous disait souvent en riant : « Mes amis, il est temps que » j'abdique ; j'ai bonne envie de faire comme » Charles-Quint, non pas de me faire moine, » mais bon bourgeois de Paris. » Désaugiers fut désigné en 1816 pour succéder à Barré ; cela devait être. On ne pouvait placer à la tête d'un théâtre chantant un homme plus capable d'y entretenir le feu sacré ; toutefois, ayons le courage de le dire, nous qui avons été son ami, Désaugiers, homme d'esprit s'il en fut, mais faible, bon, insouciant, n'avait point cette volonté ferme, cette assiduité, cette persistance de tous les instants, qualités indispensables à un directeur de spectacle; il ne savait rien refuser, pas même un congé aux acteurs dont il avait le plus besoin.

Heureusement, M. Scribe vint, et avec lui une nouvelle génération d'auteurs. MM. Mélesville, Delestre-Poirson, Mazères, Carmouche, Frédéric de Courcy, Saintine, Bayard, Dupeuty, de Villeneuve, Emile, Vanderburch, Delurieu, T. Sauvage, etc.; une actrice venue de province, madame Perrin, débuta avec un succès prodigieux. Gontier, qui n'avait pas pu se faire distinguer aux Français ni à Feydeau, faute de

rôles où il pût développer les germes de ce talent varié dont il a donné tant de preuves, Gontier, ennuyé de doubler des acteurs qui souvent valaient moins que lui, se présenta au Vaudeville, et devint en peu de temps un des comédiens les plus remarquables de cette époque. Il créa, ainsi que madame Perrin, *le Petit Dragon, le Nouveau Pourceaugnac*, *le Fou de Péronne*, *les Montagnes russes*, *le comte Ory*, et beaucoup d'autres ouvrages d'une physionomie neuve et originale. On se rappelle aussi avec quel talent il jouait les vieux soldats. Ce théâtre, sous la restauration, a été surtout remarquable par les pièces faites sur nos victoires passées. Gontier, Philippe, Joly, Lepeintre aîné, Fontenay ont eu pendant dix ans l'entreprise des vieux grognards ; ils en ont tant joué qu'ils auraient pu demander une haute paie pour frais de catogans, éperons, moustaches, croix d'honneur, et autres objets d'équipement. Il était rare qu'une pièce ne renfermât pas une douzaine de couplets sur la gloire, la victoire, les guerriers, les lauriers. C'est au point que, sur les derniers temps, on finissait par dire aux auteurs : Votre vaudeville est reçu, mais à condition que vous ferez de votre notaire un maréchal des logis, de votre calicot un lancier polonais, et de votre mère-noble une vivandière. Du reste, il est juste de reconnaître ici que le vaudeville cherchait dès lors à se rapprocher de la comédie. M. Scribe

... ar

... édè-
direc-
... Arago.
... ar, que la
... directeur
... de circons-
... *illet*. Ce vau-
... tique , brillait
..., mais aussi par
barricades, il de-
. Le Vaudeville prit
... *tional*. C'est la seule
... es qui ont été jouées de-
... érite d'être mentionnée.
que le Vaudeville, qui a
de 1789, la république, le
, la restauration, n'ait pas
... rain pour le pouvoir de 1830?
... ion que je laisse à résoudre à
l'État; il y aura une lacune dans
Vaudeville. Les circonstances n'é-
... plus de nature à échauffer sa verve

qu'à l'égayer, le Vaudeville changea bientôt de genre. Possédant déjà Lafont, acteur brillant, Lepeintre aîné, acteur habile, Fontenay, acteur correct, Guillemain, acteur utile, il engage Arnal et Volnys, deux contrastes; à des talents comme ceux de Mesdames Dussert-Doche (1), Thénard, Guillemain et Brohan, il ajoute madame Albert, actrice à passion nerveuse, douée de ce magnétisme dramatique qui entraîne irrésistiblement tout un auditoire.

Plus tard, la troupe se recruta du jeune Emile Taigny, qui tient aujourd'hui tout ce qu'il avait promis à ses débuts. Une pépinière de jolies femmes apparut ensuite, mesdames Balthasar, Mayer, Anaïs Farguiel; avec Volnys, Taigny, et madame Albert, le Vaudeville va se faire drame actuel, il portera la *toque de velours* et la *bonne dague de Tolède*.

Henri II, Henri III, Charles IX, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, vont défiler un à un devant le peuple qui a si souvent comparu devant eux. M. Ancelot (2), homme de talent, va exhumer le XVIIIe siècle, cet extravagant XVIIIe siècle qui descendit de voiture pour monter

(1) Elle vient de mourir jeune encore; c'est une perte pour ce théâtre.

(2) A côté de M. Ancelot, depuis quelques années, les auteurs qui ont obtenu de grands succès au Vaudeville sont MM. Mélesville, Bayard, Paul Duport, Lokroi, Fournier, Arnould, Duvert, Devergers, Varin, etc.

en charrette!... il nous fera assister aux orgies de la régence, aux saturnales du cardinal Dubois....; il nous montrera ce noble Cazotte qui mourut si bien, et cette pauvre Dubarry qui mourut si mal! Puis les courtisanes arriveront à leur tour : *Ninon*, *Marion Delorme*, *Marie Mignot*, *la Camargo*, et toutes ces folles seront bien accueillies.

Puis viendra *Faublas*, cette spirituelle saturnale des boudoirs, puis enfin le livre de Laclos, *les Liaisons dangereuses!*... sujet triste, mais qui n'est point aussi immoral qu'on a voulu le dire. Tout ce pêle même attirera de nouveau la foule à la rue de Chartres; la plupart de ces ouvrages, visant plus aux larmes qu'au rire, on chantera peu désormais au Vaudeville, ou, pour mieux dire, on n'y chantera plus du tout. On se contentera d'un chœur de la *Gazza* pour faire entrer les acteurs en scène, et d'un air de *Robin des bois* pour les faire sortir.

Mais alors la direction se souviendra d'Arnal, Arnal!.... le niais de la fashion, Arnal qui joue si spirituellement la sottise en gants jaunes; et à côté d'Arnal, prince des fous, on trouvera un acteur introuvable, un phénomène vivant, un vrai morceau d'histoire naturelle, Lepeintre jeune, puisqu'il faut le nommer, Lepeintre, prince des niais; et alors Arnal prendra Lepeintre jeune par la main, il le posera en face d'une brillante société, l'expli-

quera, l'analysera, le disséquera, et alors Arnal dira au parterre, en montrant le gros Lepeintre :

« Ce que vous voyez là, on pense que c'est » peut-être un homme; cette excroissance de » chair que vous apercevez entre les yeux et la » bouche nous semble devoir être un nez; ceci » ressemble à des bras, cela pourrait bien être » des jambes. »

Et alors un colloque s'établira qui ne ressemblera plus à quoi que ce soit d'humain, ce sera presque un cours d'anatomie comparée. Le gros compère de la rue de Chartres, le Falstaff français, se prêtera à toutes ces folies avec une bonhomie surnaturelle, une bêtise divine...; et enfin, pour arriver d'un mot jusqu'au sublime du genre, Lepeintre jeune dira à Arnal : Comment vous portez-vous?..... et Arnal lui répondra devant quinze cents personnes : Vous en êtes un autre.

Or ces extravagances seront écrites et débitées de la façon la plus exhilarante qu'on ait jamais imaginée. Le vaudeville, né français, ne parlera plus aucune langue, et cependant tous les exotiques riront : l'Anglais rira, l'Italien rira, l'Allemand rira; car, si l'étranger ne peut les comprendre, il les verra du moins, et c'est assez. Gloire vous soit rendue, ô Arnal, Lepeintre!... vous avez agrandi le domaine

le la folie, vous avez reculé les frontières de l'absurde!

Telle est, en abrégé, l'histoire du théâtre de la rue de Chartres. Au moment où j'achève, ce théâtre est menacé de démolition pour cause de sûreté publique; il n'y a rien à dire à cela, si ce n'est que voici tantôt quarante-cinq ans qu'il menace ainsi la sûreté publique, sans que personne s'en soit aperçu jusqu'à présent, pas même le pouvoir. Enfin, n'importe!....

Lorsque j'écrivais ces choses en 1836, le théâtre du Vaudeville était, en effet, menacé de démolition; il était même question de ne lui accorder que six mois pour se pourvoir. Historien des théâtres, ma mission est de les défendre. Je ne trouvais pas mauvais que l'on pensât à transporter ailleurs un établissement dont le voisinage pouvait devenir dangereux pour le quartier; mais je voulais que l'on donnât aux actionnaires et aux directeurs le temps de déménager. On ne quitte pas une entreprise théâtrale comme un appartement de garçon.

Si un gouvernement trouve qu'une exploitation est depuis longtemps à craindre, il peut, il doit la supprimer, mais en donnant aux propriétaires de longs délais et des dédommagements en raison des sacrifices qu'ils sont obligés de faire.

Le funeste évènement qui vient d'arriver prouve qu'il faut plus que jamais que les salles

de spectacle soient isolées, mais il faut aussi que la mesure soit générale.

Puisque tous les gouvernements qui se sont succédé avaient cru devoir laisser subsister la salle du Vaudeville pendant quarante-cinq ans, on avait lieu d'espérer qu'elle pouvait vivre encore quelques années. Le destin en a décidé autrement. Le mardi 18 juillet la salle de la rue de Chartres a été incendiée; le feu s'est déclaré dans les combles entre trois et quatre heures du matin.

Voici comment un très spirituel journal rend compte de cet évènement.

« La jolie petite salle du Vaudeville, où l'on avait vu passer tant de charmantes pièces, où l'on avait ri de si bon cœur, n'est plus qu'un monceau de décombres.

Où retrouver maintenant l'endroit où les jeunes et jolies actrices posaient leurs pas?... Comment saisir, dans cette atmosphère chargée d'asphyxie, le dernier écho des couplets d'Arnal, et le petit bruit des phrases coquettes de Madame Ancelot, si bien dites par Madame Albert?...

On ne sait pas encore à quel endroit le feu a commencé. Et qu'importe l'endroit?... Que ce soit l'atelier des peintres, ou toute autre localité qui ait servi de foyer à l'incendie, le fait est que le feu s'est manifesté, qu'il a envahi toute la salle; pauvre édifice en bois qui servait autrefois

des réunions dansantes, ayant que Musard xistât, monument fragile comme la contexture 'un vaudeville, et qu'aujourd'hui il n'y a sur ette scène, hier encore si riante, si prospère et i heureuse, que de la fumée et des tronçons de ois noircis...

Le feu a pris à quatre heures du matin, l'autres disent à trois heures et demie. Aussitôt, es provinciaux qui se logent dans les boyaux qui s'appellent les rues de Chartres, Saint-Thomas-du-Louvre et autres, sous prétexte d'être plus près du centre de Paris, du Palais-Royal, qui n'est au centre de rien du tout; ces provinciaux, disons-nous, ont pris l'alarme, et l'on ne rencontrait dans les rues que des gens en chemise, portant leurs dieux pénates sous le bras, un sac de nuit et une valise.

Le duc d'Orléans, le préfet de police, les colonels des pompiers et de la garde municipale, M. Fontaine, architecte du roi, se sont rendus sur les lieux; mais il était impossible de se rendre maître du feu : il a fallu employer le procédé de Samson, et écraser les Philistins sous les colonnes du Temple.

Le courroux du ciel s'est attaqué au Vaudeville; les auteurs dramatiques devront faire une neuvaine. Cette calamité est, du reste, une calamité nationale. Le rire s'en va comme les dieux, comme les rois; que va-t-il nous rester, hélas! si le rire, chassé des salons, de

des promenades, est encore réduit en cendres dans la personne du Vaudeville?

Toutes les forêts sont brûlées, il ne reste pas un seul arpent de forêts à ce grand propriétaire qui s'appelait le Vaudeville, tous ses pans ont été détruits; la flamme consume encore les toits de ses maisons de campagne; il ne lui reste pas le plus petit salon doré, pas la plus petite mansarde pour recevoir les comtesses de la régence et les grisettes de 1838.

Parmi les gens qui se sont dévoués, personne n'a péri; c'est encore une consolation: tout le monde a déploré ce fatal évènement, tout le monde, excepté la province, qui jouira pendant quelques mois, et d'une manière inespérée, des talents de cette troupe, qui ira attendre à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, qu'on lui ait bâti un nouveau théâtre, pour régner encore et se faire applaudir. »

Tout le monde a parfaitement rempli son devoir; l'autorité a promis de venir en aide aux incendiés, il faut qu'elle se hâte, il y a urgence.

Deux intérêts se trouvent en présence, celui de la propriété et celui de l'exploitation: espérons que les deux parties s'entendront dans un malheur commun.

Les directeurs du Vaudeville ont été reçus le jour même du désastre, par M. le ministre de l'intérieur, qui les a fort bien accueillis.

MM. Dormeuil et Harel ont offert leurs salles aux comédiens pour y donner des représentations trois fois la semaine. Cette proposition n'a pu être acceptée.

Des pertes plus ou moins considérables ont été faites par les comédiens, notamment par Émile Taigny, Hippolyte, Lepeintre aîné, Fontenay, et Mesdames Albert, Guillemin, Fargueil, Balthasar, Mayer, etc.

Le limonadier, M. Malbret, a beaucoup souffert; cependant les glaces de son établissement, son argenterie et quelques effets ont été retirés intacts.

Le caissier a mis sa caisse et ses registres à couvert.

Monsieur Doche, dont le père a tant fait chanter à la rue de Chartres et qui continue avec succès la réputation paternelle, a sauvé son violon de l'incendie... : c'est d'un bon augure...; *le violon du Vaudeville*, c'est le drapeau du régiment...

« Le théâtre du Vaudeville, depuis 1792 jus-
» qu'en 1838, a passé successivement entre les
» mains de Barré, de Désaugiers, puis de Mes-
» sieurs Bérard, Bohain, de Guerchy, Bernard
» Léon; *les actionnaires* gouvernèrent eux-
» mêmes pendant quelque temps, mais sans
» succès. Enfin la direction échut à M. Etienne
» Arago, qui s'est, à plusieurs reprises, donné
» des associés : on a cité MM. Bouffé, Caus-

» sade, Lauray, Dulac, Villevieille et Dutacq.
» Au moment de l'incendie, ces deux derniers étaient les seuls associés de M. Etienne Arago. Celui-ci tenait la salle à loyer tout simplement.

» On rapporte que la salle du Vaudeville, soumise, il y a quelques mois, à l'inspection de trois commissions, avait été condamnée. M. le ministre était sur le point de signer un arrêté ordonnant la suspension des représentations du Vaudeville dans l'emplacement rue de Chartres; mais comme cette décision froissait des intérêts multipliés et pouvait faire surgir des procès interminables, à force de démarches et d'objections on avait fini par l'ajourner et l'on demeurait dans le provisoire. »

(*Courrier des théâtres*, 19 *juillet*.)

On a raconté l'anecdote suivante au sujet de l'incendie :

Les évènements importants n'ont jamais lieu sans que plusieurs personnes les pressentent longtemps à l'avance. Ainsi l'incendie du Vaudeville n'a surpris personne. Une vague idée de destruction prochaine occupait la pensée publique au sujet du Vaudeville, et il n'y a pas longtemps, ce pressentiment se manifesta dans des circonstances que nous allons vous conter.

On donnait, ce soir-là, *Renaudin de Caen* ou le *Mari de la dame de chœurs*. Dans une loge, un

tranger se prélassait, tout seul, et assistant sys-
:matiquement, sans y rien comprendre, aux
lans de la gaîté française. La vétusté de la salle
araissait le préoccuper beaucoup plus que tout
: reste : curieux apparemment de savoir jus-
u'à quel point sa vie était compromise par le
laisir dangereux qu'il goûtait dans un édifice
ussi délabré, l'étranger leva doucement sa
anne vers le plafond de sa loge et y frappa
.eux ou trois petits coups. Ce fut assez pour
' causer un grand dégât et pour donner l'essor
.des nuages de poussière qui s'envolèrent len-
:ement vers le lustre. A l'instant même deux ou
rois cris de femmes se firent entendre, suivis du
bruit des banquettes qu'on renversait, des portes
le loges qu'on ouvrait précipitamment, des cou-
.oirs qui gémissaient sous les pas des fuyards.
Tout le monde avait pris ces trois petits coups
pour le bruit d'un écroulement, et la poussière
sortie de la loge pour les premières fumées de l'in-
cendie. L'étranger, cependant, ne bougeait pas,
et regardait émerveillé le tumulte soudain dont il
était la cause involontaire.

Arnal était en scène en ce moment : stupéfait
de cette inattention, de ce bruit, de cette fuite
soudaine, il contemplait les loges avec la phy-
nomie effarée que nous lui connaissons tous, et
ce regard si parfaitement inintelligible dont la na-
ture l'a doué. La méprise générale ne lui avait
pas échappé. Il se risqua donc à venir mod...

ment au bord de la rampe demander pourquoi on s'en allait.

— C'est le feu; le théâtre brûle, lui criait-on de toutes parts. Et quelques spectateurs, déjà debout sur les banquettes, ajoutaient avec la plus amusante fureur :

— Comment ne *rassure*-t-on pas *le public!* C'est indigne!—Qu'on *rassure le public!*

Alors Arnal eut une belle inspiration : boutonnant son habit bleu avec un mouvement de généreuse colère, et passant noblement la main dans ses cheveux :

— Ah ça! s'écria-t-il! croyez-vous donc que s'il y avait le moindre danger je m'amuserais à rester là, moi?

Nous n'avons pas besoin d'ajouter, pour ceux qui connaissent Arnal, que la frayeur générale se perdit dans un éclat de rire, dont trembla la salle, et qui fit courir au public un danger très réel cette fois.

On ignore le parti que les anciens actionnaires vont prendre..; on pense généralement qu'ils rebâtiront une salle, mais le temps de trouver un terrain.., de s'entendre... et de réédifier, tout cela sera l'affaire d'une année au moins... Que deviendront les artistes en attendant?..

Quant à moi, pauvre chansonnier.., j'étais loin de m'attendre, quand je donnais dans la première édition de cet ouvrage, l'acte de naissance de ce théâtre, si couru.., si fêté pendant

quarante-sept ans, que, dans la seconde édition, je serais obligé d'enregistrer son extrait mortuaire.

Ombres de Favart, de Laujon, de Barré, de Piis, de Radet, de Ségur, de Désaugiers, consolez-vous dans vos tombeaux.. ; le Vaudeville n'est pas mort.., le Vaudeville ne peut jamais mourir en France.., il renaîtra de ses cendres...

O mon petit Vaudeville..., toi que j'ai tant aimé..., toi, mon enfant chéri..., te voilà donc sans asile?... quel sera ton refuge?... où iras-tu?... que deviendras-tu?... je l'ignore...

Mais, sois-en sûr, où tu planteras ta tente, où tu feras élection de domicile, mes vœux te suivront toujours.

La CHANSON, c'est la vie pour moi..., vétéran du couplet; c'est l'air, c'est la santé, c'est la joie, c'est tout!...

Riez de moi si vous le voulez, riez de moi tant que vous voudrez; mais j'ai bien peur de mourir dans la peau d'un vaudevilliste.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Avis de l'éditeur. . . . . page vij
Préface de l'auteur. x
Théâtre de la Gaîté. 1
— de l'Ambigu-Comique.. 28
— des Associés. 49
— des Délassements-Comiques.. 63
— de Lazzari. 78
— du Cirque-Olympique.. 83
— du Panorama-Dramatique.. 100
— du Boudoir des Muses. 109
— des Jeunes-Artistes.. 116
— des Folies-Dramatiques.. 132
— des Jeunes-Élèves.. 141
— de la Cité.. 152
Ramponneau. 165
Boulevart du Temple.. 175
Les Parades. 190
Première parade, le *Commerce*.. 192
Deuxième parade, le *Voyage*.. 195
Les Théâtres de vaudeville. 201
Théâtre des Italiens.. 212
Théâtres des Foires St-Germain et St-Laurent.. 236
Théâtre du Vaudeville de la rue de Chartres. . 259

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

HISTOIRE

DES PETITS THÉATRES

DE PARIS.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE)
rue de l'Éperon, 7.

HISTOIRE

DES PETITS THÉATRES

DE PARIS

DEPUIS LEUR ORIGINE,

PAR BRAZIER.

Nouvelle édition, corrigée et augmentée de plusieurs chroniques.

TOME SECOND.

PARIS,
ALLARDIN, LIBRAIRE,
QUAI DE L'HORLOGE, 57.

1838.

THÉATRE DU MARAIS,

RUE CULTURE-SAINTE-CATHERINE (1).

L'histoire du *théâtre du Marais*, que je vais tracer ici, n'est pas celle du théâtre fondé en 1660, lequel fut d'abord rue de la Poterie, près la Grève, à l'hôtel d'Argent, plus tard vieille rue du Temple, au dessous de l'égout de cette rue, où les comédiens avaient loué un jeu de paume, et enfin rue Michel-le-Comte, jusqu'en 1673, époque à laquelle il fut fermé et démoli, et quelques uns de ses meilleurs sujets réunis à ceux de l'hôtel de Bourgogne.

Ce n'est pas non plus le Marais des temps passés que je vais explorer.

Je ne vous conduirai point dans la rue Cul-

(1) Ce qu'on appelait, avant et après Henri IV, culture ou coulture, était des terrains ensemencés ou en jardinage. Paris a conservé longtemps, dans beaucoup de quartiers, des moulins à vent, des prés, des vignes, etc. On disait : les *coultures* Sainte-Catherine, V. Gervais, V. Martin, L. Quelques écrivains disent aussi *coutures*.

ture-Sainte-Catherine pour vous indiquer la place où le connétable *de Clisson* fut assassiné, la maison du boulanger qui lui sauva la vie, et où le roi et toute la cour l'allèrent voir; je ne vous conduirai point rue des Tournelles, chez mademoiselle de Lenclos, pour vous faire assister à la lecture de *Tartufe*, en présence du grand Condé, de Corneille, de Racine, La Fontaine, Saint-Evremont, Lally, Quinault, Chapelle, etc.; je ne vous menerai pas chez Marion Delorme, cette folle courtisane, qui recevait chez elle toute la jeunesse dorée et titrée, ayant à sa tête ce sémillant marquis d'Effiat, et ce vertueux et candide de Thou, cette sainte victime de l'amitié. Vous ne rencontrerez pas dans mon Marais ces graves présidents montés sur leurs mules. N'ayez pas peur de vous trouver face à face avec Montmorency-Bouteville, qui livra à la place Royale un combat de trois contre trois, dans lequel Bussy d'Amboise succomba; vous pourrez vous promener dans mon arsenal, sans craindre qu'un *raffiné* ou un *mauvais garçon* vous barre le chemin.

Le Marais de 1791 ne sera plus ce Marais à la physionomie distincte, originale, ce Marais peuplé de présidents à la Grand'chambre, ce Marais inféodé; si loin de Paris, dans Paris même : ce sera le Marais *révolutionnaire*; vous entendez bien : *le Marais révolutionnaire*, deux mots qui ont l'air de hurler ensemble. Et vous

ne chercherez plus la Bastille?... Elle est tombée sous les coups du grand démolisseur!.... le peuple!.... Vous ne me demanderez plus la place Royale?... Elle s'appellera bientôt la place des Piques, avant de prendre le nom de place des Vosges, pour redevenir la place Royale; le Marais ne sera plus un quartier de Paris, mais une section; oui, vous lirez bientôt sur la porte de l'hôtel de Marion Delorme : Liberté, égalité, fraternité ou la mort!.... la mort!.... pauvre Marion!.... Elle qui ne voulait la mort de personne!.... Sur le boulevart Saint-Antoine, vis à vis la rue du Pas-de-la-Mule, vous apercevrez une maison nouvellement bâtie, un jardin fraîchement remué, et vous lirez cette inscription;

« Ce petit jardin fut planté
» L'an premier de la liberté. »

Et cette maison, ce jardin, à qui seront-ils?... à Caron de Beaumarchais, à l'homme de la lutte incessante, à l'homme du pugilat littéraire, politique et financier; à ce Caron de Beaumarchais qui disait au pouvoir en portant la tête haute : « Si vous ne voulez pas que l'on joue *mon Mariage de Figaro* à la Comédie-Française, on le jouera dans l'église de Notre-Dame.

Prédiction terrible.., et qui s'est, en quelque sorte, accomplie!...

Beaumarchais démolira la noblesse, prendra les grands seigneurs corps à corps, les déshabillera pièce à pièce; mais alors, le satirique

sera enfermé à Saint-Lazare, et ces nobles, ces grands seigneurs qu'il avait pincés, mordus, égratignés, flagellés, le fustigeront à leur tour. Le marquis de Champcenets, de folle et douloureuse mémoire, lui chantera à travers les barreaux de sa prison :

« Sans doute, la tragédie,
» Qu'il nous offre en cet instant,
» Ne vaut pas la comédie
» De cet auteur impudent.
» On l'*étrille*, il pleure, il crie,
» Il s'agite en cent façons ;
» *Plaignons*-le par des chansons. »

Bientôt Caron sortira de Saint-Lazare pour achever sa vie tumultueuse, et le pauvre marquis de Champcenets prendra sa place en prison ; mais il n'en sortira, lui, que pour aller à l'échafaud, après avoir demandé, en riant, à Fouquier-Tainville, s'il ne lui serait pas permis de se faire remplacer comme à la garde nationale. Beaumarchais continuera son œuvre diabolique, et cet homme extraordinaire, qui a dit avec raison : *Ma vie est un combat*, mourra subitement, sans infirmités, sans maladie, dans toute la vigueur de son esprit, le 19 mai 1799, à peine âgé de 64 ans. Son dernier vœu fût exaucé, le voici :

« Dans mon printemps,
» J'eus du bon temps,
» Dans mon été
» Trop ballotté,
» Puisse un bon esprit encore vert,
» Me garantir du triste hiver.

Voilà des vers fort médiocres..., j'aime mieux la prose de vos mémoires, monsieur Caron.

La fondation du théâtre de la rue Culture-Sainte-Catherine remonte à 1790.

Les comédiens italiens ayant voulu, à cette époque, liquider leurs affaires, résolurent de se réduire à vingt parts, et de placer tous les ans les six autres parts sortantes dans une caisse d'amortissement. Les acteurs sur qui cette réforme tomba se réunirent pour fonder un nouveau spectacle. Embarrassés sur le choix de l'emplacement, ils se rappelèrent qu'il y avait eu jadis un théâtre dans le quartier du Marais et se décidèrent à le relever.

Les six acteurs réformés étaient Courcelles (dit Langlois), Valroy, Raymond, les dames Verteuil, Raymond et Desforges. Courcelles fit donc bâtir une salle en 1790, rue Culture-Sainte-Catherine, dans le dessein d'y jouer la tragédie et la haute comédie. Mais les temps étaient changés...; nous n'étions plus en 1660. A cette époque, le Marais était un quartier fréquenté, c'était le centre des plaisirs. Toutes les jolies femmes, tous les gens du bon ton, allaient se promener au temple; un spectacle pouvait donc s'y maintenir. Depuis et avant la révolution, le Marais était devenu le quartier des rentiers et des dévotes (il l'est bien encore un peu aujourd'hui). C'est ce qui rendit alors impossible la réussite de ce spectacle, qui fut ouvert le 1er sep-

tembre 1791, par *la Métromanie* et *l'Épreuve nouvelle*. Le directeur avait engagé Baptiste aîné, sa famille et d'autres artistes distingués. Tout semblait lui promettre une ère de prospérité. La première année fut heureuse, mais la seconde le fut moins. Laissons parler l'*Almanach des spectacles* de 1794.

« Depuis la révolution, le Marais a encore
» une fois changé de physionomie ; ce quartier,
» ainsi que celui du faubourg Saint-Germain,
» s'est le plus ressenti de l'émigration. Tous les
» dévots, tous les gens de robe, tous les ren-
» tiers ont abandonné leur patrie, leurs mai-
» sons, et le Marais, déjà assez désert, l'est
» encore devenu davantage. Cet abandon d'un
» ramas de riches, d'égoïstes, a nui à l'entre-
» prise du citoyen Courcelles. L'année 1792,
» fertile en évènements, a tout à fait ruiné son
» spectacle, et, vers le milieu de 1793, le ci-
» toyen Courcelles, abandonné de son princi-
» pal soutien, le citoyen Baptiste aîné, qui est
» entré, avec sa famille, au *théâtre de la Répu-*
» *blique*, a fermé la salle, en déclarant son im-
» possibilité de satisfaire à ses engagements. »

A son début, la troupe était nombreuse : Baptiste aîné, Perroud, Dubreuil, Dugrand, Courcelles, Perlet (père de l'artiste du Gymnase), Baptiste cadet, Bourdet, Lasozelière, etc. ; les dames Verteuil, Baptiste bru, Baptiste mère, Paulin, Belleval, Gonthier, Destival, noms



liers aux amis du théâtre et qui sont encore ans la mémoire de quelques vieux amateurs.

Le comédien Lasozelière joignait à un grand onds d'amour-propre un esprit très caustique. es camarades, ayant eu souvent à supporter es railleries, ses épigrammes, résolurent de s'en enger gaîment.

Un matin, on répétait *le Florentin* de La Fonaine, dans lequel Lasozelière devait remplir le ôle d'Arpajène. On sait que le dénouement de ette comédie se fait par le moyen d'une cage de er à ressorts. La cage avait été exprès apportée sur le théâtre. Lasozelière, qui ne se méfiait de ien, et qui répétait toujours avec beaucoup de soin, se mit dans la cage; à peine y était-il entré, qu'à un signal convenu, quelqu'un pousse le ressort, et voilà Lasozelière pris au traquenard. Une fois prisonnier, tous les comédiens et comédiennes défilèrent devant lui en riant et en lui rendant les mauvais complimens dont il n'avait cessé de les gratifier. Plus il criait, plus ses camarades riaient. La duègne lui disait : « Lasozelière, tu commences à manquer de mémoire, mon ami, il faut prendre garde à cela. » Le grime le prévenait charitablement qu'il avait été détestable dans *Bartholo*...; le comique lui reprochait de ne pas savoir s'habiller; la soubrette, en l'agaçant, lui chantait : « *Ah! le bel oiseau vraiment*.... ; » et la jeune première, riant comme une folle, lui répétait à travers les

barreaux de sa cage : « *Baisez petit fi!.... petit mignon!....* » Lasozelière, furieux, criait, jurait, s'agitait dans sa cage de fer, comme un animal de la ménagerie du Jardin des Plantes. Enfin, après lui avoir dit toutes ses vérités, on lui rendit la liberté. Cette plaisanterie fut cause qu'il quitta la troupe du Marais. Lasozelière, comédien passable, possédait des connaissances en littérature. Sa conversation était amusante; comme il avait vu beaucoup de choses, il avait la tête remplie d'anecdotes curieuses, il nous en a raconté beaucoup à Merle et à moi, mais jamais celle de la répétition du *Florentin*.

Le directeur du théâtre du Marais affectait de jouer de préférence les pièces de Beaumarchais, cela ne lui faisait point d'argent, mais, en revanche, beaucoup d'ennemis. Il remettait même des pièces anciennes, *Eugénie, le Négociant de Lyon*, *le Barbier de Séville, le Mariage de Figaro*, tous ouvrages qui avaient, comme on dit, fait leur temps.

On a prétendu que Beaumarchais indemnisait le directeur Courcelles pour l'argent que la remise de ses vieux ouvrages lui faisait perdre. On a même pensé qu'il était intéressé dans l'entreprise du nouveau spectacle; alors on trouvait tout naturel qu'il fît représenter ses comédies de préférence à celles des autres auteurs. Beaumarchais usait d'un droit acquis, puisqu'il était en même temps le marchand et l'acheteur.

Dix jours après l'ouverture, Mercier, *Tableau de Paris*, y donna *l'Évêque de Lisieux* ou *Jean Hennyer*, que les plaisants d'alors appelaient *Jean Enuyeux*.

Un homme de lettres qui fit grand bruit plus tard par son hymne réactionnaire, *le Réveil du peuple*, fit jouer à ce théâtre une tragédie de circonstance : *Artémidor*, ou *le Roi citoyen*. L'auteur, Souriguière, dont les opinions monarchiques n'étaient point douteuses, avait voulu peindre Louis XVI sous le nom d'*Artémidor*. En 1791, lors de l'acceptation de la constitution, on avait donné à ce malheureux monarque le nom de *Roi citoyen*.

Beaumarchais dont, comme on le voit, le nom se rattache à l'origine du théâtre du Marais, donna avec Diderot le signal de la révolution dramatique, que la jeune école s'efforça de suivre et de consommer. Le style de Diderot, comme celui de Beaumarchais, a quelque chose d'âpre, de sauvage, mais de dramatique; les deux écrivains ont innové pour titrer le théâtre de la vieille ornière, ils ont fait le drame incisif, la comédie à l'imitation d'Aristophane; Beaumarchais a même renchéri sur Diderot par la manière dont il décrit le lieu de la scène, et jusqu'à l'ameublement dont il convient de le décorer; il indique aussi comment il faut que chaque acteur soit habillé, le moment où il doit tousser ou prendre du tabac. Pour désennuyer les spectateurs pendant les entr'actes, il voulait que la

scène, au lieu de demeurer vide, fût remplie par des personnages muets, tels que des valets qui frotteraient un appartement, balaieraient une chambre, battraient des habits ou régleraient une pendule ; ce qui n'empêcherait point l'orchestre de jouer. M. Bouilly a suivi de nos jours les préceptes de Beaumarchais, c'est l'auteur qui indique avec le plus de soin ce que nous appelons *la mise en scène.*

Un drame allemand, *Robert, chef de Brigands,* imité *des Voleurs de Schiller,* fit grand bruit sur cette scène. Ce drame, à l'époque de son apparition, devait être un excitant. Les têtes étaient exaltées, on en voulait aux nobles, aux riches, et la devise de Robert était formulée par ces mots terribles : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières !...*

Un journal du temps (1) s'exprime ainsi en parlant de cette pièce : « L'auteur allemand a » peint des voleurs de grand chemin dont le » chef était un jeune homme bien né, qui con- » serve le sentiment de la vertu au milieu des » crimes qu'il commet. L'auteur français, au » contraire, a fait de ses voleurs des redres- » seurs de torts qui se comparent souvent à » Hercule, et qui n'assassinent jamais que jus- » tement les hommes puissants et pervers que » le glaive de la loi a épargnés..... C'est l'hé-

(1) *Journal de Paris*, 1791.

» roïsme des brigands; de tels exemples peuvent
» donner lieu à des applications dangereuses.
» Malgré ces observations critiques, que nous
» avons cru devoir à l'art dramatique et à *l'ordre*
» *social*, les beautés répandues dans ce drame an-
» noncent, d'une manière avantageuse, M. de la
» Martelière qui en est l'auteur et que l'on a de-
» mandé. »

Robert, chef de Brigands, commença à Paris la réputation de Baptiste aîné. La haute stature de ce comédien, sa figure sévère, sa diction grave, son maintien noble le rendaient propre aux personnages qu'il était chargé de représenter. Il a fort bien joué *le Glorieux*. La Martelière, séduit par le grand succès *de Robert*, voulut lui donner une suite, en composant, peu de temps après, *le Tribunal redoutable*. Mais, comme il n'avait plus Schiller pour guide, et qu'il lui fallait inventer, ce qu'il inventa ne valant pas ce qu'il avait copié, la suite de *Robert* ne produisit qu'un mince effet.

Ce fut un grand évènement littéraire pour ce théâtre que la première représentation de *la Mère coupable* ou *l'autre Tartufe*, qui eut lieu le 26 juin 1792. Ce drame, attendu longtemps, avait été prôné par les amis de Beaumarchais et par lui-même aussi, à ce qu'on assure.

Plusieurs théâtres s'étaient disputé cette œuvre tant vantée d'avance. Cette lutte honorable pour l'ouvrage semblait présager un grand succès.

On en a dit beaucoup trop de bien et beaucoup trop de mal; la vérité est que la pièce ne fit point d'argent d'abord, elle est pourtant demeurée au répertoire, grâce au jeu brillant et pathétique de plusieurs comédiennes qui y parurent successivement. Après l'illustre Contat, mademoiselle Volney est une de celles qui ont le mieux compris et le mieux joué ce rôle difficile. Toutefois mademoiselle Levert le jouait aussi d'une façon fort convenable. Je ne dois point omettre, dans l'histoire du théâtre du Marais, un ouvrage qui y obtint quelque réputation, *les Bizarreries de la Fortune* ou *le jeune philosophe*, par Loasel Thréogate; mais je dois dire aussi qu'il n'eut point beaucoup de peine à le composer, car *les Bizarreries de la Fortune* ne sont autre chose qu'une comédie polonaise, *les Coups du Sort*, de Mowinski, auteur à réputation que l'on avait surnommé le *Molière* de la Pologne. Loasel n'a rien changé à la pièce de Mowinski, il l'a copiée acte pour acte, scène pour scène, mots pour mots; et, chose extraordinaire! plusieurs journaux que j'ai lus et qui en ont rendu compte ne font aucune mention de l'auteur polonais.

Les Coups du Sort furent composés en 1781, et les *Bizarreries de la Fortune* furent jouées à Paris le 16 avril 1793. On lit dans une notice mise en tête de la comédie *des Coups du Sort*: « La pièce dont nous offrons la traduction nous » a paru être plutôt une œuvre du génie de

» Mowinski que ses autres ouvrages ; on y re-
» marque surtout le goût et les nuances du
» Théâtre-Français, qui lui a, sans contredit,
» donné beaucoup d'idées et un vaste champ
» à glanér. »

Effectivement, én lisant la comédie de l'auteur polonais, on y retrouve le goût et les plaisanteries françaises.

Loasel Thréogate aurait dû, je pense, annoncer sur la brochure que sa pièce était uue traduction de celle de Mowinski ; cct acte de modestie ne lui aurait fait aucun tort. « Rendez » à César ce qui est à César, et aux Polonais ce » qui est aux Polonais. »

Un comédien qui a occupé longtemps une place distinguée au théâtre de l'Odéon et à la Comédie-Française, d'où il vient de se retirer, Duparay, remplissait dans *les Bizarreries de la Fortune* un rôle très minime, celui d'un brigadier de la maréchaussée. Depuis, cet acteur a fait un chemin brillant, et sa retraite laisse un grand vide à la Comédie-Française. J'ai vu peu de comédiens aussi naturellement bons, aussi spirituellement naïfs. Duparay a compris Molière à merveille. Il était parfait dans Orgon du *Tartufe*, dans Chrysale des *Femmes savantes*. Et avec quelle admirable bonhomie ne jouait-il pas le rôle du Drapier, dans *Bertrand et Raton*! C'était la nature prise sur le fait. Ce marchand de drap doit exister quelque part.

de vicissitudes que celle du théâtre des Variétés, situé maintenant boulevart Montmartre.

La chronique de ce spectacle sera longue, mais curieuse et amusante (je l'espère) ; pour l'écrire complètement, il me faudra remonter à près de soixante ans.

Une femme dont la réputation fut européenne, et qui s'appelait mademoiselle Montansier, bien que son véritable nom fût, je crois, Brunet, acheta en 1789 à un sieur Delomel *les Beaujolais*, petite salle de spectacle bâtie antérieurement pour des comédiens de bois : des marionnettes paraissaient sur le théâtre, tandis que des acteurs chantaient et parlaient dans la coulisse.

Voulant remplacer les acteurs de bois par des acteurs en chair et en os, la demoiselle Montansier fit faire des travaux à la salle par un architecte nommé Louis, qui agrandit la scène de manière à ce que l'on pût y jouer la comédie, la tragédie et l'opéra.

Baptiste cadet créa sur ce théâtre le rôle du fameux *d'Asnières*, et le diamant de la Comédie-Française, mademoiselle Mars, y joua, étant enfant, celui du petit frère de *Jocrisse*, créé aussi par Baptiste cadet.

Damas, Caumont et d'autres acteurs qui ont brillé sur la scène française, y parurent également. Les deux comédiens Grammont père et fils ignoraient, en y jouant leurs rôles, que le dénoû-

nent pour eux aurait lieu sur l'échafaud (1).
Le théâtre avait pris le nom de *théâtre de la Montagne* en 1793; il reprit celui de *Variétés* en 1795.

Vers 1798, Brunet ayant quitté la salle de la Cité, débuta chez la Montansier : c'est de l'entrée de Brunet que date la vogue dont cet établissement a joui si longtemps.... Je vais emprunter à un de mes spirituels collaborateurs, Merle, un passage sur le foyer de ce théâtre à cette époque :

« Le foyer Montansier était l'arsenal d'où » sortaient les traits décochés au gouvernement » directorial ; les rédacteurs des petites feuilles » légères, les plus hostiles au pouvoir d'alors, » en étaient les habitués. Les vaudevillistes » sont par nature de l'opposition ; les pièces de » circonstances de cette époque étaient la critique la plus mordante des évènements et des » hommes le plus haut placés ; elles ne devinrent louangeuses que sous Bonaparte. On » avait loué le général par admiration, on loua » le consul par reconnaissance, et l'empereur » par intérêt. Le vaudeville perdit sa malice, il » ne sut plus tourner que de fades madrigaux, » et c'est à la servilité de la plupart de ses confrères que Béranger a dû depuis la popularité » de ses succès....

(1) Tous les deux ont été guillotinés.

et de Tiercelin, ajoutons ceux de Crétu, César, Amiel (qui étaient directeurs avec la demoiselle Montansier) Foignet père, Simon; puis Bosquier-Gavaudan, l'homme de France qui a le mieux chanté le vaudeville; Dubois, Cazot, Lefèvre, et ce bon M. Duval qui a donné son nom à une création dramatique; je veux parler *des fameux Jocrisses* de Dorvigny, dans lesquels l'acteur Duval jouait toujours *le rôle de M. Duval*. Je ne laisserai point passer Jocrisse sans lui dire un adieu mêlé de larmes!.... Jocrisse m'a toujours paru une délicieuse création; je trouve Jocrisse plein de poésie, pour me servir de l'expression adoptée par nos poètes sans poésie.

La familiarité du maître et du valet ne vous paraît-elle pas ravissante? Jocrisse s'appuyant sur l'épaule de M. Duval! Jocrisse causant familièrement avec M. Duval! Jocrisse prenant du tabac dans la tabatière de M. Duval! Et *Jocrisse maître et valet*, et *Jocrisse grand-père*, *Jocrisse changé de condition*, et son *désespoir!*.... son fameux *désespoir!*.... Est-ce que ce n'était pas à pouffer, à mourir de rire? Puis, à côté de cela, *Cadet Roussel* inventé par Aude, autre création sublime et du même genre. Eh bien avec ces titres-là sur l'affiche, le nom de Brunet en vedette, tout Paris défilait au Palais-Royal. On ne parlait que de Brunet; on se demandait: «avez-vous vu Brunet? connaissez-vous le dernier calembourg de Brunet?» M. de Chateaubriand, dans

a *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, a écrit que petits Bédouins connaissaient le nom de naparte, qu'on les entendait crier dans le sert : *En avant, marche!* eh bien ! je puis irmer que le nom et les calembourgs de unet ont été répétés sur les bords du Nil mme sur ceux de la Bérésina.

Je me souviens qu'au 31 mars 1814, étant garde à la barrière Saint-Martin, les preiers mots que m'adressa un jeune officier kaloük qui parlait à peine français furent pour e demander le Palais-Royal et le théâtre : Brunet.

Brunet a été un acteur parfait de naturel et : naïveté ; son jeu était non seulement simple vrai, mais encore il était chaste, et je n'exare pas. Brunet apportait sur la scène cet air nide et embarrassé qu'il garde à la ville : est peut-être à cette extrême timidité, à cette ucherie modeste, qui ne le quittent pas dans monde, qu'il a dû son succès au théâtre.

Brunet était aimé au point que l'on fit pour i et une actrice nommée Caroline*, qui rait une voix ravissante, une pièce intitulée *'runet et Caroline*. M. le comte de Ségur en ait l'auteur.

Aujourd'hui, si l'on met dans un petit jour-al une plaisanterie politique, on imprime :

(1) Cette comédienne est morte en 1807.

Tousez a dit telle chose, Odry a dit telle autre, ou bien, comme dit Arnal... Dans ce temps-là, où un journal n'aurait pas osé écrire un mot contre le plus mince personnage de l'État, on mettait tous les calembourgs politiques sur le compte de Brunet. Un jour, on disait : Est-il vrai que Brunet a été arrêté pour avoir dit dans la pièce du *Sourd,* au papa Doliban :

« Vous ne savez pas, papa Doliban, avant de songer à épouser votre fille, je pensais à me faire nommer *tribun ?* — Pourquoi cela ? – C'est que j'aurais épousé une *tribune*, et nous aurions fait des petits *tribunaux.* » Une autre fois, Brunet avait été, disait-on mandé à la police pour avoir dit à propos de la descente en Angleterre que Bonaparte voulait tenter... Bah ! nos soldats passeront la Manche aisément, et chanter tout bas : *Les canards l'ont bien passée*, etc. Enfin, pas un mot, pas une épigramme contre le pouvoir d'alors, sans que Brunet ne fût censé les avoir imaginés. Dans les salons, dans les cafés, dans les coulisses, on le faisait arrêter régulièrement deux ou trois fois par mois ; on ajoutait qu'on le conduisait aux représentations entre deux gendarmes, et que le soir on le ramenait en prison de la même manière.

Or, vous saurez que le bon Brunet n'a, Dieu merci, jamais couché en prison de sa vie,... A quoi lui eût-il servi de se compromettre ?.. Aussi, quand on était quinze jours sans répandre le

ruit qu'il avait été conduit à la préfecture, il isait en riant : — Vous ne pourriez pas m'apprendre si j'ai été arrêté hier au soir ?...

Tiercelin, qui avait partagé le sceptre avec runet, était un acteur peuple des pieds à la te ; son jeu était délirant.... ; ivre...., c'était la ûté en débraillé ; dans les rôles grivois, les rts de la halle, les mariniers, il montrait ne étonnante vérité. Dans une pièce appelée *ricri*, ou *le Mitron de la rue de l'Oursine*, uand il disait à Brunet : *Prends garde, grain e sel, ou je t'égruge !*.... on avait peur pour runet....

Dans *le Suicide de Falaise*, *M. Crédule*, *le Vieux berger*, *les Vendanges de Champagne*, et eaucoup d'autres rôles, il a déployé un talent, ne verve qui ne seront pas remplacés de longemps ; mais dans les savetiers surtout, on se rottait les yeux pour chercher l'acteur, on ne rouvait jamais que le personnage. *Préville et Taconnet*, de MM. Merle et Brazier, a mis le ceau à sa réputation ; aussi, lorsque Lepeintre îné, jouant le rôle de Préville, disait à Nicolet montrant Tiercelin :

« Tout Paris en est idolâtre,
» Et chez vous c'est à qui viendra ;
» Pour l'honneur de votre théâtre,
» Conservez bien cet homme-là !... »

L'allusion ne manquait jamais son effet, et la

vers était souvent bissé.... Tiercelin est du peti nombre de ces comédiens de genre qui ne sui gissent pas coup sur coup...; il a, ainsi qu quelques autres, donné son nom à son emploi. On dit d'un acteur aujourd'hui : Il joue l Tiercelin..., comme on dit : Il joue les Trial.

En femmes, la troupe était composée d dames Granger, Elomire, Flore, Drouvill Mengozzi, et la bonne, l'excellente, la verveu Barroyer, qui fut une des meilleures duègnes d la capitale.

La littérature, dans ce temps-là, était ass bonne fille ; les vieux encourageaient les jeunes Dorvigny serrait la main à Désaugiers, Duma niant riait avec monsieur Étienne; le comte de Sé gur, le grand-maître des cérémonies de l'empire causait amicalement avec Tournay, tandis qu son frère le vicomte, qui se faisait appeler Ségu *sans cérémonie*, tenait bras dessus bras dessou Dubois ou Chazet; Henrion offrait des bouquet aux nymphes du foyer en traçant le plan d *Manon la Ravaudeuse*... Servières, qui ne pen sait pas à devenir référendaire, cherchait u couplet de facture avec Coupart ; et au milieu d ces groupes animés on entendait souvent un voix qui couvrait celle des autres, c'était cell de Martainville, de spirituelle et fougueus mémoire..; Martainville si gai, si vif, *si pro- vençal* !... mais si turbulent, si mauvaise tête !.. l'homme qui avait, comme on disait alors, tan

l'esprit en petite monnaie... Tout ce pêle-
mêle était vivace..., pittoresque...; on riait, on
échangeait des bons mots..., on racontait les
anecdotes du jour....

Le théâtre des Variétés, et principalement le
foyer, étaient le rendez-vous des militaires; la ré-
publique, le directoire, le consulat, l'empire y
ont traîné leurs éperons et leurs grands sabres;
c'était là qu'on faisait halte entre deux victoires;
ce n'était toutefois qu'un bivouac, car le grand
abatteur de trônes ne laissait pas à ses capitaines
le temps d'y faire élection de domicile; j'y ai vu
bien des scènes tumultueuses, car c'est toujours
le Palais-Royal qui a donné le signal des ré-
volutions, depuis celle de 1789 jusqu'à celle de
1830, depuis Camille Desmoulins, attachant une
feuille verte à son chapeau et criant : à la Bas-
tille!... jusqu'aux premiers groupes qui protes-
tèrent contre les ordonnances de juillet. J'ai vu
bien des fois le théâtre cerné, le jardin fermé,
mais on y était habitué, et le commissaire Ro-
billard nous connaissant tous, nous n'avions
pas à craindre d'aller coucher à la Préfecture.

Les pièces de cette époque n'offraient guère
d'intérêt; elles étaient, en général, assez mal
faites. Un rôle pour Brunet, une douzaine de
calembourgs, et l'on allait aux nues. Vers 1805,
les auteurs voulurent voir si le public, qui cou-
rait à des niaiseries, goûterait un ouvrage d'un
genre un peu plus élevé. M. Francis et feu Moreau

firent jouer *les Chevilles de maître Adam*: ce vaudeville eut un succès extraordinaire, et fit d'abondantes recettes; dès lors on ne parlait plus que des *Chevilles de maître Adam*; c'étaient des pièces dans ce genre qu'il fallait dorénavant, on n'en voulait plus que de jetées dans le même moule. A l'occasion de cet ouvrage, on voulut essayer de faire une réaction. Brunet devait jouer, quelques jours après, une parade appelée *Sauvageon* ou *le jeune Iroquois*; voilà qu'une cabale épouvantable est montée contre la pièce et l'acteur; à peine la toile est-elle levée, que des sifflets partent de tous les coins de la salle. Brunet paraît en *sauvage;* c'est alors que le tumulte redouble; il veut parler, on le hue; il veut danser, on jette sur la scène des pommes et des marrons; des cris partent de toutes parts: à bas Brunet!... à bas le pantin!... à bas les calembourgs!... vivent les *Chevilles de maître Adam!*.... On brise les banquettes..., on déchire les affiches, une centaine de jeunes gens dansent en rond dans le foyer. La salle est évacuée par ordre du commissaire, et les groupes des cabaleurs parcourent le jardin du Palais-Royal en criant toujours: vivent les *Chevilles de maître Adam!* à bas Brunet!... à bas le pantin!... La cabale était patente, car j'ai de bonnes raisons pour affirmer que la parade contre laquelle on la dirigeait n'était ni meilleure ni plus mauvaise que beaucoup d'autres qui avaient eu un sort plus heureux.

Les comédiens français et ceux de l'Opéra-Comique, fatigués d'un voisin comme Brunet, ne cessaient de se plaindre de ce qu'il remplissait, tous les soirs, la salle de la Montansier, tandis que les leurs étaient vides trois fois la semaine; ils attaquèrent, non seulement l'acteur, mais le genre. Un houra se fit entendre, les journaux reçurent l'ordre de crier à l'immoralité, au mauvais goût; Fouché s'éleva avec indignation contre un théâtre qui corrompait les saines doctrines littéraires. Enfin on fit tant que l'empereur rendit un décret qui obligeait les directeurs des Variétés à quitter la salle du Palais-Royal le 1er janvier 1807; toutefois on leur permettait d'en bâtir une autre sur le boulevart Montmartre. La consternation fut générale dans le quartier, les adieux furent touchants ; tous les acteurs vinrent, après la dernière pièce de spectacle du 31 décembre, chanter chacun un couplet, dans le costume du rôle où il avait brillé... Ces couplets se rattachent trop à l'histoire des Variétés et du Vaudeville pour que je ne les cite pas (1).

Vous qui, chaque soir, à nos jeux,
Depuis dix ans, veniez sourire ;
Daignez recevoir nos adieux,
En partant, notre joie expire.

(1) Ils furent improvisés en quelques heures par Désaugiers, Moreau et Francis.

Brunet, dans *Monsieur Vautour.*

A la cité, de mon tabac
Je vais transporter l'entreprise ;
J'aurai toujours du macoubac,
Pour moi, n'allez pas lâcher prise.

Madame Barroyer, dans *la Servante de Monsieur Girafe.*

Vous que l'caquet n'fatigue pas,
Vous savez tous qu'c'est moi qu'ça r'garde :
Dans le quartier des avocats,
Comme je vais être bavarde (1) !

Dubois, dans *Maître Adam.*

Maître Adam vous quitte aujourd'hui,
Adieu saillie et gaîté franches ;
Si vous ne changez pas pour lui,
Il n'aura que changé de *planches*.

Joly, dans *Gallet.*

Au débit de tous mes couplets
Ces lieux furent longtemps propices ;
Mais dans le quartier du Palais,
Gallet vendra bien ses épices.

Caroline, dans *le Diable couleur de rose.*

Si longtemps, par ses tours malins,
Colifichet parut aimable,
Dans la saison des diablotins (2),
Oublîrez-vous le petit diable ?...

(1) La troupe allait jouer au théâtre de la Cité, en atendant la nouvelle salle.
(2) C'était le 31 décembre.

Bosquier, dans Valogne, du *Diable couleur de rose.*

Vers la Cité, de quelques pas,
Faites pour moi le sacrifice ;
Comme Normand, d'avance, hélas !
Je crains le Palais de Justice.

Madame Drouville (1), dans *Manon la Ravaudeuse.*

Dans le quartier où nous allons,
Comme ici, puissé-je être heureuse !
N'allez pas tourner *talons*
A la petite *ravaudeuse.*

Vaudoré (2), dans *Monsieur Girafe.*

Nous craignons, sans votre secours,
De n'étrenner que les dimanches ;
Ici nous étrennions toujours,
C'est une autre paire de manches.

Aubertin (3), dans *le Jardinier de Monsieur Girafe.*

J'nous consol'rons bientôt, ma foi,
Du p'tit voyag' que j'allons faire,
Si chaque fleur qu'ici je voi
Vient orner not'nouveau parterre.

(1) Morte en 1833.
(2) Mort en 1808.
(3) Mort le 15 novembre 1826.

du théâtre ; on se pressait..., on se foulait, on se battait pour tâcher d'entrer ; il y avait beaucoup d'appelés et peu d'élus. Une salle charmante et commode, une société brillante et choisie, une pièce étincelante, des acteurs ivres de gaîté, un succès pyramidal..., des bravos !... des bis !... un ouvrage joué presque deux fois dans la soirée, telle fut l'ouverture d'un théâtre qui, pendant vingt ans, a joui d'une vogue sans égale !... Vous croyez peut-être qu'une fois la salle du Palais-Royal fermée, l'Opéra, les Français, l'Odéon, Feydeau vont entasser recettes sur recettes ?... point : leur position ne devint ni meilleure ni plus mauvaise ; le petit acte de vengeance dirigé contre Brunet et son genre ne servit, au contraire, qu'à faire sa fortune et à continuer celle de ses co-associés.

Le théâtre du boulevart Montmartre fut si constamment heureux, qu'on aurait dit qu'il défiait le bonheur ; car aux acteurs que j'ai nommés vint se joindre un talent d'un ordre très élevé. En 1809, Potier, arrivant de Nantes, a complété la galerie originale des *Panoramas* ; une chose à remarquer, c'est que son début ne fut pas brillant, et que même on l'accueillit avec assez de froideur. Brunet et Tiercelin étaient encore à l'apogée de leur gloire ; le public, qu'ils faisaient tant rire, ne pouvait pas croire que d'autres comédiens dussent l'amuser. Potier joua, dans *Maître André et Poin-*

inet, le rôle que Brunet avait créé; on trouva
ue sa voix était rauque, caverneuse, que son
débit était lent, froid, monotone; des sifflets
nême se firent entendre; quant à nous autres,
eunes auteurs, qui l'avions déjà deviné, nous
e trouvions amusant, et nous l'encouragions.
In soir qu'il avait encore été sifflé, il nous dit
n riant: « Je suis bien fâché, mais les Parisiens me prendront comme cela, ou je reprendrai le chemin de la province. » Potier
entait tout ce qu'il valait; aussi, fort de ses
onvictions et de ses études, il persista dans sa
nanière de jouer, et ce même public, qui l'avait
ugé médiocre, finit par le trouver ce qu'il était,
rand comédien...; ce qu'il était..., un homme
ui avait approfondi son art, un homme à qui
a nature n'avait rien refusé, pas même les déauts nécessaires à son genre d'emploi. Potier
tait continuellement en scène; ses yeux paraient, ses bras parlaient..., et l'on devinait ce
u'il ne voulait pas ou ne pouvait pas dire.
'était l'acteur au sel fin, aux nuances délicates,
'acteur du grand monde et du peuple; il savait
aire passer un mot graveleux avec un goût exuis; il sauvait une situation équivoque avec
n tact parfait; mon opinion, à moi, c'est que
otier a été l'un des meilleurs comédiens qui
ient jamais brillé sur aucune scène. Toutes ses
réations sont ravissantes de vérité, tout y respire une fleur de bonne comédie. Lorsque, dans

la même soirée, il jouait le *Ci-devant jeune homme*; le prince Mirliflore, de la *Chatte merveilleuse*; Pinson, de *Je fais mes farces*; il faisait à lui seul trois acteurs. Dans le *Conscrit*, l'*Homme de 60 ans*, *Werther* et le *Centenaire*, on riait et l'on pleurait tout à la fois; et dans la *Matrimoniomanie*, les *Anglaises pour rire*, la *Soirée de Carnaval*, que de talent! que de gaîté! que de folie!

J'ai entendu dire à Talma que Potier était le comédien le plus complet qu'il eût connu... Cet éloge était précieux dans la bouche du tragique le plus complet lui-même...

Potier a abordé quelquefois ce qu'en termes de coulisses on appelle *le grand trottoir*: je l'ai vu dans le *Médecin malgré lui* et dans les *Plaideurs*..; il comprenait parfaitement sa comédie française ..; j'ai toujours regretté de ne pas l'y voir, car il me semble qu'il y eût été bien placé... Potier devait tout comprendre.

Potier naquit à Paris, en 1775; sa famille était distinguée dans la magistrature. Les Potier de Gèvres siégeaient au parlement de Paris.

Qui croirait que Potier, cet homme si délicat, si frêle, cette espèce de roseau, était destiné au métier des armes?... Élève de l'École militaire, il en sortit, comme tant d'autres jeunes français, au moment où le sol fut menacé. Il partit comme volontaire, le sac sur le dos, le mousquet sur l'épaule, et les champs de Jemmapes et de Valmy le virent un des premiers sous

les drapeaux. Bien qu'il eût, comme a dit Louis XVIII, le bâton de maréchal de France dans sa giberne, il ne jugea pas à propos d'attendre que cet honneur lui arrivât. Il sollicita son congé après les premières victoires de nos armées, auxquelles il assista, et, de retour à Paris, ses idées se dirigèrent vers le théâtre, qu'il aimait déjà avec passion.

Il débuta, comme on l'a vu, au boulevart du Temple, sur la scène des *Délassements comiques*, et fut le camarade de Joanny qui s'était fait aussi comédien après avoir payé sa dette au pays, et reçu une honorable blessure!

Des Délassements Potier passa au théâtre de la rue du Bac ; ce fut là qu'il connut le bon et spirituel Désaugiers et se lia d'amitié avec lui. Bientôt, ayant quitté Paris, la Bretagne et la Normandie l'applaudirent ; Nantes et Brest furent longtemps témoins de ses succès.

Ensuite la ville de Bordeaux le reçut avec acclamation. C'est à partir de cette époque que son talent marqua sa place à Paris. Les administrateurs des Variétés l'engagèrent, et Potier vint se placer à côté de Brunet et de Tiercelin, deux réputations européennes, comme on sait. Potier ne tarda pas à électriser les Parisiens, et dès lors sa réputation grandit de jour en jour. En 1818, par suite de petites discussions, Potier quitta les Variétés pour aller au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où il débuta, le 7 mai,

dans un vaudeville de MM. Merle et Brazier, *Le Café des Originaux*; puis il créa *le Bourgmestre de Saardam*, *le Tailleur de Jean-Jacques*, *les Frères féroces*, *le Ci-devant jeune homme marié*, *la Cloyère d'huîtres*, *le beau Narcisse* de MM. Scribe, Courcy et Saintine, et le fameux *Père sournois*, *des petites Danaïdes*. Plus tard, il rentra aux Variétés pour y briller de nouveau. Enfin sa réputation devint si grande, que toutes les administrations théâtrales se le disputèrent. Il joua successivement, *à la Gaîté, aux Nouveautés*, *au Palais-Royal*, et partout la foule suivait son acteur chéri.

A la suite d'un voyage en Hollande qu'il fit en 1835, ce comédien célèbre commença à éprouver les symptômes d'une maladie organique; alors il comprit que l'heure du repos avait sonné pour lui, et quitta tout à fait le théâtre pour se retirer dans une maison de campagne qu'il avait achetée à Fontenay-sous-Bois: c'est là qu'il s'est éteint tout doucement à l'âge de 64 ans, le 19 mai 1838, vers trois heures de l'après-midi.

Le 28 du même mois, ses restes mortels ont été transportés, de Fontenay-sous-Bois, à son ancien domicile rue de Lancry, et de là à l'église Saint-Laurent, où fut célébré un service funèbre, modeste, mais honorable.

Parmi les hommes de lettres qui suivaient le cortége, on remarquait MM. Merle, Antony Béraud, Cognard, Desnoyers, Alboize, Amédée

Thouret, Henri Simon, sans oublier l'auteur de ces chroniques, qui lui doit une partie de ses succès. La plupart des auteurs et des directeurs de Paris se sont fait un devoir de grossir le cortége.

Brunet, malgré son âge et une pluie incessante, est venu faire un dernier adieu au comédien distingué qui fut son camarade, mais jamais son rival.

Lorsque le corbillard fut arrivé dans le cimetière du Père-Lachaise, Vernet, Bouffé, Cazot, Sainville, Guyon, Serres et beaucoup d'autres artistes, se disputèrent l'honneur de porter le corps. Cette scène était vraiment touchante, et tous les spectateurs en furent émus.

MM. Bouffé et Antony Béraud prononcèrent quelques paroles, qui ont trouvé de l'écho dans le cœur des assistants.

Un monument doit être élevé à Potier, par sa famille. MM. les hommes de lettres et MM. les comédiens, voulant donner aussi un témoignage public de leur admiration pour ce beau talent, ont ouvert une souscription.

La commission nommée à cet effet est composée de MM. Merle, Antony Béraud, Cognard, Bouffé, Emile Taigny, Bressaut.

C'est, dit-on, le buste en marbre du célèbre comédien qui sera placé sur son tombeau.

Potier a laissé, en mourant, deux réputations

bien établies et bien méritées, celle d'homme de talent et celle d'honnête homme.

Après lui, Lepeintre aîné se fit distinguer comme un comédien verveux. Lepeintre, la providence du vaudeville militaire, voué à l'épaulette comme on se voue à la toge ou à la soutane, car sous la restauration nous l'avons vu, dragon, hussard, chasseur, lancier, grenadier, caporal, colonel, tambour, général. Lepeintre a enlevé tous ses grades à la pointe du couplet. Puis Legrand, jouant les suffisants avec une impertinence grave et comique tout à la fois; Arnal qui préludait à sa gloire future...; et Odry, Odry, ce balourd si drôle, cet acteur qui n'en est pas un, mais qui a su tirer si bon parti de son regard béant, de ses genoux cagneux, de son rire d'imbécille, Odry qui était si bon dans *M. Cagnard*, et si mauvais dans *Monsieur de Pourceaugnac*.... Comme si Odry et Molière auraient jamais dû se rencontrer sur un théâtre! Et toutefois, n'allez pas croire que je cherche en rien à ternir la gloire de ce bon Odry, c'est bien l'homme le plus fou, le plus bouffon que je connaisse..., il restera comme type de la bonne grosse bêtise...; n'est pas bête comme lui qui veut...., après cela il ne jouera pas Molière, voilà tout....

J'ai dit que les Variétés avaient été souvent en butte à la jalousie des grands théâtres, et j'ai dit la vérité. A côté de vaudevilles agréables,

se souvenant quelquefois de leur vieille origine, elles jouaient des vaudevilles plus que grivois... Dans l'année 1811, on en représenta un appelé *l'Ogresse*, ou *la Belle au bois dormant*. Tiercelin, chargé du rôle de l'ogresse, y était d'un grotesque à faire peur aux petits enfants.... La pièce attirait la foule... Le duc de Rovigo, alors ministre de la police, manda tous les directeurs des petits spectacles et leur fit une allocution touchant la morale, la littérature, le bon goût, comme si la littérature et le bon goût avaient affaire dans une parade des Variétés.... Quand le tour des directeurs des Variétés fut venu, le ministre tonna contre ce théâtre plus fort que contre les autres, disant qu'il le ferait fermer s'il ne purgeait son répertoire. Brunet osa lui dire d'un air timide que les pièces étant censurées, il ne devait pas être responsable de l'effet qu'elles pouvaient produire ; que, sous l'ancien régime, on donnait des ouvrages plus licencieux!... A ce mot d'ancien régime, le ministre fronça le sourcil, et dit en se promenant à grands pas dans son salon : « Oui, vous avez raison, sous l'ancien régime, les ducs, les marquis, les comtesses riaient volontiers de ces platitudes ; mais on les a tous mis à la porte, et nous, on ne nous y mettra pas. »

Deux ans après, Napoléon était à l'île d'Elbe, et son excellence à la porte de son ministère.

Jocrisse a donc vu, pendant vingt ans, l'épée

plissait le rôle d'un bossu d'une manière si originale.

Les couplets et l'acteur allèrent aux nues, et la seule compensation que les pauvres cabaleurs reçurent, c'est que, grâce au prologue, la pièce, qui n'aurait peut-être eu que quelques représentations, fut jouée pendant deux mois consécutifs. Le nom de *Calicot* devint proverbial, et je ne serais pas surpris qu'on le trouvât dans le nouveau Dictionnaire de l'Académie.

Tout Paris chanta ce couplet adressé aux commis-marchands qui portaient des éperons et des moustaches.

Ah ! croyez-moi, déposez sans regrets
Ces fers bruyants, ces appareils de guerre,
Et des amours, sous vos pas indiscrets,
N'effrayez plus les cohortes légères.
Si des beautés dont vous causez les pleurs,
Nulle à vos yeux ne se dérobe,
Contentez-vous, heureux vainqueurs...,
De déchirer leurs tendres cœurs,
Mais ne déchirez pas leur robe.

Plusieurs jeunes gens furent arrêtés, quatre subirent un jugement correctionnel. Il est bon de rappeler aujourd'hui ce que l'on imprimait à ce sujet : « Les jeunes gens devraient réfléchir » que faire le portrait d'un homme qui exerce » une profession n'est point attaquer la profes- » sion elle-même ni tous ceux qui l'exercent. » On a mis en scène les médecins, les apothicaires, les procureurs, les auteurs eux-mêmes,

» on ne fait en cela qu'user du droit accordé à
» tous les écrivains dramatiques.

« La comédie est un miroir
» Qui réfléchit le ridicule. »

Le théâtre des Variétés a joué peu de parodies ; mais il en est une qui mérite une mention particulière. Je veux parler de *Cadet Roussel beau-père*, imitation burlesque de la comédie des *Deux Gendres* : c'est une des farces les plus amusantes qui se soient vues au théâtre pour la franchise et la gaîté du dialogue. Brunet y était d'un naturel et d'une bonhomie à faire pouffer de rire.... Quand il adressait des reproches à ses deux filles sur l'abandon dans lequel elles le laissaient, et qu'il leur disait avec le pathétique de Cadet Roussel : « Quand vous alliez à le
» Gaîté, à l'amphithéâtre des quatrièmes, pour
» voir M. Marty dans *l'Illustre Aveugle*, et que
» vous me laissiez seul dans ma chambre, et
» sans chandelle encore..., c'était moi qui l'étais
» *l'illustre aveugle !*.... » Et puis quelle admirable moralité termine la pièce ! « Ne donnons
» jamais rien à nos enfants, si nous voulons
» qu'ils aient pour nous une reconnaissance
» égale à nos bienfaits! » Cette excellente parodie est de M. Dumersan.

J'ai dit, au commencement de ce chapitre, que le théâtre des Variétés avait été, depuis son origine, en butte à des critiques souvent acerbes

et même injustes. Il me reste maintenant à le prouver, et pour cela il me suffira de quelques citations ; voilà ce que je trouve dans un recueil du temps :

» On peut donner en très peu de mots un » résumé fort exact sur le genre du théâtre et » sa situation.

» Quant à son genre, c'est l'égout des autres » théâtres : bêtises, platitudes, trivialités, » coqs-à-l'âne, calembourgs et jeux de mots, » voilà ce qui compose son répertoire, et ce » qu'il offre à l'avide curiosité des gobe-mou- » ches, des oisifs, des Midas parvenus, et de » tous les imbécilles qui ne sont plus communs » à Paris qu'ailleurs que parce que Paris est la » plus grande ville de la France.

» Quant à sa situation, c'est l'établissement » le plus avantageux, pour les propriétaires, de » tous ceux qui existent dans la capitale. Avec » les trésors dont je viens de faire l'énuméra- » tion, les administrateurs du théâtre des Va- » riétés ont trouvé le moyen de se faire cha- » cun soixante ou quatre-vingt mille livres de » rente.

» Considéré dans ses rapports avec les grands » théâtres dont il attaqua la prospérité, le » théâtre de Brunet (car il faut bien le nommer » ainsi, puisque toute sa fortune repose sur » la tête de Brunet, et que sans Brunet il ne » serait rien) est le plus grand ennemi de ces

» antiques établissements qui suffisaient aux
» plaisirs de nos aïeux.

» Considéré relativement à son influence sur
» le goût et l'art dramatiques, et sur la littérature
» en général, il paraît plus dangereux encore.
» Depuis son établissement on s'habitue à croire
» que la gaîté comique ne peut plus être tolérée
» qu'au boulevart; et dès que l'on découvre,
» dans une pièce ancienne ou nouvelle jouée sur
» les grands théâtres, quelque chose de naturel
» et de plaisant qui blesse les règles d'une déli-
» catesse outrée auxquelles on veut les astrein-
» dre, vous entendez crier partout: *aux Va-*
» *riétés! au boulevart!*... Ce qu'il y a de plaisant,
» c'est que les mêmes personnes qui s'offensent
» d'une plaisanterie tolérable aux grands théâ-
» tres approuvent et applaudissent aux Variétés
» des pièces tissues de grossièretés et de bêtises:
» leur délicatesse et leur indulgence sont éga-
» lement ridicules et révoltantes. »

On voit clairement, par cet article, que la croisade était toujours prêchée au nom des grands théâtres...; cet excellent Brunet était censé être un obstacle à leur prospérité. Si l'on n'allait pas voir les vieilles pièces du répertoire français, c'était la faute de Brunet..; si *les Sabots* ou *Blaise et Babet* n'attiraient personne à l'Opéra-Comique, c'était encore la faute de Brunet..., si *le Devin de village* ne remplissait pas la salle de l'Académie impériale de

Que les grands théâtres lyriques imitent votre exemple, et quand on ouvrirait des petits spectacles au coin de chaque rue, on serait toujours bien forcé d'aller chez vous; oui, quel que soit le grand nombre des spectacles, on ne comptera jamais à Paris qu'un Théâtre-Français fondé par Molière, une Académie royale de musique inventée par Lully, un Théâtre-Italien mis en vogue par Cimarosa, un Opéra-Comique immortalisé par Grétry.

La fameuse *Marchande de Goujons*, si bien représentée par mademoiselle Flore, était ce qu'on appelle un vaudeville au gros sel. Cet ouvrage scandalisa de prudes notabilités, on cria de nouveau contre le pauvre théâtre, on fit encore courir des bruits sinistres, et cette fois il ne s'agissait rien moins que de le rayer du nombre des vivants!...

Depuis cette époque jusqu'à la révolution de juillet, ce théâtre déclina sensiblement; des rivalités d'auteurs, de petits abus dans l'administration, furent cause que le théâtre le plus gai de Paris en devint tout à coup le plus triste. Plus de ces bonnes folies, de ces pièces de bon aloi, de ces petits tableaux de mœurs qui avaient si longtemps amusé et fixé la foule; mais des ouvrages sans couleur, beaucoup de mauvais acteurs de trop, beaucoup de bons comédiens moins. Voilà où en étaient les Variétés quand Armand Dartois, ayant acheté la part de

Brunet, en 1829, se chargea des nouvelles destinées de l'entreprise. M. Dartois, bon garçon, auteur spirituel, arriva avec les meilleures dispositions du monde ; mais à peine était-il au timon des affaires théâtrales, que, se trouvant débordé par les circonstances, il fut obligé, comme ses confrères, d'ouvrir au drame sa porte à deux battants.

Depuis quelques années, Tiercelin (1), Potier, Lepeintre aîné, Arnal, Legrand ne faisaient plus partie de la troupe ; Brunet et Bosquier-Gavaudan se retirèrent à leur tour ; il ne restait plus que Vernet pour pleurer sur Jérusalem....

Dans la situation précaire où se trouvait le théâtre, on tint conseil et on sonna le tocsin ; à ce bruit lugubre, Frédéric-Lemaître accourut.

Frédéric-Lemaître est un comédien à grandes ressources, un homme capable de remuer des masses ; mais *Leicester* et *le Joueur*, en compagnie *d'Étienne et Robert*, *ou de M. Chapolard*, me paraissent une énormité. De deux choses l'une : ou les Variétés doivent jouer le drame, ou elles doivent jouer le vaudeville. Si elles inclinent pour le drame, Frédéric est leur homme, elles ne sauraient trouver mieux ; mais alors, donnez-lui un grand cadre, une vaste scène, des compositions larges, bizarres, hardies..., comme son talent ; entourez-le de co-

(1) Il est mort le 14 février 1837.

médiens qui le devinent, le comprennent, qui s'harmonisent avec lui ; car l'ensemble, comme on dit dans les coulisses, l'ensemble, ce grand levier de l'art dramatique, ne s'acquiert pas dans un jour, il faut des années : voilà pourquoi l'ancienne troupe du Panorama a jeté tant d'éclat. Si, au contraire, le théâtre veut en revenir à son genre natif, Frédéric ne lui sera d'aucune utilité et se nuira à lui-même, parce que, je le répète, c'est un comédien pour lequel il faut tracer des tableaux d'histoire et non faire des croquis ou des aquarelles... Une autre considération plus puissante encore, c'est le danger qu'il y a, pour une entreprise théâtrale, de recourir à des moyens exotiques ; d'appeler, si j'ose le dire, l'étranger à son secours. Un théâtre doit vivre de lui, de lui seul, de son intelligence, de son répertoire, de ses acteurs ; sans cela, il court grand risque de n'avoir que des moments de prospérité, et quand les jours néfastes arrivent, s'il ne trouve pas sous sa main, à heure fixe, un nom magique..., un Frédéric-Lemaître enfin, il peut reperdre en six mois ce qu'il a gagné en un an.

Lorsque j'ai dit que Vernet restait seul pour pleurer sur Jérusalem, je n'ai pas prétendu dire que l'on ne riait plus aux Variétés, ni que l'on n'y rirait plus désormais : cette idée serait injuste et triste!.... mais ce que j'ai voulu dire et ce que je pense, c'est que Vernet sera la der-

nière expression de cette troupe si gaie...., si brillante, si complète, et qui a brillé si longtemps au boulevart du Panorama.

Les Variétés possèdent encore aujourd'hui quelques anciens sujets qui leur sont d'une grande ressource et que le public aime toujours à voir. Parmi la nouvelle troupe, Bressan peut prétendre à des succès solides s'il veut donner à son jeu plus de naturel et moins de prétention.

Les autres comédiens et comédiennes méritent des encouragements, et je désire que quelques uns d'entre eux nous rendent, un jour, un Brunet, un Potier, un Legrand, un Arnal, ainsi qu'une Élomire, une Pauline, une Cuisot, voire même une mère Vautrin, si naturelle et si parfaite dans la mère Michel des *Cuisinières*.... Cela peut arriver.... L'avenir appartient à tout le monde, et jamais je ne désespère du salut de la patrie !

Le théâtre des Variétés fut presque mon berceau de vaudevilliste, et je forme des vœux bien sincères pour sa régénération et sa prospérité.

Un grand évènement dramatique, c'est la rentrée solennelle de Jenny-Vertpré !...

Cette petite actrice si fine, si maligne, si douée de cette rare intelligence qui fait seule les bonnes comédiennes, Jenny-Vertpré vient d'obtenir aux Variétés un nouveau triomphe... Elle a reparu telle qu'elle s'y était montrée il y a quelques années, toujours gentille, toujours

piquante, toujours bonne actrice. Jenny est encore une exception au théâtre... C'est une comédienne qui jette le mot avec un art, avec un tact parfait... : il faut, bon gré mal gré, que l'on trouve de l'esprit dans tout ce qu'elle débite ; elle aimerait mieux y mêler du sien plutôt que de laisser prendre un auteur au dépourvu. Elle vient de jouer dans le *Chevalier d'Éon*, de MM. Bayard et Dumanoir, deux rôles tout à fait différents, une impératrice et une petite fille d'auberge.

Eh bien ! elle a porté le diadême avec la même grace que la cornette ; l'un ne la gênait pas plus que l'autre : lorsqu'elle a chanté, au troisième acte, le couplet qui suit, elle a été saluée par une triple salve d'applaudissements. Déjà au premier acte, sous le costume d'*Élisabeth*, une couronne de fleurs lui avait été jetée galamment. Elle a donc été couronnée deux fois dans la même soirée... Voici le couplet, c'est la petite fille d'auberge qui chante :

Dans cet hôtel, on a beau faire,
La foul' n'abonde pas toujours ;
Mais enfin, en ces lieux, j'espère
Qu'avec moi r'viendront les beaux jours ;
Car du public je suis la fille,
Trop heureuse, si toujours bon,
Il me trouvait assez gentille
Pour achalander la maison.

Voilà donc les variétés en possession de Fré-

déric-Lemaître et de Jenny-Vertpré... ; c'est le drame et le vaudeville aux prises : espérons que les directeurs sauront tirer bon parti de ces deux talents.

M. Bayard, homme de lettres, avait succédé à M. Dartois dans la direction du théâtre des Variétés. Comme auteur dramatique, les talents de M. Bayard sont connus ; son intelligence et sa moralité offrent encore toutes les autres garanties que demande ce genre d'administration.

M. Bayard vient de céder sa place à M. Dumanoir, auteur de beaucoup de jolis vaudevilles. Les Variétés paraissent vouloir rentrer dans leur genre primitif ; j'en félicite l'administration, je crois que là seul est la fortune de ce théâtre.

Le *Père de la débutante*, *Suzette*, *Madame et Monsieur Pinchon*, *les Saltimbanques* et *Mathias l'invalide* prouvent que le sol et les comédiens sont essentiellement grivois, et qu'au théâtre fondé par Brunet et fécondé par Désaugiers,

Il faut rire,
Rire et toujours rire.

THÉATRE DES TROUBADOURS.

AUX SALLES MOLIÈRE ET LOUVOIS.

J'ai dit, dans ma chronique de la Comédie-Italienne, que Piis et Barré avaient commencé leur carrière dramatique ensemble. *Les Amours d'été*, *les Vendangeurs*, *la Matinée villageoise* avaient servi à cimenter une amitié que rien ne paraissait devoir altérer. La fondation du théâtre du Vaudeville à la rue de Chartres semblait devoir augmenter encore l'intimité de leur collaboration, lorsqu'une circonstance inattendue vint brouiller les deux amis. Piis, ayant élevé, comme fondateur du Vaudeville, quelques nouvelles prétentions qui ne furent pas accueillies par les actionnaires, prit la résolution d'établir théâtre contre théâtre. Un comédien du Vaudeville qui était auteur, Léger, se rangea du côté de Piis, et tous deux ouvrirent un nouveau spectacle chantant, qu'ils appelèrent *théâtre des Troubadours*. La salle Molière ayant été choisie, des acteurs furent engagés, des pièces mises à l'étude, et le 15 floréal an VII l'ouverture de la salle eut lieu par un pro-

logue de Léger intitulé : *Nous verrons*, et le *Billet de logement*, du même auteur. La troupe se recruta d'acteurs de différents théâtres : Bosquier-Gavaudan, Saint-Léger, Révoil, Tiercelin, Belfort, les dames Remy, Joigny, de Laporte, Avolio, etc., etc., en formèrent le noyau. On se plaint aujourd'hui de ce que le genre horrible envahit la scène, on va voir qu'en 1799 on s'en plaignait déjà. On joua sur celle des Troubadours un vaudeville appelé : *à bas les diables, à bas les bêtes, à bas le poison, à bas les prisons, à bas les poignards !*... Cette pièce passait en revue toutes les horreurs à la mode. Or, à cette époque, les romans anglais avaient tous les honneurs de la scène française, et notamment *le Moine*, *les Mystères d'Udolphe*, *le Confessionnal des Pénitents noirs*, etc. On lisait constamment sur les affiches des théâtres des boulevarts : *mélodrame en trois actes, imité de l'anglais*. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que l'horrible est en possession du théâtre en France. Mercier, surnommé le Dramaturge, était déjà en butte aux traits de la satire, et déjà le petit vaudeville

> Poussait *Comminges* (1) défaillant
> Dans la fosse qu'il s'était faite,
> Et du vinaigrier dolent
> Renversait à plat la brouette (2).

(1) Drame larmoyant d'Arnaud-Baculard.

(2) *La Brouette du Vinaigrier*, drame du même genre, de Mercier.

C'est qu'en réalité, à toutes les époques, il y a eu, au théâtre, du bon et du mauvais, du sublime et du ridicule.

Après avoir quitté la salle Molière, les Troubadours allèrent s'établir, le 14 thermidor, dans celle de la rue de Louvois.

On se plaint encore aujourd'hui de ce que certains théâtres donnent une pièce nouvelle chaque semaine : celui de Piis et Léger en jouait souvent deux, trois, quatre même. Il est vrai de dire qu'il n'y gagnait pas grand'chose ; mais il lui fallait faire des efforts inouis pour soutenir la concurrence avec le Vaudeville, que Barré, Radet et Desfontaines alimentaient presqu'à eux seuls. Afin d'arriver les premiers, ils s'enfermaient tous trois : l'un travaillait à la prose, les autres cherchaient des couplets. Dès qu'il y avait deux scènes de faites, on les remettait au copiste, celui-ci les envoyait au régisseur, qui les faisait répéter, si bien que, lorsqu'on arrivait au vaudeville final, la pièce était sue entièrement. Le théâtre des Troubadours sentait que la concurrence était difficile à soutenir : aussi jouait-il des pièces nouvelles coup sur coup. Les évènements politiques, qui se pressaient alors avec une incroyable rapidité, leur fournissaient tous les jours de nouveaux sujets de pièces. Bonaparte, qui travaillait à se faire souverain maître, encourageait la verve adulatrice de l'enfant malin. Si je l'osais, je dirais qu'à cette épo-

que le vaudeville lui faisait presque *la courte échelle* : aussi, plus tard, il s'en souvint ; Barré, Radet et Desfontaines reçurent, ainsi que je l'ai dit, chacun une pension de trois mille francs ; Piis devint secrétaire général de la Préfecture de police ; tous les chansonniers qui composèrent un couplet pour célébrer la naissance du roi de Rome touchèrent douze cents francs. L'encens est devenu moins cher depuis cettte époque. Les auteurs qui se consacraient plus spécialement au théâtre des Troubadours étaient alors Léger, A. Gouffé, George Duval, Servières, Dubois, Francis, Étienne, Moras, Nanteuil, et un jeune homme du nom de Morel qui mourut à son début dans la carrière.

Lorsque le premier consul envoya à Paris les tableaux et les statues qu'il avait enlevés à l'Italie, on fit beaucoup de vaudevilles de circonstance. MM. Etienne, Moras et Nanteuil composèrent *l'Apollon du Belvédère*, ou *l'Oracle*. Cette petite pièce, qui distribuait beaucoup de critiques, blessa quelques susceptibilités littéraires ; car, dans ce temps-là, le vaudeville était une puissance. Apollon, qui rendait ses oracles dans ses ouvrages, y mettait toute la franchise d'un dieu. Quand on lui demandait quel était son plus cher favori, il répondait *Grétry* ; quel était le plus aimable écrivain, *Colin* ; le poète au plus brillant style, *Delille* ; mais, en revanche, il n'épargnait point *Misan-*

tropie et repentir, n'acceptait *l'abbé de l'Épée* qu'en faveur de son nom, et disait que l'Opéra-Comique, ne pouvant plus payer son loyer, avait mis : *Maison à vendre.* Des épigrammes contre quelques journaux valurent aux auteurs des articles un tant soit peu acerbes, auxquels ceux-ci répondirent avec âcreté. Dès lors la guerre fut déclarée, guerre très vive, mais non sanglante. On peut en voir les détails dans une préface imprimée en tête de *l'Apollon du Belvédère*, et dont voici quelques fragments :

« Cette folie, à laquelle a donné lieu l'inau- » guration de l'Apollon du Belvédère, a été » composée en une nuit et représentée en trois » jours.

» Le succès complet qu'elle a obtenu nous » venge bien, disent les auteurs, des injures de » certains pygmées qui ne peuvent nous par- » donner de ne les avoir pas mis au nombre » des favoris d'Apollon. . . . .

. . . .

» Il est plus agréable pour nous d'opposer à » de vaines clameurs le témoignage d'un grand » homme, celui du Molière de la musique ; » il assistait avec toute sa famille à la représen- » tation de *l'Apollon*. Au moment où celui-ci » lui rend grâce de l'avoir si bien fait chanter » dans *Midas*, de vifs applaudissements écla- » tèrent dans toute la salle. Le lendemain il a » écrit aux auteurs la lettre suivante, dont ils

» suppriment, toutefois, ce qu'elle contient de
» trop flatteur pour eux. »

Voici la lettre de Grétry.

GRÉTRY,

aux citoyens

MORAS, ÉTIENNE ET NANTEUIL.

« J'ai assisté hier aux Troubadours, citoyens :
» c'était fête complète pour moi et pour ma
» famille qui m'accompagnait. L'Apollon du
» Belvédère, auquel j'ai fait la cour à Rome pen-
» dant dix ans, a bien voulu me reconnaître à
» Paris, et c'est à l'estime flatteuse que vous
» avez pour mes faibles talents que je dois cette
» reconnaissance qui m'honore. Continuez tou-
» jours de même, citoyens ; j'ai fini ma tâche,
» mais j'aime les succès de mes survivanciers,
» et une moisson entière vous reste encore à
» cueillir.

Signé Grétry. »

Ces petits documents qui aujourd'hui paraissent ridicules, niais peut-être, prouvent cependant l'importance que l'on attachait alors à un vaudeville.

Après *l'Apollon du Belvédère*, les ouvrages qui obtinrent le plus de succès sont ; *Clément Marot*, *le Val-de-Vire*, *les Dieux à Tivoli*, *le Rémouleur et la Meunière*, *le Prisonnier pour dettes*, *Deux et deux font quatre*. Auger l'académicien,

le commentateur de Molière, Auger dont la fin a été si malheureuse qu'on a dit de lui qu'il était tombé dans l'abîme que Pascal voyait sans cesse ouvert sous ses pas; Auger y a donné deux forts jolis ouvrages, *Arlequin Odalisque* seul et *Lamotte-Houdard à la Trappe*, avec Piis. Mais un vaudeville qui obtint un honneur que l'on ne rencontre pas souvent au théâtre, ce fut la *Nouvelle inattendue* ou *la Reprise de l'Italie*, d'un nommé Bonel, mort il y a déjà quelques années : cette bluette, représentée le 12 messidor an VIII, eut un succès de fureur, à ce point que le second consul, Cambacérès, étant arrivé comme on baissait la toile, le public se leva en masse et demanda que l'on recommençât la pièce; elle fut jouée deux fois dans la même soirée. Avouons que la circonstance qui l'avait fait naître était bien digne d'électriser une jeunesse vive, ardente et passionnée. Les lauriers de l'Italie sont si purs! si beaux! et Bonaparte, général en chef et premier consul, était si grand! On pense bien que l'éloge du jeune Desaix, tué à Marengo, devait avoir place dans cet ouvrage. Lorsque l'acteur répétait les dernières paroles du jeune héros: *Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir point fait assez pour vivre dans la postérité*, les larmes coulaient de tous les yeux; il y eut comme une halte dans le parterre, puis on cria *bis!* les paroles furent répétées :

ici la prose l'emporta sur les couplets.

La révolution de 1789, qui avait changé bien des positions, renversé bien des fortunes, devait, après avoir été célébrée avec fureur, trouver de l'opposition... ; aussi aucune de ses phases n'a échappé aux traits satiriques des vaudevillistes. Vers 1798, il y eut un houra contre ceux que l'on appelait alors les *parvenus*, et l'on pense que le théâtre ne fut pas le dernier à s'emparer d'un sujet qui lui paraissait bon à exploiter.

L'un des premiers ouvrages de ce genre qui eut un immense succès fut la fameuse *Madame Angot*, ou *la Poissarde parvenue*, d'un nommé Maillot, jouée en 1799 sur le théâtre de la Gaîté; les sarcasmes y étaient prodigués à ceux qui avaient fait fortune rapidement... ; on immolait en scène les agioteurs qui spéculaient au Perron (c'était la bourse de ce temps-là) ; on y trafiquait sur le tiers consolidé, après y avoir trafiqué sur les assignats... L'élan une fois donné, on se crut obligé de mettre des parvenus dans tous les ouvrages ; on vit paraître *les Valets maîtres*, *les Modernes enrichis*, *le Nouveau propriétaire*. On avait soin de faire tenir aux parvenus un langage ou niais ou grossier; on les représentait comme ne connaissant aucun des usages de la société; ils étaient toujours bafoués, et l'on chantait à un domestique enrichi :

« Tu n'es pas le premier valet
» Qui ne connaisse plus son maître. »

Et puis :

« C'ty-là qu'on traîne
» Si vite dans un phaéton,
» Queuq' beau matin, changeant de ton,
» Pourra r'monter derrière,
» Comme faisait son père. »

Les gens comme il faut affectaient de mal parler pour imiter les parvenus... Il est vrai de dire que ces choses-là amusaient beaucoup les spectateurs... On peignait les nouveaux riches ne sachant ni lire ni écrire, et l'on chantait :

« Si leur ignorance en tout
» Tend à faire baisser les livres,
» Ce sont eux, prouvant leur bon goût,
» Qui font hausser les vivres. »

Dans *Christophe Morin* ou *Que je suis fâché d'être riche!* joué sur le théâtre dont je trace la chronique, une femme de chambre qui avait pris la place de sa maîtresse demandait à Christophe Morin quelle robe elle devait mettre pour aller au bal...

Mettrai-je ma robe de basin,
Ou ma grande sultane ?...
Aimez-vous mieux celle de satin
Que celle en tarlatane ?...
Passerai-je ma robe lilas,
Ou mettrai-je ma robe brune ?...

Et Christophe Morin disait tout bas en haussant les épaules :

« Tu n'avais pas tous ces embarras
» Quand tu n'en avais qu'une. »

Et les rires, les bravos d'ébranler la salle !... Si, après les grandes révolutions, il y a toujours la moitié du public pour rire de l'autre moitié, c'est qu'il y a toujours dans les révolutions des intrigants et des dupes... Voyez plutôt....

Puisque j'en suis à citer les pièces où les parvenus jouaient un rôle, je ne puis oublier un ouvrage qui attira des persécutions sur l'un de nos plus spirituels écrivains, M. Emmanuel Dupaty ; bien que cette pièce n'ait pas été jouée aux Troubadours, je dois en parler comme d'une pièce de circonstance.

« Dupaty poursuivait sa double carrière
» d'homme de lettres et de militaire, lorsqu'il
» composa une pièce intitulée *l'Antichambre*
» ou *les Valets entre eux*, donnée depuis sous
» le titre de *Picaros et Diégo*. Cet ouvrage
» excita contre lui la colère du premier consul
» Bonaparte, à qui des ennemis de l'auteur
» persuadèrent qu'il avait voulu faire une satire
» contre lui. A cette époque, quoiqu'on fût
» encore en république, le premier consul
» essayait déjà le trône qu'il fonda plus tard,
» et préludait à l'empire par l'arbitraire et le

» pouvoir absolu. A la première nouvelle qui vin
» aux oreilles de Bonaparte, l'officier homme de
» lettres fut enlevé de chez lui par les limiers
» de la police et conduit à la Préfecture. Là on
» lui proposa un exil volontaire. M. Dupaty,
» dont la fermeté ne se démentit pas un instant,
» refusa cette concession honteuse et demanda
» un jugement légal; mais il avait affaire à plus
» entêté et surtout à plus puissant que lui, et
» malgré son énergique résistance, malgré les
» instances de la bonne Joséphine, il fut mis
» sous la garde de deux gendarmes qui le con-
» duisirent à Brest. Là on lui communiqua
» l'arrêté des consuls qui le déportait à Saint-
» Domingue et l'incorporait dans l'armée du gé-
» néral Leclerc. Ce n'est pas un des actes les moins
» remarquables du consulat, et l'on se rappelle
» que c'est la même main qui signa le traité de
» Campo-Formio, l'ordonnance qui fonda la
» Légion-d'Honneur et qui s'amusa à signer
» l'exil d'un pauvre homme de lettres (1)! »

Depuis, l'homme de lettres vaudevilliste, le spirituel convive des *Dîners du vaudeville* et du *Caveau moderne*, a composé une foule de jolies comédies, un poème remarquable sur les *délateurs*, un grand nombre de piquants articles des journaux. L'Académie enfin a ouvert ses portes à la chanson!... C'est qu'il y avait autre chose à

(1) Extrait du *Monde dramatique*.

côté.... Qu'elle reçoive de temps en temps des vaudevillistes comme MM. Scribe et Dupaty!... et les gens les moins partisans du couplet applaudiront... Allons, courage, messieurs de l'Académie!...

Flon, flon, flon, lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondé.

La guerre incessante que l'on faisait aux nouveaux riches se ralentit peu à peu, cette fièvre se calma; le grand parvenu de la victoire, Bonaparte, qui en avait fait arriver tant d'autres, saisit le pouvoir; alors la médaille fut retournée, et l'on finit par dire autant de bien des parvenus qu'on en avait dit de mal. Il est juste d'ajouter que sous l'empire beaucoup de gens étaient arrivés par leur courage et leur mérite : ceux-là ne devaient point prêter au ridicule .. Alors on chantait partout : honneur aux soldats qui sont devenus officiers par leur mérite! gloire à l'industriel qui fut l'artisan de sa fortune! Depuis longtemps toutes les nuances ont disparu, on n'attaque plus ceux qui s'enrichissent avec le gaz, les chemins de fer, les omnibus, les ponts suspendus; on trouve tout naturel que celui qui travaille parvienne.

C'est étonnant comme vingt ou trente ans changent la physionomie d'un peuple!

Aux parvenus succédèrent les fournisseurs, ceux-là reçurent aussi force horions de l'enfant

malin; on les représentait toujours avec un ventre énorme : Duchaume en avait l'entreprise au Vaudeville, et Saint-Léger aux Troubadours...; on leur mettait dans la bouche ;

« Notre pays s'est agrandi,
» Et mon ventre s'est arrondi. »

Ou bien :

« Ces chers enfants de la victoire,
» Je les fais marcher à la gloire
» Sur des semelles de carton. »

Ou bien encore :

« C'est en volant l'blé d'nos soldats
» Qu'ils ont mis du foin dans leurs bottes. »

Il était d'usage, aux Troubadours, de nommer par un couplet les auteurs d'une pièce qui avait réussi. Après la première représentation de *M. de Bièvre*, ou *l'Abus de l'esprit*, Léger vint chanter le couplet suivant :

L'ouvrage que vous avez applaudi,
Citoyens, est de *Dupaty*
Aidé par ses amis ;
En voici la liste ouverte :
D'abord *Luce* avec *Salverte* (1),
Et *Coriolis*,
De plus *Creusé*,
Gassicourt, *Legouvé*,
Monvel fils, *Longpérier*....,
Je crois en oublier ;
Ah! vraiment, oui, citoyens, c'est,
C'est *Alexandre* (2) et *Chazet*.

(1) Député.
(2) Alexandre de Laborde, député.

Après *Christophe Morin*, Aubertin chanta celui que voici sur l'air *de Monsieur de Catinat* :

Citoyens, les auteurs de *Christophe Morin*,
Ont pour Bièvre déjà mis la plume à la main :
Ajoutez à leurs noms, sur les noms déjà lus,
Alexandre de moins, *Léger*, *Meautort* de plus.

Dans un à-propos appelé *la Journée de Saint-Cloud*, à l'occasion du 18 brumaire, voici le portrait que l'on faisait d'un homme qui avait changé vingt fois d'opinion depuis 89 :

Chauvétiste,
Maratiste,
Royaliste,
Anarchiste,
Hébertiste,
Dantoniste,
Babouviste ;
Brissotin,
Girondin,
Jacobin.
Sur la liste
Longue et triste
Que forma l'esprit robespierriste,
Il n'existe
Pas un *iste*
Qu'en un jour
Il n'ait pris tour à tour.

Il y aurait bien des couplets à faire sur les girouettes du 18 brumaire qui ont continué de tourner à tous vents jusqu'à la révolution de 1830.

Quand on entreprend l'histoire d'un genre de

littérature, si minime qu'il soit, on ne doit rien omettre de tout ce qui peut s'y rattacher. C'est pourquoi je vais entrer dans quelques détails sur le couplet de l'an VIII. Le vaudeville était alors ou très louangeur ou très satirique; chaque genre de couplet avait son nom distinct; on appelait *couplets de distribution* ceux du genre de celui-ci (c'est un savetier qui fait son testament). Je lègue, dit-il,

Mon échoppe aux gens de mérite,
Mon fil aux faiseurs de romans,
Ma voix à plus d'un parasite;
Mainte oreille à nos courtisans;
Ma mesure à nos jeunes braques,
Toutes mes formes aux plaideurs;
Aux huissiers deux paires de claques,
Et mon alêne aux orateurs.

S'agissait-il d'une plume, on disait:

La Fontaine sut tour à tour
La prendre à mainte *volatile;*
Ovide la prit à l'Amour
Au moment où dormait Virgile.

Tout cela m'a toujours paru du galimatias double. Un médecin venait-il visiter son malade, celui-ci lui chantait: J'ai pris

Deux grains de *l'abbé de l'Épée*,
Ma migraine fut dissipée;
A mon réveil, j'usai du baume
Qu'on trouve chez *M. Guillaume*,
Et ma santé fut de retour
Dès que j'eus vu les *mœurs du jour*,

Picard donnait-il *le Collatéral* ou *la Dili-* *ence à Joigny*, eh! vite, le vaudeville chan- ùt:

Un jour, on dit que de la France
Le dieu du goût était parti,
Picard s'échappe en *diligence*,
Va le rattraper à *Joigny*.

Le *couplet* dit de *facture* a joui longtemps ıssi d'une très grande vogue. Point de vaude- lles possibles sans deux ou trois *couplets de* *cture*. Plus ils étaient longs, meilleurs ils pa- issaient. *Tivoli que partout on vante* a été ıanté par toutes les couturières et tous les gar- ns de boutique sous le consulat; ce couplet a esque obtenu autant de succès que *la Colonne*. u Servières excellait dans le couplet de fac- re. En général, plus le rhythme était difficile, s les amateurs y attachaient d'importance. aucoup de ces couplets étaient composés sur ır du *Pas de zéphyr*, parce que les vers n'é- ent que de deux syllabes.

Oh! c'est
Un parfait
Cabinet,
Très complet,
Bien joli,
Embelli
Des tableaux
Les plus beaux, etc.

Ju bien:

J'aimai
Fatmé,
Zulma,
M'aima,
Mais j'ai
Changé
Vingt fois
De lois...

Oh! alors, on se pâmait d'aise.... Les jolies femmes disaient : Allez aux Troubadours, vous entendrez un couplet de Servières chanté par Bosquier-Gavaudan..... *C'est chamant*....., *ma paole!*.... C'était le temps des *incroyables*.

Voici un couplet qui offre une difficulté vaincue; il est de Francis Delarde.

J'allais
Au palais;
Dans ma course,
J'offrais,
Je montrais
Mes bons et mes
Billets;
Jamais,
Je promets,
Qu'à la Bourse
On n'a fait
Effet
Plus parfait :
J'y cours,
Et du cours
Je m'informe;
Je l'apprends,
Je prends,
Pour la forme,
L'avis d'agens
Intelligens.

L'un dit, gardez ;
L'autre, vendez.
J'offre à l'écart
Vos bons, un quart,
Et mon preneur
A de l'honneur.
En un instant
J'ai du comptant.
De tout côté
 Accosté,
 Arrêté,
Vers le rentier
Plus d'un courtier
 S'empresse ;
Je suis foulé,
 Harcelé
 Et volé ;
Mais, par malheur,
Plus d'un voleur
 Me presse.
Le recéleur
Gagne la porte,
 Et crac !
Il emporte
 Mon sac.
Le fripon
S'échappe.
Pour qu'on
Le rattrape,
Au secours !
 Je crie,
Et je cours,
Quoiqu'on rie.
En passant
Je touche
Un passant
Farouche,
Qui soudain

Me couche
Sa main
Sur la bouche.
Je ne suis
Pas crâne,
Je fuis
La chicane.
Redoutant
Sa canne,
Dans l'instant
Je vanne.
Pendant qu'il me lasse,
Du voleur
La trace
Par malheur
S'efface,
Et mes bons
Font faux-bonds.

On ne saurait se faire idée aujourd'hui de l'effet que ces sortes de couplets produisaient...; on les citait dans les journaux..., on les colportait.... ; on les chantait en société. Il fut un temps où une mère disait à sa fille, quand on la priait de chanter à table : — Chante-nous un couplet des *Chevilles de maître Adam*..... ; et la fille chantait très sérieusement :

« Aux soins que je prends de ma gloire
» Se joignent d'autres soins divers ;
» Je veux bien vivre dans l'histoire,
» Mais il me faut vivre à Nevers... »

Et tout le monde d'applaudir.... Hein !.... où est ce temps-là ?...

J'ai dit, en commençant cet article, qu'une

rouille survenue entre Piis et Barré avait été
ı cause de l'établissement du théâtre des Trou-
adours; je dois donc parler de la *collaboration*
cette époque. On peut dire que la collabora-
ion établissait alors entre deux auteurs une
mitié durable. De nos jours, il n'en est pas
oujours ainsi. Quand le chansonnier Gallet,
ui avait failli dans son commerce d'épiceries,
ıt contraint de se cacher au Temple, comme
'était l'usage, beaucoup de membres du Caveau
'éloignèrent de lui; mais son collaborateur
Collé lui demeura fidèle. La preuve, c'est que
e trouve dans les couplets que Gallet composa
peu de jours avant sa mort :

« Ce petit couplet de chanson
» Est un compliment sans façon
» A Collé, le meilleur des nôtres. »

Lorsqu'en 1793 Laujon fut dénoncé pour n'avoir point voulu faire des chansons patriotiques, Piis courut chez son collaborateur, l'avertit du danger qui le menaçait, et lui fit faire presque de force deux couplets qu'il chanta lui-même à la section de Laujon, le décadi suivant, en disant que si son ami n'était pas venu lui-même, c'est parce qu'il était malade. Barré, Radet et Desfontaines sont demeurés intimes jusqu'à leur mort; à l'âge de 70 ans chacun, ils composaient encore des ouvrages pleins de verve et de fraîcheur. Ils se sont peu survécu.

En un mot, la *collaboration* dans ma jeunesse était douce et franche ; on pensait moins à l'argent, et davantage au plaisir ; on oubliait volontiers une lecture pour un déjeûner, une répétition pour une partie de campagne. Il y avait des réunions, des cafés dans lesquels on était toujours sûr de rencontrer quelques bons vivants. Que de pièces, de chansons, de couplets ont pris naissance au *café des Cruches!* rue Saint-Louis-Saint-Honoré. Les cruches seules y sont encore. Mais revenons au théâtre des Troubadours.

Malgré les bons acteurs et les hommes de mérite qui travaillaient pour ce théâtre, son existence fut éphémère. Après sa fermeture, Piis voulut rentrer dans la pension de 4,000 francs dont il jouissait comme fondateur du Vaudeville; mais les actionnaires la lui contestèrent, alléguant que Piis, ayant élevé un théâtre rival, avait renoncé de fait à sa pension. Piis plaida et perdit. C'est alors que, croyant avoir à se plaindre de Barré dans cette affaire, il composa des strophes pour lui reprocher son abandon. Elles eurent tant de succès, qu'en fidèle historien je crois devoir les rapporter ici.

MES DERNIERS REPROCHES A MON AMI.

Euryale a-t-il fui Nisus?
Pylade oublia-t-il Oreste?
Et Thésée, à Pirithoüs,
Réserva-t-il un sort funeste?

Que réponds-tu pour ton pardon,
Lorsqu'un ami de trente années
Te reproche ses destinées
Qu'empoisonna ton abandon?

Des étrangers au cœur de marbre
D'auprès de toi m'ont écarté,
Et dévorent le fruit de l'arbre
Que pour nous deux j'avais planté.

Cruel ami, qu'il t'en souvienne,
Que nos deux noms n'en faisaient qu'un,
Et que cent fois avec la tienne
J'ai mis ma pensée en commun.

Thémis, trompée, a pu dissoudre
Des actes garans de mes droits;
Mais Thémis n'a pu mettre en poudre
Des serments faits à demi-voix.

Je devais, selon ta promesse,
Vivre libre dans mes penchans;
Le calme et le plaisir des champs
Auraient rafraîchi ma vieillesse.

Mais loin de là!... ma muse en deuil
Sera des cités habitante,
Et le travail, jusqu'au cercueil,
Fatiguera ma main tremblante.

Heureux de perdre alors le jour,
Puisque j'aurai l'expérience
Que l'amitié comme l'amour
A tôt ou tard son inconstance (1)!

(1) Est-ce que ces stances ne sont pas pleines de larmes et de poésie?

Piis est mort en 1834, dans un état voisin de l'indigence ; c'est triste ! La commission des auteurs se chargea de poser sur le lieu où il repose une pierre tumulaire.

On a vu dans les strophes qui précèdent, à travers les reproches que le chansonnier adresse à son collaborateur, tout ce qu'il y a encore de bienveillance pour l'ancien ami.–Le caractère bien connu de Barré le met d'ailleurs à l'abri de tout soupçon d'ingratitude envers Piis. S'il n'eût tenu qu'au vieux directeur du vaudeville de rendre à son ami la pension dont il jouissait avant l'ouverture du théâtre des Troubadours, il l'eût fait certainement et sans récrimination aucune. Barré n'était pas un homme d'argent; une foule de traits généreux l'attesteraient au besoin ; j'en prends un entre mille. Dorvigny, qui se trouvait souvent dans la gêne, portait quelquefois à Barré de vieux canevas composés dans sa jeunesse, et qui n'étaient pas jouables. Barré, devinant le motif qui guidait Dorvigny, lui disait avec sa brusquerie accoutumée : « Ta » pièce est détestable, elle est bête comme toi ! » mais tiens, voici un ouvrage que tu peux ar- » ranger, travaille. » Et en disant cela il lui mettait un vieux manuscrit et cent francs dans la main, et jamais ne lui reparlait de la pièce.

Lorsque Barré mourut, M. Etienne Arago, directeur du Vaudeville, prononça sur la tombe de son prédécesseur quelques paroles touchantes

qui trouvèrent des échos dans le cœur des assistants. M. E. Arago composa plus tard ce joli quatrain sur le trio vaudevilliste, Barré, Radet et Desfontaines.

La Trinité dont on rit sur la terre,
Grâce à vous trois, n'était plus un mystère ;
Peines, plaisirs, tout vous était commun,
Vous étiez trois et vous ne formiez qu'un.

Le théâtre des Troubadours, ouvert le 15 floréal an VII, fut fermé vers le milieu de l'an IX.

THÉATRE DU GYMNASE.

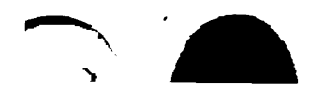
Dans tous les temps, le pouvoir a fait, selon son caprice, ouvrir ou fermer des salles de spectacle ; mais, à l'entendre, cela est dans l'intérêt de l'*art*, comme on dit, et comme on dira toujours. Pauvre art dramatique!... il n'a jamais été dans un si piètre état que depuis que l'on s'intéresse à lui de tous côtés.

A propos du Gymnase, un écrivain a fait les remarques suivantes (1) : « Ce théâtre, dit-il, » est une critique parlante du système des pri- » viléges. Pour l'autoriser, sans montrer trop

(1) *Almanach des Spectacles*, année 1822.

» ouvertement que ce n'était qu'une faveur
» qu'on accordait, et pour avoir quelque chose
» à répondre aux réclamations qu'on ne pré-
» voyait que trop, on le soumit à un régime
» particulier. Le vaudeville était déjà joué dans
» six théâtres : c'était marquer beaucoup de
» prédilection pour ce genre frivole que d'en
» créer un septième qui lui fût encore spécia-
» lement consacré.

» On éluda la difficulté, ou du moins on fit
» semblant de l'éluder. Les *lettres patentes*
» du Gymnase en firent une sorte de succursale
» du Théâtre-Français et de l'Opéra-Comique.
» Là, les jeunes gens du Conservatoire devaient
» s'exercer sans prétention, et sous les yeux
» d'un public indulgent, avant de paraître sur
» de plus grandes scènes. En conséquence, la
» comédie et l'opéra-comique devaient faire
» partie de son répertoire ; et pour prouver que
» l'on était de bonne foi dans ce dessein, le
» droit de jouer toutes les anciennes pièces de
» la scène française et du théâtre Feydeau lui
» fut accordé, à la seule condition de les ré-
» duire en un acte. Les administrateurs sou-
» tinrent la gageure en gens d'esprit ; ils firent
» même la mauvaise plaisanterie de nous don-
» ner *le Dépit amoureux* et *la Fée et Urgèle*,
» estropiés et réduits à grands coups de ci-
» seaux. » Le critique ajoute encore : « Qu'on
» laisse, à quiconque en voudra courir les ris-



» ques, le droit d'ouvrir un théâtre, que les » genres ne soient point prescrits, que les ou» vrages tombés dans le *domaine public* soient » mis à la disposition de tout le monde (car il » ne faut pas appeler domaine public celui qui » est livré à quelques privilégiés), alors on » verra une véritable émulation qui ne man» quera pas de produire ses fruits; mais si les » bureaux sont curieux d'avoir des sujets dans » leur dépendance, s'il leur est doux d'accor» der des priviléges, qu'ils fassent donc qu'au » moins ces priviléges ne soient pas nuisibles. »

De tout temps, il en a été ainsi en matière de spectacle. On se dit : « Obtenons d'abord un privilége; édifions, ouvrons une salle à quelque prix que ce soit, le reste viendra plus tard. » C'est ce qui est arrivé au théâtre du Gymnase; c'est ce qui arrivera encore à beaucoup d'autres. On ne pouvait pas raisonnablement penser que ce théâtre se soutiendrait avec le privilége exigu qu'on lui avait accordé; ce n'était donc qu'un acheminement. Voyez-vous *le Misanthrope* en un acte, joué par Provenchère; et *la Belle Arsène*, chantée par mademoiselle Hugo (à qui Dieu fasse paix! car je crois qu'elle est morte)?

Le Gymnase, bâti sur le boulevart Bonne-Nouvelle, au coin de la rue Hauteville, fut ouvert au public le 23 décembre 1820. M. Delaroserie était directeur privilégié; MM. Poirson

et Cerfbeer, administrateurs; Dormeuil et Lachabeaussière, régisseurs.

Un prologue, *le Boulevart Bonne-Nouvelle*, composé par MM. Scribe, Mélesville et Moreau, trio spirituel, y fut représenté avec succès; mais la troupe, formée à la hâte, manquait d'ensemble. Il n'y avait d'acteurs à réputation, lors de son ouverture, que Perlet et Bernard-Léon. Ce fut plus tard que le Gymnase devint redoutable par les succès mérités de M. Scribe et par le nombre des artistes qui servirent d'interprètes à ses nombreux ouvrages. Si ce théâtre avait été forcé de se renfermer strictement dans les limites de son privilége, sa fortune eût failli; mais on avait placé à la tête de l'entreprise un diplomate adroit qui ne brusqua rien et laissa faire au temps.

De 1821 à 1824, de charmants ouvrages avaient déjà donné une idée de ce que pourrait devenir cette entreprise si l'autorité voulait bien tolérer ses empiètements.

En attendant, une petite fille, Léontine Fay, quitta la province, qu'elle enchantait par son talent précoce; elle arrivà, pliant sous les bonbons et les couronnes; elle étonna la capitale, cette charmante enfant, et marqua sa place à côté des plus vieux comédiens.

Déjà, plusieurs fois, on avait essayé d'entraver le répertoire du Gymnase; les craintes pouvaient devenir sérieuses. Madame la duchesse de Berri

ayant assisté à quelques représentations de la charmante Léontine Fay, M. Poirson conçut une grande idée; il se dit un jour en lui-même : On a vu des rois épouser des bergères, pourquoi ne verrait-on pas une princesse épouser un théâtre? Il se mit donc à l'œuvre et poussa d'abord la galanterie jusqu'à dédoubler une partie de sa troupe pour l'envoyer à Dieppe. La jeune duchesse, amie des plaisirs et des artistes, se montra sensible à cette marque d'attention, et se déclara la protectrice du Gymnase, qui prit, le 8 septembre 1824, le titre de *Théâtre de S. A. R. madame la duchesse de Berri.* On pense bien qu'une fois couvert de ce haut patronage, le directeur ne craignit plus d'entraves; peu s'en fallut même que le ministre et les censeurs ne lui fissent des excuses pour avoir osé lui rappeler quelquefois les conditions de son privilége. Le Gymnase, qui d'abord avait collé son affiche entre celles du Vaudeville et des Variétés, prit rang dès lors immédiatement après les grands théâtres, et plaça son pennon sur les murs de Paris, à la suite de l'Odéon. Le Vaudeville ne s'était pas encore fait appeler Théâtre-National. Quant au *Pauvre Jocrisse*, lui, il se donna bien garde de réclamer, il était payé pour se taire, car, à cette époque, on osait encore lui reprocher dans quelques journaux ses bêtises, ses calembourgs et ses immoralités; toujours, comme vous savez, relativement à l'art *dramatique*, ou, comme disait si

bouffonnement Potier dans le *Bourguemestre de Saardam* : « Toujours relativement à l'Angleterre. »

Voici donc un spectacle qui n'avait été ouvert que sous la condition qu'il ne jouerait que des scènes de *Pourceaugnac* ou du *Médecin malgré lui*, qu'il ne chanterait que des airs de *la Fausse magie* ou des *Deux Chasseurs*, le voilà en pleine possession de la comédie chantée ; voilà le vaudeville qui prend droit de bourgeoisie sur le boulevart Bonne-Nouvelle. M. Scribe va tailler sa plume, ce fécond écrivain va attirer tout Paris chez M. Poirson, tant et si bien que les spectateurs ne voudront plus que du Scribe, comme en 1600 les libraires ne demandaient que du Saint-Evremont. La haute aristocratie du faubourg Saint-Germain va suivre la nouvelle patronne du Gymnase dans sa petite salle incommode, car partout où l'on voit visage de prince, on doit voir figures de courtisans.

M. Scribe a bien compris son temps; il a parfaitement senti qu'il se trouvait placé entre deux aristocraties, la vieille et la nouvelle; il a compris surtout que nous n'étions plus dans l'âge *d'or*, mais bien dans l'âge de *l'or;* il a voulu avoir pour lui tout ce qui possédait, mais il ne fallait heurter personne ; il a dû se dire : Si je flatte les idées du temps passé aux dépens de celles du temps actuel, je n'aurai qu'un public ; en les confondant, j'en aurai deux. Et alors, il a refait

a société moderne avec tous les éléments de 'ancienne; seulement, il a changé les costumes, emplacé les commandeurs, les abbés, les finaniers, par les avoués, les agents de change et les otaires. Les comtesses, les baronnes ont subi s mêmes métamorphoses. M. Scribe savait ien que les comtes de l'empire, les barons de empire, les comtesses de l'empire, les baronnes e l'empire n'étaient pas plus humbles que leurs evanciers : or, en flattant toutes les noblesses, avait pour lui l'ancien et le nouveau régime. a, dans ses ouvrages, tout sacrifié à l'argent, idole du siècle. Que si une pauvre fille se prend e passion pour un homme au dessus de sa conition, M. Scribe lui dira : « Toi, tu es fille du euple, tu ne peux prétendre au fils d'un baron, ième d'un baron de l'empire; mais si tu cons à n'avoir pas de cœur, on te donnera pour ari un invalide, manchot ou boiteux, bien id, bien vieux, toutefois avec beaucoup d'arnt. » Cela est affligeant. N'allez pourtant pas oire que M. Scribe fera tenir ce langage à ıelque vieux gentilhomme de province : non; ı homme d'esprit, il fera dire tout cela par un ıron ou un comte de l'empire qui a conquis us ses grades à la pointe de son épée, mais ii n'en est pas moins très fier de son écusson. lors la vieille aristocratie lui saura gré de l'algorie, et battra des mains. Les plus jolis ouages de M. Scribe sont tous parsemés d'or et

d'argent ; ils me rappellent ces charmants vers d'Hoffmann, non le conteur allemand, mais le poète français :

J'aime l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talents, les vertus, la science,
Et les plaisirs, enfants de l'abondance.
J'aime l'honneur, j'aime les dignités ;
J'aime un ami presqu'autant que moi-même,
J'aime une amante un siècle et par delà ;
Mais, dites-moi, combien faut-il que j'aime
Ce maudit or qui donne tout cela ?

Encore une fois, ce n'est pas la faute de M. Scribe, c'est celle de l'époque.

En rendant toute la justice possible aux talents du récent académicien, il faut être juste aussi envers les acteurs qu'il avait à sa disposition. Perlet, quoique d'un comique un peu froid, n'en avait pas moins le privilége d'amuser beaucoup par l'extrême finesse de son jeu. Il y a chez cet acteur distingué une fleur de bonne et vieille comédie.

Perlet rappelle la comédie française dans sa diction, dans ses gestes, dans ses costumes ; Perlet offre souvent un composé de la mignardise de Dazincourt et de la bonne charge de Dugazon. Il excelle surtout dans la caricature. *Le Comédien d'Étampes*, *le Gastronome sans argent*, *le Secrétaire et le Cuisinier* ont longtemps attiré la foule au Gymnase.

Et Gontier ! Gontier ! le meilleur type des

vieux soldats! Personne ne pouvait lui être comparé dans *Michel et Christine;* c'était la perfection. Gontier savait varier tous ses rôles; son talent était tout à fait spécial(1). Bernard-Léon, lui, était l'homme de l'entrain, de la désinvolture; c'est un bon gros garçon tout rond, tout jovial, qui est sur la scène comme chez lui; sa diction est vive, saccadée; sa voix, tantôt grêle, tantôt forte, le sert merveilleusement. Dans *le Coiffeur et le Perruquier*, dans la *Mansarde des Artistes*, il s'est montré d'un bouffon achevé. Feu Vatel, qui se perça d'une épée parce que la marée n'arrivait pas, devait beaucoup ressembler (quant au physique) à Bernard-Léon. Ferville, bon comédien, au débit vif, brillant, chaleureux, Ferville a rajeuni et détrôné les oncles d'Amérique, il les a joués en frac, en redingote à la propriétaire. Il ne dit plus, comme ces vieux oncles de la vieille comédie, en frappant de sa canne ou en tirant de sa poche sa belle tabatière d'or : Avez-vous vu mon coquin de neveu?... je cherche partout mon coquin de neveu!... Jadis on jouait les oncles en Cassandre, Ferville les joue en homme d'esprit. Ces pauvres vieux oncles, les voilà donc sortis de l'ornière!... les voilà donc aussi sur la route des chemins de fer et de la vapeur!.... Je dois mentionner un jeune acteur qui avait

(1) Voir l'article *Vaudeville*.

commencé aux Variétés. Legrand, qui vient de mourir, jouait à merveille les importants, les suffisants; il paraissait surtout destiné à l'emploi des substituts ridicules; il était d'un naturel excellent : il avait sans doute été prendre ses modèles au Palais de Justice, car il était impossible de ne pas pouffer de rire en l'entendant : on croyait assister au débit de quelque réquisitoire moderne.

Puis Paul, Dormeuil, Numa, Allan, Klein, tous acteurs recommandables.

Mais parlons des actrices. C'est d'abord Virginie Déjazet, l'actrice la plus *oseuse* que je connaisse, ne reculant devant rien, ne s'effrayant de rien, débitant des grivoisetés avec un tact parfait; Virginie riant avec le public comme avec un ami, ayant l'air de lui dire : « Je vais vous lancer un mot bien leste, mais n'ayez pas peur, c'est moi, je suis bon garçon. » Virginie a tout compris au théâtre : la malice, le naturel, la grace, le grivois, et si elle ne nous fait pas pleurer, c'est qu'elle ne le veut pas, ou qu'elle le veut bien.

Et la charmante Jenny-Vertpré! Avez-vous vu rien de plus gentil, de plus mignard, de plus intelligent? Élevée au Vaudeville, ayant un nom qui fut célèbre à la rue de Chartres, Jenny-Vertpré a prouvé qu'elle était digne d'en hériter. Elle porte la cornette et le cotillon rouge avec une grace infinie; j'ai entendu sou-

vent dire à mes côtés : « C'est comme madame Dugazon ! c'est comme madame Saint-Aubin ! » Son organe est sonore, sa diction est pure, son geste simple et vrai ; elle prosodie le couplet à merveille. Dans *la Chercheuse d'esprit*, *la Marraine*, *les Premières amours*, *le Mariage de raison*, *la Reine de seize ans*, elle a réuni toutes les qualités d'une grande comédienne.

Et puis, une autre Jenny, Jenny Colon, jeune et belle femme à l'œil vif, brillant, aux formes prononcées, à la figure épanouie, à la voix de rossignol ; oiseau de passage, actrice nomade, voyageant de Feydeau au Vaudeville, du Vaudeville au Gymnase, du Gymnase aux Variétés, des Variétés à Feydeau, mais toujours bien reçue, bien fêtée partout. Enfin, la troupe offrait des talents d'un autre ordre : mesdames Théodore, Jullienne, Grévedon, Dormeuil, Nadèje, l'orpheline de Wilna, et mademoiselle Bérenger, appelée *Bérenger la folie* (1).

Avec de tels interprètes, le théâtre de Madame voyait incessamment grandir sa fortune, lorsqu'un ouvrage, représenté le 28 juin 1828, faillit compromettre ses destinées et brouiller le directeur avec sa protectrice. *Avant, Pen-*

(1) Actuellement à la Comédie-Française.

dant et Après, pièce en trois actes, de MM. de Rougemont et Scribe, venait d'obtenir un d ces succès comme on n'en compte que de loi à loin au théâtre. Cette pièce, divisée en tro époques, offrait, dans la première, la famil noble de Surgy, heureuse et puissante, un ma quis cherchant à séduire une jeune fille du pe ple, que protège le chevalier, frère du marq La seconde se passait en 93; les deux frè étaient proscrits et sauvés par un perruquier avait épousé l'orpheline que le marquis a voulu séduire en 1787. La troisième époq passait en 1827; le chevalier, général et in triel, avait épousé la veuve du perruquier colonel, et marié sa fille à un tribun de volution, devenu baron et jésuite, et qui toujours à la bouche ces mots de Louis X « Union et oubli. » Le premier acte fo donc un drame, le second un mélodrame le troisième un vaudeville. Cet ouvrage, tire sanglante des mœurs et des abus de l'a régime, obtint un succès de fureur; jama salle n'avait retenti d'applaudissements pa MM. de Rougemont et Scribe avaient f assaut d'esprit: chaque mot portait coup, ch que couplet faisait feu. Ces messieurs avaie pour ainsi dire, renversé la salière sur la tab Presque tous les couplets eurent les honne du *bis*. Celui-ci, chanté par le général man facturier, produisait toujours le plus grand effe

Les honneurs plaisent à mon âge,
Et je serais fier, j'en conviens,
D'obtenir le libre suffrage
De mes nobles concitoyens;
Mais le payer est un outrage,
C'est cesser d'être homme de bien :
Qui peut acheter un suffrage
N'est pas loin de vendre le sien.

Ne pensez-vous pas que ce couplet, qui était de circonstance en 1828, pourrait bien ne pas avoir beaucoup perdu de son à-propos?

Dans une scène où le vieux vicomte de la Morlière, apprenant qu'un petit jeune homme nommé Raymond, qui jadis avait été soldat dans son régiment, s'est allié à la famille des Surgy, ne peut s'empêcher d'en témoigner sa mauvaise humeur; le général lui chante en riant :

Mais ce Raymond, dont votre esprit se raille,
Et qui partit son paquet sur le dos,
Lui qui jadis, au quai de la Ferraille,
Fut, grâce à vous, rangé sous nos drapeaux,
Et, malgré lui, forcé d'être un héros,
Eut bientôt pris sa gloire en patience;
Et de soldat, mon beau-frère Raymond
S'est trouvé duc et maréchal de France...

LE VICOMTE.

Et de quel droit?

LE CHEVALIER.

Par le droit du canon.

(Ici l'explosion devenait électrique.)

Or, tandis que le caissier se frottait les mains en comptant les recettes, l'orage grondait ailleurs. Des émissaires envoyés à la duchesse de Berri lui annoncent que son théâtre vient de lancer un brandon révolutionnaire, un vaudevil subversif où la noblesse est attaquée de fro La duchesse ne cache pas son mécontentemen elle annonce l'intention de bouder son théâ favori. Les craintes devenant sérieuses, on voie des ambassadeurs, on échange des no diplomatiques; les courriers se croisent. La chesse demeura quelque temps sans visite salle de M. Poirson; les personnes de sa m son n'osaient plus s'y montrer. Enfin, à fo de négociations, la paix fut signée, et la tronne du lieu pardonna, à condition que reille chose n'arriverait plus. A partir de c époque, le théâtre jouit d'une prospérité in sante; mais l'heure de la révolution de juille lait sonner, et la protectrice du Gymnase d disparaître dans cet orage. Il fallut effacer mots: *Théâtre de S. A. R. Madame*, et rep dre l'humble nom de *Théâtre du Gymnase*.

Le directeur, homme habile, sentit alors danger qui le menaçait, et avisa aux moyens le détourner. M. Scribe, qui lui avait don pendant dix ans la fine fleur de son esprit, r vait de plus grands succès: l'Académie frança tentait son ambition, il savait qu'il faut pass par la rue Richelieu pour arriver à l'Institu

il travailla donc un peu moins pour le Gymnase. Heureusement, quelques hommes de talent, et notamment MM. Mélesville et Bayard (1), restèrent à leur poste ; ces messieurs ajoutèrent aux derniers succès du grand faiseur des succès non moins brillants : *Michel Perrin*, *la Fille de l'Avare* et *le Gamin de Paris*, valurent chacun cent mille écus à la caisse du théâtre redèvenu populaire. Il fallait certes la révolution de juillet, ses pavés et ses barricades, pour voir sur l'affiche d'un théâtre aussi aristocrate que celui du Gymnase ce titre imprimé en gros caractères : *le Gamin de Paris !*... Oui, *le Gamin de Paris*, sous les traits de Bouffé, le comédien le plus fin, le plus nuancé, le plus parfait, le plus amusant, le plus comédien de tous les comédiens, l'homme qui joue un rôle comme Molière l'aurait écrit, l'acteur de la raison, l'acteur de la folie, l'acteur des larmes ; Bouffé, en veste, portant casquette et col débraillé, jouant à la toupie sur la scène du Marivaux moderne, criant, chantant, sautant, se débattant, tirant la langue aux passants, disant à une vieille comtesse : « Je suis le gamin de Paris, ohé ! (Les temps sont changés au Gymnase.)

(1) A ces noms, il est juste d'ajouter ceux de MM. Saintine, Théaulon, F. de Courcy, Carmouche, Paul Duport, Dumanoir, les frères Cognard, à qui nous devons *Pauvre Jacques*, et d'Emile Vanderburch, collaborateur de M. Bayard dans la jolie pièce *le Gamin de Paris*.

Votre neveu a déshonoré ma sœur, il l'épousera; vous serez, malgré vous, de la famille du gamin de Paris ; le gamin de Paris le veut, vive le gamin de Paris! » C'est le gamin de Paris qui, sous le bon plaisir de Bouffé, a contribué à la révolution du Gymnase en 1835, comme le vrai gamin a pu revendiquer sa petite part dans le grand drame insurrectionnel de 1830.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,

DE 1807 A 1837.

Il était écrit que la salle des Beaujolais, refaite en 1790 par la célèbre Montansier, devait être témoin de beaucoup d'évènements politiques et littéraires.

Après avoir été, comme je l'ai dit dans ma Chronique des Variétés, l'un des spectacles de Paris les plus suivis du temps où régnait Brunet, après avoir vu défiler dans son foyer la révolution de 1789, les réactions de 1793 et les premiers temps de l'empire, la scène où s'illustra Jocrisse devait encore, après son départ, en 1807, subir beaucoup de vicissitudes.

La Comédie-Française ayant réussi à se dé-

faire de son voisin Brunet, et n'apportant plus d'obstacles à ce que la salle Montansier servît à différents genres d'exploitations, un fameux danseur de corde nommé *Forioso* ouvrit la marche ; c'était un sauteur comme on en voit peu, ou, pour mieux dire, comme on en voit beaucoup depuis trente ans, à cette différence près, que ceux-ci, au lieu de sauter pour nos plaisirs, ont sauté pour des portefeuilles, des préfectures et des recettes générales.

Pendant que Forioso étonnait la capitale par des tours de force et d'agilité, deux concurrents, les frères Ravel, viennent lui porter un défi.

Forioso accepte, des paris sont engagés, et c'est dans la salle Montansier que la lutte a lieu le jour annoncé; mais le dirai-je? Forioso l'Italien est vaincu! Forioso demande une revanche, Forioso succombe une seconde fois, peu s'en fallut qu'un duel n'eût lieu...

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des *danseurs!*

Mais les choses n'en vont pas là...... Enfin Forioso annonce que, pour se réhabiliter, il ira publiquement, le jour de la Saint-Napoléon, depuis le pont de la Concorde jusqu'au Pont-Royal, sur une corde tendue, à cet effet, par des *moyens ingénieux*, disait l'affiche.

Des circonstances imprévues empêchèrent Forioso de réaliser ce projet, qui mit alors tout Paris en émoi.

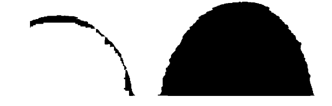
Mademoiselle Montansier, âgée de 78 ans, épousa, dit-on, secrètement, le danseur Forioso, et, chose extraordinaire! éprouva pour lui une passion violente.

Lorsque Forioso et les deux frères Ravel eurent quitté Paris, mademoiselle Montansier obtint la permission de louer sa salle pour des marionnettes. Un spectacle s'ouvrit sous le nom de *Jeux forains*. Le privilége accordait au directeur le droit de jouer de petites pièces en vaudevilles, mais seulement avec des *puppi* et des *fantoccini*; il pouvait aussi donner des pantomimes à spectacle, mais seulement avec deux acteurs parlants. Martainville inaugura le théâtre de ses anciens succès par un prologue intitulé *la Résurrection de Brioché*, personnage parfaitement conforme, comme on voit, à l'esprit du nouveau privilége.

Mais ne voilà-t-il pas que des acteurs véritables attaquent les pauvres *puppi*, et que l'on chante à la Gaîté, dans un vaudeville, *l'Horoscope des Cendrillons* (1):

Les jeux forains, je le vois,
S'ouvrent sous d'heureux auspices,
Tous les acteurs sont de bois,
On n'y craint pas leurs malices;
Et s'il prend quelques caprices
Aux directeurs mécontents,
Engag'ments, acteurs, actrices,
Tout ça s'casse (*ter*) en même temps.

(1) De MM. Dubois et Brazier.



Polichinel se fâche tout rouge... et le signor 'olichinel est malin..... il réplique aux acteurs e la Gaîté, mais l'affaire est bientôt arrangée, t tant de tués que de blessés il n'y eut per-)nne de mort.

Les grandes marionnettes de l'empire firent ırt à celles du Palais-Royal, et ce spectacle rına encore une fois.

Aux *puppi* succédèrent des acteurs à quatre ıttes, c'est à dire des chiens. Ces animaux uaient leurs rôles avec une intelligence encore ısez rare chez les bipèdes. La troupe était com-lète: jeune-premier, comique, tyran, père-oble, frontin, soubrette, amoureuse, corps de allet, etc. On arrangea pour ces artistes à qua-e pattes une espèce de mélodrame qui n'était ıère plus mauvais que beaucoup d'autres que ıi vus depuis.

Une jeune princesse russe était retenue cap-ve dans un château-fort sous la garde d'un ran; son amant voulait la délivrer, ce qui n'é-ssitait l'attaque du château.

Il n'y avait rien de drôle comme de voir l'in-lligence de ces bons chiens. On apercevait 'abord la princesse russe qui se promenait sur . tour comme madame Marlborough ; c'était ne jolie chienne épagneule à longues soies. araissait ensuite le prince son amant au pied e la tour, qui rôdait langoureusement; c'était n beau chien caniche, emblême vivant de la

fidélité. Il allait et venait *aboyant* son amour. Le tyran était un boule-dogue qui avait le nez écrasé, vraie figure de Kalmouk. Alors, à un signal donné, l'armée du malheureux amant venait se ranger sur le théâtre. C'étaient des barbets, des caniches, des lévriers, des bassets; celui qui était censé donner du *cor* avait la queue en trompette.

Les soldats du camp ennemi étaient des danois, des chiens anglais, des griffons, des carlins, des roquets; on voyait de temps en temps passer des éclaireurs, de petits chiens qui tenaient à la gueule un bâton ayant une lanterne à chaque bout. Au moment où les troupes se mettaient en mouvement, les assaillants escaladaient les murailles, les assiégés les repoussaient, la mêlée devenait générale, mais bientôt les troupes de l'amant malheureux montaient à l'assaut, le fort était emporté, la princesse délivrée, et le tyran emmené prisonnier, *avec tous les honneurs dus à son rang*.

Beaucoup de particuliers conduisaient leurs chiens à ce théâtre, comme maintenant à la barrière du Combat, pour servir de comparses et de figurants. On ne saurait imaginer combien ce spectacle était drôle; on entendait de toutes parts, des baignoires au paradis : « Tiens, voilà Médor!... tiens, voilà Turc!... Ah! c'est Azor qui commande la patrouille! » Un soir, un caniche était de faction au pied de la tour; lors-



ue son maître entra à l'orchestre, le pauvre bien le reconnut, quitta son poste et déserta ans la salle avec armes et bagages... peu s'en illut qu'il n'entraînât une désertion générale.

Le spectacle terminé, on donnait un os à ronger au général en chef, une pâtée à l'amoureuse, et des boulettes à tous les artistes.

Ce spectacle amusa tout Paris pendant quelue temps, mais bientôt la troupe canine fut ux abois. Du reste, ces chiens ont eu l'honneur l'être chansonnés par les notabilités du flonion. Désaugiers disait, avec sa franche gaîté que, our attirer le monde, il aurait fallu que le diecteur du théâtre des chiens mît, comme faisait Nicolet, un *aboyeur* à la porte de son spectacle. Antignac, en passant en revue les noms de tous es chiens célèbres, disait :

Du nom d'César on nomme
Un mâtin quand y s'bat bien ;
Ce qui prouv' que ce grand homme
Devait être un fameux chien.

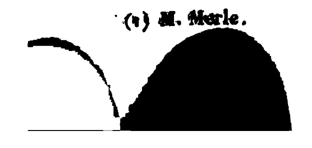
Après le départ des chiens savants, qui s'en allèrent donner des représentations à l'étranger ; la salle Montansier fut métamorphosée en café, les banquettes du parterre furent enlevées et remplacées par des tables et des tabourets, la scène fermée par un rideau à demeure, et défense fut faite d'y jouer aucune pièce. Peu à peu, cependant, l'autorité fit des concessions

elle permit d'abord de lever la toile et de chanter des ariettes de quart d'heure en quart d'heure, puis elle toléra quelques scènes détachées, et enfin elle accorda de petits vaudevilles à deux et trois acteurs. Tel était l'état des choses quand vint la première restauration. Le café Montansier obtint bientôt une célébrité orageuse, pendant les cent jours et après; les têtes folles des partis d'alors le prirent plus d'une fois pour leur champ de bataille. « En-
» fin, dit l'auteur de l'article des Cent et un (1),
» il fut fermé à la suite d'une équipée fort ri-
» dicule, où quelques jeunes gens, animés par
» la fumée du punch, allèrent venger sur des
» glaces inoffensives du foyer les sottises qu'on
» avait vociférées trois mois dans la salle. »

L'établissement fut rouvert quelque temps après par un nommé Valin, qui continua tranquillement d'y faire représenter de petites pièces à couplets, mais à deux personnages seulement. C'était une chose assez originale que ce spectacle qui durait depuis six heures jusqu'à minuit sans désemparer. Les acteurs jouaient trois ou quatre fois les mêmes scènes dans la même soirée devant un public toujours nombreux.

On y retrouvait quelquefois de vieux comédiens qui avaient joui en province de quelque

(1) M. Merle.



éputation, mais que le besoin forçait de jouer
au café Montansier... cela était triste!

L'année 1830 devait faire subir à cette salle
les Beaujolais une dernière transformation.

MM. Dormeuil et Charles Poirson (1) sollicièrent et obtinrent la permission de rendre à cet
établissement sa première destination. Un privilége leur fut accordé sous le ministère de
M. de Montalivet; cent vingt actions de trois
mille francs chacune formèrent le capital; elles
ont rapporté déjà d'énormes bénéfices.

La salle fut reconstruite entièrement sur les
plans de l'architecte Guerchy; une troupe fut
formée à l'impromptu. M. Coupart, homme de
lettres et vaudevilliste lui-même, M. Coupart,
qui a rempli fort longtemps la place de chef de
bureau des théâtres au ministère de l'intérieur,
et dans laquelle il rendit souvent des services à
ses confrères, fut choisi par M. Dormeuil
comme régisseur général. La nouvelle administration ne pouvait faire un choix qui fût plus
agréable aux auteurs.

Le 6 juin 1831, la salle s'ouvrit par un prologue intitulé *Ils n'ouvriront pas*, de MM. Mélesville, Bayard et Brazier.

L'ombre de la Montansier dut tressaillir de
joie, car dans cette salle bâtie par elle, exploitée par elle, la Montansier avait reçu presque

(1) Frère de M. Poirson, directeur du Gymnase.

tous les personnages historiques de la révolution.

Ce fut peut-être dans sa loge, entre deux calembourgs de Brunet, que fut conçue la révolution du 18 brumaire.

La nouvelle troupe était composée de Lepeintre aîné, Philippe, Paul, Derval, mesdames Dormeuil, Zélie Paul, Toby, Eléonore, etc., etc. Puis sont venus, à la file, Alcide-Tousez, l'Odry II, acteur indéchiffrable, logogriphe vivant qu'il ne faut pas chercher à expliquer, mais qui ferait rire un quaker; Achard, chanteur et comédien agréable; Levassor, qui se fait remarquer par un jeu correct et plaisant, et qui joue les imbécilles en petit-maître; Leménil, comédien doué de beaucoup de naturel et de comique; Sainville, qui fait des progrès sensibles, et montre de la rondeur et du naturel; Boutin, Germain et l'Héritier, complètent l'ensemble. Plusieurs actrices piquantes s'y font remarquer agréablement : mesdames Leménil, qui a rapporté au Palais-Royal la gentillesse qu'elle montrait à la Gaîté; Pernon, actrice douée d'une grande intelligence; Dupuis, pleine de gentillesse, mais un peu maniérée; Emma ayant une jolie figure : tout cela bien placé, bien encadré, fait du théâtre du Palais-Royal un de ceux où l'on trouve le plus d'ensemble; aussi jouit-il, depuis sept ans, d'une vogue soutenue. Une grande activité règne



u théâtre du Palais-Royal, ce qui assure sa rospérité : on y répète depuis dix heures du natin jusqu'à trois, on y joue depuis six heures du soir jusqu'à onze. Il faut bien qu'un areil zèle fructifie : aussi les actionnaires se rottent-ils les mains quand ils entrent dans la alle, qui est toujours pleine.

Continuez votre œuvre, M. Dormeuil, coninuez de nous faire rire ; ce n'est pas chose faile par le temps qui court.

On va peut-être croire que j'ai oublié Virginie Déjazet? point, mais je vous avoue qu'ayant épuisé pour elle toutes les phrases laudatives, e me vois presque forcé de dire à cette charmante comédienne ce que Boileau disait au roi Louis XIV :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire (1) !

(1) Parmi le grand nombre d'ouvrages qui ont obtenu beaucoup de succès à ce théâtre, citons *la Ferme de Bondy*, *Frétillon*, *le Philtre champenois*, *la Fille de Dominique*, *Vert-Vert*, *les Baigneuses*, *la Fille du Cocher*, *les Chansons de Béranger*, celles *de Désaugiers*, *la Cheminée de 1748*, *Sophie Arnoult*, *la Danseuse de Venise*, *le Conseil de Révision*, *le Triolet bleu*, *Madame Favart*, etc., etc.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS,

PLACE DE LA BOURSE.

Or, il existait sous l'empire, et bien longtemps auparavant, un étroit passage situé au coin de la rue des Filles-Saint-Thomas et qui était appelé passage Feydeau, parce qu'il aboutissait de cette même rue des Filles-Saint-Thomas à celle qui portait le nom Feydeau. Dans cette rue avait été bâti, en 1790, le théâtre de Monsieur. Il était destiné à une troupe venue d'Italie, sous la protection de Monsieur, frère du roi Louis XVI, qui fut depuis Louis XVIII. La troupe italienne joua d'abord dans la salle du château des Tuileries, ensuite dans la nouvelle salle; enfin elle disparut, et les comédiens italiens-français la remplacèrent.

Ce passage était triste, noir, enfumé, jamais un rayon de soleil n'y pénétrait; les marchands étaient obligés d'allumer leurs quinquets à midi en hiver, et à cinq heures du soir en été. Deux établissements publics y ont joui d'une certaine célébrité, le café Chéron, et un restaurant appelé le restaurant de la Mère Camus. Le café

Chéron était tenu par une grosse dame, qui avait été dans sa jeunesse d'une beauté remarquable ; elle en conservait encore d'assez beaux restes sous la restauration. C'était une brune piquante, à l'œil noir et bien fendu, aux sourcils marqués, aux formes prononcées, remplie de gaîté, d'esprit, d'obligeance, comprenant parfaitement l'homme de lettres, ayant toujours le mot pour rire, ne s'effarouchant point d'une gaudriole : elle rappelait la chanson de Béranger, *Madame Grégoire* ; on aurait dit que le poète l'avait eue devant les yeux quand il écrivait ce couplet :

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes.

Le café Chéron était à l'Opéra-Comique ce que le café Procope avait été autrefois à la vieille Comédie-Française, si ce n'est que les noms étaient changés. C'était là que se réunissait un grand nombre d'hommes de lettres : Moreau, Gosse, Evariste Dumoulin, et le chantre de *Joconde*, Nicolo Isoard. Un savant très regrettable, Cadet-Gassicourt, homme gai, spirituel, chez qui la science n'ôtait rien à l'amabilité, était aussi l'un des fervens du café Chéron.

Quand le colosse impérial tomba du haut de sa gloire, en 1815, les hommes de lettres se partagèrent en deux camps, savoir, les royalistes et les bonapartistes. Eh bien, malgré la

différence des opinions, quand on s'était bien chamaillé, bien disputé au café Chéron, l'heure où l'on devait jouer la pièce nouvelle venant à sonner, on riait et l'on ne se quittait pas sans s'être pressé la main.

Le restaurant de la Mère Camus était le rendez-vous des jeunes commis-marchands, des bons boutiquiers; les employés surtout y affluaient; j'en ai connu plusieurs, pour ma part, qui, pendant dix ans, n'ont jamais manqué d'y venir chaque jour et à la même heure, et de se mettre à la même table; leur place y était marquée, nul n'aurait osé déranger leur couvert; je crois même que, s'il est arrivé une fois que l'un d'eux ait manqué de venir dîner, sa place a dû demeurer vide...; et l'on remarquait l'absent, comme la statue de Brutus, précisément quand il n'y était point. Beaucoup de littérateurs et de journalistes, pour se reposer de temps en temps de la cuisine succulente de Baleine ou de Véry, venaient y dîner modestement. La carte y était abondante, variée, l'hôtesse prévenante, gracieuse, le maître franc et rond, chaud partisan du vaudeville et des vaudevillistes, abonné à l'*Epicurien français*, invité aux *Soupers de Momus*, sachant par cœur les chansons d'Armand Gouffé et de Casimir Ménestrier, ayant soin de faire sonner bien haut les noms qu'il affectionnait ou ceux qui flattaient le plus son amour-propre, criant

avec une sorte d'orgueil, au milieu des salons : « Potage pour M. Désaugiers !... mouton pour M. Antignac !... anguille pour M. Barré !... compote pour M. de Piis ! »

A l'exception de ces deux spécialités, le passage Feydeau avait la même physionomie que beaucoup d'autres, deux boutiques de libraires, Marchand et Dentu, des marchands d'estampes, un débit de tabac, un mercier, des modistes, un magasin de briquets phosphoriques, une bouquetière, madame Bernard, un marchand de marrons de Lyon, enfin un estaminet au premier qui occupait presque toute la longueur du passage.

C'est encore à une querelle entre deux directeurs que nous devons l'existence du théâtre de la Bourse. J'ai dit, dans ma Chronique du *Vaudeville*, que Désaugiers étant rentré directeur à la rue de Chartres par une volonté royale, le ministre de l'intérieur, M. Corbière, pour dédommager M. Bérard signa, en sa faveur, le privilége d'un nouveau spectacle, avec l'autorisation de bâtir là où il voudrait.

M. Langlois, riche capitaliste, qui possédait une partie des bâtiments du passage Feydëau, entra dans la spéculation. Une société en commandite se constitua, des actions furent créées, et au bout d'un an, là où avait existé, pendant un demi-siècle, un des plus vilains passages de Paris, on vit s'élever

une jolie salle de spectacle, flanquée, à droit et à gauche, de fort belles maisons avec des bo tiques élégantes... La salle et ses dépendanc ont coûté trois millions quatre cent soixant sept mille francs... Le tout a été revendu, e 1833, onze cent mille francs.

Ce fut M. Langlois qui donna les terrains fit les premiers fonds... Le théâtre prit le no de *théâtre des Nouveautés*, titre qui fit rir attendu que, dans les premiers temps, on y r joua beaucoup d'anciens ouvrages. L'ouvertu de la nouvelle salle eut lieu, le 1er mars 1827, par *Quinze et vingt ans*, ou *les Femmes*, vaudeville en deux actes, et *le Coureur de veuves*, pièce en trois actes imitée de l'espagnol. La troupe de M. Bérard, formée à la hâte, laissa beaucoup à désirer sous le rapport de l'ensemble, bien que l'on y comptât quelques artistes estimables, Joly, Cossard, Derval, Armand, Rogy, Préval, Albert, Casaneuve, et Jausserand, qui avait eu jadis de la réputation comme chanteur à l'Opéra-Comique. Les actrices; mesdames Génot, Clorinde, Beaupré, Florval (1), Anaïs, Miller, Adèle, Prévost, une fort jolie personne du nom de Balthazar, enfin une dame Fradelle, qui s'était fait distinguer en province, et dont la place devrait être à Paris. Une actrice venue des départements, ma-

(1) Elle vient de mourir.

dame Albert, que l'on avait vue précédemment à l'Odéon, montra dès lors un talent qui depuis n'a pas cessé de s'accroître.

En 1826, on sait que les terrains étaient encore d'un prix exorbitant; on fut donc obligé de faire de grands sacrifices pour renvoyer des locataires dont les baux ne devaient finir qu'à des époques plus ou moins reculées; la résiliation des baux coûta 300,000 francs, un seul locataire, M. le baron Trouvé, toucha, pour se déplacer, 175,000 francs (1). On fut six mois à bâtir la salle. M. Bérard, malgré son intelligence et son activité soutenue, rencontrant de grands obstacles, ne tarda pas à se fatiguer d'une entreprise qui lui avait coûté tant de peines à fonder, et, au bout d'un an, il se retira avec une pension annuelle qu'il devait toucher jusqu'en 1840, terme fixé pour l'expiration de son privilége.

Alors M. Langlois, celui qui avait mis le plus de fonds dans cette spéculation, fut chargé de la direction des Nouveautés.

M. Langlois, sentant la nécessité de s'adjoindre un homme qui connût toutes les ressources, tous les besoins d'une administration théâtrale, surtout la mise en scène, appela M. Cresnier, homme actif et intelligent. Le théâtre des Nouveautés était un malade qui

(1) Je tiens ces détails de M. Langlois.

avait besoin d'une forte secousse pour sortir de l'état d'apathie dans lequel il était plongé depuis son ouverture.

Potier, l'acteur encore à la mode, Potier voyageait alors; on résolut de l'avoir à tout prix; on envoya des courriers extraordinaires sur les traces du *Père Sournois*, avec ordre de l'appréhender au corps, de lui courir sus partout où l'on pourrait le découvrir et de ne pas marchander avec lui. Potier revint au théâtre de la Bourse et y fit sensation : cela devait être. Dans *la Maison du Rempart*, pièce fort amusante, de M. Mélesville, il parut original; dans *Henri IV en famille*, il montra un tact admirable. Potier, sous les traits de l'amant de Gabrielle, du vainqueur d'Ivry... : c'était chose hardie, surtout venant de jouer *Werther*. Mais je l'ai dit, je n'ai pas connu d'acteur dont le talent fût plus souple, plus varié que celui de Potier. Une création de lui, qui restera au théâtre comme modèle, c'est *Antoine, ou les Trois générations*, de MM. Mélesville et Brazier. Potier a prouvé dans ce drame-vaudeville tout ce qu'un grand comédien pouvait faire; dans le premier acte, c'était Dazincourt avec sa gaîté goguenarde; dans le second, Trial avec sa bonhomie; dans le troisième, Monvel avec sa voix cassée, faible, chevrotante, mais avec sa sensibilité exquise.

A côté de Potier qui chantait très mal, chan-



tait Philippe *Jovial*, Philippe le rieur, le couplet vivant. C'est au refus d'un rôle qu'il a dû de jouer son second *Jovial*. MM. Scribe et Dupin, ayant donné un vaudeville à spectacle, *les Voyages du petit Jonas*, et Philippe, refusant son rôle, fut condamné à payer à M. Langlois la somme de 100,000 francs. Le boute-en-train, écroué à Sainte-Pélagie, n'y demeura que vingt-quatre heures, et déjà M. Théaulon (1) avait improvisé *Jovial en prison*, pour faire suite à *Jovial* ou *l'Huissier chansonnier*. Lafont, dans le rôle de *Jean* qu'il créa aux Nouveautés, se montra très comique en rappelant Clozel dans *Philibert le mauvais sujet*. Bouffé, dans *le Futur de la Grand'Maman*, *le Marchand de la rue Saint-Denis*, *Caleb* et *le Couvreur*, semblait dire : Attendez! attendez!.... Virginie Déjazet avait quitté le théâtre de MADAME pour venir en aide à celui des Nouveautés, qui avait l'air d'être placé devant le palais de la Bourse comme par dérision. Eh bien! malgré ces noms brillants, ces artistes si aimés du public, malgré des pièces agréables, les Nouveautés étaient tou-

(1) M. Théaulon est le vaudevilliste le plus inventif et le plus producteur entre tous ses confrères. Indépendamment des pièces qu'il a composées en société, il est auteur, seul, d'une foule de jolis ouvrages. *La Mère au bal et la Fille à la maison*, *le Petit Chaperon Rouge*, *le Chiffonnier*, et la comédie de *l'Artiste ambitieux*, suffiraient à la réputation d'un auteur.

jours entre la vie et la mort. En 1829, MM. Bossange et Bohain, jeunes écrivains pleins d'esprit, de sève, hommes actifs, entreprenants, essayèrent de donner une impulsion nouvelle à cette grande machine détraquée. Aux couplets de facturés, aux flons-flons routiniers, on substitua de la musique nouvelle, sans pour cela abandonner tout à fait le vaudeville; au contraire, nous avons vu apparaître sur cette scène le vaudeville *mortuaire*, le vaudeville *pulmonique*, le vaudeville *boiteux, borgne, manchot*, tout, jusqu'au vaudeville *hydrophobe!* Madame Albert y a joué le rôle d'une enragée, et dans *Valentine*, ou *la Chute des feuilles*, elle mourait sur le théâtre en avalant une tasse de bouillon d'escargot.... Puis, pour balayer tous ces malades et toutes ces maladies, sont arrivées, en 1832, *les Pilules dramatiques*, ou *le Choléra-Morbus*, revue spirituelle et piquante de toutes les maladies théâtrales.

Alors le moyen-âge s'était déjà infiltré dans les romans, dans les drames. M. Bossange se dit : Pourquoi le vaudeville ne serait-il pas moyen-âge? il a bien été trumeau, régence et Pompadour!..... Ce qui fut dit fut fait. Henri VIII, ce défenseur de la foi qui changea la foi en Angleterre, qui combattit les réformistes et fit de la réformation, Henri VIII, ce roi breton qui, voulant faire passer un bill, dit en mettant (comme c'était l'usage) la main sur la

tête du député qui paraissait douter que l'impôt passât :

« Que demain ma volonté soit faite, ou demain cette tête est à bas! »

Les subsides furent votés!.... De nos jours, point n'est besoin d'une pareille menace pour faire passer de gros budgets!....

Volnys, acteur nouveau alors, fut désigné pour représenter ce singulier roi, cette espèce de Barbe-Bleue couronné qui jouait à la boule avec des têtes de femmes. Volnys, dont la figure est grave, la pose tranquille, le geste impérieux, composa très bien ce rôle; dans le troisième acte surtout, il se montra comédien habile.

Virginie Déjazet était charmante dans le rôle de la malheureuse Catherine Howard...., elle avait de la grace, de la sensibilité.... On éprouvait un petit frisson lorsqu'elle disait à Henri, avec l'esprit que vous lui connaissez, au moment où celui-ci lui passait la main sur le cou en signe d'amitié :

« Finis donc, Henri, tu me chatouilles!.... »

Ce drame de MM. Paul Duport et Edouard Monnais ne manquait ni de force ni d'intérêt; MM. Adam et Casimir Gide en avaient composé la musique qui était très bien appropriée au sujet.

Ce théâtre fut témoin de l'un des premiers actes populaires de la révolution de 1830.

Le 27 juillet, le corps de garde que l'on avait mis sur la place de la Bourse fut brûlé, à neuf heures du soir, entre deux pièces.

A partir de cette époque, l'histoire du théâtre des Nouveautés ressemblera à celle des autres spectacles de Paris. Le 2 août, sur les débris fumants des barricades, on y représenta un impromptu patriotique de MM. Ferdinand de Villeneuve et Masson.

Bouffé, dans le rôle d'un manœuvre, le père Gâcheux, y faisait beaucoup rire ; c'était dans cette pièce qu'il disait :

« Dis donc, Mitoufflet, je me suis assis dans le trône ! — Vrai ?.... y est-on bien ? — Oh ! si tu savais comme on s'enfonce là dedans !.... »

Le Voyage de la Liberté suivit de près l'impromptu patriotique. MM. Bohain et Bossange s'étant retirés au mois de février 1831, M. Langlois reprit le timon des affaires.

Un ouvrage qui mérite une mention particulière, *le Procès d'un Maréchal de France*, souleva une grande question de propriété littéraire. La censure n'existait plus, la Charte de 1830 l'avait abolie, le pouvoir d'alors laissa monter, répéter, afficher, et le jour de la première représentation la pièce fut défendue.

Voici des détails qui seront curieux à conserver pour l'histoire du théâtre.

Le samedi 22 novembre 1831, à midi, la

pièce intitulée *le Procès d'un Maréchal de France* (1815) étant affichée, l'autorité fit défense de la représenter. Le directeur, M. Langlois, protesta contre cette mesure, déclarant que son intention était de passer outre et de jouer la pièce. A cinq heures du soir, des bandes sont posées sur les affiches. Alors MM. Fontan et Dupeuty interviennent en déclarant vouloir aussi protester en leurs noms, et que si leur ouvrage n'était point joué, ils prendraient des réserves contre l'administration, non dans des vues d'intérêt, mais seulement pour défendre le principe. A neuf heures trois quarts du soir, M. Langlois déclare qu'il va fermer son spectacle.

Le lendemain dimanche 23, à cinq heures du soir, la pièce est réaffichée, mais de nouvelles bandes sont mises avec ces mots : *Par ordre de l'autorité, défenses ont été faites de jouer la pièce ayant pour titre : le Procès d'un Maréchal de France* (1815). Cependant des groupes s'étant formés sur la place de la Bourse et aux abords du théâtre, un détachement de garde municipale y fut envoyé pour empêcher le public de pénétrer de vive force dans la salle. Au bas de l'affiche on annonça, à la place de l'ouvrage défendu : *Une Nuit de Marion Delorme*, *le Pasteur* et *le Voyage de la Liberté*, titre qui, ce jour-là, avait l'air d'une plaisanterie. Les auteurs citèrent le directeur au tribunal, pour qu'il eût à jouer

leur drame, demandant, en cas de refus, des indemnités; mais, comme je l'ai dit, l'intention formelle de MM. Fontan et Dupeuty n'était point de les recevoir, mais bien de défendre un principe.

Je ne discuterai point ici s'il était convenable ou non de permettre que l'on mît sur la scène *le Maréchal Ney;* mais je dirai seulement que l'on agissait trop cavalièrement vis à vis des gens de lettres et des entrepreneurs de spectacles. On laissait les premiers élaborer un sujet annoncé d'avance dans les journaux, on laissait les autres répéter, faire des dépenses, des frais de mise en scène, et la veille, ou le jour de la représentation, un garde municipal arrivait avec défense de laisser jouer l'ouvrage.

Un pareil ordre de choses ne pouvait pas durer; on a rétabli la censure, subissons-la.

Toute censure est chose triste, mais elle vaut mieux que l'arbitraire. Un auteur est prévenu de ne pas aller trop loin, il connaît les dangers qu'il peut courir, les écueils qu'il doit éviter. Quand des couvreurs travaillent sur un toit, j'aime assez qu'il y ait en bas quelqu'un pour me crier quand je passe : Gare là dessous!....

Après les ouvrages déjà cités, ceux qui ont obtenu le plus de succès sont : *le Mariage impossible*, *Faust*, *Gillette de Narbonne*, *la Fiancée du fleuve*, *la Morte*, de MM. Ancelot et Léon Buquet, *les Sybarites* de M. Laffitte, acteur de la Co-

médie-Française; *les Jumeaux de la Réole*, drame de MM. de Rougemont et Alexis Combrousse.

M. Langlois, qui a englouti dans cette grande entreprise une fortune de onze cent mille francs, n'a pu relever celle du théâtre qui fut fermé le 15 février 1832; au mois de septembre de la même année, M. Paul Dutreck, ancien acteur et sociétaire de Feydeau, y rouvrit l'Opéra-Comique, qui avait déserté la belle salle Ventadour. A M. Paul a succédé en 1834 M. Crosnier, qui depuis dirige ce théâtre avec zèle et bonheur.

Aujourd'hui, là où Potier, Bouffé, Philippe, Lafont, chantaient les couplets spirituels de MM. Carmouche, Desforges, Brisset, Lewen, Dartois, Wanderbuck, Duvert, Varin, Lausanne, Desvergers, Paul de Kock, Rochefort, Saint-Georges, Frédéric de Courcy, les frères Cogniard et autres, Chollet, Henry, Thénard (1), Inchindi nous font entendre les morceaux savants des Hérold, des Boyeldieu, des Gomis, des Aubert, des Caraffa, des Halevy; là ou Déjazet entonnait des refrains grivois, où madame Albert chantait le vaudeville nerveux, mesdames Damoreau, Casimir, Prévôt, Jenny Colon nous impressionnent avec les romances d'Adam, les airs variés de Maupeou et les suaves chansonnettes de la jeune Loïsa Puget.

(1) Il vient de mourir en Hollande.

Changements de genre, de pièces, d'acteurs, d'actrices, mais toujours du zèle, de l'esprit, du charme et des talents.

CONCLUSION

DES THÉATRES DU VAUDEVILLE.

Quand j'ai entrepris l'histoire du vaudeville par celle des théâtres qui ont constamment joué ce genre, je savais quelle était ma tâche, je crois l'avoir remplie autant que possible.... En résumé, depuis la Comédie-Italienne et la foire Saint-Laurent en 1710 jusqu'à nos théâtres en 1837, le vaudeville a chanté selon les temps et les circonstances. Il a, comme on l'a vu, commencé par être niais, puis il s'est fait naïf, puis malin, puis satirique et méchant, et enfin hypocondriaque. Après avoir été courtisan comme un ancien sénateur, il s'est fait indépendant comme un contrébandier. Il a donné successivement dans toutes les folies, il a brisé le lendemain l'idole qu'il encensait la veille; et puis, quand il a été las, il est retombé, comme nous l'avons vu plusieurs fois, dans le marasme ou dans l'extravagance. Depuis six ans seulement,

le vaudeville, c'est à dire le couplet, s'est fait drame, moyen-âge, pamphlet, fashion, gamin; il a porté de la poudre, des cheveux plats; il a mis des mouches, fumé le cigare; il a chanté *vive Henri IV! la Carmagnole*, *Charmante Gabrielle*, *la Parisienne*; il a été légitimiste, républicain, juste-milieu; il a célébré Napoléon et crié *vive la Liberté!* et porté des fleurs au pied de la Colonne; on l'a vu s'asseoir dans le fauteuil royal; il a chanté dans les rues, il a couru aux Variétés, à la rue de Chartres, au Gymnase, au Palais-Royal, à la porte Saint-Martin, à l'Ambigu, à la Gaîté, chez madame Saqui, chez Bobineau, au Petit-Lazary, dans les banlieues et dans les départements; il a chanté sur la corde roide aux Funambules, et fait le saut du ruban chez Franconi; il a été talon rouge, bonnet rouge, cordon rouge; il a porté l'habit du soldat, la soutane du curé, la veste du prolétaire, le rochet d'un évêque; il s'est ri de tout, moqué de tout, saturé de tout; il est allé en enfer, en paradis; il s'est raillé du ciel et de la terre, de Dieu, du diable et des hommes.

L'histoire de l'époque où nous sommes sera plus qu'aucune autre facile à retrouver dans les fastes du vaudeville; ce sera pour lui une espèce d'époque sans nom, comme l'a très bien caractérisée en littérature un spirituel écrivain (1). On verra facilement qu'en 1837 on

(1) M. Bazin.

chantait partout, mais que le *véritable vaudeville* n'était nulle part, hélas! et j'ai bien peur qu'en écrivant son histoire je n'aie fait que sa nécrologie....

Quelques personnes pourront me répondre: Mais vous avez dit que l'on riait au Vaudeville, aux Variétés, au Palais-Royal..; le vaudeville y est donc? — Non, je le répète, le vrai vaudeville est mort. On chante partout, mais des morceaux d'opéras, des airs de Rossini, de Meyerbeer. J'entends partout des roulades, des barcarolles, des rondeaux, des duos, des nocturnes, des romances, et j'attends toujours des couplets... Le vaudeville est mort..., quant à présent du moins... Je proclame d'avance un homme fort celui qui le ressuscitera.

HISTOIRE DU THÉATRE MOLIÈRE,

RUE SAINT-MARTIN.

Vers l'année 1791, un homme à qui l'amour de la comédie a fait sacrifier des sommes considérables, M. Boursault Malherbe, résolut de doter le quartier Saint-Martin d'une salle de spectacle

Ce fut dans une cour assez vaste qui faisait partie d'un passage appelé passage des Nourrices, et qui allait de la rue Saint-Martin à celle Quincampoix (1), que M. Boursault en posa la première pierre.

Secondé par un habile charpentier, M. Boursault prouva que ce qu'on regardait comme impossible ne l'était pas; car, en moins de deux mois, on vit une vaste salle bâtie, et les alentours du terrain pour ainsi dire recréés; de sorte que les personnes qui, deux mois auparavant, avaient passé sur l'ancien emplacement ne le reconnaissaient plus.

La salle Molière offrait une jolie façade sur la rue Saint-Martin; elle était composée de trois rangs de loges, d'un orchestre et d'un pourtour. Toutes les premières loges étaient ornées de glaces qui semblaient doubler le nombre des spectateurs. Une sortie donnait sur la rue Quincampoix.

Cette rue Quincampoix avait obtenu sous la régence une célébrité malheureuse. C'est là qu'avaient lieu les échanges de la banque de l'E-

(1) Le nom de Quincampoix est celui de quelques villages situés près Paris. Un seigneur de ces villages fit sans doute bâtir un hôtel sur l'emplacement de cette rue. Le nom de *Quincampoix* dérive du latin *quinque pagi*. Cinq pays, cinq territoires.

(DULAURE, *Histoire de Paris*.)

cossais Law. L'or et l'argent y devenaient papier, et le papier, rien. Ce honteux trafic ruina le trésor royal, et réduisit à la misère un grand nombre de familles (1).

C'était donc une idée heureuse et philanthropique que celle de bâtir un théâtre destiné à faire rire, dans un quartier où tant d'honnêtes gens avaient pleuré. Substituer le nom de Molière à celui de Law...; mettre le talent et l'esprit là où la fraude et l'intrigue avaient établi leur comptoir, c'était, en quelque sorte, purifier le lieu au feu du génie, c'était balayer les écuries d'Augias.

Mais le théâtre de Molière, ouvert à l'aurore d'une violente révolution, devait, comme beaucoup d'autres, suivre le torrent. Dans ces jours d'effervescence et de fièvre, ne gardait pas la neutralité qui voulait.

On lit dans un recueil du temps (2) :

« Plusieurs patriotes ont porté au théâtre de
» Molière des pièces désespérantes pour l'aris-
» tocratie : elle y est complètement bafouée et
» livrée à la risée publique. La meilleure de
» ces pièces est *la Ligue des Fanatiques et des*
» *Tyrans ;* elle est de M. Roussin. Est venu
» ensuite : *le Dîner du roi de Prusse à Paris,*
» *retardé par l'indisposition de son armée.* »

(1) Voir les *Mémoires de Duclos*.
(2) *Alman. des Spectacles*, de Duchesne, année 1792.

des Frères féroces, ou
trop prolongées,
onseillait de faire

ureuse et brillante ;
portes. M. Boursault
, et plusieurs de ses su-
lui, ceux qui restaient,
nouveaux venus, prirent le
at à leur tête un de leurs ca-
Lachapelle (1).
nut pendant quinze ans, comme
ses confrères, en pleine anarchie.
rai donc ouvrir et fermer tous les
nger de directeur toutes les semaines.
erai seulement ses phases les plus re-
ables, les révolutions qu'il a subies ; je
rai des pièces et des acteurs qui mériteront
elque attention.

Déjà, en 1792, il avait pris le titre de *théâtre national de Molière*. Jamais le mot national n'avait été aussi bien placé qu'à côté du nom du Térence français.

En 1793, presque tous les spectacles de Pa-

(1) Il a été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 24 mars 1794. Son théâtre avait été imprimé en 1786, au profit de sa belle-mère ; 1 vol. in-12 : à Paris, chez Cailleau. Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes*, lui attribue encore la traduction de *la Chute de Rufin*, 1780, in-8.

ris quittèrent leurs anciens noms, pour prendre des noms révolutionnaires ; le théâtre de Molière échangea le sien contre celui de *théâtre des Sans-Culottes*. On y joua *le véritable Ami des Lois*, et *les Crimes de la Féodalité*. Ces pièces étaient d'une femme, la citoyenne Villeneuve. Il était assez plaisant de voir un auteur en *jupons* travailler pour le théâtre *des Sans-Culottes*.

Louis XIV et le Masque de fer suivirent de près *les Crimes de la Féodalité* ; c'était l'histoire du Masque de fer, telle à peu près qu'on la trouve dans *les Mémoires de Richelieu*, par l'abbé de Soulavie. Louis XIV, dit un critique du temps, y est représenté sous des couleurs trop odieuses ; on ne l'a guère plus ménagé de nos jours.

Après la Terreur, le mot *sans-culottes* fut effacé, et le nom de *Molière* reprit la place que jamais il n'aurait dû quitter. Molière mérite assez que son nom traverse toutes les époques, et soit respecté par toutes les révolutions.

A quelque temps de là, Léger, qui jouait les Gilles au théâtre de la rue de Chartres, ce qui ne l'empêchait pas de faire des vaudevilles assez spirituels ; Léger s'étant brouillé avec Barré, son directeur, éleva un second théâtre chantant, *le Théâtre des Troubadours*. Piis se joignit à lui, et le 15 floréal an VII, *les Troubadours*

jouèrent à la salle Molière jusqu'à ce qu'ils allassent à celle de la rue de Louvois.

Vers 1800, le nom de *Molière* disparut encore de la façade, sur laquelle on lisait ce titre : *Variétés nationales et étrangères*. Et, en vérité, je ne sais pas trop pourquoi...; car, au lieu d'y donner des traductions, devinez ce qu'on y jouait le plus souvent?...

Blaise et Babet, *Robert le Bossu*, *Alexis et Justine*, *le Devin de village*, *les Chasseurs et la Laitière*, *la Fête de Colette*, *les Sabots*, et autres petites niaiseries, bergeries, moutonneries *ejusdem farinæ*.

Au commencement du consulat, en 1801, MM. Gouraincourt et Bruno prirent la direction de ce théâtre; le premier était un négociant, et le second un journaliste qui faisait de la littérature dans les petites affiches. Charmante association! Voici une anecdote qui mérite d'être rapportée. Aujourd'hui, quand une pièce est reçue, il faut quelquefois solliciter pendant plusieurs années avant de parvenir à la faire représenter. On va voir que, sous le consulat, les vaudevillistes étaient plus heureux qu'à l'heure présente.

Dumersan, qui entrait dans la carrière, avait remis au régisseur de ce théâtre un vaudeville assez spirituel (il en était bien capable).

Depuis six mois il n'en avait point entendu parler, lorsqu'un jour il lit dans les petites affi-

ches : « L'auteur d'un vaudeville intitulé : *la* » *Petite revue*, déposé il y a six mois au théâtre » de Molière, est prié de passer à la nouvelle » administration pour distribuer les rôles de » sa pièce. »

Maintenant, peu d'auteurs reçoivent de semblables avis; mais en revanche les directeurs reçoivent souvent des assignations et jouent, non seulement les vaudevilles, mais encore les tragédies et les drames modernes par jugement du Tribunal de commerce.

La Petite revue (1) était jouée par Moessard, Villars, Lequien et madame Bras (2), alors jeune, jolie et chantant à merveille.

L'acteur Lequien étant tombé malade, le bout de rôle qu'il remplissait fut appris et joué par Joly ; c'était la première fois que Joly montait sur la scène. On sait qu'il est devenu l'un des meilleurs comédiens de Paris.

J'avais composé en 1804, avec Henrion, un vaudeville fort innocent, *il faut un mariage*. A ce propos, permettez-moi de vous donner quelques détails biographiques sur l'estimable vau-

(1) Cette bluette obtint du succès. Dumersan fit encore représenter à Molière, avec M. de Bugny, *M. Botte*, tiré du roman de Pigault-Lebrun.

(2) Madame Bras a joué successivement à Paris, en province, à Milan. Revenue au Vaudeville en 1817, elle est partie ensuite pour Saint-Pétersbourg et vient d'y mourir.

devilliste Henrion : il avait une certaine originalité dans la personne et dans l'esprit; on le voyait toujours habillé de noir avec jabot et manchettes; il avait conservé la queue, les oreilles de chien et la poudre. On le rencontrait rarement sans un paquet de rôles à la main.

Henrion, sous-chef à l'administration des postes, était l'auteur le plus productif de l'époque; il avait une facilité prodigieuse; on aurait dit qu'il était venu au monde tout exprès pour précéder la *vapeur et les chemins de fer*. Henrion était une espèce de *locomotive* tenant plume. Il écrivait une pièce, prose et couplets, dans une matinée, ce qui faisait que souvent ses chutes étaient en proportion du nombre des ouvrages qu'il composait.

Armand Gouffé, qui ne laissait guère échapper une occasion de faire un couplet malin, avait improvisé sur Henrion celui que voici, qui amusait fort dans le temps où un couplet amusait encore :

Vous connaissez tous Henrion,
Homme de lettres à la poste;
Henrion rime et fait ses vers en poste,
Henrion chante en dépit d'Amphion.
Henrion!... pas un ne l'ignore,
Tes chutes ne t'ont pas meurtri...
Nous en rions! Nous en avons bien ri!...
Et nous en rirons bien encore!...

Henrion a obtenu, nonobstant cette plaisante-

rie, plusieurs succès au théâtre : *Manon la ravaudeuse*, *Drelindindin*, *le Télégraphe d'amour*, *la Dupe de sa ruse*, *l'Homme en deuil de lui-même*. Il a aussi composé quelques romans. Henrion possédait des qualités estimables ; il partageait ses appointements et ses droits d'auteur avec sa mère et sa sœur. Il est mort en 1808.

Il faut un mariage était mon troisième vaudeville, il était joué par l'élite de la troupe : Genest, Cazot, Saint-Preux, Lecoutre ; les dames Montariol, Cartigny (sœur de l'ex-sociétaire de la Comédie-Française), une jeune personne, mademoiselle Montano, qui chantait déjà si bien qu'on lui faisait toujours recommencer son couplet au public, ce qui flattait infiniment mon amour-propre d'auteur.

Beaucoup de littérateurs recommandables ont travaillé pour ce théâtre.

Armand Charlemagne y a donné *le souper des Jacobins* ; Dorat-Cubière, *Madame de Pompadour* ; Levrier du Champion, *le Diable couleur de Rose*, opéra, musique de Gaveaux. Bosquier-Gavaudan était fort amusant dans le rôle de Valogne, valet normand. Il y exécutait une danse si originale qu'il était toujours obligé de la danser deux fois. Gosse, l'auteur du *Médisant*, y fit jouer *le Nouveau débarqué*. Enfin un comédien de province, Richaud-Martelli, jouant les premiers rôles d'une manière très distinguée,

dota ce théâtre *des Deux Figaro*, comédie d'intrigue qui eut beaucoup de succès à Paris.

On disait alors que cette comédie n'était pas de lui, qu'il l'avait rapportée de province, où un jeune homme la lui avait confiée. Aucune réclamation publique n'ayant paru à ce sujet, il faut supposer que ce n'était là qu'une calomnie de coulisse; les auteurs modernes sont exposés aux mêmes désagréments.

Vers l'année 1806, le goût de l'étranger commençait à s'emparer des esprits; Ducis avait déjà donné le signal en nous faisant connaître quelques unes des beautés de Shakspeare. On pensa qu'un théâtre spécialement consacré à l'importation des productions exotiques pourrait devenir utile à la littérature française; ce fut dans cette pensée que le théâtre de Molière changea encore une fois de nom; il s'appela *théâtre des Variétés étrangères*. M. Boursault, toujours dominé par la passion du théâtre, se mit à la tête de cette entreprise qui lui faisait honneur, puisqu'elle tendait au progrès de l'art.

La nouvelle ouverture eut lieu le 29 novembre, devant une assemblée brillante et nombreuse. Un discours fut prononcé, et dans ce discours on annonçait aux spectateurs que Shéridan, Garrick, Schiller, Caldéron, Goldoni viendraient tour à tour enrichir notre scène; que l'unité d'Aristote serait souvent violée; que

l'on voyagerait d'un pays dans un autre, comme dans les *Mille et une Nuits*, et que, dans un entr'acte, les personnages vieilleraient de cinquante ans, si c'était leur bon plaisir.

Nous avons depuis quinze ans, j'espère, usé et même abusé de la latitude que nous ont faite nos voisins d'outre-Rhin et d'outre-mer.

Les premiers essais ne furent pas heureux ; ce n'était pourtant pas la faute des traducteurs, dont plusieurs étaient gens de talent : MM. Alexandre Duval et Alissan de Chazet, entre autres, ont beaucoup travaillé pour les *Variétés étrangères*.

Voici une lettre assez curieuse, et qui vient à l'appui de ce que j'avance. Elle fut écrite au *Journal de Paris*, par les administrateurs, à propos d'une traduction espagnole tombée à plat, et qui portait le titre de *la Maison vide et occupée*.

« Monsieur le rédacteur,

» *La Maison vide et occupée*, tirée du théâtre
» espagnol, n'a pas eu de succès ; nous vous
» prions d'annoncer qu'elle ne paraîtra plus
» sur l'affiche. L'administration s'est décidée à
» retirer le soir même tous les ouvrages qui
» n'auront point obtenu une faveur marquée.
» En empruntant aux étrangers leurs comédies,
» il serait difficile, jusqu'à un certain point, de
» juger d'avance l'effet qu'elles produiront sur
» des spectateurs français : on sera sûr, au

» moins, que l'on n'offrira plus au public des
» pièces que son goût aura réprouvées..... etc.
» Nous avons l'honneur de vous saluer.

» *Les Administrateurs*, etc. »

Une comédienne distinguée, madame Dacosta, créa à ce théâtre plusieurs rôles qui lui firent honneur. Toutes les fois que mademoiselle Contat, cette actrice inimitable, ne jouait pas à la Comédie-Française, elle assistait aux représentations des *Variétés étrangères*; elle encourageait les artistes, et on l'a souvent entendue dire, en frappant de son éventail sur le bord de sa loge : « Il y a de l'avenir dans ce théâtre-là ! »

Les *Variétés étrangères*, ouvertes le 29 novembre 1806, furent fermées par décret impérial du 13 août 1807, ce qui borna leur existence à huit mois et quatorze jours.

La mesure qui frappait de suppression douze théâtres à la fois ne devait pas s'étendre à celui de Molière. Peut-être cette entreprise méritait-elle d'être encouragée et protégée; mais le sabre qui gouvernait ne s'inquiétait guère de Calderon ni de Schiller.

Les *Variétés étrangères* ont joué plus de soixante traductions : Kotzebue est l'auteur qui leur a fourni le plus de sujets.

Je le répète, malgré le talent de quelques littérateurs, ce premier essai n'a point porté tous les fruits qu'on aurait pu espérer.

La belle édition des chefs-d'œuvre dramatiques devait nous faire connaître plus à fond toutes les beautés de Shakspeare, de Goëthe, de Schiller, de Caldéron, de Moratin, de Lessing, de Lope de Vega, et d'un grand nombre d'auteurs plus modernes, qui depuis ont illustré leur pays.

Historien fidèle, je dois rapporter ici quelques passages d'une lettre qui prouve que parfois le théâtre des *Variétés étrangères* ne fut pas très scrupuleux dans ses traductions. Cette lettre fut envoyée au *Journal de Paris*, le 13 mars, jour de la clôture du théâtre.

« Monsieur le rédacteur,

» Le théâtre des *Variétés étrangères* expire
» ce soir. Mon intention n'est pas, assurément,
» d'insulter à ses derniers moments! mais je
» crois devoir à ma patrie et aux grands hom-
» mes qui l'ont illustrée quelques observations,
» que je bornerai ici à une seule, pour ne pas
» abuser de la place que je vous demande : on
» vient de donner au théâtre dont il s'agit
» *Louise et Ferdinand*, comédie en trois actes,
» de Schiller. J'y ai couru, croyant que c'était
» une œuvre posthume de ce grand poète ; mais
» jugez de mon *désappointement* ; à force d'at-
» tention, j'ai démêlé que cette *comédie* était
» fabriquée avec la *tragédie* de Schiller, *Cabale*
» *und Liebe*. Tout y est interverti, dénaturé,
» falsifié, et le dénouement si terrible est rem-

» placé par un morceau de papier, que tous les
» personnages se passent les uns aux autres, à
» peu près comme à un certain jeu innocent,
» que vous appelez, je crois, *Petit bon-homme*
» *vit encore!*...

» Et cette rapsodie porte le nom de Schil-
» ler!

» Que diriez-vous, messieurs, d'un Alle-
» mand qui mutilerait, qui dépécerait ainsi une
» *tragédie* de Corneille, et intitulerait effronté-
» ment son monstrueux gâchis : *comédie* de
» Pierre Corneille? Le journaliste de Vienne ou
» de Berlin ne pourrait-il pas aussi, avec votre
» Corneille, égayer le peuple des faubourgs?

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» GERMANICUS. »

Cette lettre sent un peu la colère germanique, mais la signature fait absoudre son auteur; il défend Schiller comme nous défendrions Corneille: à chacun ses dieux!...

Je le répète donc, la pensée d'un théâtre chargé de reproduire les chefs-d'œuvre étrangers était une chose excellente en soi; mais l'exécution en était fort difficile. Cela ne doit pas nous empêcher de rendre justice, en 1837, à la bonne intention qui anima, en 1806, quelques hommes de talent.

De 1807 à 1830, la salle Molière eut le sort de toutes les salles abandonnées; elle servit à donner des séances de physique, des assauts

d'armes, des concerts, des bals, des banquets de francs-maçons.

En 1831, M. Lemétayer obtint de réouvrir la salle de la rue Saint-Martin, mais la façade avait disparu, une maison l'avait remplacée : il fallut refaire une entrée par la rue Quincampoix, ce qui en rendait l'accès triste et désagréable.

On remit la salle à neuf, et le 9 juin 1831, le théâtre Molière fut réouvert, peut-être pour la vingtième fois depuis son origine. On joua, le premier jour, un vaudeville amusant, *La rue Quincampoix*. C'était l'histoire du petit bossu qui prêtait son dos pour servir de pupitre aux agioteurs du temps : les auteurs, MM. Alboize, James Rousseau et Charles Desnoyers supposaient que ce bossu avait été le célèbre *Mayeux*.

Pourquoi non? Pourquoi Mayeux n'aurait-il pas existé sous la Régence? Il ne fut peut-être qu'un type retrouvé en 1829.

La troupe du théâtre Molière, pour ainsi dire improvisée, n'offrait point de noms connus; je ne parlerai donc pas des acteurs qui, pour la plupart, débutaient dans la carrière.

Il n'en fut pas de même des auteurs. On a lu sur les affiches les noms de MM. Théaulon, Maillan, Frédéric de Courcy, Merville, Blanchard, Lhérie, etc.

Fermé le 31 octobre 1831, le *Théâtre de Mo-*

lière a été réouvert le 16 mars 1832, mais pour la dernière fois; car, le 5 novembre, il fut pour toujours rayé de la liste des vivants.

La cage et quelques rangs de loges sont encore debout, mais les costumes et les décorations ont été vendus. Un misérable bal a lieu les dimanches et fêtes dans l'édifice bâti en 1791 par M. Boursault Malherbe, que l'on peut, à juste titre, surnommer la providence des théâtres.

Le passage, qui existe toujours, porte le nom de *Passage Molière,* et au dessus de la porte de ce passage, qui donne dans la rue Saint-Martin, on lit encore aujourd'hui ces mots écrits *en lettres d'or:* THÉATRE DE MOLIÈRE!!.....

THÉATRES BOURGEOIS.

Nous sommes le peuple chez qui le goût du spectacle s'est développé le plus vite, nous nous sommes émancipés de bonne heure; à peine avons-nous eu implanté le théâtre en France, que nous avons été de progrès en progrès. En 1600, le théâtre était encore dans l'enfance, et en 1670 on jouait *le Cid, Héraclius, Tartufe* et *le Misanthrope*... C'est marcher à pas de géant, si l'on compare le théâtre étranger avec le nôtre.

Il faut que l'art du comédien soit bien puissant, bien attractif, puisqu'il a trouvé et qu'il trouve encore tant de gens pour s'y livrer. C'est une passion qui a gagné toutes les classes de la société, les rois, les princes, les grands seigneurs, les bourgeois, les marchands, les artisans et les ouvriers.

Louis XIV dansait dans les ballets, madame de Maintenon faisait jouer la comédie à Saint-Cyr, les grands seigneurs avaient, avant la révolution, des salles de spectacle dans leurs châteaux ; ils aimaient à jouer devant leurs vassaux, choisissant de préférence les rôles inférieurs à leur condition, tant l'homme aime à se déplacer.

Vous verrez souvent les grands seigneurs jouer les rôles de valets, de paysans, d'hommes du peuple, lorsque les artisans, au contraire, seront fiers de représenter des rois, des empereurs et des gens du monde.

Voilà ce que dit Mercier sur les théâtres bourgeois dans son *Tableau de Paris*.

« Amusement fort répandu qui forme la mé-
» moire, développe le maintien, apprend à par-
» ler, meuble la tête de beaux vers, et qui
» suppose quelques études. »

Je ne serai pas toujours de l'avis de Mercier. Continuons :

« Ce passe-temps vaut mieux que la fréquen-

tation des cafés, l'insipide jeu de cartes et l'oisiveté absolue.

» On pense bien que ces acteurs, qui représentent pour leur propre divertissement, ne sont pas assez formés pour satisfaire l'homme de goût ; mais en fait de plaisirs, qui raffine a tort. Pour moi, j'ai remarqué que la pièce que je connaissais devenait toujours nouvelle lorsque les acteurs m'étaient nouveaux. Je ne sais rien de plus fastidieux que d'assister à une troisième et quatrième représentation par les mêmes comédiens.

» Je n'ignore pas qu'on y déchire sans miséricorde les chefs-d'œuvre des auteurs dramatiques, qu'on y estropie les airs des meilleurs compositeurs, que ces assemblées donnent lieu à des scènes plus plaisantes que celles que l'on représente. Eh! tant mieux! le spectateur s'amuse à la fois de la pièce et des personnages.

» On joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais en raison des rapports que les rôles établissent. Quel amant a refusé de jouer *Orosmane?* et la beauté la plus craintive s'enhardit par le rôle de *Nanine*.

» J'ai vu jouer la comédie à Chantilly par le prince de Condé et par madame la duchesse de Bourbon ; je leur ai trouvé une aisance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand

» plaisir; vraiment, ils auraient pu être comé-
» diens s'ils ne fussent pas nés princes.

» Le duc d'Orléans, à Sainte-Assise, s'ac-
» quitte aussi très bien de ses rôles avec facilité
» et rondeur. La reine de France, enfin, a
» joué la comédie à Versailles dans ses petits
» appartements. N'ayant pas eu l'honneur de
» la voir, je n'en puis rien dire.

» Ce goût est répandu depuis les hautes clas-
» ses jusqu'aux dernières; il peut contribuer
» quelquefois à perfectionner l'éducation ou à
» en réformer une mauvaise, parce qu'il cor-
» rige tout à la fois l'accent, le maintien et l'é-
» locution. Mais cet amusement ne convient
» qu'aux grandes villes, parce qu'il suppose
» déjà un certain luxe et des mœurs peu rigides.
» Gardez-vous toujours des représentations
» théâtrales, petites et sages républiques, crai-
» gnez les spectacles, c'est un auteur dramati-
» que qui vous le dit. »

On me permettra de ne pas être en tout point de l'avis de Mercier, malgré l'autorité de J.-J. Rousseau qu'il avait pour lui, lorsqu'il signale le théâtre comme un amusement dangereux. Les mauvais spectacles..., oui; les pièces immorales, d'accord; mais de bons ouvrages et de bons acteurs n'offriront jamais de dangers pour le peuple. Je ne crois pas néanmoins que la comédie corrige les hommes, mais si elle ne les rend pas meilleurs, elle ne les rendra pas plus

mauvais. Je ne parle ici que des représentations.... C'est un auteur de vaudevilles qui le dit......

Lorsque Mercier faisait ces réflexions, il n'avait vu que de bons spectacles bourgeois ; s'il avait assisté aux saturnalés dont nous avons été témoins plus tard, il aurait parlé autrement.

Encore une fois, je ne pense paş que, comme le dit Mercier, le goût de la comédie puisse donner des manières à ceux qui n'en ont pas, ou réformer l'éducation de certaines gens ; il faut, selon moi, que les personnes qui s'y livrent aient reçu une certaine éducation, qu'elles aient des manières déjà faites ; autrement, elles auront beau se donner beaucoup de peine, elles ne seront jamais que ridicules, si elles ne sont ires....

Parmi les anecdotes qu'il cite comme étant arrivées dans les petits théâtres bourgeois, en voici une assez comique et qui rentre dans mes idées.

« Un cordonnier, habile à chausser le pied mignon de toutes nos beautés et renommé dans sa profession, chaussait le cothurne tous les dimanches. Il s'était brouillé avec le décorateur du théâtre. Celui-ci devait pourvoir la scène, au cinquième acte, d'un *poignard* et le poser sur l'autel ; par une vengeance malicieuse, il y substitua un *tranchet*. Le cordonnier-prince, dans la chaleur de la

» déclamation, ne s'en aperçut pas d'abord, et » voulant se donner la mort à la fin de la pièce, » il empoigna, aux yeux des spectateurs, le » malheureux *tranchet* qui lui servait à gagner » sa vie. Qu'on juge des éclats de rire qu'excita » ce dénouement, qui ne parut pas tragique! » Le cordonnier renonça à sa carrière d'acteur, » et fit bien. »

« Sous le règne de Louis XV, » dit Dulaure, « la cour de Paris était possédée par la manie des spectacles. On ne donnait point de fêtes sans y faire intervenir des décorations, des scènes théâtrales; la plupart des maisons royales étaient pourvues de théâtres où l'on appelait à volonté les comédiens de Paris. »

Les princes et les seigneurs imitèrent cet exemple; ils en eurent dans leurs maisons de ville et de campagne. Le duc d'Orléans en avait un dans sa maison de Bagnolet, fameux par les pièces nouvelles et même un peu licencieuses qu'on y donnait. En 1760, on y joua pour la première fois, *la Partie de chasse de Henri IV*, de Collé; le duc d'Orléans y remplissait le rôle de Michaud, et Grandval, acteur des Français, celui de Henri IV.

Le maréchal de Richelieu avait un théâtre dans son hôtel, où, en 1762, on joua pour la première fois *Annette et Lubin*.

La fameuse Clairon joua chez la duchesse de Villeroi plusieurs fois en 1767 ; et l'année sui-

vante, le drame de [illegible] l'H[illegible] nête *Criminel*, qui n'avait pas encore reçu [illegible] permission de paraître en public, se [illegible] l'hôtel de Villeroi.

En 1763, le roi de Danemark [illegible] vit la demoiselle Clairon et Le Kain [illegible]

Le baron d'Esclapon avait fait [illegible] au faubourg Saint-Germain [illegible] venaient jouer souvent [illegible] une grande représentation [illegible] qui était malade.

Alors on parlait beaucoup du théâtre [illegible] *Folie-Titon*, sur lequel [illegible] née une représentation d'*Annette* et *Lubin* [illegible] jouée souvent dans des [illegible] avant d'être représentée sur les théâtres [illegible] blics.

La duchesse de Mazarin avait [illegible] un théâtre sur lequel [illegible] représenta devant la princesse [illegible] de chasse [illegible] des acteurs du Théâtre-Français.

La fameuse Guimard [illegible] célèbre par [illegible] par quelques [illegible] amants, avait [illegible] Pantin, une salle de spectacle [illegible] 1772, une [illegible] elle avait [illegible]

hôtel de la Chaussée d'Antin (1), dont l'ouverture se fit solennellement, au mois de décembre 1772, par *la Partie de Chasse de Henri IV*, qui était alors la pièce en vogue dans les théâtres de société. On devait jouer pour petite pièce *la Vérité dans le vin*, comédie un peu gaillarde. Mais l'archevêque de Paris, s'étant donné beaucoup de mouvement, en empêcha la représentation ; pour être en paix avec lui, on substitua à cette pièce une pantomime intitulée *Pygmalion* (2).

C'est pour le théâtre de la Guimard que Collé composa les pièces contenues dans son théâtre de société. Laborde, premier valet de chambre du roi, se chargeait de diriger le spectacle.

Deux courtisanes célèbres, appelées les demoiselles Verrière, avaient deux salles de spectacle, l'une à la ville, l'autre à la campagne. Colardeau et La Harpe composèrent exprès quelques pièces pour ces théâtres, et tous les deux y jouèrent des rôles.

Un sieur de Magnanville avait aussi, dans

(1) Cet hôtel, situé à l'entrée de la rue de la Chaussée d'Antin, n. 9, et construit par l'architecte Ledoux, fut nommé le *Temple de Terpsichore*. Après la mort de la demoiselle Guimard, il eut successivement pour propriétaires MM. Ditmer, Perrégaux, Laffitte, etc.

(2) *Histoire de Paris*, par Dulaure.

son château de Chevrette, un superbe théâtre où jouaient plusieurs dames de la cour. La comédie de Jean-Jacques Rousseau, *l'Engagement téméraire*, y fut représentée en 1748.

Le prince de Condé avait un théâtre à Chantilly, la dame Dupin à Chenonceau.

Le village de Passy a joui de quelque célébrité pour ses théâtres de société; madame la duchesse de Valentinois y donna des fêtes brillantes et souvent scandaleuses. Elle avait une salle de spectacle dans son parc, où l'on jouait souvent la comédie. Elle donna une fête à madame la comtesse de Provence, femme de Louis XVIII, dont elle était la dame d'atours; on représenta, ce jour-là, *Rose et Colas*; Clairval et mademoiselle Caroline y jouaient les principaux rôles. Dans *l'hôtel Bertin*, dit des parties casuelles, madame Bertin donnait aussi ce spectacle, mais elle voulait que l'étiquette fût observée; son mari, moins rigide, se dédommageait de la pruderie de sa femme dans une jolie maison qu'il avait achetée dans le voisinage, pour mademoiselle Contat. Là on jouait quelquefois la comédie bourgeoise, mais c'était derrière un paravent. Tout y était pêle-mêle, les grands seigneurs et les comédiens; la Guimard et le prince de Soubise, l'évêque d'Orléans (M. de Jarente) et mademoiselle Raucourt.

Dazaincourt, Préville, Dugazon, Trial, Laruette, puis mesdames Vestris, Sainval, Ca-

dette, Joly, Olivier, qui créa le rôle de Chérubin, dans *Figaro*, puis encore quelques auteurs; Marmontel, qui faisait des contes, Cailhava des comédies, Lemière des poèmes, et le marquis de Bièvre, des calembourgs.

Collé, déjà un peu vieux, y faisait jouer ses petites pièces polissonnes. Certes, ce théâtre-là devait être fort amusant.

Le Ranelagh a eu aussi ses comédiens bourgeois. La Rotonde du bal se change en salle de spectacle, au moyen d'un théâtre portatif, dont l'avant-scène se rapporte parfaitement avec le décor de la salle et forme un ensemble complet.

Des élèves de l'école de déclamation et du Conservatoire de musique venaient autrefois essayer leurs jeunes talents dans l'art dramatique, sur le théâtre du Ranelagh, et se hasardaient ensuite sur de plus grandes scènes.

La célèbre Maillard, qui a si longtemps et si puissamment chanté les *Clytemnestres* au grand Opéra, s'est d'abord fait entendre au Ranelagh sur ce théâtre.

On y a également vu de simples amateurs, que le plaisir de jouer la comédie y réunissait.

Le spectacle était alors très varié : tragédies, comédies, opéras comiques, drames, vaudevilles, rien n'arrêtait les athlètes qui s'élançaient dans l'arène ; mais il faut en convenir, il en est

peu qui se soient montrés dignes de remporter le prix.

J'ai tiré une partie de ces détails des *Chroniques de Passy*, ouvrage plein de recherches curieuses et amusantes, publié par M. Quillet, ancien commissaire des guerres, homme aussi bon que spirituel, et qui fut mon ami. Il est mort à Gally en janvier 1836.

Cet excellent homme a placé mon nom dans ses *Chroniques*, avec une bienveillance toute particulière. Je l'en ai remercié par un couplet, monnaie courante chez les chansonniers.

Merci, mon vieil ami, merci,
C'est trop d'honneur que vous me faites ;
Le bon chroniqueur de Passy
Inscrit mon nom sur ses tablettes :
J'y pouvais mourir oublié,
Mais chacun lisant votre ouvrage,
On saura, grâce à l'amitié,
Que j'étais de votre village.

Les théâtres particuliers, dont Dulaure ne fait qu'indiquer les plus connus, et où jouaient les meilleurs comédiens des grands théâtres, occasionnaient souvent leur absence et frustraient le public d'un plaisir qu'il payait. Aussi, en 1768, défense fut faite aux comédiens français et italiens de jouer sans permission ailleurs que sur leurs théâtres. Cette défense obligea les amateurs à jouer eux-mêmes.

reux dont la taille avait à peu près quatre pied et demi, et *le Babillard* par un bègue !...

Cette fièvre dura plusieurs années; elle était devenue inquiétante en ce sens qu'elle jeta au théâtre un grand nombre de comédiens détestables. Si l'art de la comédie est une belle et noble chose, il faut convenir qu'il est bien triste de voir des gens sans aucune éducation, sans vocation, sans avantages physiques, sans voix, sans gestes, sans tenue, venir sur une scène réciter les vers de Corneille et de Molière; de subir des chanteurs à la voix rauque, d'entendre à chaque mot la langue outragée! Oui, je répète, la comédie est un art divin, sublime, entraînant; mais il faut que ceux qui s'y livrent aient reçu du ciel, comme l'a dit le sieur Nicolas Boileau, « *l'influence secrète*. »

Autrement, ce n'est plus qu'une triste plaisanterie, une dérision, une mascarade, et mieux vaudrait n'avoir jamais vu lever un rideau de sa vie que d'assister à ces représentations qui deviennent scandaleuses.

A côté de ces choses ridicules, il y avait des théâtres bourgeois où l'on s'amusait beaucoup et où le goût de l'art se développait souvent avec succès. Doyen, par exemple, avait fondé dès avant la révolution, un théâtre de société qui a joui d'une grande vogue pendant près d'un demi-siècle.

Doyen avait été peintre-décorateur et

anquait point de talent, mais il portait le goût u théâtre jusqu'au fanatisme.

En 1795, Doyen tenait déjà un petit spectacle ourgeois, rue Notre-Dame-de-Nazareth, quarer du Temple. Cet amateur, dans sa jeunesse, ait été lié avec Molé, Fleury, Vanhove. Lors'il quitta la rue Notre-Dame-de-Nazareth, il a bâtir une nouvelle salle sur les ruines d'une apelle attenant à l'ancien cimetière Saintcolas, rue Transnonain. *Menjaud*, *Samson*, *vid* y firent leurs premières armes. Ce théâtre ant porté de l'ombrage à certains directeurs, le fit fermer; alors on n'y joua plus la code qu'à huis clos.

Le nombre des artistes qui ont commencé ez Doyen est incalculable. A ceux déjà cités, utons Huet, Ligier, Bocage, Cossard, Fél, Beauvalet, Allar, Auguste, Paul, Débonre et Lemesnil, du Palais-Royal, qui y jouait t jeune *Le Soldat laboureur*, en vrai grord. Des femmes charmantes, mesdames Cœ Fabre, Dussert, Fitzelier, Brohan, Paradol, la très jolie mademoiselle Bourbier, qui a llé à Saint-Pétersbourg après avoir débuté à is...

Et Bouffé, l'acteur profond! et Arnal! Arnal! teur du fou-rire!...

Après la mort de Doyen, sa salle fut délie. Aux journées des 13 et 14 avril, la maioù elle était située servit à son tour de

théâtre à un drame sanglant : un coup de feu tiré d'une fenêtre sur la troupe de ligne rendit ses habitants victimes d'une effroyable représaille. Cet évènement est trop triste et trop connu pour que j'en donne les détails ; il assombrirait mon tableau ; ma mission est de vous amuser.

Doyen a été un homme trop marquant dans l'histoire du théâtre pour que je n'essaie pas d'en donner le portrait à mes lecteurs : il était petit, trapu, et possédait d'énormes mollets ; des sourcils épais et noirs recouvraient ses paupières, son œil brillait quand on parlait comédie. Sa mise fut celle de l'ancien régime tant qu'il put la conserver ; il portait l'habit coupé à la mode de 1789, la culotte courte, les bas de soie chinés, le gilet à effilé, le jabot, les souliers à boucles et le chapeau à cornes, qu'il n'a quitté qu'en 1820, mais en désespoir de cause... ; aussi le jour où il se décida à prendre le chapeau rond, il disait avec ironie et en affectant de sourire :

« Vous voyez, je fais le jeune homme ! »

Doyen avait fait de sa femme et de ses enfants des comédiens bourgeois ; il voulait que personne ne dérogeât chez lui ; tout ce qui était étranger à l'art dramatique paraissait ne pas le regarder ; il avait étudié, approfondi le glossaire du théâtre; les mots coulisse, châssis, portants, toile, décors, rampe, répétitions, répli-

ques, entrées, sorties, etc., lui étaient familiers; quant aux autres termes de la langue française, il s'en embarrassait fort peu, et ne s'en servait que pour les besoins matériels, les choses absolument nécessaires à la vie; il faut bien demander à manger, à boire, à dormir...; sans cela, Doyen aurait méprisé ces mots comme il méprisait tout ce qui n'avait pas de rapport avec le théâtre... Il mettait Fleury bien au dessus de Louis XIV, et Talma lui semblait plus grand que Napoléon.

On a cité beaucoup d'anecdotes sur Doyen : une scène unique dans les annales des comédies de société arriva chez lui, il y a de cela plus de trente ans. Une bouchère de la rue du Temple et une charcutière de la rue Notre-Dame-de-Nazareth voulurent essayer de monter sur les planches. Elles apprennent chacune un rôle, je ne me rappelle pas la pièce dans laquelle elles devaient jouer; tout ce que je sais, c'est qu'elles entraient toutes les deux à la première scène. C'était un dimanche; les voisins et les voisines du quartier avaient obtenu des billets gratis (dans ce temps-là on ne les vendait pas encore). Doyen frappe les trois coups d'usage; un silence profond règne dans la salle, la toile se lève; la bouchère et la charcutière entrent en scène, l'une jouait l'amoureuse et l'autre la soubrette. A peine sur le théâtre, un embarras subit s'empare de nos deux mar-

chandes, la panique les gagne, elles restent plusieurs minutes sans parler : c'est en vain que le souffleur se démène dans son trou, nos deux comédiennes n'ouvrent point la bouche, un mutisme complet les avait saisies ; enfin l'une prend la parole, je crois que ce fut la bouchère, et le colloque suivant s'établit devant le public :

« Voyons, parlez donc, madame Dumont ! — Mais c'est à vous, madame Dupuis !.... — A moi !... vous voulez rire !... — Je vous dis que c'est à vous !... — Comme vous voudrez, madame Dupuis, mais je ne parlerai pas. (Ici le public commençait à rire.) — Mon Dieu ! disait la bouchère, je vais me trouver mal !... — Je vais avoir un étourdissement, disait l'autre... »

Et l'on entendait le bon Doyen, dans la coulisse, qui criait : « Allons donc !..... parlez donc ! c'est indécent !... » Rien ne pouvait faire dire aux deux femmes un seul mot de leur rôle... Le public, qui avait ri jusque là, se fâcha, et les sifflets se firent entendre. Alors les deux actrices se mirent à parler ensemble avec une telle volubilité que d'abord on n'entendait que des sons vagues ; mais bientôt la colère s'emparant d'elles, les gros mots arrivèrent :

« Madame, c'est affreux ! — Madame, c'est abominable ! — Madame, quand on est aussi bête que vous, on ne joue pas la comédie ! —Madame, vous êtes une impertinente ! — Vous

en êtes une autre ! — Vous n'êtes qu'une poissarde ! — Vous n'êtes qu'une harengère ! »

Ici la chose allait devenir sérieuse lorsque Doyen vint séparer les deux championnes, qui se disputaient encore dans la coulisse. Doyen proposa de jouer à la place de l'ouvrage annoncé *Dupuis et Desronais*, car c'était une de ses pièces de prédilection ; toutefois, après le *Philoctète* de M. de La Harpe, qu'il affectionnait par dessus tout, le rôle de *Philoctète* se prêtant merveilleusement bien à faire éclater le tonnerre de sa voix. Quand Pyrrhus lui disait :

.... Quelle soudaine atteinte,
Seigneur, de votre sein arrache cette plainte ?
Viens... je te suis... Ah ! dieux !...
Que leur demandez-vous ?...
De nous ouvrir la route et de veiller sur nous !...
Dieux !

c'était effrayant.

Doyen était la comédie vivante, le théâtre fait homme. Quand on lui citait un acteur qui avait réussi, soit à Paris, soit en province, il se haussait sur la pointe du pied, se dandinait avec un air de satisfaction, et disait en passant la main sur son front : « Je crois bien, c'est un » de mes enfants, c'est chez moi qu'il a com- » mencé, il ne savait ni parler ni marcher. »

Doyen a vu se renouveler chez lui deux ou trois générations de comédiens.

Son nom était répété partout où il était ques-

tion de comédie. Il a été la providence du théâtre et sa mort laissa un grand vide chez les amateurs de spectacles. On ne voit pas en un siècle deux hommes semblables à Doyen.

En 1801, il existait rue Montmartre, vis à vis le passage du Saumon, un nourrisseur qui possédait une grande quantité d'ânesses; on sait que ces excellentes bêtes portent, matin et soir, leur lait bienfaisant aux personnes attaquées de la poitrine.

Dans une espèce d'étable voisine de celles où logeaient les ânesses, les vaches, les veaux, les moutons, on avait établi un petit spectacle bourgeois. Un soir que l'on donnait sur ce théâtre une représentation de l'*Iphigénie* de Racine, au moment où Agamemnon entrait en scène et disait :

> Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille,
> Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille;

un détachement d'ânesses qui partaient pour se rendre chez leurs malades se mit à braire, mais d'une façon si forte et si peu en mesure, que la salle de spectacle en trembla sur sa base. Les spectateurs ne purent s'empêcher de rire; mais voilà qu'aussitôt les veaux, les moutons, les vaches restés à l'étable, joignent leurs voix discordantes à celles des ânesses qui étaient dans la cour, si bien que, pendant un quart d'heure, on fut obligé de suspendre le specta-

cle; on peut penser si le reste de la tragédie se ressentit de l'événement; de temps en temps on entendait le timide bêlement d'un mouton ou le mugissement triste et caverneux d'une vache ou d'un veau. Ces sortes d'accidents arrivaient souvent dans ce théâtre.

Oublier les costumiers en faisant la chronique des théâtres, ce serait faire la carte de France en sautant par dessus Paris. Il y en avait un bon nombre alors; les principaux étaient Babin, Lamant, Nadé, Mathieu, et plusieurs autres dont les noms m'échappent.

Babin eut une grande réputation, pour les sociétés bourgeoises et les petites administrations pauvres en magasin...; il a dans tous les temps été bien assorti, et ses costumes étaient riches et variés.

Babin ne fut pas que le costumier des gens de théâtre, il fut aussi celui des gens du monde. Plus d'un solliciteur de préfectures, plus d'un coureur de recettes générales est allé chez lui louer un habit de cour pour assister au bal des Tuileries et de l'Hôtel-de-Ville, habit qui, la veille, avait été sur le dos d'un acteur bourgeois.

Mais un costumier original dont le nom est oublié depuis longtemps a joui d'une grande célébrité sous le Directoire et le Consulat; ce brave homme s'appelait *Sarazin*, et demeurait rue Saint-Martin ou Saint-Denis en 1800, la rue ne fait rien à l'affaire. On ne manquait ja-

mais de saluer le père Sarazin avec ces vers de Scarron...

« Sarazin,
» Mon voisin,
» Cher ami,
» Qu'à demi
» Je ne voi,
» Dont, ma foi,
» J'ai dépit, etc. »

C'était un brave homme, mais d'un comique achevé... Ses costumes n'étaient pas tous de la première fraîcheur, mais il en avait une quantité si considérable que deux immenses salles avaient peine à les contenir.

Jamais vous ne pouviez prendre ce brave homme au dépourvu, même aux jours du carnaval... Quand ses confrères manquaient de costumes, lui en avait encore à revendre, je veux dire à louer.

La bonne madame Sarazin avait toute la journée l'aiguille à la main, afin de métamorphoser les costumes; cette bonne femme travaillait comme une fée, et faisait le contraire de Pénélope, elle défaisait le jour l'ouvrage de la nuit... car elle possédait le secret de faire et défaire les costumes à volonté, selon les exigences ou les besoins des pratiques... Elle a opéré des prodiges en ce genre... D'un manteau de Scapin elle faisait un manteau court à l'espagnol en le bordant avec un petit galon d'or... D'un habit de Cassandre elle en confectionnait un

qu'elle donnait pour jouer *Turcaret*... Elle louait un habit de décrotteur à paillettes pour jouer le comte Almaviva... La robe d'Iphigénie servait à Euphémie dans les *Visitandines*; elle y faisait un rempli, et donnait une guimpe pour compléter le costume... Quant au père Sarazin, il avait réponse à tout; lorsqu'on lui disait : Voilà un habit qui est bien frippé, bien fané... il répondait avec fierté : Diable! vous êtes bien difficile! M. Baptiste aîné a joué *le Glorieux* avec au théâtre du Marais... Ce qu'il y avait de comique dans ce magasin, c'est que tous les costumes y étaient jetés pêle-mêle. C'était un effroyable *capharnaüm*; il y avait des jours où les habits étaient tellement mêlés que le père Sarazin était obligé de prendre une grande fourche en bois pour les remuer...

Un soir, un jeune ouvrier qui devait jouer l'ours, dans *les Chasseurs et la Laitière*, alla chez Sarazin pour louer un costume. A force de remuer des vestes d'arlequins, des pantalons de Gilles, des manteaux de Crispins, etc., on finit par découvrir la peau de l'ours entre la veste d'*Ambroise* et le manteau de *Porsenna*.

« Tenez, dit Sarazin, prenez, jeune homme, » c'est cette peau d'ours qui a servi au Théâtre-» Italien quand on y a remonté la pièce de feu » Anseaume...; » car ce costumier modèle avait toujours une heureuse citation à faire pour se débarrasser de ses costumes; à l'entendre, ils

avaient toujours appartenu à Brizard, à Préville, à Dugazon, à mesdemoiselles Colombe, Carline..., ou autres comédiens célèbres...

Le jeune homme prend donc de confiance la peau de l'ours, la met sous son bras, mais voyant que la tête manquait, il la demande au costumier; on fait des recherches partout, et l'on trouve enfin une tête d'animal. Le jeune homme allait partir, lorsqu'il s'aperçoit qu'au lieu d'une tête d'ours on lui a donné une tête de loup; il fait remarquer l'erreur, ajoutant qu'il lui est impossible de jouer ainsi le personnage dont il est chargé.... Le père Sarazin ne se démonte pas, le rassure et lui dit : « Allez, » jeune homme, allez, n'ayez pas peur; rien » ne ressemble à un ours comme un loup..; » et puis, le soir, on n'y fera pas attention...; » d'ailleurs, on l'a joué vingt fois comme ça à » l'Opéra-Comique; demandez plutôt à M. Dozainville?... »

Jusqu'en 1807, le goût de la comédie bourgeoise continua de posséder les classes les plus minimes; mais à cette époque le gouvernement, s'étant aperçu du danger qu'il y avait de tolérer plus longtemps toutes ces échoppes, où véritablement grand nombre d'honnêtes ouvriers allaient perdre leur temps et dépenser leur argent, ordonna qu'elles seraient fermées sans exception. Il y avait, il faut le dire, d'étranges abus alors; on ne saurait croire l'argent qui se

répandait dans tous les petits spectacles bourgeois de Paris. Dans de certains, on donnait quatre sous en entrant; c'était devenu une spéculation, et il fallait voir quel public et quels acteurs !.... Cela faisait trembler; c'est là qu'il y avait péril pour la société... Je ne verrais aucun inconvénient à ce que l'on tolérât quelques salles de spectacle où des jeunes gens auraient la permission de jouer pour en faire un simple amusement; mais je ne voudrais point, dans aucun cas, qu'on fît payer personne...; d'abord parce que les théâtres bourgeois où l'on paie nuisent à ceux qui sont obligés de payer des acteurs et de donner une partie de leurs recettes aux pauvres.

Lorsque Paris fut purgé de tous ces tristes réceptacles, les gens de qualité et les gens riches reprirent les habitudes de l'ancienne cour.

L'impératrice Joséphine voulut aussi jouer la comédie à Saint-Cloud, les princes et les maréchaux devaient avoir des rôles dans les grandes pièces, et le vaudeville y aurait été chanté par les dames d'honneur, les chambellans et les auditeurs au conseil d'État : le vaudeville était assez bon pour ces messieurs et ces dames.

Un soir que l'on donnait un spectacle bourgeois au château, la salle était garnie de tout ce qu'il y avait de mieux à la cour. Joséphine, qui jouait un grand rôle, parut ; alors un silence approbateur remplaça les applaudissements que

l'étiquette ne permettait [illegible] dans un si haut [illegible] moment où Joséphine [illegible] tirade qui avait produit [illegible] coup de sifflet se fit entendre [illegible] général. Mais, quand Joséphine voulut continuer, un second coup de sifflet plus [illegible] premier partit du fond de la salle. Plusieurs personnes se levèrent pour découvrir l'insolent qui osait siffler l'impératrice; soudain Napoléon sortit brusquement d'une petite loge où il s'était placé pour n'être pas vu, et cria tout haut : « Il faut avouer que c'est impérialement mal joué ! » Il se retira, et tout le monde garda le silence.

Lorsque Napoléon se retrouva seul avec Joséphine, il la blâma de s'être ainsi montrée en public. Joséphine lui répondit : « La reine Marie-Antoinette a bien joué la comédie à Trianon devant toute sa cour. — Elle a [illegible] être eu tort, » répondit Napoléon ; « Louis [illegible] dansait lui-même dans les ballets à Versailles, mais il cessa de le faire lorsque les beaux [illegible] de Racine lui eurent montré combien un [illegible] passe-temps était peu digne d'un roi. »

Je crois avoir lu quelque part qu'une aventure semblable était arrivée à Trianon lorsque l'infortunée Marie-Antoinette voulut aussi [illegible] la comédie.

Un soir que la reine, le comte d'Artois [illegible]

…rbon et d'autres grands seigneurs … scène, Louis XVI, qui s'était caché …oin de la salle, se mit à siffler très … en riant : « Voilà de bien mauvais …s ! »

… n'était qu'une répétition générale à …ssistaient seulement les intimes de la …

…ie Marie-Antoinette s'aperçut que son …r la comédie déplaisait à Louis XVI, …nça volontiers à ce plaisir, qui du reste … innocent. L'orage commençait à gron… …auvre reine !

…aichancelier de l'empire, Cambacérès, …ouer la comédie chez lui ; le comte Re… de Saint-Jean-d'Angely avait dans sa …de campagne, située dans l'ancienne ab… …a Val, une salle de spectacle. Mais là, ce …at pas les grands seigneurs qui rempla… …les acteurs ; ils se faisaient jouer la co… …devant eux.

…ut pour une fête donnée au Val que Dé… …rs composa avec feu Arnault, l'auteur de …s *à Minturnes*, *Cadet Roussel Esturgeon*, … tiré d'un chapitre de Lazarille de Tormes. …ault était un homme de beaucoup d'es… …il se montrait grave ou gai selon la cir…tance ; ses fables, qui sont charmantes, …*vent* chez lui une grande flexibilité de ta…, Désaugiers m'a dit souvent que l'auteur

tragique, le conseiller de l'Université, avait fourni sa bonne part de collaboration dans *Cadet Roussel Esturgeon* (1). Cette folie fut jouée au Val par Potier, Brunet, Lefèvre, et l'excellente Élomire, si bonne, si vraie dans le *Départ pour Saint-Malo*. La pièce amusa beaucoup les hauts personnages qui assistaient à la fête du Val. C'était dans cette parade que l'on prenait Cadet Roussel-Brunet dans un filet, et que, le bailli Potier l'interrogeant, lui adressait gravement les questions suivantes :

« Comment vous nomme-t-on ?
— » Cadet Roussel.
— » N'avez-vous pas été merlan ?
— » Oui, monsieur le bailli, à la fontaine
» des Innocents (2).
— » Où vous a-t-on pris tout à l'heure ?
— » Dans l'eau.
— » Dans quoi étiez-vous ?
— » Dans un filet.
— » Dans quoi trouve-t-on ordinairement
» les poissons ?
— » Dans l'eau.
— » Avec quoi les prend-on ?
— » Avec un filet.
— » Vous avouez donc avoir été merlan ;

(1) Regnaud de Saint-Jean-d'Angely n'a pas travaillé à cette pièce, ainsi qu'on l'a imprimé dans quelques journaux.

(2) *Cadet Roussel, barbier à la fontaine des Innocents*, par Aude.

» la fontaine des Innocents. On vient de vous » pêcher dans la mer, vous étiez dans un filet. Au » nom de la loi, je vous arrête comme poisson. »

Et Brunet répondait avec une naïveté admirable :

« C'est vrai, je suis dans mon tort. »

Et le bailli remettait gravement *l'esturgeon* entre les mains de la *maréchaussée*.

Dites s'il est possible de délirer à ce point?

M. le comte Français de Nantes, M. le conseiller d'État Duchâtel et beaucoup de notabilités impériales donnaient quelquefois chez eux des représentations théâtrales.

Une maison qui mérite un souvenir de moi, pour la manière toute bienveillante avec laquelle j'y ai été reçu dans ma jeunesse, va aussi prendre rang parmi celles où l'on donnait de charmantes fêtes.

M. Foriée, qui fut pendant vingt-cinq ans l'un des administrateurs des postes, et qui, dans l'exercice de ses fonctions, se montra constamment le père, l'ami et le protecteur de ses employés, M. Foriée recevait chez lui les hommes du monde, les gens de lettres et les artistes, Talma, Désaugiers, Moreau, Armand-Gouffé, Planard (1), Pradher, Petit, Antignac, Hapdé, Doche, etc.

(1) C'est chez M. Foriée qu'il fit jouer d'abord sa comédie de *la Nièce supposée*, qui obtint plus tard un succès mérité au Théâtre-Français.

Un théâtre que l'on avait élevé au fond du jardin servait à donner aux fêtes plus d'entrain et de gaîté. Les acteurs qui composaient la troupe du théâtre Foriée étaient les fils, filles, brus, gendres et petits-enfants de cet excellent homme. Madame Foriée, femme aimable autant que spirituelle, s'entendait à merveille à diriger l'administration ; s'il s'élevait quelques contestations au sujet d'un rôle, elle arrangeait l'affaire avec une bonté, une douceur infinie. Elle savait concilier les amours-propres, les petites prétentions, et possédait l'art de faire jouer un rôle accessoire par un premier sujet, tant elle y mettait de grace et d'adresse.

M. de Moncy, amateur distingué dont le nom a souvent retenti dans les théâtres de société, et qui, par son amour pour la comédie, mériterait le surnom de Doyen II, était l'un des premiers sujets de la troupe. M de Moncy remplissait en même temps les fonctions d'instituteur, il enseignait l'art de la déclamation tout aussi bien qu'un professeur du Conservatoire, et quand il indiquait un geste, une pause, une entrée, une sortie, on aurait cru voir Grandménil ou Baptiste aîné; c'étaient le même zèle et la même gravité. M. de Moncy jouait lui-même fort bien la comédie.

De temps en temps, de vrais comédiens étaient appelés, rue Pigalle, afin d'entretenir le feu sacré et le goût des bonnes traditions. La-

Fontenay, madame Hervey
rs fois à côté de la troupe
sson, le mystificateur, y don-
e proverbes.
plus brillantes étaient celles
pour les fêtes de M. et madame
rs-là, rien n'était épargné, pièce
, comédie en trois actes, en vers,
, proverbes, romances ; l'affiche
semblait à celles de nos théâtres
les représentations à bénéfice.
Hapdé et moi, nous improvisâ-
it acte en couplets pour la fête de
cette pièce s'appelait *la Saint-Pierre*

iété nombreuse et brillante remplis-
ie ; on y remarquait M. Gaudin (duc
), l'un des hommes honorables de
, M. le comte de La Valette, directeur
es, madame la comtesse de La Valette,
èle d'héroïsme conjugal, cette femme si
reusement historique ; M. de Bourrienne,
grand des finances, M. Legrand des droits
, madame Hévin, le général Suguy, le
et brave maréchal Kellermann, le général
n et le spirituel abbé Maury. Or, nous
ns mis en scène, sous le voile de l'allégorie,
lques uns des saints du martyrologe.

Dans une scène, sainte Cécile, la patronne
es musiciens, invoquait le ciel, pour qu'il lui

donnât l'esprit et les talents nécessaires pour bien chanter saint Pierre.

Une jeune et jolie femme qui représentait le personnage de sainte Cécile faisait une invocation en musique. Mais ne voilà-t-il pas qu'en voyant que sa prière avait été entendue, au lieu de dire : « Voilà une colombe qui descend » sur l'autel, » elle s'écrie naïvement : « Tiens, » voilà le Saint-Esprit qui traverse le théâtre. »

A ces mots, tous les spectateurs se prirent d'un grand éclat de rire, et le cardinal partagea l'hilarité générale !

Après le spectacle, on rentra au salon, et l'abbé Maury dit en souriant aux auteurs : « Messieurs, votre comédie n'est pas très orthodoxe, mais la bonne intention vous absout. »

Après avoir parlé des théâtres, parlons un peu des comédiens de société ; ils ont tous une physionomie à part, chacun d'eux est type dans son genre. J'emprunte à M. Roger de Beauvoir les portraits suivants :

« Le comédien de société est pour l'ordinaire » un garçon d'un âge raisonnable, voué par caprice ou par profit personnel aux tribulations » sans nombre de la comédie de société, mais » aussi rêvant à l'avance ses couronnes, épanoui, radieux, quand le grand jour vient, et » se placardant de rouge, tant la joie l'étourdit. » Dans le monde, le comédien de société ne dit

» pas grand'chose, il se réserve, il se ménage
» comme un groom qui doit courir à Chantilly.

» D'habitude encore, il a soin d'être pourvu » de tous ses membres, il conserve l'élasticité » de ses muscles, et ne se permet pas de porter » trop tôt des besicles. Il a sur une table de sa » chambre plusieurs pièces passablement vieilles » et maculées qu'il a achetées chez Barba, et » dont les interlignes sont remplies au crayon » par des indications de sa façon, comme : Ici » Monrose se lève, ou bien, ici Bouffé se » mouche; ou bien encore : ici Lepeintre » jeune fait pouaf!... Ces précautions béo» tiennes lui paraissent une sauvegarde contre » la critique : aussi est-on sûr de le voir se le» ver comme Monrose, se moucher comme » Bouffé, et faire pouaf comme le gros Lepeintre » jeune; s'il est marié, sa femme lui fait répéter » son emploi; garçon, il fait monter, le di» manche au soir, sa portière, lui donne une » chaise dans son salon, et lui répète son rôle.

» Le type du comédien de société varie, du » reste, selon l'occurrence : il y a le comédien » sérieux, le comédien jovial, le comédien din» don; ce dernier, dont nous parlerons peu, » remplit indistinctement les rôles de père » noble et d'amoureux.

» Le comédien sérieux, au contraire, est le » plus souvent un homme qui a vu Fleury ou qui » cherche à imiter Fleury; il va, le dimanche,

» aux Français quand M. Périer joue, et prend
» du tabac dans la boîte de M. Dumilâtre le
» professeur.

» Tout au rebours des deux autres, le comé-
» dien jovial sait par cœur les chansons pros-
» crites et inédites de Béranger ; il connaît tous
» les vaudevillistes, il écrit à Lepeintre aîné :
« Mon cher ami, » et à mademoiselle Déjazet :
« Ma chère camarade. » C'est un petit homme
» court, joufflu, mangeant beaucoup aux sou-
» pers qui suivent le spectacle, ingurgitant le
» vin de Champagne avec autant de facilité
» qu'un commis-voyageur, et n'ayant aucune
» idée de miss Fanny Kemble ni de Macréadi.
» Le comédien jovial est ordinairement un offi-
» cier de chasseurs retiré du service, parce
» qu'il a pris du ventre, ou bien un sous-chef
» des finances qui veut se distraire ; sa grande
» idée, c'est de copier, avant tout, Bernard-
» Léon. »

J'ajouterai une silhouette de mon cru aux piquants portraits que je viens de citer.

J'ai vu autrefois un amateur de comédie bourgeoise qui a vécu quinze ans sur une douzaine de rôles; sa mémoire, dure ou paresseuse, ne lui ayant pas permis d'en apprendre davantage ; cet amateur tenait tous les emplois. Son répertoire se composait, quant au tragique, de Théramène dans *Phèdre*, et de Golo dans *Geneviève de Brabant* ; il savait Belton de *la Jeune*

Indienne, Dormilly des *Fausses Infidélités*, et Deschamps des *Etourdis*. Dans le vaudeville il avait appris trois pièces, *Amour et Mystère*, *le Chaudronnier de Saint-Flour* et *le Billet de logement*. Avec cela il exploitait Paris et toutes les campagnes environnantes, où il allait coucher tous les samedis, et d'où il ne revenait que le lundi matin, après déjeûner bien entendu, pour l'heure de son bureau.

Rien n'était plaisant comme de le voir assister à une distribution de rôles. Lorsqu'on proposait de monter des nouveautés, sa figure prenait une expression qu'il serait difficile de peindre; il trouvait toujours des prétextes pour défaire les spectacles qui contrariaient son répertoire courant. Voulait-on jouer une tragédie moderne, comme *les Vêpres siciliennes*, il faisait observer que l'exiguité de la scène, le besoin de comparses, ou l'absence d'une grande décoration nuiraient à l'effet, et alors il ne manquait jamais de vous dire : « Que ne prenez-vous, soit *Phèdre*, soit *Geneviève de Brabant*? Que si l'on mettait sur le tapis *le Mariage de Figaro*, le grand nombre de personnages ne permettait pas d'y penser, et puis les entr'actes auraient été beaucoup trop longs; aussitôt il jetait en avant *la Jeune Indienne*, ou *les Fausses Infidélités*. S'agissait-il d'un vaudeville et proposait-on *Fanchon la Vielleuse*, oh! alors, c'était une pièce trop difficile à mettre en scène,

et dans laquelle il y avait trop de chant. Prenez, disait-il, de petits actes, prenez *le Billet de Logement*, ou *Amour et Mystère*, ou *le Chaudronnier de Saint-Flour;* mon petit bon-homme est charmant dans le rôle du Petit-Jacques.

Il avait tant dit de fois et à tant de monde : Prenez *Geneviève de Brabant*, prenez *les Fausses Infidélités*, prenez *Amour et Mystère*..., que sur les derniers temps on ne l'appelait plus que *Prenez mon ours*.

Cet amateur s'est retiré du théâtre à cinquante ans, après avoir mené assez bonne vie, avoir eu, sans être propriétaire, maison de ville et maison de campagne. Ce type doit encore exister.., il est trop dans la nature pour s'être perdu dans le mouvement progressif..; il est des choses qui n'avancent ni ne reculent, et certains comédiens de société sont du nombre de ces choses-là.

M. Mennechet a publié, dans *les Cent et un*, un article sur les théâtres de société, article rempli d'esprit, de vérité, d'observations fines et délicates..; s'il peint l'embarras de former un spectacle, voici comment il s'exprime :

« On s'occupe d'abord du choix des pièces..,
» et comme la maîtresse de la maison a une
» jolie voix et prend des leçons de Benderali,
» on se décide pour le vaudeville..; mais quel
» vaudeville ?..... On n'en manque pas,
» cherchons :

» — *La Visite à Bedlam*. Non pas, dit une » dame, j'ai mon mari à Charenton, et cette » pièce me le rappellerait...

» — *Le Secrétaire et le Cuisinier*...

» — Vous n'y pensez pas!... s'écrie tout bas » un jeune homme, ce gros intendant militaire » qui joue là bas au whist a porté autrefois le » bonnet de coton, et ce serait une personna- » lité!...

» — Eh bien, *le Diplomate*...

» — Je m'y oppose!... dit une vieille dame, » mon petit-fils est troisième secrétaire d'am- » bassade à Copenhague, et je ne sais pas véri- » tablement comment M. Scribe ose se per- » mettre de tourner la diplomatie en ridicule. »

A cette heureuse citation ajoutons-en une autre également empruntée à M. Mennechet; celle-ci est d'une observation d'autant plus vraie qu'on la retrouve partout dans les hautes comme dans les basses régions de la société.

« A la comédie sur le théâtre, succède la co- » médie dans la salle; il n'est pas de compli- » ments, pas d'éloges, pas de flatteries qu'on » ne jette à la tête des acteurs, qui finissent » par en être embarrassés, on n'entend plus » que ces mots :

« — Comme un ange!...

» C'est un terme convenu, la formule obli- » gée; comme un ange! se dit et se répète à » tous sans distinction..; comme un ange! su-

» bit tous les tons et toutes les inflexions de
» l'accent laudatif, et il n'est pas jusqu'au souf-
» fleur qui ne reçoive son comme un ange !... »

Il paraît qu'à une certaine époque le démon de la comédie avait gagné les chaumières comme les châteaux ; l'abbé Delille, dans son poème de *l'Homme des champs*, trace aussi le tableau des théâtres bourgeois à la campagne ; je cite ses vers parce qu'ils sont charmants et qu'ils renferment des traits d'observation d'une exquise délicatesse, mais je n'en admets pas dans tout le rigorisme :

Cependant, pour charmer ses champêtres loisirs,
La plus belle retraite a besoin de plaisirs.
Choisissons : mais d'abord n'ayons pas la folie
De transporter aux champs Melpomène et Thalie.
Non qu'au séjour des dieux j'interdise ces jeux,
Cette pompe convient à leurs châteaux pompeux ;
Mais sous nos simples toits ces scènes théâtrales
Gâtent le doux plaisir des scènes pastorales :
Avec l'art des cités arrive leur vain bruit,
L'étalage se montre, et la gaîté s'enfuit ;
Puis quelquefois les mœurs se sentent des coulisses,
Et souvent le boudoir y choisit ses actrices.
Joignez-y ce tracas de sotte vanité
Et les haines naissant de la rivalité ;
C'est à qui sera jeune, amant, prince ou princesse,
Et la troupe est souvent un beau sujet de pièce.
Vous dirai-je l'oubli de soins plus importans,
Les devoirs immolés à de vains passe-temps ?
Tel néglige ses fils pour mieux jouer les pères ;
Je vois une Mérope et ne vois point de mères ;
L'homme fait place au mime, et le sage au bouffon ;
Néron, bourreau de Rome, en était l'histrion,

'ant l'homme se corrompt alors qu'il se déplace.
.aissez donc à Molé, cet acteur plein de grace,
ıux Fleurys, aux Sainvals, ces artistes chéris,
'art d'embellir la scène et de charmer Paris ;
Charmer est leur devoir : vous, pour qu'on vous estime,
ioyez l'homme des champs ; votre rôle est sublime.

Après 1814, on toléra quelques sociétés bourgeoises, ainsi que je l'ai dit. Dans le foyer de l'ancienne salle de la Cité, il existe un joli petit théâtre, mais l'autorité fit défense d'y jouer. M. Gromaire, ancien machiniste de l'Opéra, a bâti, rue Chantereine, une salle assez jolie dans laquelle des amateurs donnent quelquefois des représentations.

En 1832, un nommé Génart a établi aussi un théâtre, rue de Lancry : c'est là que mademoiselle Plessis commença à attirer l'attention publique sur ses talents précoces ; elle ne s'est pas arrêtée en route, cette charmante petite actrice, de chez M. Génart ; elle s'en est allée tout droit à la Comédie-Francaise ; elle venait de jouer sur la scène de la rue de Lancry *la Fille d'honneur* et *l'Hôtel garni*, et quelques jours après les mêmes rôles étaient représentés par elle, rue de Richelieu, sur la scène de Molière.., de Corneille.., de Talma.., de Mlle Mars...

De pareils exemples sont rares à la vérité ; ils prouvent cependant l'utilité de quelques salles bourgeoises à Paris.. ; mais il faudrait y mettre beaucoup de réserve.. ; car l'abus serait

aussi dangereux que la proscription totale serait injuste...

Si les Romains disaient *Panem et circenses*, les Parisiens depuis longtemps ont pris la même devise. Jamais, peut-être, le peuple de Paris n'a autant aimé le spectacle qu'aujourd'hui; seulement, ce n'est plus lui qui est acteur, comme sous le Consulat et l'Empire ; le peuple est devenu spectateur, il paie sa place, mais avec des billets à moitié prix; la comédie au rabais a réveillé le goût du spectacle chez les classes inférieures de la société, chez les artisans et les ouvriers. Du reste, j'aime mieux voir le peuple aller à la comédie que de la lui voir jouer lui-même; il y gagne le temps qu'il perdrait.

A l'heure qu'il est, vingt théâtres à Paris et une demi-douzaine dans la banlieue suffisent à peine à la consommation. De tous temps, le goût du théâtre a été plus prononcé chez les femmes que chez les hommes ; les modistes, les plumassières, les couturières se rebutent facilement, mais les filles de portières sont les seules que rien n'ait pu décourager. Elles ont toutes une soif de célébrité, elles rêvent toutes la destinée des Mars, des Dorval, des Prévost, des Jenny Colon, des Taglioni, des Essler..; sur vingt filles de portières vous en compterez au moins quinze qui vont au Conservatoire, les unes avec un solfége sous le bras, les autres à

l'école de danse, avec des chaussons dans leurs cabas.... La fille de portière veut être actrice quand même....

On vient de voir que le goût de la comédie, qui s'était emparé des grands seigneurs avant la révolution, est descendu plus tard chez la bourgeoisie et le peuple. Puis le peuple, à son tour, ayant renoncé, pour son compte, à cet amusement, les gens haut placés semblent depuis quelques années vouloir reprendre un genre de plaisir qu'ils avaient oublié depuis longtemps.

Déjà, sous la restauration, M. le duc de Maillé avait fait jouer la comédie à son château de Lormois; on y représentait le grand répertoire, et Molière lui-même y trouvait des interprètes. M. le duc de Maillé, le marquis de Seignelay, le comte de Thermes, le comte Alfred de Maussion, s'unissaient aux gens de lettres et aux artistes. Rien n'établit l'intimité comme le théâtre: les lectures, les répétitions égalisent les rangs....; on devient *camarades;* pourquoi pas avec des nobles, gens de cœur et gens d'esprit?... Dans la salle de Lormois plusieurs grandes dames se faisaient remarquer par leurs graces, leurs manières, leurs talents: c'étaient mesdames la duchesse de Maillé, la comtesse d'Aulenarde et la marquise de Crillon; la première jouait les grands rôles sans dédaigner de descendre aux soubrettes, et la seconde représen-

tait *la Somnambule*, de MM. Scribe et Germain Delavigne, de manière à rappeler une ravissante actrice morte si jeune et si comédienne, madame Perrin. Parmi les comédiens de société, M. Mennechet doit occuper l'un des premiers rangs ; ce spirituel amateur a joué *Tartufe* avec un talent capable de réjouir l'ombre du grand maître, et plus d'un comédien exercé ne s'en tire pas toujours avec autant de tact et de bonheur que M. Mennechet ; c'est qu'il faut sentir et comprendre Molière pour le bien dire, et c'est une faveur qui n'est pas donnée à tout le monde.

Il arrivait encore que les meilleurs acteurs de la Comédie-Française étaient souvent invités à concourir à l'ensemble de ces représentations : Lafon, Cartigny y vinrent souvent, et ces artistes étaient aussi bien placés au salon qu'au théâtre.

Deux princesses, deux femmes que le malheur ne se lasse pas de poursuivre, et auxquelles se rattachent tant de grandes et généreuses idées.., honoraient de leur présence la comédie de M. le duc de Maillé ; elles ont souvent accordé leurs suffrages aux nobles comédiens ainsi qu'aux artistes qui ajoutaient aux charmes de ces représentations.

Un autre théâtre de société, le théâtre du château du Marais, chez madame de la Briche, a laissé aussi de charmants souvenirs.

Un théâtre de vaudeville a de même jeté beau-



coup d'éclat sous la restauration ; c'était celui que madame la baronne de la Bouillerie avait établi chez elle. MM. Dorvilliers, Mennechet, Robert, directeur des Bouffes, Sauvage, en étaient les premiers sujets ; la baronne d'Egvilly et madame Orfila y tenaient la place la plus distinguée.

Royaumont possède aussi un théâtre bourgeois que M. le marquis de Bellissen a fait construire dans son château..; là, c'est le grandiose du genre ; l'opéra, la comédie, le vaudeville n'y sont pas admis, mais bien l'opéra italien, chanté comme aux Bouffes, avec des chœurs, un orchestre nombreux ; on y a applaudi l'été dernier, et avec justice, *les Puritains* de Bellini; la suave musique du jeune maëstro, enlevé si jeune à l'art musical, a produit beaucoup d'effet. Une jeune et jolie femme, madame Desforges, épouse du fécond vaudevilliste, s'y est fait remarquer pour la manière dont elle a chanté cette délicieuse composition. MM. de Bordesoulle et Panelle sont les Tamburini et les Lablache de ce second Opéra-Buffa.

Mais voici qu'en 1835, un noble personnage, M. le comte de Castellane, voulut rendre aux soirées de l'ancien régime toutes leurs pompes et toutes leurs joies... Il commença d'abord par faire jouer la comédie dans une galerie où se dressait une scène étroite, masquée par deux magnifiques colonnes. Aujourd'hui, il ne man-

quera plus rien au théâtre bourgois; la galerie aux deux colonnes est devenue le foyer d'une salle spacieuse qui peut contenir environ quatre cents personnes commodément placées; quelques plafonds un peu nus d'ornements ont été enrichis de dorures, d'arabesques, de médaillons, et rien n'est comparable à cette triple galerie de peinture, lorsque les candelabres, chargés de bougies viennent en rehausser l'éclat et faire ressortir les brillantes parures des dames invitées.

Autrefois les théâtres de société négligeaient un peu les décorations et les costumes; aujourd'hui, tout suit le mouvement, tout est complet; on ne simule plus les coulisses avec des paravents, on ne fait plus des arbres en papier découpé, tout est vrai, tout est riche dans nos comédies bourgeoises.

Le théâtre de M. de Castellane ne diffère en rien de ceux de la capitale.

Cicéri a apporté dans les décorations tous les charmes de son talent, et dans l'espace étroit qui lui était accordé il a su produire une illusion digne du grand Opéra.

C'est Huzel qui est chargé de remplacer Babin comme fournisseur de costumes. Il apporte, à chaque représentation, ses habits de marquis, ses boîtes à mouches, ses dominos chauves-souris, ses poignards moyen-âge, ses sarbacanes, ses robes de chambre de pères nobles, dignes sœurs

des redingotes fashionables de nos vieux jeunes dandys.

L'hôtel de M. de Castellane, à Paris, est le séjour de la féerie, du goût et des plaisirs délicats; le noble comte veille à tout, préside à tout avec une urbanité, une politesse, une fleur de vieille chevalerie qui contraste furieusement avec le laisser-aller et le sans-gêne du temps où nous vivons.

On a beau dire..., la politesse ne gâte rien.

Le théâtre de M. de Castellane possède deux troupes: l'une sous la direction de madame Sophie Gay, qui joint au talent de faire de charmantes comédies celui d'y figurer ensuite comme actrice, de manière à nous rappeler que nos plus grands comédiens ont été aussi d'excellents auteurs; l'autre troupe était confiée à madame la duchesse d'Abrantès, avant la mort récente de cette femme si spirituelle qui a occupé un si haut rang sous l'empire, et que le noble goût les arts, la culture des lettres, ont consolée lans les malheurs qui assaillirent les derniers emps de sa vie. Le théâtre Castellane ne e borne pas à représenter des ouvrages déjà oués, il monte des pièces nouvelles (1), des

(1) On y a représenté une jolie comédie en vers, de I. Vanderburch, intitulée *les Amis du Ministre*, dans iquelle lui et et sa femme ont rempli des rôles, et au noment où nous écrivons on y répète une charmante omédie de madame Gay dont le sujet est un trait de i vie de Henri IV.

comédies, des opéras... Au moins là les acteurs n'ont pas à craindre de points de comparaison, ils peuvent être eux... ils peuvent créer... et qui sait si, quand un ouvrage passera de l'hôtel Castellane au Théâtre-Français ou à l'Opéra-Comique, qui sait, dis-je, si les vrais acteurs n'iront pas chercher d'heureuses traditions chez les comédiens bourgeois?..... pourquoi pas?..... on peut tout voir aujourd'hui!...

MM. les comtes d'Adhémar, de Grabowski, MM. Mennechet, de Cuchetet, Sauvage, Panelle, se surpassent les uns les autres pour leur bon goût, leur tact, leur entente de la scène...; c'est vraiment miraculeux!... Mademoiselle Lambert, charmante ingénue, s'y est fait remarquer, dans *Michel et Christine*, de manière à enlever tous les suffrages.

Puisque nous voilà encore une fois revenus au temps où les personnes de distinction se livraient aux jeux de la scène, félicitons-les de cette heureuse idée, et fasse le ciel que jamais aucun orage politique ne fasse, comme en 1789, fermer ces jolies salles de spectacle qui embellissent et donnent la vie à nos hôtels de Paris et à nos brillants châteaux de la Touraine et de l'Anjou.

C'est un noble plaisir que celui de la comédie!... c'est à Molière que nous le devons...... Le grand peintre a tout fait, tout dit, tout résumé dans ses œuvres impérissables...; avant lui,

est-ce qu'on pensait?... est-ce qu'on parlait sur une scène?.....

La comédie n'est venue au monde qu'en 1620, sous les piliers des halles, et son père est mort, à un troisième étage, rue de Richelieu, en 1673, dans les bras de deux sœurs de la Charité!

Aussi, moi, partout où le nom du comédien se prononce, partout où je vois un théâtre, des coulisses, un rideau qui se lève, je me sens saisi, je me découvre avec respect. Il me semble toujours que je vais voir paraître le fils du tapissier Poquelin, Molière valet de chambre du grand roi... Molière qui régnait à côté de Louis XIV sans que Sa Majesté s'en effrayât.....

C'est une belle royauté que celle du génie!...

THÉATRES DE PARIS

A DIFFÉRENTES ÉPOQUES.

Les premiers chefs-d'œuvre de Corneille ont été joués à Paris sur le théâtre construit près du Palais-Royal par le cardinal de Richelieu, et c'est cette même salle que Louis XIV donna à Molière et à sa troupe; elle l'occupa jusqu'à la mort de Molière, arrivée en 1673; alors la

salle du Palais-Royal fut consacrée à l'Opéra, dont Lulli avait obtenu le privilége ; l'Opéra y resta jusqu'en 1781.

La troupe Molière avait pour rivaux le théâtre du Marais, situé vieille rue du Temple, et celui de l'hôtel de Bourgogne, dans la rue Mauconseil ; il y avait donc alors à Paris trois théâtres où l'on jouait la tragédie et la comédie.

Lorsque Lulli obtint la salle du Palais-Royal, la troupe de comédiens qui l'occupait s'établit d'abord dans la rue Guénégaud, et plus tard, en 1688, elle alla dans la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, presque vis à vis l'endroit où l'on voit aujourd'hui le café Procope, si célèbre par ses querelles littéraires et les auteurs qui le fréquentaient. Piis, dans une chanson en quarante couplets qu'il composa à la gloire du café, n'a pas oublié l'ancien café de la vieille Comédie-Française :

Quand Boindain, par trop impie,
Avait bien médit du ciel,
Quand Piron, contre Olympie,
Avait bien vomi son fiel,
Quand Rousseau le misanthrope
Avait bien philosophé,
« Çà, messieurs, disait Procope,
Prenez donc votre café ! »

La troupe du Marais et celle de l'hôtel de Bourgogne se réunirent bientôt à la troupe de Molière, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés,

t c'est là que la Comédie-Française est restée usqu'en 1770 ; c'est pourquoi cette rue est enore appelée aujourd'hui par de vieux amateurs ı rue de la Comédie-Française.

Il y avait, en outre de cela, dans la capitale, ne troupe italienne qui occupait l'hôtel de ourgogne. On ne comptait donc encore alors Paris que trois théâtres : la Comédie-Franuise, l'Opéra et les Italiens, indépendamment es spectacles de la foire Saint-Germain, Saintaurent, d'où sortit plus tard l'Opéra-Comique, ui fut réuni à la Comédie-Italienne en 1750.

En 1791, la liberté complète du théâtre ayant té proclamée, il s'en établit un nombre proigieux; il est même remarquable qu'en 1791 : dans les années suivantes, au moment où la èvre politique dévorait si fort la nation, ce ombre ait été aussi considérable; on en comptait ors cinquante et un, tant grands que petits; le énombrement en est assez curieux.

Théâtres de Paris en 1794 et 1795.

On peut comparer le nombre des théâtres ui existaient alors avec leur nombre en 1738, ue l'on trouve cependant considérable.

Dès que la liberté complète des théâtres eut é proclamée en 1791, il s'en éleva, à Paris, nquante et un. En voici la liste :

J'ai marqué d'un *astérisque* les noms de ceux qui ont été incendiés, démolis ou fermés.

Concert spirituel et Théâtre de Monsieur, rue Feydeau. *

Théâtre de l'Opéra, boulevart à côté de la porte Saint-Martin. Cette salle fut construite pour recevoir l'Opéra, qui, le 8 avril 1781, devint la proie des flammes une seconde fois, et le 5 octobre de la même année, l'Opéra s'ouvrit à la porte Saint-Martin, la salle ayant été construite en soixante-quinze jours.

Théâtre-Italien, entre les rues de Savoie et Marivaux. *

Théâtre de Louvois, rue de Louvois. *

Théâtre Comique et Lyrique, rue de Bondy. *

Théâtre Montansier, au Palais-Royal.

Théâtre de la Nation, faubourg Saint-Germain, sur l'emplacement de l'Odéon ; incendié deux fois et rebâti deux fois.

Théâtre des Variétés, rue de Richelieu. (Aujourd'hui Théâtre-Français.)

Théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine. *

Théâtre de Molière, rue Saint-Martin. *

Théâtre d'Émulation, rue Notre-Dame-de-Nazareth. *

Théâtre de la Concorde, rue du Renard-Saint-Méry. *

Théâtre des Muses ou de l'Estrapade, près du Panthéon. *

Théâtre du Mont-Parnasse, sur le boulevart neuf.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. * (Alors en construction.)

Théâtre de Henri IV, vis à vis le Palais de Justice. (Depuis Théâtre de la Cité.)*

Théâtre d'Audinot où de l'Ambigu-Comique, boulevart du Temple. *

Théâtre des Délassements, *idem.* *

Théâtre Patriotique, *idem.* C'était celui des Associés, tenu par Sallé, aujourd'hui par madame Saqui.

Théâtre des Élèves de Thalie, *idem.* *

Théâtre de Nicolet, *grand danseur du roi, idem.* *

Théâtre des Petits Comédiens français, *idem.* *

Théâtre du Lycée-Dramatique, *idem.* *

Théâtre du café Yon, *idem.* *

Théâtre du café Godet, *idem.* *

Théâtre de Liberté, à la Foire St-Germain. *

Théâtre du Vauxhall, boulevart St-Martin. *

Théâtre du Cirque, au Palais-Royal. *

Théâtre des Variétés comiques et lyriques, la Foire Saint-Germain. *

Théâtre des Ombres chinoises, Palais-Royal.

Théâtre du sieur Moreau, *idem.* *

Théâtre de Thalie ou théâtre Mareux ou de Saint-Antoine, rue Saint-Antoine. *

Deux théâtres en bois, place Louis XV. *

Théâtre du café Guillaume. *

Théâtre du Panthéon, à l'Estrapade.
Théâtre de l'hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré.
Théâtre de la Jeune Malaga, boulevart du Temple.
Ombres chinoises.
Total, vingt-huit salles de spectacle.

Théâtres autorisés par le décret impérial de 1807.

L'Opéra.
Les Français.
Feydeau.
L'Odéon.
Les Italiens (comme annexe de Feydeau).
Opéra buffa et seria.
Le Vaudeville.
Les Variétés, boulevart Montmartre.
L'Ambigu.
La Gaîté.
Et quelques parades au boulevart du Temple.
Total, dix.

Voici maintenant le nombre des théâtres à Paris, depuis 1814 jusqu'à ce jour :
Le grand Opéra.
L'Opéra-Buffa (à Favart, incendié en 1838).
L'Opéra-Comique.
La Salle Ventadour.

L'Odéon.
Le Gymnase.
Le Vaudeville.
Les Variétés.
La Porte Saint-Martin.
La Gaîté.
L'Ambigu.
Le Palais-Royal.
Le Cirque-Olympique.
Le Panorama-Dramatique (démoli).
Les Folies-Dramatiques.
Le Panthéon.
La Porte Saint-Antoine.
Le théâtre de Comte.
Le Gymnase Enfantin.
Le théâtre de madame Saqui.
Les Funambules.
Le petit Lazzari.
Bobineau.
Les Ombres chinoises.
Belleville.
Montmartre.
Mont-Parnasse.
Ranelagh.
Ombres chinoises.
Un nouveau Café-Spectacle à côté du Gymnase.
Total, trente.
Un privilége est accordé pour un théâtre rue int-Marcel.
Cela prouve que le théâtre est devenu pour

nous une nécessité, puisque, malgré les faillites, les incendies, les décrets, les ordonnances, le nombre des spectacles est presque toujours le même depuis cinquante ans.

Jamais les théâtres, à Paris, n'ont été plus courus qu'aux jours néfastes; pendant la Terreur et la disette, les salles étaient toujours combles, ce qui faisait chanter dans un vaudeville, aux *Jeunes Artistes* :

Les Romains s'estimaient heureux
Avec du pain et des théâtres,
On a vu les Français joyeux
S'en montrer bien plus idolâtres.
N'a-t-on pas vu ce peuple, enfin,
Subsistant comme par miracle...
Pendant le jour mourir de faim,
Et le soir courir au spectacle ?

Pour compléter ce tableau vivant de tous les théâtres de Paris où l'on chante le vaudeville, nous avons cru devoir ajouter ici un autre tableau non moins piquant dû à la plume du spirituel auteur de ces chroniques. Des théâtres où l'on chante aux sociétés chantantes, il n'y a, comme on dit vulgairement, que la main (1).

(1) Extrait du *livre des Cent et un*.

LES SOCIÉTÉS CHANTANTES.

En France, on a toujours chanté, et l'on chantera toujours, parce que le caractère distinctif de la nation est la gaîté, qui va trop souvent jusqu'à l'insouciance.

La chanson rend meilleur, elle dispose à la bonté, à l'indulgence; il est rare que l'homme qui chante pense à mal faire. Un magistrat, enlevé trop tôt au barreau et aux lettres, Frédéric Bourguignon, a dit dans un fort joli couplet :

Le penchant
Du chant
Jamais du méchant
N'a calmé l'insomnie;
Avec nos accords,
Le cri du remords
N'est pas en harmonie.

En traçant cette notice, je n'ai pas la prétention de faire ce qu'on appelle une histoire raisonnée de *la chanson ;* cela demanderait des développements et un travail qui ne pourraient trouver place dans ce livre.

Je laisse à des talents d'un ordre plus élevé, à des plumes plus exercées que la mienne, le soin de fouiller les vieilles chroniques, de prendre *la chanson* à son berceau, depuis le guerrier scalde, qui s'écriait sur le champ de bataille : *Corbeaux, voici votre pâture ; nos ennemis sont morts : remerciez-moi, venez, voici votre pâture!..* jusqu'aux soldats de la république, qui chantaient, pieds nus et mourant de faim : *Veillons au salut de l'empire,* sans se douter que l'empire allait bientôt dévorer la république.

Voulant ne m'occuper que de l'influence de *la chanson* dans les temps modernes, je ne parlerai pas des anciens cantiques ; le plus connu, comme le plus ridicule, est celui que le peuple chantait tous les ans à la fête de l'âne, car l'âne avait sa fête chez nous.

Je ne parlerai pas non plus d'Olivier Basselin,

ce père du vaudeville. Je nommerai, pour mémoire seulement, Gauthier Garguille, comédien du treizième siècle; Guillaume Michel, audiencier à Paris; le *Savoyard*, qui chantait à la suite d'un marchand d'orviétan, et dont Boileau a dit, en parlant des poésies de Neuf-Germain et de La Serre :

Et dans un coin relégués à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard.

Je pourrais parler des fameux Noëls Bourguignons, du sieur de La Monnaie, receveur des tailles de Dijon, ainsi que d'une foule de chansonniers de la même époque, et d'autres qui leur sont antérieurs.

De tout temps le peuple a été moqueur. N'était-il pas le même qu'aujourd'hui, quand il allait sous le balcon de Charles VII que, par dérision, il appelait le roi de Bourges, et qu'il chantait à ce dauphin qui oubliait dans les bras d'Agnès Sorel que les Anglais étaient les maîtres des deux tiers de la France :

Mes amis, que reste-t-il
A ce dauphin si gentil ?
Orléans, Baugency,
Notre-Dame-de-Cléry,
Vendôme..., Vendôme !...

Plus tard vinrent les chansons sur la Ligue, sur la Fronde ; les Richelieu, les Mazarin ne furent pas épargnés : on appelait *Mazarinades* les chansons qui frappaient sur ce ministre. Le nombre seul de ces dernières fournirait des volumes.

On voit qu'il y a longtemps que le peuple chansonne les excellences ; n'est qu'il chantait tout bas, et qu'aujourd'hui il chante tout haut : c'est toujours cela de gagné ; il a payé ce droit assez cher pour qu'on ne le lui conteste plus.

Le Français chante dans les revers comme dans les succès, dans l'opulence comme dans la misère, à la table d'un marchand de la rue Saint-Denis comme à celle d'un banquier de la Chaussée d'Antin, avec du vin de Bourgogne comme avec du vin d'Argenteuil, dans les fers

comme en liberté ; il chante même sur les degrés de l'échafaud.

Depuis plus de deux cents ans, il existe en France des sociétés chantantes. Sous la Ligue, sous la Fronde, sous la Régence, pendant nos troubles révolutionnaires, sous l'Empire, sous la Restauration, même après la Révolution de Juillet, on a chanté avec plus ou moins d'esprit, avec plus ou moins de liberté.

En tête des chansonniers, nous sommes fiers de placer des rois, des princes, des grands seigneurs, voire même des curés et des chanoines.

Henri IV chantait Gabrielle, François Ier la belle Féronnière ; le bon roi René chantait le vin de Provence, le Régent ses amours licencieuses ; le cardinal de Bernis sacrifiait aux Grâces dans des couplets que l'on dirait avoir été dictés par elles ; Rabelais.., ce fou qui était si sage, ou ce sage qui était si fou..., chantait plus souvent à table que dans son église de Meudon ; le victorin Santeuil ne se bornait pas à célébrer les louanges du Seigneur, il en fes-toyait aussi la vigne. Louis XVIII, de nos jours,

fit des vers et des chansons. Enfin, Bonaparte!... Bonaparte!.... l'homme de bronze..., l'homme de fer..., l'homme complet..., l'homme le moins chantant du monde, avait, dit-on, pour refrain favori lorsqu'il se mettait en campagne :

Malbrough s'en va-t-en guerre !

Les charmants dîners du Temple, immortalisés par Chaulieu, firent éclore une foule de jolies chansons qui n'ont pas vieilli. Les explorateurs du vieux Paris, ceux qui se font gloire de savoir leur *Dulaure* sur le bout du doigt, vous montrent encore aujourd'hui, au carrefour de Bussy, la place où était le cabaret du fameux Landelle, qui réunissait chez lui les Collé, les Gallet, les Panard, les Crébillon, et où quelques grands seigneurs sollicitaient, chapeau bas, la faveur de se glisser incognito; car, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts ou de leurs plaisirs, les grands seigneurs se font volontiers courtisans, valets même..., un peu plus, j'allais dire chambellans.

La révolution éclata, la Terreur moissonna,

et les chants ne cessèrent point. Combien de victimes ont composé, peu d'heures avant de mourir, des chansons que l'on croirait faites au sein d'un festin joyeux! Les unes exhalaient leurs plaintes dans des romances pleines de larmes, les autres dans des couplets remplis d'insouciance et de pyrrhonisme.

Montjourdain, condamné à mort, envoie à sa femme cette romance si connue :

L'heure avance où je vais mourir, etc., etc.

Un détenu, dont le nom m'échappe, et qui attendait de jour en jour l'instant de paraître au sanglant tribunal, compose le couplet suivant que ses compagnons d'infortune répètent en chœur :

La guillotine est un bijou
Aujourd'hui des plus à la mode ;
J'en veux une en bois d'acajou
Que je mettrai sur ma commode.
Je l'essaierai chaque matin
Pour ne pas paraître novice,
Si par malheur le lendemain
A mon tour je suis de service.

Et le lendemain il était de service!

Croira-t-on que, dans certaines prisons de Paris, les geoliers forçaient les détenus à chanter avec eux d'infames couplets qui avaient pour refrain :

Mettons-nous en oraison,
Maguingueringon,
Devant sainte guillotinette,
Maguingueringon,
Maguingueringuette!

On n'a pas oublié le fameux procès des vingt et un députés de la Gironde, condamnés tous à mort, le 30 octobre 1793, pour être exécutés le lendemain.

Le lendemain, ils se font servir un déjeûner qui sera le dernier; ils se livrent tous à la joie la plus folle, les mots piquants circulent avec les vins... On discute gaîment sur l'immortalité de l'ame. Les uns doutent, les autres croient.., beaucoup espèrent. L'un d'eux se lève : « Amis, dit-il, ne disputons pas sur les mots, dans une heure nous saurons tous ce qu'il en est. » Alors des couplets sont improvi-

sés au bruit du Champagne qui fulmine. En chantant, on donne des larmes à la patrie... On cause d'amour.., d'amitié.., de poésie..., on se fête.., on se serre la main..., on s'embrasse. A voir ces hommes forts, on croirait qu'ils ont un avenir.., une espérance.., un lendemain.., une heure... Point! c'est en Grève qu'ils vont!... c'est le bourreau qui les attend!!!...

Boyer-Fonfrède chante pendant le trajet :

> Plutôt la mort que l'esclavage,
> C'est la devise d'un Français!

Le jeune François Ducos fait entendre le *Chant du Départ*, triste refrain de circonstance, et qui n'était là que le chant du cygne!

Une chose digne de remarque, c'est que chaque opinion mourait en chantant. On entendait toujours les mêmes airs. *O Richard, ô mon roi!* ou *la Marseillaise, vive Henri quatre* ou *Ça ira*... Ainsi, en France, *la chanson,* qui console des misères de la vie, vient encore nous aider à mourir... Grâces soient rendues à *la chanson!*

Lorsque l'affreux règne de 93 fut passé, le Français, qui n'avait rien perdu de sa gaîté, éprouva le besoin de se venger de ses gouvernants. Que d'épigrammes, que de refrains mordants furent lancés contre ces Brutus de carrefours, ces Aristides aux mains calleuses, ces bouchers législateurs et ces législateurs bouchers, *ces tyrans barbouilleurs de lois* (comme les appelle André Chénier)!

Les dîners de Vaudeville prirent naissance à cette époque, et l'on se rappelle les charmantes chansons que les circonstances inspirèrent à leurs joyeux auteurs.

Dans un dîner préparatoire, qui eut lieu le 2 fructidor an IV, MM. Piis, Radet, Deschamps et de Ségur aîné (1), avaient été nommés commissaires pour rédiger les bases de la société; chacun avait sur-le-champ donné un sujet de chanson. Tous ces sujets, mêlés ensemble, tirés au sort et remplis par ceux à qui ils

(1) M. le comte de Ségur a été depuis grand-maître des cérémonies de l'empire.

taient échus, furent rapportés au dîner du vendémiaire suivant, le premier de la fondation.

Le prospectus en couplets, qui pétillait d'esprit et de gaîté, fut adopté séance tenante, *inter pocula et scyphos*, par les convives dont les noms suivent :

Après dîner, nous approuvons,
De par la muse chansonnière,
Ledit projet et souscrivons,
Barré, Léger, Monnier, Rosière,
Demeautort, Despréaux, Chéron,
Desprez, Bourgueil et Desfontaines,
Ségur aîné, Prévôt, Chambon,
Onze de moins que deux douzaines.

A mesure que de nouveaux auteurs obtenaient des succès marquants sur le théâtre de la rue de Chartres, ils étaient admis aux dîners; car il y avait un article qui disait :

Pour être admis, on sera père
De trois ouvrages en couplets,
Dont deux au moins (clause sévère !)
Auront esquivé les sifflets.

C'est ainsi que l'on vit successivement arriver Armand Gouffé, Philipon de la Madeleine, Prévost d'Yray, de Ségur jeune, Philippe de Ségur, Maurice, Séguier (1), E. Dupaty, Chazet et autres.

Les convives des Dîners du Vaudeville se réunirent d'abord chez Julliet, cet acteur si gai, si vrai, si original, et qui s'était fait restaurateur, comme plus tard Chapelle, le Cassandre du Vaudeville, se fit épicier.

Piis célébra l'amphitryon dans une chanson qui courut tout Paris, et s'excusait ainsi d'avoir ajouté un *e* muet à la fin du nom de Julliet :

J'ai bardé d'un E muet
Le nom de notre hôte ;
C'est la faute du couplet,
Ce n'est pas ma faute !
Il signe, il est vrai, JULLIET ;
Mais, par un refrain qui plaît,
J'aime mieux dire en effet :
JULLIETTE notre hôte.

(1) M. Séguier était frère du premier président de la cour royale de Paris.

S'il est bon restaurateur,
Notre hôte Julliette,
S'il n'est pas moins bon acteur,
Son enseigne est faite.
Pour favori de Comus,
Pour favori de Momus,
Proclamons en grand chorus
Notre hôte Julliette!...

Cette société dura près de cinq ans ; elle avait été créée le 2 vendémiaire an v, et cessa d'exister le 2 nivose an ix.

Lorsque le conquérant qui remplit l'univers du bruit de ses exploits promenait nos drapaux triomphants de capitale en capitale, de monde en monde, il était naturel que l'on chantât encore.

MM. Armand Gouffé et Capelle conçurent l'heureuse idée de ressusciter l'ancien Caveau ; ils appelèrent à leur secours une grande partie des convives des Dîners du Vaudeville, et choisirent pour le lieu de leur réunion le Rocher de Cancale, si renommé pour ses huîtres et son poisson.

Le vieux Laujon fut nommé président de cette société ; il en devint l'Anacréon ; il y chanta, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le vin et les femmes, et mourut comme le vieillard de Théos, non d'un pepin de raisin, mais en fredonnant un couplet.

Parmi les membres de cette joyeuse bande, on distinguait encore Armand Gouffé, Dupaty, Piis, Moreau, Chazet, Delongchamps, Francis, Antignac, de Rougemont, de Jouy, Ourry, Tournay, Chapelle, Ducray-Dumesnil, Coupart, Gentil, Théaulon, Eusèbe Salverte (aujourd'hui député), et surtout le gai, le spirituel, le verveux, l'entraînant Désaugiers !...

A l'instar des Dîners du Vaudeville, un prospectus en couplets fut lancé dans le public. Il fut arrêté que le cahier qui paraîtrait tous les mois porterait le titre de *Journal des Gourmands et des Belles ;* plus tard, ce titre fut échangé contre celui du *Caveau moderne.* Le dîner d'inauguration eut lieu le 20 décembre 1805, et le premier numéro parut le 10 janvier 1806. D'abord, la société ne se composa pas seulement

de chansonniers; des hommes du monde concoururent à la formation de ce journal : le docteur Marie de Saint-Ursin, Revellière, Cadet-Gassicourt, et le fameux épicurien Grimaud de la Reynière y fournirent des articles de gastronomie et d'hygiène fort amusants.

A cette époque, un nommé Baleine venait d'ouvrir un établissement modeste, rue Montorgueil, au coin de la rue Mandar : c'était presqu'un cabaret, car il fallait passer par une boutique encombrée de poissons et de viandes pendues au croc, pour arriver au lieu de la réunion.

Il y avait à peine un an que cette société existait, que l'on se disputait les chambres voisines de celle où les épicuriens buvaient et chantaient. On retenait un cabinet deux mois d'avance, pour le seul plaisir d'entendre quelques refrains à travers une cloison mal jointe. Quel bon temps !...

Baleine a dû à la société épicurienne une fortune considérable ; il est vrai qu'il l'avait méritée par son travail, et surtout par une ponc-

tualité, une politesse que l'on aurait peine à trouver aujourd'hui que tout s'est perfectionné, comme on sait. Je n'ai jamais vu montrer tant de zèle, tant d'égards, tant d'attentions pour des convives ; il nous en accablait. Je n'ai pas souvenance que les huîtres aient jamais manqué, même dans les chaleurs les plus brûlantes.

Une fois seulement (c'était l'année de la comète), nous allions nous mettre à table : Baleine paraît dans le salon, la serviette sous le bras, l'air pâle et défait... « Messieurs, vous voyez un homme au désespoir... J'attendais des huîtres par la voiture de quatre heures... ; elles n'arrivent pas... Je vous avoue que je suis dans une anxiété... Messieurs, si ce malheur m'arrivait !... je ne m'en consolerais jamais !... Messieurs !... » Et il se promenait comme un fou dans le salon, en levant les mains au ciel, et regardant de temps en temps par la fenêtre, pour voir si les huîtres ne venaient pas. Puis il descendait, puis il remontait : c'était pitié de le voir... En vain nous cherchions à le rassurer, en lui disant qu'un dîner sans huîtres n'en était pas moins

un excellent dîner. Rien ne pouvait lui faire entendre raison. Nous avions vraiment peur qu'il ne se portât à quelque extrémité, et ne renouvelât la scène de l'infortuné Vatel. Enfin un garçon vint annoncer la fameuse *bourriche!*... La figure de Baleine s'épanouit, elle reprend sa sérénité; un sourire de satisfaction se peint sur ses lèvres, et il s'écrie, avec un certain air d'assurance, moitié grave et moitié comique : « Ah! je savais bien que les huîtres ne manqueraient pas!... »

Les dîners que Baleine nous servait, le 20 de chaque mois, étaient d'un luxe et d'une recherche qui rappelaient ceux d'Archestrate à Athènes.

Archestrate était poète et cuisinier; Baleine n'était que cuisinier. Archestrate voyageait dans tous les pays non pour s'instruire des mœurs et des usages des différents peuples, mais pour connaître par lui-même ce qu'il y avait de meilleur à manger. Archestrate a fait un poème sur la gastronomie qui n'est pas arrivé jusqu'à nous; Baleine n'a fait ni vers ni chansons, mais il en-

tendait à merveille la manière d'arranger un jambon aux épinards et de confectionner un vole-au-vent à la crème. Rien n'était oublié par cet homme vraiment pénétré de sa mission : des orangers, des grenadiers, des lauriers-roses, étaient placés sur l'escalier qui conduisait à la salle des festins. Un couvert magnifique était dressé par lui, un surtout de Tonnire garnissait le milieu de la table ; des girandoles de Ravrio étaient arrangées avec symétrie. Les fleurs les plus belles brillaient dans des vases de cristal : des garçons arrosaient de quart d'heure en quart d'heure. Par un raffinement d'atticisme, on dînait presque toujours aux lumières, même en été. On prétendait que le feu des bougies donnait plus de gaîté à un repas, que la gaîté facilitait la digestion..., et, comme on tenait à digérer avant tout, on employait tous les moyens pour y parvenir.

C'était un coup d'œil vraiment original que ces vingt convives riant, causant, buvant ensemble. Les mots piquants s'échappaient avec

le champagne ; la diversité des physionomies animait le tableau.

A côté de la figure grave et reposée d'Eusèbe Salverte, Désaugiers étalait sa bonne grosse face réjouie et rebondie ; Armand Gouffé, avec ses besicles et son rire sardonique, contrastait à ravir avec Ducray-Dumesnil qui tendait une bouche béante, un visage rouge et bourgeonné ; deux petits vieillards, aux manières de l'ancien régime,

> Les seuls qui nous étaient restés
> D'un siècle plein de politesse,

montraient, avec coquetterie, leurs cheveux blancs ; c'étaient Philipon de la Madeleine qui composait encore, à soixante-quinze ans, des chansons pleines de grace et d'esprit ; puis, ce bon vieux Laujon qui traversa, comme je l'ai dit, en chantant, une vie de poète de quatre-vingt-cinq ans.

Je n'ai rien connu d'aussi aimable, d'aussi insouciant, d'aussi heureux que ce petit vieillard !. C'était le vaudeville ambulant, la chanson in-

carnée, le flon-flon fait homme.... Ah! pauvre Laujon, si tu vivais!.. Il assista, quoique malade, au dernier dîner qui précéda sa mort de quinze jours. A propos de Laujon, on se rappelle ce mot charmant de l'abbé Delille. Il y avait près d'un demi-siècle que l'auteur de l'*Amoureux de quinze ans* faisait des visites pour arriver à l'Académie française. Comme quelques membres du docte corps élevaient des difficultés, en raison du genre frivole que le solliciteur avait cultivé, Delille se lève :

« Mes chers confrères, » dit-il, « je pense qu'il » est important que M. Laujon soit nommé » cette fois; il a quatre-vingt-deux ans, vous » savez où il va...; laissons-le passer par l'Aca» démie. » Tout le monde applaudit à ce mot délicieux, et le *chansonnier fut académicien.*

Une autre anecdote, qui, je crois, n'a jamais été imprimée, mérite de trouver place dans cette notice.

Laujon avait vécu dans l'intimité du comte de Clermont, et, après la mort de ce grand seigneur, qui arriva en 1770, le prince de Condé

le nomma secrétaire du duc de Bourbon et le chargea des détails des fêtes de Chantilly, emploi dont il s'acquitta jusqu'à la révolution. Lorsque la plupart de ceux qui avaient été comblés des faveurs de la cour furent les premiers à donner dans les excès de cette révolution, Laujon crut se devoir à lui-même de ne pas chanter un ordre de choses qui avait renversé ses bienfaiteurs.

Le régime de la Terreur arriva, et, comme tant d'autres, il fut dénoncé à sa section. Son plus grand crime était de ne pas vouloir *chanter la république*. Son ami Piis, ayant appris qu'il courait un grand danger à garder un silence obstiné, alla le voir et l'avertit qu'il devait être arrêté ; il l'engagea à faire quelques couplets, lui promettant de les chanter lui-même à sa section le décadi suivant.

Le vieillard se fit d'abord beaucoup prier ; mais, voyant qu'il s'agissait pour lui d'une question de vie ou de mort, il composa un vaudeville républicain, et mit au bas en gros caractères : Par le CITOYEN LAUJON, *sans-culotte pour la vie*... Cette petite ruse jésuitique lui réussit ;

et, depuis, il passa dans sa section pour un excellent patriote.

Chaque convive avait le droit d'inviter à son tour une personne de son choix; c'est à cette heureuse idée que nous dûmes le plaisir de recevoir le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, le géographe Mentelle, l'abbé Delille, le chevalier de Boufflers, le vieux Mercier (qui ne vivait plus que par curiosité), d'Aigrefeuille, le gourmand par excellence et l'ami de Cambacérès, enfin le fameux docteur Gall! Le jour où nous reçûmes la visite de ce dernier, on lui servit un plat de fritures composé seulement *de têtes de gibier, de poissons et de volailles*. On lui demanda s'il voulait tâter les crânes de ces messieurs ou de ces dames.... Le savant se dérida et répondit en riant « qu'il fallait qu'il tâtât les corps auparavant, vu qu'à table son système ne s'isolait point. » Pas mal pour un Allemand.

Plus tard, on renchérit encore sur les plaisirs, et l'on s'adjoignit des artistes et des chanteurs.

Frédéric Duvernoy, Lafont, Doche, Mosin,

Romagnési, Baptiste, Chenard, Piccini et d'autres artistes, vinrent embellir nos dîners.

Ce fut en 1813 que notre Béranger prit place au milieu des enfants de la joie... Jamais réception plus aimable ni plus spontanée. Plusieurs chansons de lui, qui couraient manuscrites, entre autres, *le roi d'Yvetot*, donnèrent une si haute idée de son génie et de son talent qu'il fut élu par acclamations.

Béranger a donné à la chanson une direction qu'elle n'avait pas eue jusqu'à ce jour ; il l'a nationalisée.

1814 arriva ; chacun prit sa couleur : les uns restèrent fidèles au drapeau d'Austerlitz, les autres crurent devoir reprendre la bannière de Henri IV. Les chansonniers se trouvèrent partagés en deux camps bien distincts. (En ce temps-là, le juste-milieu n'avait pas encore été inventé.) On pense bien qu'une fois la politique introduite dans une réunion chantante, elle ne pouvait conserver cette allure franche et gaie qui en avait fait le charme pendant dix ans.

Les deux sociétés dont je viens de parler re-

présentent une époque, et une époque glorieuse.., car elles ont presque toujours chanté entre deux victoires!... Leur éclat a été assez vif, assez brillant pour que j'aie pris le soin d'enregistrer le nom des hommes qui s'y sont distingués.

Sur plus de soixante chansonniers dont elles se composaient, les deux tiers au moins sont morts; ils ont emporté avec eux le secret de rire et de chanter. Une littérature nouvelle remplace celle que nous avons perdue : fasse le ciel qu'elle donne à ses adeptes autant de plaisirs, de jouissances pures que nous en avons goûté au sein de l'amitié et des Muses.

Alors les vaudevillistes ne s'isolaient pas. On pensait moins à l'argent qu'au plaisir. La calomnie, les passions haineuses ne guidaient pas la plume. J'ai vu un temps où les auteurs s'aidaient de leurs conseils; on faisait répéter la pièce d'un camarade, on travaillait même à la rendre meilleure, sans penser à lui demander pour cela une part de ses droits d'auteur...

lais à quoi bon gémir sur un temps que nous ie reverrons jamais !...

On devenait alors chansonnier et auteur par ;oût, par vocation ; aujourd'hui la petite littéature est devenue un métier.

Avant les dîners du Caveau moderne, il avait xisté une société chantante qui avait pris le om des *Déjeûners des garçons de bonne humeur;* ette réunion avait été fondée par M. Étienne ıctuellement député), Désaugiers, Servières, lorel, Dumaniant, Martainville, Gosse et pluıeurs hommes de lettres, tous gens d'esprit et e gaîté... Leurs chansons étaient aussi publiées ar numéros. Cette société ne dura que quinze ıı dix-huit mois.

Dans le courant de l'année 1813, une société, vale de celle du Caveau, fut fondée par les ıins de Dusaulchoix, littérateur estimable et ıbliciste distingué ; cette société marcha penınt quinze ans sur les traces de ses aînées.

Parmi ses convives, il faut placer en première ;ne C. Ménestrier, enlevé tout jeune à la ıanson, Hyacinthe Leclerc, dont la facture

originale rappelle quelquefois Béranger; Étienne Jourdan, Carmouche, Frédéric de Courcy, Antier, Camille, Ramond, P. Ledoux, et surtout le jeune Édouard Revenaz, qui a composé plusieurs chansons très remarquables.

Ainsi, les sociétés chantantes changent de noms, de forme, mais ne meurent jamais chez nous, parce que la chanson tient essentiellement à notre sol, à nos mœurs; c'est une plante indigène que rien ne pourra déraciner. L'enfant jette une pierre au pédant qui le contrarie; le Français lance un couplet au puissant qui l'opprime.

On ne saurait comprendre combien le goût de la chanson s'était répandu en France, et à Paris surtout, dans les premières années de la restauration. En 1818, le nombre de ces sociétés était incalculable.

Après avoir parlé de l'aristocratie de la chanson, je vais essayer de tracer le portrait d'une de ces réunions bachiques, où se rassemblaient des ouvriers, des artisans, des gens en

reste, gens qui ne sont pas les moins gais, ni les moins spirituels.

Il existait à Paris, à cette époque, la société des *Lapins*, la société du *Gigot*, la société des *Gamins*, la société des *Lyriques*, la société des *Joyeux*, la société des *Francs-Gaillards*, la société des *Braillards*, la société des *Bons-Enfants*, la société des *Vrais-Français*, la société des *Grognards*, la société des *Amis de la Gloire*, et cent autres sociétés dont j'ai oublié les noms, ou, pour mieux dire, dont je n'ai jamais su les noms.

J'avais un mien parent, commissaire-priseur, grand amateur de chansons, et qui aurait volontiers manqué dix ventes à l'hôtel Bullion plutôt qu'une goguette à l'Ile-d'Amour... C'était un intrépide, un *gobelotteur quand même!*... Il n'aurait pas reculé devant la *mère Radis*, pourvu qu'il eût été certain d'y entendre un couplet.

Mon cousin le commissaire-priseur arrive un jour tout essoufflé : « Cousin, me dit-il, je viens pour vous conduire dans une réunion qui vous

fera plaisir ; je veux vous mener dîner chez *les Enfants de la Gloire !...* » Moi, qui ai toujours aimé la gloire, moi qui l'ai chantée, n'importe sous quelle bannière elle a brillé, j'accepte l'invitation. . . . .

« Je vous préviens, » ajouta mon cousin, « que vous allez vous trouver avec des ouvriers, des artisans, c'est tout à fait une société populaire. —Parbleu! » lui dis-je, « j'aime beaucoup le peuple, *surtout quand il chante...* » Nous partons tous deux, bras dessus bras dessous ; nous voici rue du Vert-Bois, ou rue Guérin-Boisseau, je ne me souviens pas au juste : je ne suis pas obligé de me rappeler le nom d'une rue. Nous entrons dans un modeste cabaret ; la bourgeoise, qui était une grosse joufflue, nous dit, avec un certain air de prétention : « Ces messieurs sont-ils de la société ? — Oui, madame. — Conduisez ces messieurs à la société. »

Nous traversons la boutique, ensuite une petite cour carrée, aux quatre coins de laquelle il y avait les quatre tilleuls obligés,

et nous nous trouvons dans une salle basse et noire.

Là, point de service damassé, point de surtout en cristal, point de fleurs dans des vases, point de couverts à filets, point d'aiguières en argent ni en vermeil ; mais une table de bois de bateau, recouverte d'une nappe de toile écrue, des assiettes en faïence brune, des couteaux en forme d'eustaches, des verres communs et ternes, un pain rond de douze livres au moins, du sel et du poivre dans des soucoupes ébréchées. Une bouteille de vin rouge était placée devant chaque assiette : deux bancs de bois de chaque côté de la table ; seulement, au haut bout pour le président,

Un tabouret de paille
Qui s'était sur trois pieds sauvé de la bataille (1).

Quand je fus au milieu des *Amis de la Gloire*, mon cousin me présenta au président, qu'il me dit être compagnon-menuisier. Je pensai à maître Adam, et cette analogie me fit sourire.

(1) Mathurin Reignier, le *Mauvais Gîte*, satire.

Les autres convives étaient des serruriers, des vitriers, des peintres en bâtiments, etc. Je remarquai un gros papa qui avait un ventre effrayant et des favoris affreux ; il était débraillé, sans cravate, et suait tant qu'il pouvait. On m'apprit que c'était le charcutier d'en face. Je l'avais déjà deviné : les charcutiers ont une physionomie à part.

La grosse dame que j'avais vue au comptoir apporta, dans un énorme saladier, une gibelotte de lapin dont, en entrant, j'avais senti l'odeur, il embaumait le lard et les petits oignons. Vinrent ensuite le carré de veau, la barbe de capucin flanquée de betteraves, un morceau de fromage de Gruyère ; deux assiettes de mendiants fermaient la marche.

On se mit à table ; on me plaça à côté du président : « Monsieur, » me dit-il, « ici chacun a sa bouteille ; si le rouge vous incommode, vous avez celui de demander du blanc. » Je répondis que le rouge ne m'incommodait pas.

Je mangeai de bon appétit. La gibelotte de lapin me parut délicieuse, je dis de lapin, parce

que c'est la foi qui sauve, et que j'ai le bonheur de croire.

Pendant le dîner, on ne parla que du grand Napoléon.,. « Hem ! » disait l'un, « *c'est celui-là qu'en valait bien un autre... Hem ! oui... qui n'était pas feignant, comme on dit chez nous...* Hem !... *s'il n'avait pas été trahi à Waterloo !* Hem !... *qui n'eût pas mort pour tout le monde.*

« Ah ! oui... » dit le charcutier en s'essuyant le visage (car le malheureux ne faisait pas d'autre métier), « *le petit caporal vit encore... et il leur z-y en fera voir de toutes les couleurs.........*

— *Il n'en faut pas tant, des couleurs,* » reprit le peintre en bâtiments, avec un sourire de Méphistophélès.,.; « *qu'on nous en donne seulement trois, des couleurs...* » A ce mot de *trois couleurs*, les applaudissements partirent de tous les points de la salle ; j'ai vu le moment où l'on allait crier *vive l'Empereur !...* Alors la conversation prit une teinte tout à fait politique.

Je m'aperçus que j'étais dans une réunion séditieuse, et je pensai que, si le commissaire

du quartier venait à faire sa ronde, il pourrait faire évacuer la salle et envoyer les *Enfants de la Gloire* à la préfecture de police. Je comptai combien nous étions ; quand je vis que le nombre ne dépassait pas *dix-neuf*, c'est bon, me dis-je, *nous sommes dans la loi.*

Le moment de chanter étant venu, le président fit l'appel nominal, et quand chacun eut répondu, en portant la main droite au front, le n° 1 monta sur la table, et chanta d'une voix de Stentor :

Salut, monument gigantesque
De la valeur et des beaux-arts ;
D'une teinte chevaleresque
Toi seul colores nos remparts.
De quelle gloire t'environne
Le tableau de tant de hauts-faits :
Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la colonne !

A chaque couplet, les convives se regardaient, se faisaient des yeux ; j'en ai vu qui pleuraient. Le n° 2 ne se fit pas attendre. Je me souviens

encore qu'il chanta un couplet dont le premier vers était :

> Sur son rocher de Sainte-Hélène,

et qui finissait par celui-ci :

> Honneur à la patrie en cendre !

Du reste, toutes les chansons respiraient le plus pur napoléonisme ; c'était toujours :

> Il reviendra le petit caporal.
> Vive à jamais la redingote grise !
> Honneur, honneur à not' grand empereur !

Je demandai si l'on ne chantait que des couplets qui eussent rapport au grand Napoléon : « Monsieur, » me répondit mon voisin, « je vais vous dire, nous sommès tous ici des bons enfants *qu'a servi* ensemble ; nous ne *reconnaissons* que deux choses, l'empereur et la colonne. »

Quand mon tour de chanter fut arrivé, tous les yeux se tournèrent vers moi, au point que je devins timide et embarrassé. Je me défendis de mon mieux, mais avec la modestie d'un auteur qui n'est pas fâché qu'on le prie un peu. Je

dis à ces bonnes gens que j'étais venu pour les entendre. Le président fit faire silence; il fallut se résigner. On me fit un honneur, je fus dispensé de monter sur la *table;* je n'ai jamais su pourquoi. Bien que je possède un volume de voix assez étendu, je craignais qu'elle ne parût faible et flûtée à côté de celles des *Amis de la Gloire;* car ces lurons-là avaient tous des voix de tonnerre : c'étaient des *petits Dérivis* dans son bon temps.

Je chantai une chanson que j'avais faite en 1809, et dont le refrain était : *Comme on fait son lit on se couche*. Lorsque j'eus chanté ce couplet :

Bravant la chance des combats,
Lorsque leur chef les accompagne,
Voyez tous nos jeunes soldats
En chantant faire une campagne!
Ils brûlent, ces braves guerriers,
Jusqu'à leur dernière cartouche,
Puis ils dorment sur des lauriers :
Comme on fait son lit on se couche.

Je laisse à penser l'effet que produisirent

guerriers et lauriers... : ce fut une explosion, un délire, une rage... On criait : *bis!*... encore, encore!... Tous les convives parlaient ensemble, on m'entourait, on me serrait la main : tout le monde m'embrassa, même le charcutier, après s'être essuyé le front, bien entendu.

On proposa mon admission, séance tenante; je répondis que j'étais très sensible à cette marque de bienveillance, mais que je craignais de ne pouvoir assister régulièrement aux séances. On me omma associé libre; on me fit promettre de revenir quelquefois : je promis, mais je jurai en moi-même de n'y jamais remettre les pieds.

J'avais assez bien supporté le vin et les chansons, mais je craignais les accolades; les baisers fraternels me tenaient au cœur : longtemps après, j'en étais encore poursuivi, comme *le père Sournois par un songe*. Le charcutier, surtout, n'a jamais pu s'effacer de ma mémoire...

Après avoir cité avec orgueil les noms des maîtres de la gaie science, il est juste que je mentionne honorablement d'autres noms, moins

grands sans doute, mais qui méritent aussi un souvenir.

Parmi les chansonniers qui brillaient dans les sociétés plébéiennes dont je viens de parler, on remarquait en première ligne Emile Debraux, Dauphin, Marcillac et d'autres qui ont fait des chansons pleines de verve, de patriotisme et de gaîté.

Je dois parler des chansonniers des *rues*, des faiseurs de *complaintes*, parmi lesquels on comptait les Duverny, les Cadot, les Aubert, les Collaud, poètes qui tous ont eu de la renommée dans leur temps, et qui nous ont laissé des successeurs.

Aujourd'hui la chanson des rues a suivi le torrent politique; elle a son côté gauche, son côté droit, et même son juste-milieu. Si vous voulez un échantillon de couplets contre les émeutes, en voici un de M. Lebret, que je copie textuellement :

Quoique consul, Bonaparte sut s'y prendre
Pour apaiser tout genre d'opinion :
De grands travaux il a fait entreprendre ;

L'on ne pensait qu'à son occupation.
Il appuya aussi des lois sévères,
En se montrant à la tête de tout ;
Mais il n'est plus cet homme qu'on révère...
Pleurons, Français, nous avons perdu tout !

Je sais que, sous le rapport du style et de la versification, quelques critiques pourraient peut-être trouver à reprendre à ce couplet, bien des gens riront de l'ingénuité de ce vers :

L'on ne pensait qu'à son occupation.

Eh bien ! moi, j'y vois le secret de la politique de Bonaparte... et peut-être aussi de sa puissance... *On ne pensait qu'à son occupation...* Pesez bien ces mots !... *On ne pensait qu'à son occupation...* c'est à dire on ne se mêlait pas les affaires de l'Etat, on ne critiquait pas le budget, la liste civile, on ne courait pas les rues comme des fous ; enfin, *on ne pensait qu'à son occupation...*

Une complainte sur le *choléra-morbus*, par I. de Courcelle, me paraît le chef-d'œuvre du genre ; elle est sur l'air *Fleuve du Tage :*

Pleurons sans cesse
De Paris les malheurs :
Quelle tristesse !
Tout le monde est en pleurs.
Partout, sur son passage,
Le choléra ravage
Rues et faubourgs,
Partout fixe son cours.
Hélas ! que de victimes
A plongé dans l'abîme !
Implorons Dieu...
Qu'il fuie de ces lieux.

Cela me rappelle la complainte des fameux chauffeurs qui finissait par ce quatre vers :

Ils ont commis des crimes affreux,
Ils ont commis tous les délires...
Prions le Dieu miséricordieux
Qu'il les reçoive dans son empire.

A présent que j'ai rendu à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, je me résume.

La chanson, qui, à sa naissance, était gaie, frondeuse et presque toujours opposante, a fini, avec le temps, par oublier son origine ; dans l'es-

pace de cinquante ans, nous l'avons vue flatteuse, caustique, gaie, triste, impie, athée, bigote, pauvre, riche, cupide, désintéressée; enfin elle a suivi tous les partis, porté toutes les couleurs et donné dans tous les excès.

Sous Louis XIV, ce monarque qui disait : « L'Etat, c'est moi! » *la chanson* mettait des paniers, du fard et des mouches, pour assister aux fêtes de Versailles.

Pendant la Régence, elle allait aux orgies du Palais-Royal, comme une fille.., en bacchante .., échevelée, la gorge nue..; elle faisait des yeux à un laquais, se vautrait sur les genoux d'un mousquetaire, mettait ses doigts dans l'assiette du régent, et trempait son biscuit dans le verre du cardinal Dubois.

La chanson a trouvé des refrains pour les vertus comme pour les crimes; elle a célébré la *bonté de Louis XVI et les massacres des 2 et 3 septembre, la vertueuse Élisabeth à la Conciergerie, et Marat dans son égout*; elle a vanté les graces de Marie-Antoinette, de cette fille de Marie-Thérèse, qui n'a connu que les malheurs du

trône.... Quand cette reine donnait un dauphin à la France, *la chanson* s'habillait en poissarde, allait à Versailles, à Trianon, lui portait des bouquets, et lui chantait sur son passage :

La rose est la reine des fleurs,
Antoinette est la rein' des cœurs.

Pauvre femme !... pauvre mère !!... pauvre reine !!!... elle croyait peut-être à ces cris de joie, à ces démonstrations d'amour !.. Eh bien ! quelques années après, *la chanson*, vêtue en tricoteuse, suivait la *charrette* à Samson et criait à cette malheureuse princesse :

Madam' Veto avait promis
De faire égorger tout Paris ;
Mais son coup a manqué,
Grâce à nos canonniers.
Dansons la carmagnole !
Au bruit du son du canon !

Quand Napoléon se fit empereur, *la chanson* courut la première au devant de lui, se jeta à son cou comme une folle, lui donna les noms les plus doux, les plus beaux ! elle l'appelait César,

Alexandre, Auguste, Trajan; c'était son Dieu, son héros, son idole, son chéri....; elle le flattait, le caressait, le baisait sur les deux joues, et lui cornait aux oreilles soir et matin :

Vive, vive Napoléon !
Qui nous baille
De la volaille,
Du pain et du vin à foison.
Vive, vive Napoléon !

Comme elle l'avait suivi à pied en Égypte, en Italie, elle le suivit encore en Russie ; elle avait pris, pour le séduire, le costume d'une vivandière; elle riait avec les vieux grognards qui lui pinçaient la taille; elle couchait au bivouac, sur l'affût d'un canon; dînait à la table des officiers, et buvait la goutte avec les tambours. En 1814 et 1815, elle escorta le grand capitaine à l'ile d'Elbe, puis à Saint-Hélène, en faisant entendre contre lui ce refrain ignoble :

Faut qu'il parte d' bon gré z'ou d' force
Nous n' voulons plus d' l'ogre d' la Corse :
A bas, à bas l'ogre d' la Corse.

A la restauration, *la chanson* se fit sentimen-

tale et pleureuse ; elle fréquentait les salons du faubourg Saint-Germain, elle hantait les églises... Voyez-vous la Tartufe ! — Voyez-vous la jésuite !

Qui croirait que cette chanson si gaie, si folle, si indépendante, a donné même dans les cantiques !... qui croirait qu'on l'a entendue, à Saint-Roch et à Saint-Étienne-du-Mont, psalmodier d'une voix douce et pieuse, sur un air de la *marchande de goujons* :

C'est Jésus (*ter.*)
Qu'on aime
Plus que soi-même ;
C'est Jésus (*ter.*)
Qu'il faut aimer le plus.

Le 20 juillet 1830, *la chanson* était encore dévouée à la branche aînée des Bourbons, elle redisait encore *Vive Henri IV* et *Charmante Gabrielle ;* mais, les 27, 28 et 29, elle criait dans Paris, en faisant des barricades pour les chasser,

En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire !

Pauvre *chanson !* comme elle s'est prostituée!...

On dit qu'en France tout finit par des chansons, même les révolutions... Voilà cinquante ans que nous chantons la nôtre, et elle recommence toujours. Que faire à cela ?... Attendre et chanter.

POST-FACE.

Il existe une vieille ballade allemande qui dit dans son naïf langage : « Les morts vont vite ! les morts vont vite!....» Hélas ! maintenant il n'y a pas que les morts qui aillent vite..., les rois vont vite..., les peuples vont vite..., les révolutions vont vite..., les crimes vont vite..., l'ambition va vite.... le suicide va vite..., le théâtre va vite..., les réputations vont vite..., tout va vite, excepté la vérité, l'honneur la justice et le génie, qui vont bien doucement. Heureux l'écrivain qui pourrait jeter aujourd'hui sur le papier une idée, une réflexion, et qui serait

certain que demain il ne sera pas obligé de dire le contraire. Lorsque je conçus la pensée de donner au public *les Chroniques des Théâtres*, j'avais d'avance fait mon petit plan, et je croyais qu'une fois mes idées bien arrêtées je n'avais plus qu'à écrire et à envoyer le manuscrit à mon éditeur. J'étais dans une erreur grande ; je me trompais de beaucoup dans mon calcul. Aujourd'hui que mon livre est imprimé, je m'aperçois que bien des noms et bien des choses ne sont déjà plus à leur place.

Comment voulez-vous que l'on suive cette inquiétude incessante, ce mouvement perpétuel, ce besoin de changement qui s'est emparé de la société comme du théâtre?

Vous lisez dans un journal : Monsieur un tel vient d'être nommé directeur de tel

théâtre; vous en prenez note, vous l'inscrivez, et voilà que, lorsque votre feuille est tirée, vous apprenez qu'un autre a pris sa place.

Autrefois, l'*Annuaire dramatique* ou l'*Almanach des Spectacles*, de Duchesne, présentait, chaque année, les noms des mêmes comédiens, des mêmes comédiennes dans les mêmes théâtres; on aurait pu stéréotyper au Vaudeville les noms de Laporte, Chapelle, Vertpré, Duchaume; ceux de mesdames Blosseville, Clara, Minette, Belmont, Rivière, Hervey, Desmares. On a lu pendant vingt ans, sur les affiches des Variétés, Brunet, Tiercelin, Potier, Barroyer, Élomire, Pauline, Cuisot, Aldégonde. Marty n'a point quitté le boulevart du crime depuis 1799. Dites si Raffile, cet estimable comédien, aurait songé à aban-

donner l'Ambigu-Comique, fondé par Audinot, l'auteur du *Tonnelier*. L'Ambigu-Comique a été pour Raffile le foyer domestique ; l'air d'un autre spectacle lui eût été funeste, il n'aurait jamais pu le supporter. Dumesnil, cet acteur si boulevart et si peuple, ce niais des bons jours, est mort en prononçant ces mots : *Demandez plutôt à Lazarille.*

Tautin, l'une des gloires du vieux mélodrame, est entré à l'Ambigu-Comique avec Corse en 1798, et Tautin n'a jamais conçu la pensée d'abandonner, comme beaucoup d'autres, le boulevart du Temple, où il avait son public. Il n'a déserté l'Ambigu-Comique que pour aller à la Gaîté, et de là faire une petite excursion au Panorama-Dramatique; il n'a quitté *l'Homme à trois Visages* que pour *l'Homme de la Forêt-Noire*, et *les*

Ruines de Paluzzi que pour *les Ruines de Babylone*. Le nom de Tautin vivra autant que le boulevart du Temple.

Émile Cottenet (1), acteur assez original, chantait le vaudeville avec une verve et un entrain peu communs. Il était venu de Lyon en 1815 ou 1816, il a brillé sur la scène du théâtre Saint-Martin ; mais, du moment qu'il a voulu changer de quartier, Émile a été perdu...; le Gymnase est devenu son tombeau, cela devait être, il ne pouvait comprendre ni son genre ni ses spectateurs. On disait d'Émile Cottenet qu'il jouait les financiers en bas de coton, et Pierson

(1) Émile Cottenet a composé quelques vaudevilles et fait des chansons agréables ; il avait été membre du Caveau de Lyon ; il est mort en 1833.

les paysans en bas de soie. Il était impossible de dire rien de plus vrai (1).

Le bon père Pascal, ce type des pères ganaches, n'a fait que deux théâtres à Paris dans sa carrière dramatique, la Gaîté et la porte Saint-Martin, encore est-il mort dans ce dernier. Et qui sait, mon Dieu ! si le changement de planches n'a pas hâté la fin de cet acteur si drôle, si amusant!... Pascal disait souvent :—« Je suis bien à la porte Saint-Martin, mais quand je passe devant mon vieux théâtre, un souvenir me poigne, et je suis toujours tenté de m'arrêter rue des Fossés-du-Temple, dont la rue de Bondy me paraît à cent lieues (2). »

(1) Pierson, acteur du théâtre Saint-Martin, est mort en 1828.

(2) Pascal est mort le 21 mars 1824 ; il avait joué longtemps à Bordeaux avant de venir à Paris.

Besoin de l'habitude, que tu as de puissance sur l'homme! Voyez si ce bon Moessard a jamais songé à déserter l'ancienne salle bâtie pour l'Opéra! Voilà vingt ans et plus que Moessard y joue les pères vertueux, et comme il joue tous les soirs dans trois pièces, depuis vingt ans la vie de ce comédien n'a pas été au delà du Carré Saint-Martin et de la rue de Lancry. Oh! que c'est bon d'être casanier, n'est-ce pas, Moessard? Anciennement, on naissait et l'on mourait dans le même théâtre. Un honnête homme nommé Boulanger a passé soixante ans de sa vie sur les planches de la vieille salle des Grands-Danseurs du Roi; il y était entré élève de la danse, il y a joué les beaux Léandres dans les pantomimes arlequinades, il y a fait des tours de force, puis joué les Colins, puis les

valets, puis les pères, puis les accessoires, puis les comparses, puis les figurants; enfin, après cinquante ans de service, il a obtenu sa retraite et l'emploi d'ustensilier. Le père Boulanger a passé par tous les échelons de la vie d'acteur; il a été témoin de tous les succès et de toutes les chutes de la salle de Nicolet, il en a supporté les bons et les mauvais jours; il a su *souffrir et se taire sans murmurer*, comme disait Stanislas Gontier dans *Michel et Christine*. Le père Boulanger était attaché au sol, toujours fidèle, toujours dévoué; on dit qu'en mourant il a crié : *vive Nicolet!* comme les vieux grognards criaient : *vive l'Empereur!* Il a vu défiler vingt directeurs, Nicolet, Martin, Ribié, Coffin-Rosny, Camaille-Saint-Aubin, M. Bourguignon, madame Bourguignon, MM. Marty, Guilbert de

Pixérécourt et Dubois. Il y aurait vu Bernard Léon, s'il avait assez vécu pour cela, car Bernard Léon ne l'aurait certes pas congédié. C'était de ce père Boulanger que Ribié disait :

« Je me garderais bien de le renvoyer jamais; le père Boulanger ressemble aux toiles d'araignées qui sont dans les étables; on croirait, en les époussetant, que cela porterait malheur. »

J'ai cru devoir, dans le cours de cet ouvrage, citer quelques couplets, sans rien changer aux expressions, mais il faut me le pardonner en se rappelant l'époque où, dans les improvisations politiques, on n'était pas toujours très scrupuleux sur le goût et la décence.

Je ne sais pas ce que mes lecteurs diront de rencontrer souvent dans mon livre, à côté d'une plaisanterie, une ré-

flexion grave, mais il m'était impossible de faire autrement; le théâtre n'a-t-il pas donné dans toutes les folies, dans tous les excès? j'ai dû suivre son dévergondage : du reste, quand j'ai parlé raison, je répète ici que tout ce que j'ai dit est l'expression de ma pensée intime.

En parlant des livres anonymes, des calomnies qui ont affligé la littérature, le théâtre et la société, je me suis borné à citer des exemples; toutefois j'ai eu le courage de parcourir quelques uns de ces tristes écrits.

En les lisant, on éprouve un serrement de cœur, on a comme envie de pleurer, on se demande comment on peut tracer de certaines choses sans que la main se glace, comment on peut les répéter dans le monde sans que la bouche se paralyse?

Je laisse à d'autres la tâche de flétrir la calomnie, cette grande plaie sociale; je n'en ai ni la force ni le talent. Pour l'attaquer, ce ne serait pas trop d'une page de Chateaubriand ou d'une ode de Victor Hugo.

Un écueil que j'avais à craindre encore en écrivant l'*Histoire des petits théâtres*, c'était l'uniformité, la monotonie; voilà pourquoi j'ai évité la nomenclature : si j'avais voulu enregistrer les titres de toutes les pièces qui ont été jouées depuis soixante ans, les noms des auteurs, des acteurs, des actrices qui ont paru sur les vingt théâtres que j'ai décrits (1), mon

(1) Aux noms des auteurs déjà cités dans cet ouvrage, il faut ajouter ceux de MM. Varner; Ferdinand Langlé, Charles Duveyrier (frère de M. Mélesville), Jules Lafon (auteur de *la Famille Maronval*), Lesguillon, Jacques et Emma-

ouvrage aurait plutôt ressemblé à un catalogue qu'à une histoire, surtout depuis que les comédiens se sont faits nomades. Il n'existe presque pas, aujourd'hui, d'acteurs vivants qui n'aient joué sur dix théâtres de la capitale.

Comme critique, on me trouvera timide, je le sais, mais on fera la part d'un auteur écrivant l'histoire vivante, jugeant les œuvres de ses confrères, ou les comédiens et comédiennes au milieu desquels il a vécu.

Toutefois, que l'on n'aille pas croire que ma bienveillance soit de la faiblesse; non, chez moi, c'est par penchant, par nature que j'ai toujours éprouvé plus de plaisir à louer qu'à blâmer.

nuel Arago, Jaimes, Brunswick, Barthélemy, Deslandes, Dennery, Laurencin, Lubize, Roche, Cormon, etc.

Un homme d'un grand esprit, Beaumarchais, a dit qu'il n'y avait que deux rôles à jouer dans le monde : celui d'enclume ou celui de marteau ; puis il avait soin d'ajouter en riant : « Je me suis fait marteau.... » C'est un avantage que je n'envierai jamais à personne; je veux bien ne pas me faire marteau, mais je ne consentirai jamais à devenir enclume.

Si mes Chroniques amusent, je me propose de continuer mon travail et de donner celles des autres spectacles de Paris, non, je le répète encore, dans l'intention d'offrir jamais une histoire complète du théâtre, mais dans l'espérance de laisser à des talents au dessus du mien des jalons pour les aider plus tard à défricher nos landes dramatiques.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE.

Théâtre du Marais.. . . . . page 1
— des Variétés, au Palais-Royal et au boulevart Montmartre. 15
— des Troubadours. 54
— du Gymnase. 77
— du Palais-Royal.. 92
— des Nouveautés. 102
Conclusion des théâtres du vaudeville. 116
Théâtre Molière.. 118
Théâtres bourgeois. 133
— de Paris à différentes époques. 179
Les sociétés chantantes. 189
Post-face. 232

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

CATALOGUE

DES PIÈCES DE THÉATRE QUE BRAZIER A FAIT REPRÉSENTER A PARIS, DEPUIS L'ANNÉE 1803 JUSQU'EN 1838, AVEC LES NOMS DE SES COLLABORATEURS.

—

VARIÉTÉS,

AU PALAIS-ROYAL.

Maître André et Poinsinet. 1 act., vaud. 5 fév. 1805. — Dumersan.

Sauvageon. 1 act., vaud. 26 mai 1806. Non impr.

AU BOULEVART MONTMARTRE.

Les Bons Gobets. 1 act., vaud. 12 déc. 1808. — Francis.

Le Mariage de Collé. 1 act., vaud. 18 oct. 1809. — Gouffé, Simonnin.

Quinze Ans d'Absence. 1 act., vaud. 13 avril 1811. — Merle.

Le Petit Fifre. 1 act., vaud. 13 nov. 1811. — Merle.

La Rosière de Verneuil. 1 act., vaud. 26 déc. 1811. — Rougemont.

Ils Sont Sauvés. 2 act., vaud. 4 avril 1812. — Merle et Rougemont.

Berghen et Vanostade. 1 act., vaud. 25 avril 1812. — Jules et Dolivet.

Le Ci-devant Jeune Homme. 1 act., coméd. 28 mai 1812. — Merle.

Vole-au-Vent. 1 act., vaud. 23 juin 1812. — Merle, Moreau, Lafortelle.

Le Petit Corsaire. 1 act., vaud. 9 sept. 1812. — Rougemont, Merle.
Corbeille d'Oranges. 1 act., vaud. 3 juin 1812. — Merle.
M. Croquemitaine. 1 act., vaud. 1 avril 1813. — Merle, Désaugiers.
Patron Jean. 1 act., vaud. 13 avril 1813. — Merle, Visentini.
Les Petits Braconniers. 1 act., vaud. 4 mai 1813. — Merle, Charles Deguerles.
Les Petites Pensionnaires. 1 act., vaud. 2 nov. 1813. Merle.
Les Pêcheurs. 1 act., vaud. 9 avril 1814. Non impr. — Rougemont.
L'Ile de l'Espérance. 1 act., vaud. 6 juin 1814. — Désaugiers, Gentil.
La Noce interrompue. 1 act., vaud. 2 juillet 1814. — Merle.
Sage et Coquette. 1 act., vaud. 12 juillet 1814. — Merle, Dumersan.
La Jeunesse de Henri IV. 1 act., vaud. 24 août 1814. — Merle, Ourry.
Je Fais mes Farces. 1 act., parad. 4 févr. 1815. — Désaugiers, Gentil.
Le Savetier et le Financier. 1 act., vaud. 4 mars 1815. Merle.
Tout pour l'Enseigne. 1 act., vaud. 18 avril 1815. — Merle, Moreau, Lafortelle.
Jean qui pleure et Jean qui rit. 1 act., vaud. 17 juill. 1815. — Sevrin.
M. Feuillemorte. 1 act., vaud. 5 oct. 1815. Non imp. Désaugiers.
Les Vendangeurs du Rhône. 1 act., vaud. 30 octob. 1815. Non imp. — Merle et ***.

Les Rencontres au Corps-de-garde. 1 act., vaud. 23 déc. 1815. Non imp. — Merle, Lafortelle.

Préville et Taconnet. 1 act., vaud. 13 janv. 1816. — Merle.

Les Deux Vaudevilles. 1 act., vaud. 2 mars 1816. — Merle, Lafortelle.

Fortunatus. 2 act., vaud. 1 avril 1816. — Dumersan.

Les Deux Mariages. 1 act., vaud. 15 juin 1816. — Merle, Rougemont.

Dancourt, ou la Répétition. 1 act., vaud. 4 juillet 1816. — Carmouche.

Cadet Roussel intrigant. 2 act., coméd. 22 juill. 1816. Non imp. — Dumersan.

La Fin du Monde. 1 act., parad. 7 août 1816. — Merle, Lafortelle.

Les Héritiers, ou les Deux Testaments. 1 act., vaud. 12 août 1816. Non imp. — Francis et ***.

Les Montagnes russes. 1 act., vaud. 29 août 1816. Non imp. — Moreau, Merle, Lafortelle.

Jocrisse grand-père. 1 act., coméd. 12 mai 1816. — Dumersan.

La Saint-Louis Villageoise. 1 act., vaud. 24 août 1816. Merle, Rougemont.

Les Ci-devant Rosières. 1 act., vaud. 1 mars 1817. — Dumersan.

Figaro et Suzanne. 3 act., ball.-pantom. 5 mai 1817. — Dumersan.

Les Comédiens bourgeois. Prolog., vaud. 5 mai 1817. — Dumersan.

L'Etude sens dessus dessous. 1 act., vaud. 21 oct. 1817. Non imp. — Merle.

Le Petit Dragon. 2 act., vaud. 22 sept. 1817. Non imp. — Rougemont, Dubois.

L'An 1840. 1 act., vaud. 29 déc. 1817. — Mélesville, Delestre-Poirson.

Rose et Bleu. 1 act., vaud. mars 1817. — Merle, Rougemont.

La Carte à payer. 1 act., vaud. 2 fév. 1818. — Merle, Carmouche.

M. de Gaucheville. 1 act., vaud. 19 mai 1818. Non imp. — Dumersan.

La Cloche, le Tambour et le Tambourin. 1 act., vaud. 28 mai 1818. Non imp. — Sevrin.

L'Ecole de Village. 1 act., vaud. 5 sept. 1818. — Dumersan, Delestre-Poirson.

Les Vendanges de Champagne. 1 act., vaud. 5 oct. 1818. — Dumersan, Delestre-Poirson.

Le Sergent Québrantador. 1 act., vaud. 1818. Non imp. — Lafortelle, Merle.

L'Hôtel des Quatre-Nations. 1 act., vaud. 7 nov 1818. — Scribe, Dupin.

Les Plaideurs de Racine. 1 act., vaud. 13 mars 1819. — Lafontaine, James Rousseau.

Le Vieux Berger. 1 act., vaud. 22 juin 1819. — Dumersan.

La Petite Fille de Clichy. 2 act., vaud. 18 juillet 1819. Non imp. — Dumersan.

La Vierge du Soleil. 1 act., vaud. 25 oct. 1819. — Théaulon, Armand Dartois.

M. Furet. 1 act., vaud. 15 nov. 1819. — Jouslin de la Salle, Lafontaine.

Les Trois Vampires. 1 act., vaud. 1820. — Gabriel, Carmouche, Armand Dartois.

Clary à Meaux en Brie. 1 act., vaud. 8 août 1820. — Dumersan.

Les Dames de la Halle. 1 act., vaud. 7 oct. 1820. — Rougemont, Merle.

Le Coin de Rue. 1 act., vaud. 24 oct. 1820. — Dumersan.

Les Bonnes d'Enfants. 1 act., vaud. 7 nov. 1820. — Dumersan.

Les Horreurs à la Mode. 1 act., vaud. 25 janvier 1821. Non imp. — Dumersan.

Le Garde-chasse de Chambord. 1 act., vaud. 30 avril 1821. — Rougemont, Merle.

Le Valet de Ferme. 1 act., vaud. 18 juillet 1821. — Dumersan.

Le Nouveau Cassandre. 1 act., vaud. 8 août 1821. Non imp. — Lafontaine.

Le Soldat Laboureur. 1 act., vaud. 1 sept. 1821. — Francis, Dumersan.

Le Coq de Village. 1 act., vaud. 8 nov. 1822. Non imp. — Ourry, Ch.

Les Petits Acteurs. 1 act., vaud. 28 mai 1822. — Francis, Dumersan.

La Fille mal gardée. 1 act., vaud. 19 juin 1822. — Dumersan, Francis.

Sans Tambour ni Trompette. 1 act., vaud. 23 janv. 1822. Merle, Carmouche.

Barbe Bleue. 1 act., vaud. 26 nov. 1822. Non imp. — Dumersan, Francis.

Ninette à la Cour. 2 act., vaud. 19 déc. 1822. — Carmouche, Jouslin de la Sa le.

Le Fermier d'Arcueil. 1 act., vaud. 16 fév. 1823. — Ferdinand Laloue, Carmouche.

L'Aveugle de Montmorency. 1 act., vaud. 6 mars 1823. — Gersin, Gabriel.

Les Cuisinières. 1 act., vaud. 14 avril 1823. — Dumersan.

L'Aubergiste malgré lui. 1 act., 8 juillet 1823. — Théodore Nezel, Coupart.

Le Fabricant. 1 act., vaud. 29 oct. 1823. — Francis.

Les Adieux sur la Frontière. 1 act., vaud. 16 déc. 1823. — F. de Courcy, Carmouche.

... 1 act., vaud. mars 1817.—
...
La Carte à payer. 1 act., vaud. 2 fév. ...
Carmouche.
M. de ... 1 act., vaud. ...
imp.— Dumersan.
La Cloche, le Tambour et le T...
23 mai 1818. Non imp.—Se...
L'Ecole de Village. 1 act., va...
mersan, Delestre-Poirson.
Les Vendanges de Champ...
1818.—Dumersan, Del...
Le Sergent Quebrantade ...
imp.— Lafortelle, Me...
L'Hôtel des Quatre-...
1818.—Scribe, D...
Les Plaideurs de B...
—Lafontaine, J...
Le Vieux Berger ...
mersan.
La Petite Fille à ...
Non imp.— D...
La Vierge du ...
Théaulon, A...
M. Furet. 1 a...
Salle, Lafon...
Les Trois F...
Carmouche.
Clary à M...
— Dum...
Les Deux ...
Rouge...
Le Coi...
mers

... l'Enfant. 1 act., ...
... la Mode. 1 act., 18...
... Dumersan.
... Chambord. 1 act., vaud. ...
... Merle.
... act., vaud. 18 juillet 1821.—
... act., vaud. 8 août 1821.—
... vaud. 1 sept. 1821.—
... 8 nov. 1821. Non ...
... 20 mai 1822.—
... 9 juin 1822.—
... vaud. 23 juin ...
... Non imp.—
... Car...

... 1825.—Dumer-
... fév. 1826.— ...
... vaud. 27 avril ....—
1 act., vaud. 5 juillet ....—
... act., vaud. 19 juillet 1826.—

...t., vaud. 29 août 1826.

...aud. 28 sept. 1826.

...ville, Car-

...27.

...rsan,

... 12 juin

...aud. 23 août

...aud. 3 nov. 1827.

12 janv. 1828.— Du-

... 1 act., vaud. 24 mars

...assagne.

... 25 juin 1828. — Dumersan,

...astible. 1 act., vaud. 20 août 1818.

...y, Carmouche.

...leaux de Paris. 2 act., vaud. 29 nov.

...armouche, Dumersan.

...és. 1 act., vaud. 20 août 1829. — Armand

...s.

...rioches à la Mode. 1 act., vaud. 6 juin 1830.—

...umersan.

...es Variétés de 1830, revue. 1 act., vaud. 31 déc.

... 1830. — Rougemont, F. de Courcy.

M. Cagnard. 1 act., vaud. 5 fév. 1831. — Dumersan.

Jacqueline. 1 act., vaud. 27 avril 1831. — Mélesville.

L'Accordée de Village. 1 act., vaud. 10 fév. 1824. — Carmouche, Jouslin de la Salle.

Le Magasin de Masques. 1 act., vaud. 25 fév. 1824. — Jouslin de la Salle, Gabriel, Francis.

Le Oui des jeunes Filles. 1 act., vaud. 8 mars 1824. — Mélesville, Carmouche.

Les Ouvriers. 1 act., vaud. 27 janv. 1824. — Francis, Dumersan.

La Femme de Ménage. 1 act., vaud. 8 juin 1824. — Dumersan.

La Poule, ou l'Estaminet. 1 act., vaud. 9 juill. 1824. Non imp. — Francis, Carmouche.

Les Trois Aveugles. 1 act., vaud. 22 juillet 1824. — Mélesville, Carmouche.

La Croix d'Honneur. 1 act., vaud. 13 nov. 1824. — F. de Comcy, Carmouche.

Le Grenadier de Fanchon. 1 act., vaud. 13 déc. 1824. — Théaulon, Carmouche.

Le Baril d'Olives. 1 act., vaud. 1 fév. 1825. — Guilbert-Pixérécourt, Mélesville.

Le Petit Bossu du Gros-Caillou. 1 act., vaud. 17 juillet 1825. — Dumersan.

Les Entrepreneurs. 1 act., vaud. 16 août 1825. — Dumersan, Gabriel.

Les Cochers. 1 act., vaud. 10 oct. 1825. — Dumersan, Gabriel.

Les Paysans. 1 act., vaud. 28 fév. 1826. — Mélesville, Dumersan.

La Biche au Bois. 1 act., vaud. 27 avril 1826. — Carmouche, Dubois.

Les Filets de Vulcain. 1 act., vaud. 5 juillet 1826. — Dumersan, Gabriel.

Les Alsaciennes. 1 act., vaud. 19 juillet 1826. — Gabriel.

Les Petites Biographies. 1 act., vaud. 29 août 1826. — Dumersan, Gabriel.
Les Écoliers en Promenade. 1 act., vaud. 28 sept. 1826. Dumersan, Gabriel.
Tony. 2 act., vaud. 10 fév. 1827. — Mélesville, Carmouche.
Les Passages et les Rues. 1 act., vaud. 7 mars 1827. — Dumersan, Gabriel.
L'Etameur. 1 act., vaud. 5 juin 1827. — Dumersan, Gabriel.
Une Soirée chez M. Jocrisse. 1 act., vaud. 12 juin 1827. Non imp. — Dumersan.
Elise, ou la Fille de l'Artiste. 1 act., vaud. 23 août 1827. — Dumersan.
La Journée d'un Flâneur. 1 act., vaud. 3 nov. 1827. — Dumersan, Gabriel.
La Table d'Hôte. 1 act., vaud. 12 janv. 1828. — Dumersan.
Aurélien, parod. d'*Aurélie.* 1 act., vaud. 24 mars 1828. — Guillaume et Lassagne.
Le Châlet. 1 act., vaud. 25 juin 1828. — Dumersan, Gabriel.
L'Homme incombustible. 1 act., vaud. 30 août 1818. — F. de Courcy, Carmouche.
Les Deux Tableaux de Paris. 2 act., vaud. 29 nov. 1828. — Carmouche, Dumersan.
Les Enragés. 1 act., vaud. 20 août 1829. — Armand Dartois.
Les Brioches à la Mode. 1 act., vaud. 6 juin 1830. — Dumersan.
Les Variétés de 1830, revue. 1 act., vaud. 31 déc. 1830. — Rougemont, F. de Courcy.
M. Cagnard. 1 act., vaud. 5 fév. 1831. — Dumersan.
Jacqueline. 1 act., vaud. 27 avril 1831. — Mélesville.

L'Amphigouri. 1 act., vaud. 10 mai 1831. — Dumersan.
L'Idiot du Village. 1 act., vaud. 18 août 1831. — Dumersan.
Lantara et Dorvigny. 1 act., vaud. 24 oct. 1831. — F. de Courcy, Merle.
Le Pygmalion du faubourg Saint-Antoine. 1 act., vaud. 19 janv. 1832. — Dumersan et ***.
La Famille Jabutot. 1 act., vaud. 9 juillet 1832. — Ledivry et Leuven.
Coquille, ou les Cinq Cadavres, parod. 1 act., vaud. 9 nov. 1832. — Dumersan et ***.
Les Actualités. 1 act., vaud. — Dumersan.
M. Potard. 1 act., vaud. 26 sept. 1835. Non imp. — Rougemont.
La Femme à François. 1 act., vaud. 18 juin 1837. — Varner.

VAUDEVILLE.

Lanjon de retour au Caveau. 1 act., vaud. 2 déc. 1811. — Les Membres du Caveau moderne.
Six heures moins un quart, parod., 1 act., vaud. 16 déc. 1813. Non imp. — Rougemont et Moreau.
Misanthrope en prose. 1 act., vaud. 24 mars 1814. Non imp. — Rougemont.
La Vénus Hottentote, 1 act., vaud. 19 nov. 1814. — Armand Dartois, Théaulon.
La Bouquetière anglaise. 1 act., vaud. 11 mai 1815. — Moreau, Dubois.
Les Paniers à ma Tante. 1 act., vaud. 1816. Non imp. — Gersin.
Le Certificat d'Innocence, 1 act., vaud. 19 avril 1816. Non imp. — Armand et Achille Dartois.
M. Toussaint, ou les Couplets de Fête. 1 act., vaud. 21 avril 1819. — Dubois et Ch...

Madame Frontin. 1 act., vaud. 20 sept. 1819.— Dubois et Ch...

Le Bureau du Prince. 1 act., vaud. 13 oct. 1820. — Gersin, Gentil, Ch...

Le Concert d'Amateurs. 1 act., vaud. 22 août 1821. —Dubois, Ch...

La Sortie de Pension. 1 act., vaud. Non imp. — Edouard, Ba...z.

Les Treize Infortunes d'Arlequin, 3 act., 6 tabl., vaud. 3 oct. 1824. Non imp. — Dumersan, Dupuis.

Les Dames à la Mode. 1 act., vaud. 5 janv. 1826.— Gabriel, Gersin, Vulpian.

Le Cadran Bleu. 2 act., vaud. 5 avril 1826. — Gabriel.

L'Auvergnate. 1 act., vaud. 26 avril 1826. — Dumersan, Gabriel.

Le Maître de Forges, 2 act., vaud. 25 avril 1827. — Dumersan, Gabriel.

La Laitière de Montfermeil. 5 act., vaud. 27 août 1827. — R. Perrin, Rougemont.

Jérôme, ou les Deux Epoques. 3 act., vaud. 27 déc. 1827. — Mélesville.

Le Ci-devant Jeune Homme. Mis en vaud. 11 mars 1828. Non imp. — Merle.

Une Noce au mont Saint-Bernard. 2 act., vaud. 20 oct. 1828. — Dumersan.

Les Bêtises de l'Année, revue. 1 act., vaud. 29 déc. 1828. — F de Courcy, Carmouche.

Une Nuit de Paris. 5 act., vaud. 28 mars 1829.—F. de Courcy, Carmouche.

Les Rouliers. 1 act., vaud. 21 mai 1829. — Gabriel, Dumersan.

La Famille improvisée. 1 act., vaud. 5 juillet 1831. — Dupeuty, Duvert.

Le Baron d'Hilburgaushen. 2 act., vaud. 8 nov. 1831. — Mélesville, Vanderburch.

Les Femmes d'Employés. 1 act., vaud. 15 mars 1832. Carmouche, Dumersan.

Le Contrebandier. 1 act., vaud. 25 mai 1832.—F. de Courcy, Carmouche.

Anacharsis. 1 act., vaud. 18 avril 1835. — F. de Courcy, Théaulon.

Catherine, ou la Croix d'Or. 2 act., vaud. 2 mai 1835. — Mélesville.

THÉATRE DU GYMNASE.

La Famille normande. 1 act., vaud. 3 avril 1822. — Mélesville.

La Mouche du Coche. 1 act., vaud. 1 mai 1832. Non imp. — Delestre-Poirson, Alphonse Cefberr.

Partie et Revanche. 1 act., vaud. 16 juin 1823. — Scribe, Francis.

Les Petites Saturnales. 1 act., vaud. 26 fév. 1824. — Mazères, Carmouche.

Le Combat de Coqs. 1 act., vaud. 30 sept. 1824. Non imp. — Carmouche, Théaulon.

Les Rosières de Paris. 1 act., vaud. 22 avril 1825. — Carmouche, Simonnin.

Clara Wendel. 2 act., vaud. 13 mai 1826. Non imp. —Dumersan.

Perkins Warbec. 2 act., vaud. 15 mai 1827. — Carmouche, Théaulon.

PORTE SAINT-MARTIN.

Prologue de l'Union de Mars et de Flore. 1 act., vaud. Mars 1810. — Théodore.

La Chaumière au pied des Alpes. 1 act., vaud. 24 mai 1810. Seul.

L'Auberge allemande. 1 act., vaud. 20 oct. 1810. Seul.
L'Adroit Valet. 1 act., vaud. 14 mars 1811. Seul.
La Famille de don Quichotte. 1 act., vaud. 1811. Seul.
Le Vaudeville aux Jeux gymniques. 1811. Seul.
Le boulevart Saint-Martin. 1 act., vaud. 26 déc. 1815. — Désaugiers.
Les Deux Philibertes. 2 act., vaud. 18 oct. 1816. — Merle, Dumersan.
Le Monstre de la rue Plumet. 1 act., vaud. 20 fév. 1817. — Merle, H. Simon.
Robinson dans son île. 1 act., vaud. 24 janv. 1817. Rougemont, Armand Dartois.
Etrennes à contre-sens. 1 act., vaud. 1 janv. 1817. — Merle, Lafortelle.
Le Petit Jehan de Saintré. 3 act., vaud. 31 mars 1817. — Dumersan.
Le Petit Chaperon rouge. 3 act., mélod. 28 fév. 1818. — Fréd. Dupetit-Méré.
La Leçon d'Amour. 1 act., vaud. 31 mars 1818. — Merle, Ourry.
Les Originaux au Café. 1 act., vaud. 7 mai 1818. — Merle.
M. Tranquille. 1 act., vaud. 25 avril 1820. — Rougemont, Merle.
Riquet à la Houppe. 1 act., vaud. 27 fév. 1821. — Sevrin.
Caroline de Lichtfield. 2 act., vaud. 10 fév. 1827. — Simonnin, Carmouche.
Fifre et Tambour. 2 act., vaud. 25 mai 1827. — Villiers, B. Antier.
Le Perruquier de Smyrne. 1 act., vaud. 1827. Non imp. — Carmouche, Saintine.

PALAIS-ROYAL.

Ils n'ouvriront pas. 1 act., prol. vaud. 6 juin 1831. — Mélesville.
Voltaire à Francfort. 1 act., vaud. 8 juin 1831. — Ourry, Ch...
Le Salon de 1831. 1 act., vaud. 30 juin 1831. — Bayard, Varner.
Le Philtre champenois. 1 act., vaud. 19 juillet 1831. Mélesville.
M. Mathieu. 1 act., vaud. 6 déc. 1831. — Ourry.
Le Soufflet et le Baiser. 1 act., vaud. 23 fév. 1832. — Saintine, Carmouche.
La Cheminée de 1748. 1 act., vaud. 10 juin 1832. — Mélesville.
Les Garçons et les Gens Mariés. 2 act., vaud. 3 nov. 1832. — Dumersan.
Un Antoine de plus. 1 act., vaud. 9 nov. 1832. Non imp. — Ourry.
Duroseau. 1 act., vaud. 26 déc. 1832. — Carmouche.
Santeuil, ou le Chanoine au Cabaret. 1 act., vaud. 6 avril 1833. — Villeneuve, de Livry.
Les Locataires et les Portiers. 1 act., 6 avril 1834. — Villeneuve et Livry.
Forêt à vendre, 1 act., vaud. 6 nov. 1833. Non imp. — Fulgence, Alex. Combrousse.
Le Fils adoptif. 1 act., vaud. 10 mai 1834. — Rougemont, Vanderburch.
Le Portrait du Diable. 1 act., vaud. 3 mai 1836. — Rougemont.
Le Mémoire de la Blanchisseuse. 1 act., vaud. 19 août 1837. — Villeneuve et Livry.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

Le Fareeur du Régiment. 1 act., vaud. 1827. — Ourry.
L'Enchanteur maladroit. 1 act., mélod. 13 mars 1828. — Mélesville, Carmouche.
Le Canon d'alarme. 1 act., vaud. 20 mai 1829. — Vanderburch, Simonnin.
Antoine, ou les Trois générations. 3 act., vaud. 9 avril 1829. — Mélesville.
Pierre le Couvreur. 1 act., vaud. 31 juillet 1829. — Théaulon, Carmouche.
Les Manuels à la mode. 1 act., vaud. 4 août 1829. — Carmouche, F. de Courcy.
Le Marchand de la rue Saint-Denis. 3 act., vaud. 17 sept. 1830. — Vanderburch, Villeneuve.
Une Nuit de Marion Delorme. 1 act., vaud. 17 août 1831. — Alboise et ***.

LES DÉLASSEMENTS.

Lisette toute seule. 1 act., vaud. 1803. — Simonnin.
L'Ivrogne tout seul. 2 act., vaud. 1803. Seul.
La Projectomanie. 2 act., vaud. 1804. Non imp. — Bénard.
Que de bruit pour un âne. 1 act., vaud. 1804. Non imp. — Bénard.
Lise bonne, parod. 1 act., vaud. 21 déc. 1804. Non imp. — Coupart.
Ki, Ki, Ki, parod. de *Tékéli*. 3 act., vaud. 1 janv. 1805. Non imp. — Varez, Desprez, St-Clair.
M. et Madame Godiche. 1 act., vaud. 5 mars 1806. Non imp. Seul.
La Belle aux Cheveux d'Or. 3 act., mélod. vaud. 5 mars 1806. — Simonnin.

Gracieuse et Percinet. 3 act., mélod. vaud. 28 avril 1806.—Simonnin.
Magot, parod. de *Dagot.* 1 act., vaud. 29 juin 1806. — Simonnin.
La Paix. 1 act., vaud. 28 juillet 1807. Non imp. — Simonnin.
La Princesse Belle Etoile. 3 act., mélod. vaud. 1807. Non imp.— Simonnin.
Louise, ou la Chaumière. 3 act., mélod. vaud. 23 mai 1807. — Simonnin.
Prologue. 1 act. vaud. — Cuvelier.

CIRQUE-OLYMPIQUE.

Le boulevart du Temple. Prol. vaud. — Cuvelier.
Le Palais, la Guinguette et le Champ de bataille. 3 act., vaud. 31 mars 1827. — Carmouche, Dupeuty.
Bijou. 4 act., féerie-vaud. 29 janv. 1838.— Guilbert-Pixérécourt et Duvert.

GAITÉ.

Rodomont. 3 act., vaud. mél. 7 mars 1807.—Armand Gouffé, Villiers.
Arlequin au café du Bosquet. 1 act., vaud. 23 avril 1808. — Simonnin.
Le Mariage dans une rose. 1 act., vaud. 25 mai 1808.— Simonnin.
M. et Madame Denis. 1 act., vaud. 18 juin 1808. — Simonnin.
Haine aux Petits enfants. 1 act., vaud. 28 juin 1808. — Simonnin.
La Famille des Malins. 1 act., vaud. 15 déc. 1808. F. Dupetit-Méré.

M. Pique. 1 act., vaud. 10 fév. 1810. Non imp. — Simonnin.

Les Albinos vivants. 1 act., vaud. 9 mai 1809. Non imp. — F. Dupetit-Méré.

Le Marquis de Carabas. 2 act., vaud. 9 mai 1811. — Dubois, Simonnin.

M. Courtevue. 1 act., vaud. 12 fév. 1811. Non imp. — Simonnin.

A la Papa. 1 act., vaud. 30 oct. 1808. — Simonnin.

Les compliments. 1 act., vaud. 1813. — Dubois.

La Bonne Femme. 1 act. vaud. 2 déc. 1815. — Dubois.

Le Bouquet des Poissardes. 1 act., vaud. 24 août 1815. — Dubois.

La Noce de Village. 1 act., vaud. 15 juin 1816. — Dubois.

Le Bureau de location. 1 act., vaud. 26 juillet 1817. — Dubois.

L'Enfant du Régiment. 1 act., vaud. 17 janv. 1818. — Dubois.

Le Petit Mendiant. 1 act., vaud, 23 juin 1818. — Dubois.

Les Chaperons et les Loups. 1 act., vaud. 27 avril 1818. — Dubois.

Une Heure sur la Frontière. 1 act., vaud. 24 nov. 1818. — Dubois.

Héritage de Jeannette. 1 act., vaud. 7 août 1819. — Dubois.

Les Valets en Goguette. 1 act., vaud. 6 avril 1820. — Dubois, Dumersan.

La Fête de Jean-Bart. 1 act., vaud. 21 juin 1821. — Dubois.

La Fête du Fermier. 1 act., vaud. 24 août 1821. Non imp. — Dubois.

Angot, les Dames 39
Angleterre, descente . . . 69
Anti-religion 156
Ancelot 292
Antoine . . . . II 108
Anesses . . . . II 152
Apollon 62
Apollon Belvédère . . . II . 57
Arme blanche 42
Arlequins, les, ... 235
Sérendib 250
Deucalion . . . 252
Armand Gouffé 266, 286, II 125, 201
Arago 291
Arnal 293, 301
Arnault, Victor . . II 159
Archestrate . . . . II 205
Associés, Théâtre des, . . . 49
Astley 84

Assemblées primaires . . . . . 127.
Audinot . . . 28, 32, 42, 257.
Aude 39
" " 144 II . 20
Auger, de l'académie II . 59
Auteurs célèbres. 48, 62, 77, 81, 102,
113, 118, 122, 140, 142, 144, 155, 182,
207, 219, 221, 224, 244, 262, 279, 287.
II 57, 115, 126, 132, 161, 202,
213, 242, ...
Auteur d'un moment 273
Au retour 270
Avant, pendant, après II. . . 87

B.

Babinage		23
Bachaumont		29
Bac, théâtre	77	II. 35
Battus, les,		119
Bauba		156
Baccalier	179	280
Baleine	283	II. 203
Baptiste, frères	II	6, 16
Bayard		II. 53
Barré		II. 56, 57
Bal Molière		II 133
Beauvisage		53
Beaunoir Robineau		118
Beauchamps		219
Beaumarchais		II Pge 3, 244
Beaujolais		II 16

Bernard Léon . 25, 291, II 80.
Belle au bois dormant . . . . 38.
Beverley Berwiengge . . . . 54.
Bellavoine . . . . 69.
Barrelière . . . . . . 75. 160.
Beffroy de Rigny . . . . . 120.
Belfort . . . . 141 . 145.
Betzi . . . . 149.
Belmont - Fanchon . . . . . 278.
Bérard . . . . 289 . II 105.
Béranger II 211.
Bertin, théâtre II 141.

Bijou . . . . . . 24.
Bizarrerie . . . . . II 12.

Bordier . . . . . . 37.
Boirie . . . . 121.
Bonaparte 130, 135, 151. II 17, 56, 60, 63, 194.

Bordeaux . . . . . II 36.
Bosquier . . . . . id. 65.
Bossange . . . . . id. 110.

Boufflers . . . 3

Bourguignon . . . 19, 163.
Bouffé . 109. . . II 91, 109.
Boudoir des Muses . . . . 109.
Boulevart du Temple . . 175.
Bouilly . 180, 277. II . 10.
Bouchon, un, ... 220.
Boulogne, le camp : . . 276.
Boursault Malherbe . II . 118.
Bourgeois, théâtres : . id.m 133.
Boucherie & Charcuterie id.m 139.
Boulanger . . . id.m 238.

Bras . . II 124.
Brazier : 1, 130. id.m 222.

Brunel	II	17, 22, 37, 44.
Brunel & Carolina	II	21.
Brassan	idm.	51.

C.

Cadet Roussel 39
Cadet R. beau-père : II 43
Cadet R. esturgeon : id^m . . . 160
Cafés du Temple 11
» d'Apollon 62
» des Cruches . .II. 74
» Châron . . id^m . . . 102
Camille . . . . 10.
Crignez . . . . 40.
Cazot . . . . 68.
Camouche . . . . 121.
Caroline Lichtfield . . . . . 180.
Caroline . . . . 21.
Carlin . . . . . . 226, 234.
Carpe, une 264
Carpentier 268
Camerani 229

Caveau 282, . II . . 201.

Capelle . . . . . 282.

Cage de fer . II . . 7.

Cambacérès . . idem . . 40.

Calicots, les . idem . . 41.

Castellane . . idem . . 176.

C'est le Diable . . 39.

Censure, la . . . 143, 240.

Chéra . . . . 103.

Chevalier à la mode . . . 206.

Chevalier d'Éon . II . . 52.

Chansonniers 303, idem 202 224.

Chaulieu . . . idem. . 194.

Chapelle . . . . . . 263.

Chanoine . . . . . . 266.

Chaste Suzanne . . . . 270.

Charlet . . . . . . 280.

Champcenets . . II . 4.
Chateaubriand . idm . 20.
Chevilles Mᵉ Adam . idm . 26.
Chiens . . . . idm . 95.
Cirque . . 83, 186.
Cité, le Théâtre . . 75, 182.
Clairon . II . 138.
Clisson . idm . 2.
Cofin Rosny . 10.
Corse, . 10, 39, 40, 115.
Colon . . . . 65.
Comte . . . . 86.
Coco . . . . . 89.
Cogniards . . . 139.
Cocarde tricolore . . 139.
Constant de Genève . . 142.
Constantin & Gnaomat . 168.
Confessional Pénitents II . 55.
Contat . . idm . 12.

Conclusion du Vaudeville	II	.	116.
Commerçans Parade	:	.	192.
Comédiens français	:	245,	252.
Comédiens de Société	II	. .	165.
Collaboration . .	idm.	.	73.
Collé . .	idm	.	140.
Cordonnier Prince .	idm	.	137.
Cottenet . . .	idm	.	236.
Couvents . .	.	.	110.
Cousin Jacques	.	.	120.
Coup de pistolet	.	.	138.
Corwent Pennington	.	.	140.
Couplet 274,	II	28,	68.
Coupart . .	idm	.	99.
Courcelles . .	idm	.	5.
Crosnier	idm	107,	115.
Croyances respectables	36,	47,	164.
Cubières	.	.	144.
Cuisot . .	.	.	147.

Culture Catherine :	II	2.
Curtius . . .		186.
Cuvelier . . .	39, 87,	128.

D.

Damas . . 34	II	16.
Dacosta . . .	idm.	124
Dartois : . .	idm.	49.
Dasnières : . .	idm.	16.
Daubigny		48.
Dazincourt . .	II .	141.
Dejean . . .		98.
Déjazet 150, 280,	II 86	111.
Dohaume		66.
Délassements comiq. . 63.	II . .	35.
Delestre		289.

Desaugiers 122, 279, 287. II 35. 97 207.
Desvoyes . . . . . . 8.
Desfontaines. . . . . . . 262.
Desmares . . . . . . 279.
Départ Saint-Malo . II 180.
Deux Martines. . . . . . . 54.
Deux Gendres . . II . . 43.
Deux Figaro. . . idm. . . 127.
Deux Cents, Théât: . idm. . . 144.
Dix huit cent trente . 47.
Diogène 85
Dieux s'en vont . . . . 190.
Dieulafoi . . . . . . 279.
Divertissement, le . . . . . 238.
Directeurs célèbres, 240, II 99. . . 107.
Dîners du Vaudeville idm. . 198.
Dorothée. . . . 36.
Dorval . . . . 47.
Dorsay . . . . 63.

Dorvigny 119, 167, II 20, 132, 279
Dormeuil . . . idm . . . 99
Dominique . 226, 229 . . . 234
Doyen . . . . II. . . 146
Drames célèb: 20, 40, 44, 48
Du Barry . . . 32
Dubois 19
Duchesse de Berry 47
au Vol: II . . 80
Ducray-Duminil . . . 64
Ducancel 158
Duchaume . . II . . 66
Dumesnil 14
Dumersan . . II 43, 123
Dulaure . . . II . . 143
Dupaty . . 69, idm . . 63
Duparay . . . idm . . 13
Dupuis 8
Duvert . . . . . . 291.
Dupuis & Desvoisins . . II . . 151
Duval, Acteur: idm . . 30

E.

Écriteaux . . 249.

Églises . . 164.

Éléonore 1752. . . 255.

Élomire . . 125 II 162.

Elleviou . . . . . 278.

Enfant de régiment . . 20.

Enfans de la gloire . . 216.

Époux républicains . . 157.

Étienne . 284 . II 57, 213.

Eulalie . .. . . . 33.

Événemens littéraires . 281.

F

Famille innocente:	II		31.
Fanchon		179,	277.
Faubouriens			103.
Favart.			230.
Favilla	II		85.
Firmin des Français			145.
Flore	II		48.
Folies dramatiq.		75.	132.
Foire		222.	246.
Fontenay			146.
Fontenay sous Bois	II		36.
Fontan	idm.		113.
Forêt enchantée			13.
Foriée	II		162.
Forioso	II		93.
Fouaké	idm.		27

Fouquier . . II . 4 .
Fournisseurs . idm . 66 .
Francisque . . . 252 .
Franconi . . . 84 .
François . . . II . 25 .
Frédéric du Petit Méré . 22 .
Frédérick Le Maître 136. II 49 .

G.

Gabiot . . 68 .
Gabriel . . . . . 133 .
Gamin de Paris . II . 91 .
Gâteau des Rois . idm . 46 .
Gay Sophie . idm . 177 .
Gaîté . . . . . 1 .
George Dandin . 9
Geoffroy . . . . . 278 .

Galathée				125
	Gobelin			67
Gautier	Madame			234
Gautier		287	II	84
	les Grammont		id.	16
Grands	Théâtres		id.	47
Grétry			id.	59
	Guibert			112
Guilbert	Pixérécourt			32, 40, 70
Guimard			II	139
	Gymnase	289	id.	77

H.

Hanneche		254
Hapdé . . . 129.	II	163
Harry Leach		39
Hennoveu		179
Henri IV	II	163
Henrion	id.	124
Homme des Champs	id.	170
Hôtel Bourgogne	216,	219
Hervey		278
Histoires à la Foire		246

I.

Incendie Vaudeville : 296

Intérieur des Comités . . 157

Illustre Avocat : II . . 43

Italiens 212, 219, 258 id . . . 5

Italiens en français : . . 219

Isabelle Andréini . . . 213

J.

Jacqueline . . . 122

Jean Monnet. 33, 255, 269.

Jean Ennuyeux. II . . 9

Jeanne d'Arc 278

Jeunes Artistes 77. 116

Jeunes Élèves 141

Jeux Forains . II . . 94

Jeux de l'Amour . . . 220

Je me tue. . . . 162
Jenny Vertpré . II 51, 86
Jenny Colon . idm. 87, 115
Jonny 66, idm. . 35.
Joséphine sifflée. idm. . 158
Joly . 69, 280, idm. 106. 124
Jovial. 138. idm. . 109
Journée Bancelin . . 280
Julia Diancourt. 39
Juillet 120, II . 200.

K.

Kikiki . . 70.
Kionny . . . . 89.

L.

Lafon des Français . II . 174
L'enfant du Vaudeville . II . 189, 210
L'enfant le violon 125
Lachapelle . . II . 121
Laurencée 112
Lampion . . . II . 15
Langlois . . . idm 105, 115
Laporte 69, 264
Lapôtre 75
Lapins . . . . II . 215
Lalicde 24
Laujon . 283 . II 73. 208
Lazzari 78
Laroche 120
Lasozelière . . II 7
Lebel . 26, 70
Lecluse 118, 257
[illegible]oar 273 II 122

Legrand . . . II 38, 86
Lherie 26
Leménil . . . . 182, 108.
Lemétayer . . II . 132.
Lenotre . . . 51, 64, 260.
Lenoir P. A . . . . 153.
Léontine . . . . . 134.
Lepaintre Aîné 122, 125 288. II. 38, 100.
Lepaintre Jeune . . 124. 294.
Leroy . . . . . . 67.
Levert . . II . . 12
Limodin . . . . . 126.
Lorsel . . II ? . 12.
Louis XV . . . . 120.
Louvois, Salle, II . . 54.
Lolotte 67
———

M.

Madame Angot . II . 61

Maillart . . 253. idm. 142

Maréchal 32

Maréchal des Logis . . . 35

Marais, Théâtre . . II . 1

Mariage impossible . idm. 113

Mars . . . . . idm. 16

Martainville . . . 14, 126, 157

Marty 231

Marie Antoinette 35, 231 II 159. 228

Martelli . . . . idm. 127

Mallrot 299

Masson 38. 178

Maître André 72

Martin les Lions . . . 90

Maurice 113

Maurice, Cardinal . II . 164

Mayeux 10

Mélesville 115, II 91. 99

Mélodrames célèb. : 20, 40, 44, 48, 182, 185 idm 55

Mengaud . . . II 147

Mennechet . . . idm 168

Mémoires de la Foire . . . 242

Mère coupable . . II 11

Merle . . . . idm 17

Mercier . . . . idm 55. 134

Miller 8

Metzinger 141

Mise en scène . . II 10

Molé 2

Moline 29

Molière, Salle . . II 54

Molière, Saint-Martin . . idm 118

Moine 10

. Mourade 124

. Monsieur Tout-Seul . . 227

. Montausier . II 16, 94

. Montmartre Variétés. idm . 31

. Montano . . . idm . 126

. Mouey: . . . idm . 162

. Montjourdain . . idm . 195

. Moessart . . . idm 124, 238

. Moreau, Général . . . 275

. Moreau . . . II . 25

Mourier 140

. Mozart 160

. Muse du Boulevart . . 46

N.

Napoléon, les 96, 122, 277. II. 219.

Niais anoeans: . . . . 23, 183.

Nicolet . . . . . 2, 257.

Nicolo . . . . II 103.

Nicodême . . . . . 120.

Nièce supposée . . II 161.

Nougaret . . . . . 26.

Nouveautés: . . 290. II 102.

O.

Odry . 139 . II 139.

Olivier Basselin . 203.

Opéra-Comique . . . 244. 257.

Opéra . . II 47.

Or . . . id. 84.

P.

Panorama		100
Pantagoniens, théâtre		177
Panard		209
Panorama Moderne	II	31
Palais Royal	idm	92
Pamphlets		12
Pantomime		35
Pain	180,	229
Parvenus	II	61
Partie Chasse	idm	138
Parleur éternel		113
Passy Chroniq.	II	143
Pascal	idm	337
Paul Jones		79
Pauline		149
Parades, les,	191, 218,	242
Parasol		79
Pénitents noirs		10

Perraud . . 23
Perrin . . . 227, 651
Perlet, Père . II . 6
Père de la Débutante idm . 53
Perlet . . idm 80, 84
Peau d'ours idm 55
Petit homme rouge (?) . 107
Pelletier Volmeranges . 144
Peyre 19
Pièces célèbres :
20, 64, 69, 77, 80, 87, 94, 103, 113
118, 122, 129, 134, 140, 143, 144, 181,
221, 230, 262, 279, 281.
II.
23, 34, 36, 46, 47, 53, 59, 60, 61,
101, 108, 109, 114, 120 . . .
Pierrots, les, . . . 225
Pierrot Romulus . . 251
Pièces de 1792 . . 273

Pièces Palais Royal . II . 101
Pierson . . . idem 237
Pied mouton 14
Pils 231, 260, II 2, 54, 74, 122, 252
Pinau . . . .
Picasso Diégo . II . 63
Picard . . . idem . 69
— Philippe 138 idem : 108
Philipon de la Madeleine : II . 207
Placide . . 8
Planard . . . II 161
Plancher Valeur . . 163
Plainchesne 29
Plessis . . . II . 171

Potier 68. II 32, 35, 108
Pourvil 104
Poncet Porte . . . 134
Porcherons 174

Polichinel		237
Poissard, genre :	256,	279
Pourquoi s'en va-t-on?		302
Porte Saint Martin : II		35
Poirson	idem 80.	99
Post = Face	idem	232
Prado		162
Préville	9	256
Préville & l'Homme - II		24
Président		5
Prêtres, un	16	72
Prévôt		58
Procès d'un Maréchal : II		112
Puisaye		39

Q.

Quatre parties du monde : . . 11

Quétant 32

Quérinau 103

Quincampoix II . 119

Quillet . . . idem . 143

R.

Racine fils . . 234

Radet en prison . . . 271

Ramoneur prince . . 39

Ramponneau . . . 165

Randolph : . ; . II . 142

Raucourt 290

Réception d'un Vaudev. II . 124

Recherche sur les Théâtres . . 219

Restier 1, 14

Rénaud . . . . . . 42.

Richelieu . II . . 138

Ribié 10, 114

Rivière 278

Robespierre 16

Robillon . . . 121

Robert Macaire . . . 137

Robillard . . II . . 18

Rose Dupuis 147

Rossini 160

Rousseau Paillasse . . 176

Rousseau à Montmorency . . 275

Robert chef de brigands II . . 10

Roviso ou l'Ogresse ; II . . 82

idem.

Royaumont II . . 175.

S.

Saint-Albin . . . 81
Saint-Germain . . . 256, 267
Saint-Laurent . . . 78, 236
Saint-Clair des Prez . 70, 72
Saint-Ovide 256
Saint-Quentin 10
Saint-Souplet 16
Saqui . . . 62
Sara Lescaut 269
Samson . . . . II . 147
Sarazin, Costantier : idem : . 153
Salvaste . . . . . idem : 207
Scaramouche . 214
Scribe . . . . . II . 82

Sédaine 235
Séveste 264
Sewrin . . . II . . 31

Singe 2
Siège de la Gaîté . . 19
Sidonie 103
Simonnin 130

Sociétés chantantes II . . 189
Souper des Momus 72

Suppression du Théâ II . . . 129

Sysmaïs 160
. . . . .

T.

Tabatières . . 45.

Tableau des Sabtres. . . 159.

Tacounet . . 9 166

Taigny. . . . 292

Talma. . . II 34, 46

Talon . . . 10

Tartufe . . . 9

Tautin 43, 72, II 235

Taylor . 430, 720, . 100

Terreaux: II 195. 209

Tête du Diable . . 18

Tékély 70

Tessier 78

Théâtre de Vaudev. 201

Théâtre de la Foire . . 222

Théâtre en 1806. II 14

Théâtre Bourgeois II 133.
Théandon 279
Théodorine . 134, . 182
Thénard 148
Thermes, Comte de, II . 173
Thomassin . . . 228
Thuringue, Général . 75
Tiercelin 170 II 19, 28
Tissu d'horreurs . . 26
Tonnelier . . 31
Toul . . 116
Tourmentine . 47
Tout-Seul ; pièces : 69. 237
Tribun, tribune II . 22
Triomphe de l'Amour . 31
Tremblement de Lisbonne . 74
Trois coups . . . 301
Troubadours, théât. des II 54, 122

V.

— — Varennes . . . 34
Varez 44
Variétés amusantes 118, 153
Variétés, Théâtre II 15, 41, 43
Variétés amusantes, étrangères II . 137
Vaudeville, Théâtre . . . 201
Vaudeville, genre, 259. 296. . 299
— — Dîners du V. II . 198
Vaudevilles qui n'en sont plus . . 293
Vaudeville, Conclusion. II 116
Vautrin 129
Vadé 256
Veillée villageoise . . . 231
Vernet . . . . II 49, 50
Victor 59
Vieux Berger 104
Vieux Comédiens . . II 99
Villars-Cotterets, une aventure: 30

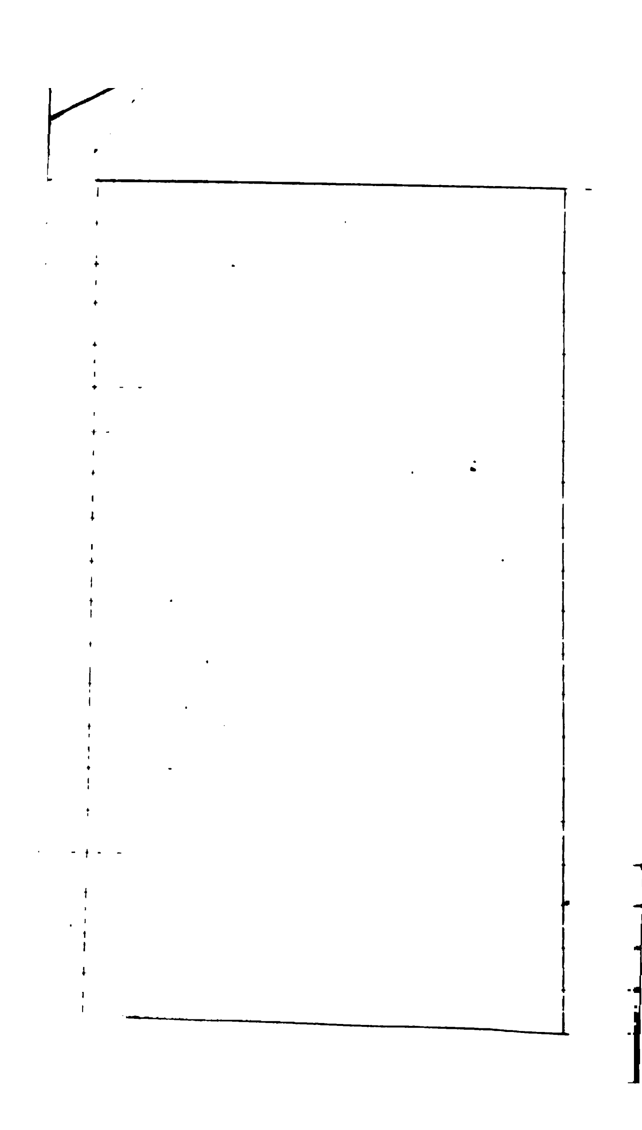
Viot 67
Violon du Vaudeville . . . 299
Voisenon 231
Volanges 119
Volnay . . II . . 12
Volnys . . II 111

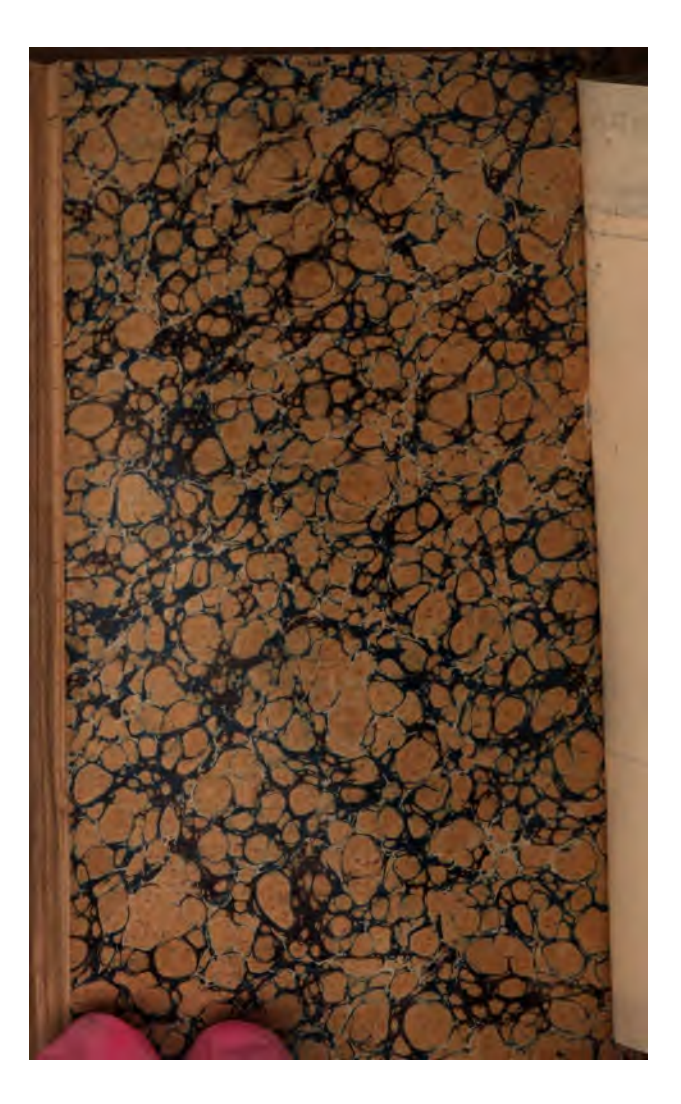
W.

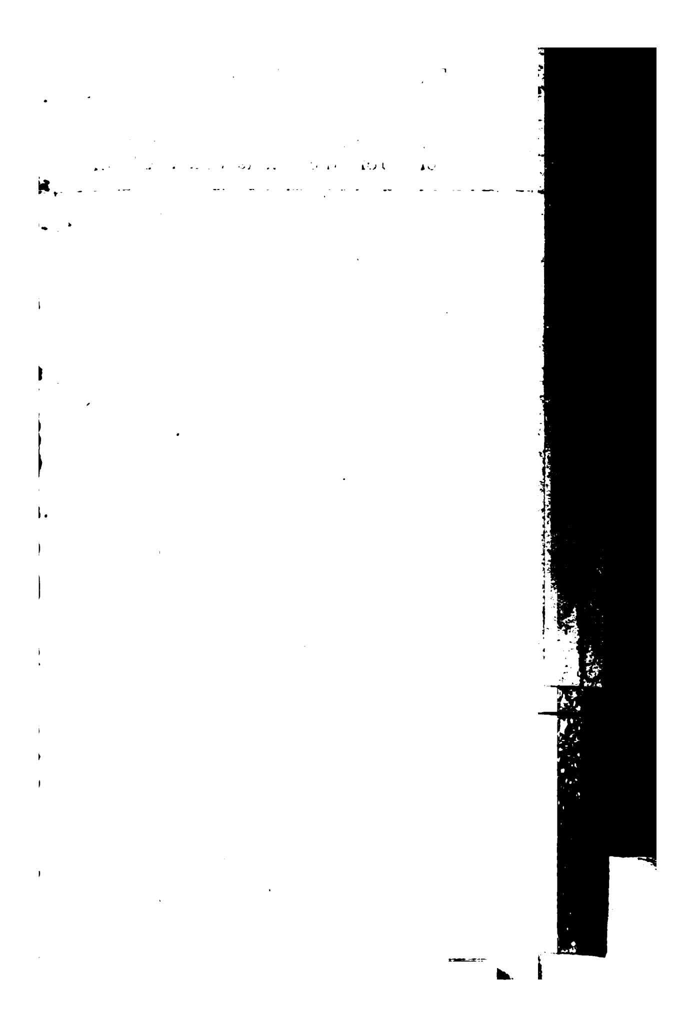
Wauxhall 117

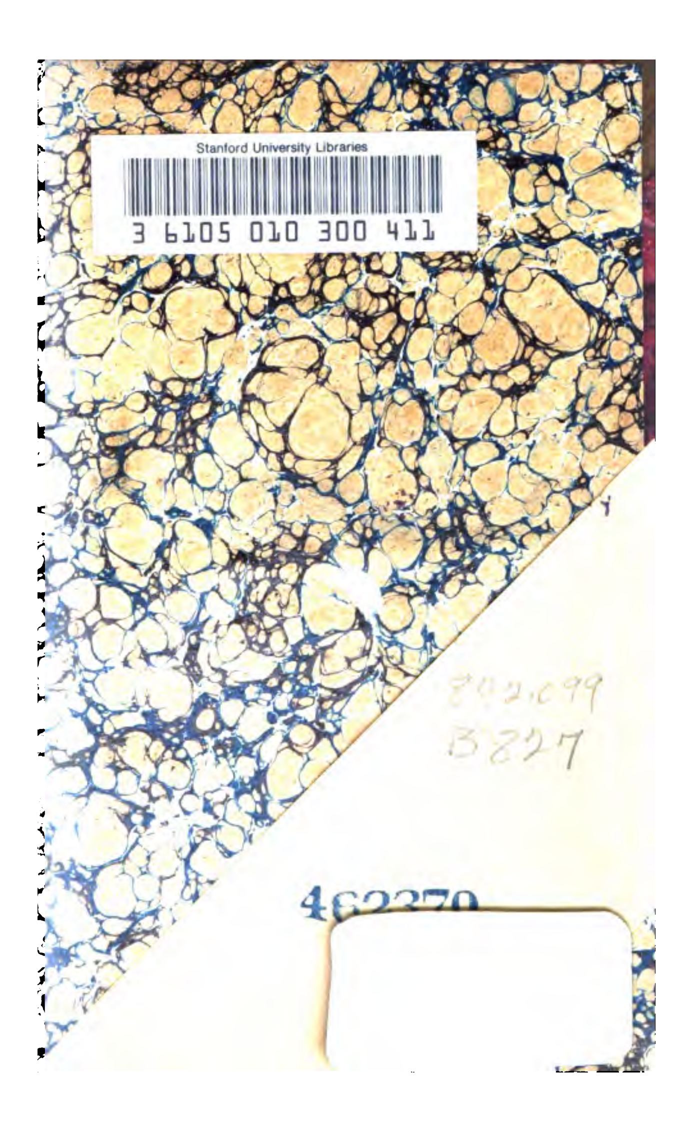
Z.

Zaïre 57









Stanford University Libraries
3 6105 010 300 411
892.099
B827
462370

